



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

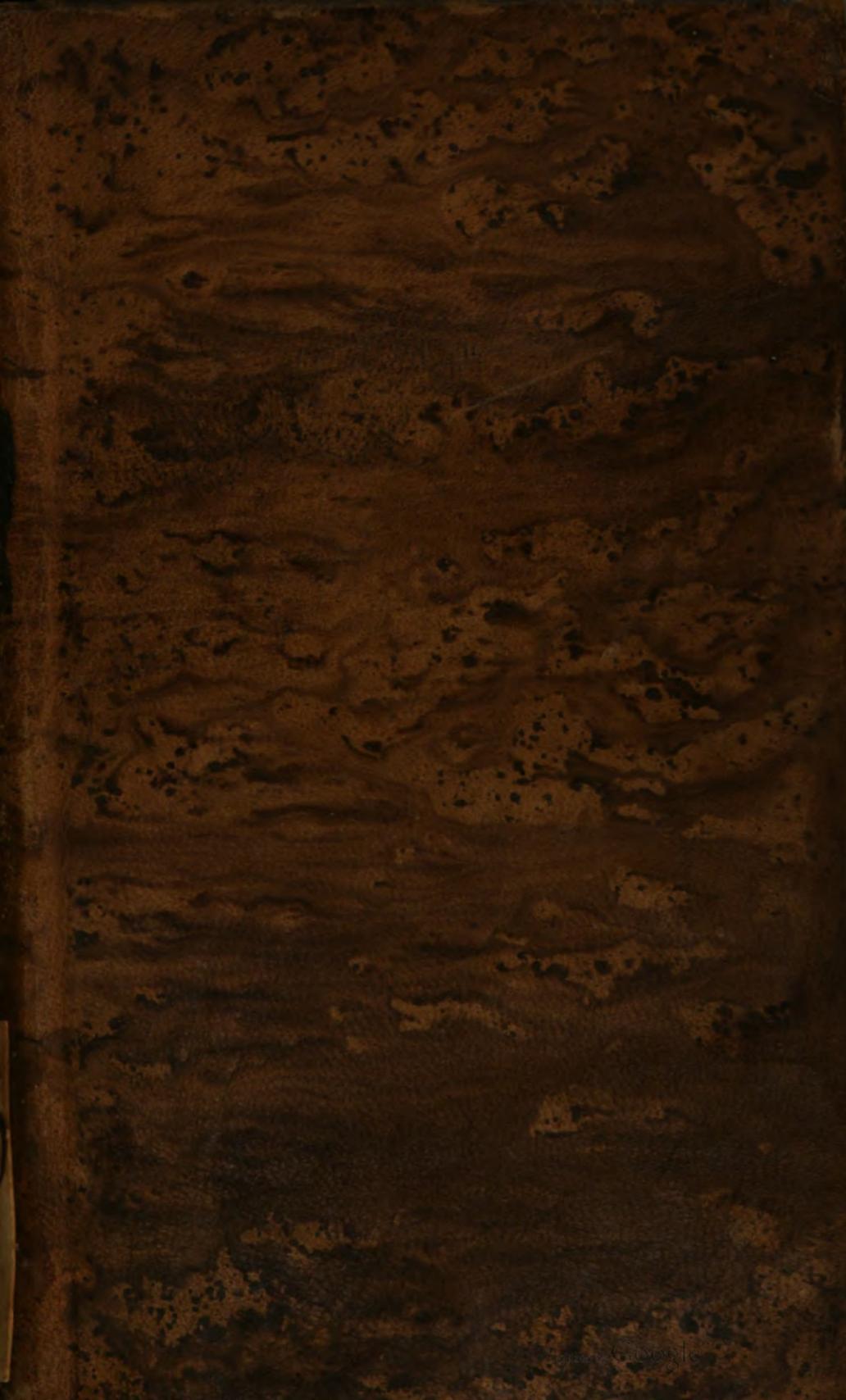
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







5^a-760

04

922

18.375

MERCURE

DE FRANCE

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

CONTENANT

18335

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours ; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts ; les Spectacles, les Causes célèbres ; les Académies de Paris & des Provinces ; la Notice des Édits, Arrêts ; les Avis particuliers, &c. &c.

SAMEDI 5 OCTOBRE 1781.



A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi

T A B L E

Du mois de Septembre 1772.

P IÈCES FUGITIVES.		<i>de Chevalerie,</i>	34
<i>Le Retour à la Ville,</i>	3	<i>Essais des Sermons prêchés à</i>	
<i>Vers à M. ***,</i>	4	<i>l'Écclé-Dieu de Paris,</i>	38
<i>— Mlle de Gaudin,</i>	5	<i>Alexandrine, ou l'Amour est</i>	
<i>Les deux Epis, Fable,</i>	ibid.	<i>une Vertu,</i>	68
<i>Épître aux Astronomes,</i>	49	<i>Leçons Élémentaires d'Histoire</i>	
<i>Impromptu à M. l'Abbé Ar-</i>		<i>Naturelle & de Chimie,</i>	73
<i>naud,</i>	51	<i>Essais Historiques sur les An-</i>	
<i>Quatrain pour le Portrait de</i>		<i>glo Américains,</i>	78
<i>M. d'Alembert,</i>	ib.	<i>Mémoires concernant l'His-</i>	
<i>L'Abeille & la Fourmi, fa-</i>		<i>toire, les Sciences, &c. des</i>	
<i>ble,</i>	52	<i>Chinois,</i>	82
<i>Couplets sur l'Ami des En-</i>		<i>Histoire de Charlemagne, se-</i>	
<i>fans,</i>	53	<i>cond Extrait,</i>	106
<i>Les Deux Paladins, Conte,</i>	54	<i>Manco-Capac, premier Inca</i>	
<i>Vers écrits au bas du Por-</i>		<i>du Pérou,</i>	124
<i>trait de la Reine,</i>	97	<i>Plan des Travaux Littéraires</i>	
<i>Portrait de Mlle ***,</i>	ib.	<i>ordonnés par S. M.</i>	154
<i>Lettre à M l'Abbé de Lisle,</i>	98	<i>Histoire de Charlemagne, der-</i>	
<i>Épître au Même,</i>	99	<i>nier Extrait,</i>	158
<i>Réponse à M ***,</i>	145	<i>Le Flateur, Comédie,</i>	170
<i>Vers à Mlle Fanier,</i>	147	S P E C T A C L E S.	
<i>Vers récités par une jeune Dlle</i>		<i>Académie Roy. de Musiq.</i>	92
<i>à M. le Curé de Saint-</i>		<i>Comédie Françoisé,</i>	40
<i>Sulpice,</i>	148	<i>Comédie Italienne,</i>	135
<i>Aux Auteurs du Mercure de</i>		V A R I É T É S.	
<i>France,</i>	149	<i>Lettre de M. Grosley à M.</i>	
<i>Enigmes & Logogryphes, 7,</i>		<i>d'Alembert,</i>	139
<i>67, 105, 152</i>		<i>Lettre au Rédacteur du Mer-</i>	
N O U V E L L E S L I T T È R E S.		<i>curé de France,</i>	188
<i>Poésies & Pièces Fugitives di-</i>		<i>Gravures,</i>	93, 141, 189
<i>verses de M. le Chevalier de</i>		<i>Musique,</i>	45
<i>B***,</i>	9	<i>Annonces Littéraires, 45, 94,</i>	
<i>Nouveau Théâtre Allemand</i>	22	<i>143, 191</i>	
<i>Corps d'Extraits de Romans</i>			

A Paris, de l'Imprimerie de M. LAMBERT & F. J. BAUQUIN, rue de la Harpe, près S. Cosme.

M E R C U R E D E F R A N C E .

S A M E D I 5 . O C T O B R E 1 7 8 2 .

P I È C E S F U G I T I V E S E N V E R S E T E N P R O S E .

É L É G I E .

A D I E U , paisible indépendance ,
Liberté , chère insouciance ;
Adieu , délices de mon cœur !
Le temps n'est plus où ma jeunesse
Couloit dans une aimable ivresse
Des instans faits pour le bonheur.
Hélas ! dans mon âme attendrie
Se peint la mémoire chérie
De ces jours de prospérité ,
Et je bénis la rêverie
Qui m'en retrace la gaieté.
Ah ! si les pénibles affaires ,
Si les soins , les ennuis cruels ,
Sont des tributs involontaires

A ij

M E R C U R E

Que le ciel impose aux mortels,
 Pourquoi ne pas attendre l'âge
 Où des ans le rapide outrage
 Éteint en nous le sentiment ?

Est-ce au jeune homme, est-ce à l'amant
 De payer ce dur arréage ?

Et, quand la beauté qui l'engage
 Brûle avec lui des mêmes feux,

Devroit-il sentir d'autre peine
 Que les tourmens délicieux

Qu'on a dans l'amoureuse chaîne ?
 Mais je m'égaré, malheureux....

A quoi bon ce lâche murmure,
 Ces plaintes, ces soupirs honteux ?

Du destin la fatale injure

S'étend sur toute la Nature,
 Et prescrit à tous de gémir.

Dois-je seul ne jamais connoître

Que les douces loix du plaisir ?

Et celui qui me donna l'être

M'a-t'il exempté de souffrir ?

(Par M. Falcon.)



RÉPONSE aux Stances de Mlle DE GAUDIN, insérées dans le Mercure du 27 Juillet 1782.

JE savois que mon enjouement
Exciteroit un peu votre ire,
Et je m'attendois franchement
Qu'à celle fin de me réduire,
Vous prendriez tout bonnement
Le martinet de la satire.

MAIS hier, quand de votre part
La poésie & l'éloquence
Me fustigèrent à l'écart,
Ce fut avec tant d'élégance,
Qu'en les embrassant tour-à-tour,
Je m'écriai, pendant leurs pauses :
On me traite comme l'Amour !
On me corrige avec des roses !

AU RESTE, à parler gravement,
Vous me jugez trop sur mon âge ;
Vous croyez que je rends hommage
Au frivole exclusivement,
Et qu'un vernis de perfidage
Fait résister mon cœur volage
A l'eau-forte du sentiment.

A iij

DÉTROMPEZ-VOUS : de Melpomène
 J'aime les traits bien ordonnés ,
 Et si j'ose lui rire *au nez* ,
 C'est lorsque de Belloi la mène.
 J'aime aussi nos bons devanciers ;
 Mais , nonobstant vos épigrammes ,
 Tout autant que ces Chevaliers
 Nous cherchons ce qui plaît aux Dames.
 Oui , vous régniez comme autrefois ;
 L'hiver même , au milieu des danses ,
 Nous rappelons les vieux tournois
 En rompant pour vous maintes lances ;
 Et si vos fidèles amans
 A leurs genoux , de vos rubans
 Ne portent plus des garnitures ,
 Vous voyez , en liens charmans ,
 Les tresses de vos chevelures
 Suspendre encor à leurs ceintures
 Les prisons mobiles du temps.

MAIS , parlons un peu d'autre chose.
 J'aurois moi-même été favoir
 Si vous m'en vouliez de ma glose ,
 N'est que je suis parti le soir
 Pour l'Isle où Jean-Jacques repose ;
 Et c'est pour apprendre à pleurer
 Que je fais ce pèlerinage !
 Que fait-on ? dans un seul voyage
 Ververt apprend bien à jurer.

Aux peupliers d'Hermonville,
Je veux donc, narguant Érato,
Suspendre, en guise d'exvoto,
La guimbarde du vaudeville.
D'ailleurs, j'eus toujours tant de foi
A Rousseau, quoique taciturne,
Que je pleurerai dans son urne
Mes vers & les vers de Belloi.
Puisse je, après cette prouesse,
Vous rapporter un tendre cœur
Qui sache goûter la tristesse,
Et calculer avec justesse
Tout le plaisir de la douleur.

MAIS, si par un effet contraire
Je revenois plus enjoué,
Plus volatil, plus engoué
Du badinage épistolaire,
Il faudroit, vu mon caractère,
Qu'on m'exposât comme un roué
Sur le grand chemin de Cythère,
Pour y rester à l'abandon,
Contre vous, la face tournée,
Tant qu'il plairoit à Cupidon
Me prolonger ma destinée.

(Par M. de Piis.)



*Si l'Eloquence est utile ou dangereuse dans
l'Administration de la Justice? **

UN Peuple gouverné par l'Eloquence, l'avoit banni du Sanctuaire des Loix : étoit-ce contradiction, sagesse ou seulement sévérité ?

L'Eloquence est le don que la Nature a accordé à certains hommes de parler avec l'empire de la persuasion. Les facultés de la Nature se jouent souvent des vaines entraves de la Société. Direz-vous à cet homme doué de l'Eloquence : Renonce à cette puissance qui est en toi ; je te défends de m'échauffer ou de m'attendrir. Cette nouvelle oppression ne feroit qu'ajouter à l'énergie de ses plaintes. Ce qu'il ne diroit pas sous une forme, il le diroit sous une autre ; ce qu'il ne diroit pas, on l'entendrait dans les accens d'une âme déchirée & contrainte, on le liroit dans ses regards & jusques dans son silence. Tout fait parler, tout fait toucher au moins dans l'homme éloquent. Comment sur tout enchaîner l'Eloquence au milieu d'un Peuple ? C'est-là qu'elle n'aperçoit plus qu'une seule autorité, & c'est la sienne ; c'est-là que tout l'excite, & les grands objets & les grands triomphes. C'eût donc été une loi sans raison, & par conséquent sans force, que celle qui auroit exclu l'Eloquence des Assemblées populaires.

On conçoit plus aisément qu'on ait pu l'écartier de l'Administration de la Justice. On peut, dans les jugemens, ne procéder que par des formes fixes & rigoureuses ; on peut y réduire le Citoyen à ne dire aux Juges que ce qu'ils ne pourroient apprendre par eux-mêmes, c'est-à-dire, les faits de la cause ; on

* Ce Morceau est tiré d'un Ouvrage sur l'Eloquence.

peut enfin prescrire des formules qui ne permettent pas aux mouvemens de l'âme d'entrer dans cette exposition sévère ; ainsi, il faudroit, pour ainsi dire, compter aux Plaideurs leurs paroles pour leur interdire l'Eloquence *.

Mais pour qu'un tel ordre judiciaire ne devienne ni une injustice ni une oppression, il faudroit que la loi se fût chargée de garder elle-même au Citoyen ce qu'elle lui interdit de défendre avec tout ce qu'il a de sensibilité dans l'âme & de force dans l'esprit ; il faut lui avoir rendu l'Eloquence inutile pour avoir le droit de l'en priver.

Comment la rendre inutile ? Ce seroit le chef-d'œuvre des bonnes loix unies aux bonnes mœurs. Est-ce donc un si grand art que la justice en elle-même ? Exige-t'elle tous les efforts & toute la perfection de l'esprit humain ? Que le système social soit bon, & les plus grandes difficultés de la justice sont ôtées. Supposons un Peuple qui nous offre dans un petit territoire & une constitution libre, la simplicité des mœurs primitives réunie non pas aux plus vastes, mais aux plus utiles connoissances de la civilisation, & sur-tout cette modération dans les richesses, dans le progrès des Sciences & des Arts, dans tous les genres de prospérités ; qui, en retranchant les jouissances qui pourroient corrompre, prévient même l'abus des autres ; supposons un Peuple où les mœurs renforçant toujours les loix, ou les suppléant, celles-ci seroient peu nombreuses, bien liées entre elles, égales pour tous, simples comme toutes les choses bien conçues ou déjà perfectionnées, & dignes d'être jetées comme les premières notions dans la mémoire

* Je ne sépare pas ici l'Eloquence purement naturelle de celle qui connoît l'Art, parce que celle-ci naît des premiers progrès, & s'élève dans les triomphes de l'autre, à laquelle elle ne tarde pas à s'unir.

des hommes, & de devenir ainsi des sentimens avant d'être des devoirs. Chez un Peuple pareil, la science de nos Jurisconsultes, l'Eloquence de nos Orateurs seroient des avantages inutiles ou funestes s'ils étoient comparables avec un état de société si pur & si heureux. Transportons-nous sur la Place publique, & contemplons ici l'œuvre de la Justice dans la belle simplicité. Là, dans un jour solennel, au milieu des travaux suspendus, en plein air, quelques vieillards paroissent entre leurs Concitoyens rassemblés. Sur un Tribunal, où de longues vertus, une longue sagesse les ont conduits, ils écoutent ceux qui leur apportent ou des plaintes ou des accusations. Chacun parle sans autre talent que le sentiment dont il est affecté, avec la candeur de l'innocence ou le trouble des coupables; car on ne connoît pas encore ici la dissimulation dans le crime, & l'aulace dans la honte. Celui qui mettroit de l'artifice dans ses discours ne feroit qu'éveiller la défiance: les mœurs simples donnent un jugement sain plutôt qu'un esprit crédule, & la probité démêle le mensonge partout où elle ne retrouve pas sa franchise, comme les passions récusent dans les livres tous les sentimens où elles ne se reconnoissent pas: d'ailleurs, le plan de défense où l'on vous circonscrit ici ne permet ni de grandes impostures ni de grandes séductions. Nulle discussion étrangère; nuls débats sur la loi. Après toutes les explications qu'ils ont reçues, les Juges éprouvent-ils encore quelque doute? Suivis du concours du Peuple, ils vont tout vérifier de leurs propres yeux. Sont-ils forcés de s'en rapporter à la foi d'autres hommes? Entre le Sanctuaire de la Justice & le Temple de la Divinité, il est un lieu inviolable rempli de la Majesté du Ciel & environné de la crainte de la terre, c'est le monument du serment. Qui oseroit mentir ici? Un Peuple est le témoin, Dieu est le garant. L'horreur publique, une

proscription éternelle sont promises au parjure ; dès qu'il entre dans ce lieu redoutable, il se sent environné de ces terribles menaces, & il ne trouve pas de voix pour proférer le mensonge sacrilège déjà commis dans son cœur. Enfin, le Juge consume son ministère ; il ouvre la loi, qu'il interprète avec autant de simplicité que de soumission, & il déclare ce qu'elle a voulu. Alors le Peuple se retire, emportant dans son cœur, avec un plus grand respect, une plus grande confiance pour ses Magistrats, une nouvelle leçon sur les règles de la vie civile ; & les jugemens, comme les loix, forment sa morale & dirigent sa conduite.

Heureux les Peuples à qui il fut donné d'exercer & de recevoir ainsi la justice ! Mais de cette Nation encore assez pure dans ses mœurs pour avoir cette perfection dans ses loix, passions chez celles qui brillent de tant d'éclat, qui périssent de tant de maux. Au milieu de toutes les passions naturelles exaltées & de tant de passions factices, au milieu de cette perversité dans les cœurs, de ce raffinement dans les esprits, transportons ce plan de justice que nous venons de tracer, d'admirer & d'aimer. En seroit il un plus propre à recevoir toute la corruption qui l'environne ? Il est des maux qui ne trouvent leurs remèdes que dans d'autres maux. Ici, les loix sont si multipliées, si diverses, si peu d'accord & dans leur but & dans leurs moyens, que souvent le Juge ne peut lui seul ni les toutes connoître ni les bien entendre ; ici, les intérêts sur lesquels il faut prononcer sont si vastes, si compliqués, que c'est déjà un grand travail, un grand art de les démêler ; ici, toutes ces formalités dont la justice a été obligée de s'entourer, ajoutent encore à ses lenteurs, à ses difficultés. Dans un état de chose où il y a tant à faire & tant à craindre, abandonnez-vous le Magistrat à sa pénétration, à ses lumières, à son expé-

A vj

rience? Que dis-je? Est-il toujours sûr ici que le Magistrat joindra à l'expérience les lumières & la pénétration? Laisseriez-vous le sort des Plaidours à la merci de son examen? Leur défendez-vous d'invoquer le pouvoir des talens pour se concilier l'esprit de la loi & la raison du Juge? Puisque le Juge ne peut ni tout voir ni tout apprendre par lui-même, à qui confierez-vous le complément de son instruction, si ce n'est à la sagacité des intérêts contraires?

Or, dans cette forme d'administrer la justice, il faut choisir entre deux choses; il faut y admettre ou l'Éloquence ou la chicane: vous ne pouvez chasser l'une que par l'autre. Et pourriez-vous balancer entre ce qu'il y a de plus beau & ce qu'il y a de plus vil? Pourriez-vous même balancer sur les dangers? L'Éloquence a je ne fais quoi de fier qui ne peut entièrement se démentir; elle conserve encore quelque respect d'elle-même dans sa prostitution; mais la chicane s'applaudit de ses bassesses; elle a des ruses dont on ne peut se défendre, parce qu'on n'ose les soupçonner. Que deviendra le Juge, lorsque la chicane égarera son esprit dans ses obscurs détours, & qu'elle l'étourdira de son jargon insidieux?

Que s'il faut tant de précautions, & même des précautions si mêlées d'inconvéniens contre les loix d'un tel pays, combien n'en faudroit-il pas contre ses mœurs! Du sein de tant de vices & de désordres il s'élève une foule de préjugés, d'intérêts, de passions, d'institutions même funestes au malheureux, au foible, à l'innocent. Quel opprimé dans son délaissement, ne doit s'effrayer de ses plaintes lorsqu'il apperçoit contre lui, ou les dignités, ou la faveur, ou la richesse, ou la beauté, ou la réputation? Et souvent toutes ensemble sont conjurées contre lui. Comme tout s'émeut à leur nom! comme tout se glace à la vûe de sa misère! Eh bien! qu'il invoque l'Éloquence; elle est sa protectrice natu-

relle ; elle puise dans le sentiment de ses forces le courage & la générosité : seule , elle défiera tant d'ennemis , seule en triomphera. Cette autorité , que veulent usurper les rangs & les réputations , elle la repousse avec les droits sacrés de la raison , de la vérité , de la justice. Aux fureurs de la tyrannie , elle oppose l'ascendant de l'opinion publique ; contre les séductions du vice , elle s'arme des derniers cris de la conscience ; elle fait pâlir devant l'effrayante image de son déshonneur , ce Juge qui ouvroit son cœur à l'iniquité ; elle l'arrache au crime par le pressentiment du remords ; elle ne se laisse pas même intimider par la majesté du rang suprême. Souvent les Ministres des Autels , les Ministres des Loix ont fait entendre de grandes vérités dans ce silence de l'adoration & de la terreur ; elle a éclairé l'orgueil & fléchi la colère ju'ques sur le Trône. Eloignez l'Eloquence de nos Tribunaux , il ne nous restera que les deux extrêmes dans la corruption de la justice , l'embarras & la confusion de celle d'Europe , & le despotisme vénal de celle d'Asie.

J'apperçois encore une vérité qui doit nous honorer , en nous rassurant , c'est que dans notre constitution & dans nos mœurs , l'Eloquence est bien plus puissante pour le bien que pour le mal. Si elle excitoit , chez les Anciens , des soulèvemens , des séditions ; si , parmi les révolutions qu'elle y a faites , on peut lui en reprocher de dangereuses & de criminelles , c'est qu'elle agissoit sur le Peuple , dont le jugement est aussi foible que ses passions sont impétueuses. Mais parmi nous , elle s'adresse à des Magistrats , à des hommes affermis dans le sentiment de leurs devoirs , précautionnés , par leur propre instruction , contre l'Art d'un Orateur , & qui conservent le sang-froid de la raison au milieu des enchantemens de l'Eloquence. Ainsi , elle ne peut être bien nuisible dans notre Barreau , lors même qu'elle

consent à y être coupable. Si le Juge a senti la mauvaise foi ou aperçu l'erreur dans ses discours, elle le flatte sans le séduire ni le subjuguier ; mais il se livre au sentiment qu'elle lui imprime lorsqu'elle sollicite son cœur pour le parti que sa raison lui indique ; & il lui doit peut-être d'apporter plus de zèle & de courage dans la volonté du bien.

Cependant l'Eloquence ne nuit-elle pas au moins à la justice par la forme prolongée qu'elle lui donne ? Incessamment implorée par une foule de malheureux, la justice préférera-t-elle dans ses fonctions une pompe qui la fait respecter davantage à cette marche active & rapide qui la rendroit plus utile ?

Je conviens que la marche serrée d'une logique rigoureuse conduiroit plus rapidement & peut-être plus sûrement à la vérité que la discussion embellie de l'Eloquence. Si on vouloit réduire chaque cause à ce qui la constitue uniquement pour de bons esprits, l'exposition en seroit courte & le jugement plus facile. Mais prenez garde que cette manière de rendre la justice exige des hommes tout-à-la-fois supérieurs en vertu & en lumières. Il faut un grand zèle & un grand sens pour ne pas se relâcher un instant, & pour tout saisir dans un genre de travail où tout un système d'idées échappe avec une seule proposition. Or, par-tout où l'on rassemble des hommes qui apportent, dans des fonctions communes, des caractères & des esprits différens, peut-on les supposer tous pourvus d'une sagacité si rare, & d'une attention si inébranlable ?

Je ne fais si un peu d'enthousiasme ne me séduit pas ; mais il me semble que, sous tous les aspects, le beau ici tient toujours à l'utile. L'Eloquence, dans nos Tribunaux, est particulièrement un appui accordé aux malheureux. Eh ! quel avantage pour eux de voir les raisons qui sollicitent en leur faveur, s'annoblir par l'alliance des grandes vûes qui peu-

vent s'y réunir ! Ne leur importe-t-il pas d'ailleurs que l'attention de leurs Juges, que celle du Public, dont l'estime est pour eux une si noble consolation, soit retenue sur leur cause par l'intérêt qu'un Orateur fait y répandre ?

Voyez combien d'avantages accessoires l'Éloquence fait mêler à des services essentiels ! L'exercice des fonctions de la Magistrature est la meilleure école du Magistrat. Et quelle noble & heureuse instruction ne peut-il pas puiser dans ces discussions agrandies par la philosophie, animées par l'Éloquence ! C'est son devoir de ne juger que dans le plus rigoureux examen ; mais c'est sa gloire de considérer les objets d'un point de vue vaste & élevé, & de se proposer ainsi un bien général dans des décisions particulières. N'a-t-il pas besoin aussi que l'Éloquence vienne quelquefois redresser son génie que l'amour du devoir avoit courbé sur les petits détails ? N'a-t-il pas besoin même qu'elle prévienne, par l'admiration des talens, cet orgueil qui résulte de l'exercice du pouvoir, & qu'elle tempère par l'innocente émotion qu'elle porte dans son cœur, cette fermeté, qui doit faire son caractère, mais qui pourroit dégénérer en une inflexibilité opiniâtre ?

L'Éloquence est réservée à quelque chose de plus grand encore. *Jugeons dans la Place publique, si nous voulons ne faire tort à personne, disoit un Roi de Macédoine.* Une marche mystérieuse en effet seroit calomnier la justice, & son zèle pourroit décroître dans la solitude. Arbitre universel, elle doit aussi manifester les règles qui la dirigent, & s'enseigner elle-même. Et qui mieux que l'Éloquence pourroit proclamer ses instructions & solemniser ses décrets ?

Seroit-il indigne de la justice d'étendre ses vûes au-delà des objets qui lui sont propres ? Dans une Nation, qui attend ne parrie de sa gloire des Arts & des Talens, la justice doit-elle dédaigner de les en-

courager, de les annoblir en les associant à ses travaux, en habitant au milieu d'eux? Dans quel autre lieu que celui où l'on règle les destinées des hommes, pourroit-on mieux rassembler tout ce qui les éclaire & les honore?

Telle est donc parmi nous la justice, que si l'Eloquence est utile à sa décoration, elle est peut-être nécessaire à la sagesse, à la pureté de ses décrets. Législateurs & Magistrats, aimez-la donc, l'intérêt de la Société vous permet ici de vous abandonner à l'attrait des talens. C'est à vous de la soutenir, de la diriger. Elle pourroit se dégrader dans la corruption générale, prévenez ce malheur, vous le pouvez; l'Eloquence s'en éloigne naturellement; elle est née au sein de la liberté, du besoin de la gloire. En perdant ses motifs, elle perd sa force; en méconnoissant ses objets, elle se punit elle-même. Ouvrez les Ecrits de tant de grands Hommes; voyez dans quelle cause & par quelle passion ils ont été sublimes. Dès qu'ils adoptent des sujets indignes d'eux, leur génie s'éteint dans leur déshonneur. Accordez donc à l'Eloquence une voix libre & des hommages publics; & toujours fidelle à sa gloire, jamais elle ne trahira ces nobles & chers intérêts, que vous pourrez en sûreté commettre à sa garde. *

(*Cet Article est de M. de L. C.*)

* Un Ordre d'hommes est établi parmi nous pour défendre courageusement les Citoyens. Les raisons & les faits ne me manqueroient pas pour prouver qu'il a résulté une foule de biens politiques de cette institution. Si l'on attendoit un jour à la noble indépendance que l'on a accordée à ces hommes, on croiroit peut-être n'humilier qu'une Profession; on feroit encore un bien plus grand mal, on leveroit une nouvelle bannière devant le despotisme privé, ce despotisme si étendu, si difficile à réprimer dans une grande Monarchie, qui foule & outrage l'homme & le citoyen de tant de manières & dans des parties si sensibles.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Cadavre* ; celui du Logogryphe est *Corbeille* , où se trouvent *cor* , *bill* , *école* , *col* , *belle* , *or* , *œil* , *rôle* , *robe* , *oreille* , *ocre* .

É N I G M E .

JE suis un être singulier ,
Et sans copie & sans modèle ;
Assez semblable à Sganarelle , *
Et toute fois meilleur forcier .
Je me plais dans les lieux humides ,
Et souvent je paroïs en feu ;
Planer dans les airs comme un Dieu ,
Nager dans les plaines liquides ,
Faire aux humains cent tours perfides ,
Tout cela pour moi n'est qu'un jeu ;
Même en condamnant mes caprices ,
Chacun fait grâce à mon humeur .
C'en est trop , il est temps , Lecteur ,
Que je retourne à mes génisses .

(Par M. l'Abbé Dourneau.)

* Dans le Médecin-malgré-lui.

LOGOGRAPHIE.

JE suis un instrument agréable & sonore,
 Qui, sous les doigts légers d'Émilie ou d'Aglaure,
 T'a fait passer, Lecteur, mille fois tour-à-tour,
 Des cris de la douleur aux soupirs de l'Amour.
 Tu me saisis déjà, Lecteur, je veux le croire;
 Déjà dans mes huit pieds tu trouves la liqueur
 Qui trahit le secret de maint & maint buveur,
 Et qui pourtant chez lui fait perdre la mémoire;
 Tu vois certain coursier voyageant au moulin;
 Le chef audacieux d'une secte ennemie
 Du Pontife Romain;
 Une ville de l'Italie;
 Et ce qu'il faut pour préparer le pain;
 Tu trouveras encore un souterrain,
 Où par un indigne mélange,
 Un Artisan, de sa funeste main,
 Nuit & jour à Paris va souillant la vendange.
 Avec un pied doublé je suis, si l'on m'arrange,
 Le Disciple chéri d'un Prophète fameux;
 Un synonyme d'orgueilleux;
 D'un habitant des bois la fernelle gloutonne;
 Enfin, certain tissu moëlleux,
 Non pas celui, Lecteur, qu'ici j'offre à tes yeux,
 Mais cet autre où par fois mainte grave personne
 Pour unir un couple amoureux
 A leurs dépens, dit-on, griffonne.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ANNALES Poétiques depuis l'origine de la Poésie Française. Tome XXI. A Paris, chez les Éditeurs, rue de la Jussienne, -vis-à-vis le corps-de-garde; & chez Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

Mlle de Scudéry, d'Aceilly & le Père le Moine, sont les Poètes les plus célèbres que renferme ce Volume, qui est un des plus intéressans de cette Collection. Les autres Poètes moins connus sont Floriot, François Ogier, Pierre de Lalane, Charles Beys & Philippe Habert. On ne connoît guère aujourd'hui de ces deux derniers que deux Pièces fugitives; de Philippe Habert, un petit Poème intitulé: *le Temple de la Mort*; & de Beys, cette Épigramme:

*Au Tombeau de M. le Maréchal de Rantzau,
Épigramme.*

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars;
Il dispersa par-tout ses membres & sa gloire;
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire;
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Ce sixain est très-fameux ; mais, malgré sa réputation, nous doutons qu'il soit de bien bon goût. Le *cœur* est pris ici dans un sens physique avec une induction au moral ; n'est-ce pas là ce qu'on appelle abuser des mots ? Il nous semble qu'il y a là plus de brillant que de naturel ; car le Dieu Mars pourroit ne laisser à un poltron *rien d'entier que le cœur*, & ce poltron n'en vaudroit pas mieux pour cela.

On fait que Mlle de Scudéry jouit de son temps de la plus grande célébrité, plus encore par ses Romans que par sa Poésie. Elle compta parmi ses amis les personnes de son temps les plus distinguées par leur rang ou par leur mérite. On raconte d'elle plusieurs anecdotes qui sont connues ; en voici une qui l'est moins. Quand le premier Dauphin fut de retour de sa campagne de Philisbourg, Mlle de Scudéry présenta à Madame la Dauphine des vers où elle lui disoit :

Et la gloire & l'amour vous comblent de plaisirs ;
Qui des deux d'un grand cœur remplit mieux les desirs ?

Comme Madame la Dauphine répondit qu'il falloit faire cette question à M. le Dauphin, M. de Montausier, le lendemain, en tirant les rideaux de Monseigneur, lui dit : *Je viens chercher la réponse aux vers de Mlle de Scudéry.*

Les vers les plus fameux de cette Demoiselle sont ceux-ci, faits au Prince de Condé, sur des œillets que ce Héros avoit cultivés

lui-même. Les Éditeurs ont oublié d'en expliquer le sujet par le titre ou par une note.

QUATRAIN.

En voyant ces œillets qu'un illustre Guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne point que Mars soit Jardinier.

Jacques de Cailly, plus connu sous le nom de d'Aceilly (c'est celui qu'il prit pour se cacher un peu en publiant ses Ouvrages,) eut beaucoup de naturel dans l'esprit. Il n'a guères fait que des Épigrammes, qui sont presque toutes agréables. Les Éditeurs racontent de lui une anecdote qui n'avoit jamais été imprimée. Cailly ayant publié ses poésies à ses frais, s'en alloit sur le pont neuf ou dans les promenades publiques, & à chaque homme bien mis qu'il rencontroit il en présentoit un exemplaire, qu'il le prioit d'accepter. C'étoit un sûr moyen pour avoir bientôt à faire une *nouvelle Édition*. Il faut pourtant avouer, comme le disent les Éditeurs, qu'il n'avoit pas besoin de ce moyen là. Ce Poète étoit de la famille de *Jeanne d'Arc*. Nous ne citerons guères de lui que cette Épigramme contre un Médecin Poète :

Roch, Médecin peu docte, & Poète savant,
Fait des épitaphes souvent,

Où des morts il conte l'histoire :

Les maux que fit un Art, l'autre Art fait les guérir ;

Roch Poète fait vivre au temple de mémoire,

Ceux que Roch Médecin vient de faire mourir.

Et cette autre, plus connue & si gaie :

A un Mari qui bat sa femme.

Battre ta femme de la sorte,

Sous tes pieds la laisser pour morte,

Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer !

Tu vas passer pour un infâme.

Compère, l'on fait bien qu'il faut battre sa femme,

Mais il ne faut pas l'assommer.

Nous nous hâtons de passer *au Père le Moine*, l'un des articles les plus intéressans qu'on ait encore vus dans ces *Annales*. Il n'a manqué à ce Jésuite qu'un goût plus épuré, pour s'asseoir au premier rang parmi les plus grands Poètes. Il avoit de l'enthousiasme, de la verve, une imagination féconde, de belles idées, & un style plein d'énergie. A travers ses négligences, on trouve des beautés, dont les meilleurs Poètes s'honoreroient. C'est à lui qu'appartiennent ces quatre beaux vers qu'on avoit attribués à Voltaire :

Et ces vastes pays d'azur & de lumière,

Tirés du sein du vide & formés sans matière,

Arrondis sans compas, suspendus sans pivot,

Ont à peine coûté la dépense d'un mot.

Quoi de plus énergique que ces quatre vers sur l'inconstance de la fortune ! Apprends , dit le Poète ,

Que la bonne fortune aime en femme publique ;
 Que ses appas sont faux , & sa faveur tragique ;
 Et qu'amante cruelle après ses feux passés ,
 Elle étouffe en ses bras ceux qu'elle a caressés.

Ces quatre derniers vers sont tirés de son Poème de *Saint-Louis* , ou *la Sainte Couronne reconquise*. Ce Poème , dont le plan est fort bien tracé , étincelle , dans le détail , des plus grandes beautés poétiques. On y trouve aussi des tirades ingénieuses , comme celle-ci :

Du coup prodigieux dont le Turc fut coupé ,
 Plus de six escadrons eurent le cœur frappé :
 Par-tout l'acier fatal , auteur de la merveille ,
 Leur brille dans les yeux , leur résonne à l'oreille ;
 Et par-tout l'invincible & formidable bras ,
 Sur eux multiplié , lève le coutelas.
 Comme la peur les suit , la peur aussi les chasse ;
 Et loin même des coups , les frappe ou les menace.
 En vain Forcadin crie , il les rappelle en vain ;
 La frayeur est sans front , & sans cœur & sans main ;
 Et , sourde à la raison , ainsi qu'à la conduite ,
 N'a de vigueur qu'aux pieds , n'est prompte qu'à la fuite.

Avec son Poème de *Saint-Louis* , le Père le Moine a fait aussi des Épîtres morales & poétiques , qui remplissent parfaitement leur

titre. On y admire de grands traits de morale & des beautés poétiques du premier ordre. Combien, s'écrie t'il dans l'une de ses Épîtres, le luxe fait de malheureux !

Et combien de pays ont été désolés,
Combien de droits rompus, de devoirs violés,
Afin qu'un roturier, mieux logé que nos Princes,
Eût un monde en maisons, eût en parcs des Provinces !

Quoi de plus noble, de plus poétique & de plus fortement pensé que la tirade suivante, malgré quelques négligences qu'il faut pardonner en faveur du temps où le Poète écrivoit :

Ainsi les nations, ainsi les races roulent,
Pareilles à ces flots qui l'un sur l'autre coulent,
Et font d'un vieux canal & d'une nouvelle eau,
Un fleuve toujours vieux comme toujours nouveau.
Mais si la loi du sort veut que les villes meurent,
Quelle loi peut vouloir que les hommes demeurent ?
Vingt fois Paris est mort, il est rené vingt fois
Depuis qu'il fut bâti par les premiers Gaulois :
Vingt fois il a changé d'esprit, de corps, de face :
Il n'a de ce qu'il fut que le nom & la place ;
Et cette si superbe & si vaste Cité
N'en est plus que la tombe & la postérité.
Sous ces murs somptueux, dans ces cours magnifiques,
Sont enterrés des parcs, des salles, des portiques ;
Et cent palais anciens, par le temps démolis,
Sous ces palais nouveaux gissent ensevelis.

Comme

Comme les vers suivans , sur la nécessité de mourir , sont pleins de force & d'originalité !

Quel spectacle , de voir sur de funestes chars
 Les femmes, les maris , les jeunes , les vieillards ,
 Les artisans , les Rois , les charlatans , les sages ,
 Toutes sortes d'états , de sexes , de visages ;
 Et la mort au-dessus , la faux noire à la main ,
 Qui traîne en gerbe , en graine , en fleur le genre hu-
 main !

Le Père le Moine , accoutumé au ton de l'Épopée , fait enrichir son style de comparaisons nobles ou ingénieuses. En parlant des prospérités de la Régence , & pour louer la Reine de ce que rien (soit honneurs , soit plaisirs) ne la distrait du Gouvernement des affaires , voici la comparaison que lui fournit son imagination poétique :

Voyez ces pompeuses rivières
 Qui roulent leurs eaux en des lits
 Par le luxe & l'art embellis
 De la dépouille des carrières :
 Orangers , lauriers & jasmins
 S'offrent en vain sur leurs chemins ,

Et pour les arrêter leur laissent leurs images ;
 En vain , marbre & porphyre interrompent leurs flots ;
 Elles touchent à peine en passant leurs rivages ,
 Et dans la grande mer vont chercher leur repos.

Les fleuves ont fourni encore au Père le
 N°. 40 , 5 Octobre 1782. B

Moine une autre comparaison tout aussi belle que celle que nous venons de citer. En écrivant au Duc d'Enghien, qui fut depuis le Grand Condé, le Poëte veut prouver que les plus grands Héros ont erré, comme le Prince, hors de leur patrie.

Les eaux basses, qui n'ont ni lit, ni fond, ni course,
Se perdent en naissant à deux pas de leur source ;
Le Pô, fleuve régnañt, le Rhin, fleuve héros,
Avecque l'équipage & le train de leurs flots,
Traversent les climats, arrosent les Provinces,
Servent cent nations, se prêtent à cent Princes,
Et bien loin des pays où l'on voit leurs berceaux,
Ils étendent le règne & le bruit de leurs eaux.

Les barques des pêcheurs, basses, foibles, craintives,
N'osent quitter l'abri que leur donnent les rives ;
Mais les vaisseaux guerriers, hauts de bords & de mâts,
Vainqueurs de tous les temps & de tous les climats, &c.

Les astres en font autant :

Leur Roi même & leur père est en course à toute
heure ;

Il a douze maisons, & pas une demeure ;
Et, toujours passager en ses propres palais,
Il roule jour & nuit sans gîte & sans relais.

Nous bornerons nos citations, qui pourroient nous mener trop loin. Le Père le Moine, toujours peintre, toujours Poëte, est riche dans ses expressions ; & ses expressions lui appartiennent. Nous croyons,

comme les Éditeurs, que la lecture de ses poésies, faite avec précaution, peut être très utile aux jeunes gens qui prétendent aux honneurs de la haute poésie.

S P E C T A C L E S.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LE Mardi 24 Septembre, on a donné la première représentation de trois Actes nouveaux : l'Acte du Feu, du Ballet des Éléments de Roi, remis en musique par M. Edelmann; *Ariane dans l'Isle de Naxos*, paroles de M. Moline, musique du même M. Edelmann; & *Daphné & Apollon, ou l'invention de la Lyre*, paroles de M. Pitra, musique de M. Mayer.

L'Acte du Feu est connu; & il avoit, on ne fait pourquoi, quelque réputation. L'action, qui étoit susceptible d'un grand intérêt, en est entièrement dépourvue, par la singulière mal-adresse de la conduite. La Vestale Émilie est chargée pour la dernière fois de la garde du feu sacré; parce qu'elle se marie le lendemain avec Valère. Celui-ci s'introduit la nuit, on ne fait par quel moyen ni par quel motif, dans le temple de Vesta. Émilie tremblante l'engage à se retirer; mais tout en lui parlant, le feu s'éteint; le tonnerre gronde; la frayeur s'empare d'elle; l'Amour alors descend du ciel, rallume avec

son flambeau le feu de Vesta, & rassure les deux amans. Pour peu qu'on ait réfléchi sur l'Art Dramatique, on sent qu'il falloit rendre la Vestale un peu plus coupable pour la rendre plus intéressante, & qu'il falloit mettre sous les yeux des Spectateurs le danger qui la menaçoit, si l'on vouloit qu'ils en fussent touchés; il falloit la faire condamner, la montrer prête à subir son supplice, &c. On est choqué aussi de voir arriver Cupidon lui-même dans une action aussi sérieuse, & dénuée d'ailleurs de tout merveilleux. Les Dieux de l'ancienne Mythologie ne peuvent guère être admis comme Acteurs que dans des Sujets tirés des temps héroïques de la Grèce; on ne peut les mêler aux événemens de l'histoire connue sans blesser la vraisemblance même poétique. Quant au style, il manque d'imagination, d'harmonie, & sur-tout de sensibilité; mais il faut convenir en même-temps qu'on y trouve plus de précision & une versification plus correcte & plus soignée que dans la plupart des Poèmes Lyriques qu'on a vus depuis quelques années. Non-seulement l'art d'écrire, mais l'étude grammaticale de la langue paroît être absolument étrangère à un grand nombre d'Auteurs qui se vouent à faire ce que l'on appelle justement des paroles d'Opéra : *Sunt verba & voces, prater ea que nihil*. La négligence & l'ignorance à cet égard sont portées à un tel point, que les Danchet, les Pellegrin, les Cahuzac, si décriés par les Critiques de leur

temps, pourroient presque être proposés pour modèles à la plupart de leurs successeurs.

M. Edelmann, déjà connu pour un habile Compositeur par différentes Pièces de musique instrumentale & quelques morceaux exécutés au Concert Spirituel, a montré dans les deux Actes qu'il a mis en musique, un talent fait pour paroître avec distinction sur la Scène Lyrique.

Dans l'Acte *du Feu*, il paroît avoir été égaré par l'apparence d'intérêt qu'il a aperçu dans le sujet; sa musique a du caractère & de l'expression; mais une musique expressive, attachée à des paroles sans intérêt, n'est plus que triste, & n'a qu'une chaleur qui ne se communique point. D'ailleurs, cet Acte est plein de morceaux très-bien composés & d'un effet heureux; le chant est en général d'une tournure agréable & naturelle; les chœurs sont d'une belle harmonie; le premier & le second chœur des Prêtresses, sur-tout, ont une expression noble, vraie & sensible. Le premier air d'Émilie & celui de Valère: *L'Amour va combler mon attente*, sont d'un beau caractère. Les airs de danse sont variés & de bon goût; mais tout cela n'a pu réchauffer la langue ni sauver l'in vraisemblance de l'action.

M. Edelmann a trouvé dans celui d'*Ariane* un sujet plus propre à exercer son talent & à déployer les ressources de son Art.

Il n'y a guère de situation plus dramatique que celle d'une femme belle & tendre, aban-

donnée dans un désert par l'amant qu'elle adore , & pour qui elle a tout sacrifié. Soutenu par la force du sujet, Thomas Corneille s'est élevé au-dessus de lui-même , & nous a laissé dans son Ariane une des plus touchantes Tragédie de notre Théâtre. Un Auteur Allemand a imaginé de donner à cette action une forme nouvelle. A l'exemple du *Pigmalion* de J. J. Rousseau, il a fait un Drame composé seulement de deux monologues , l'un de Thésée, qui s'échappe des bras d'Ariane endormie , entraîné par les Grecs, qui viennent le chercher pour défendre Athènes, sa patrie ; l'autre d'Ariane, qui, s'éveillant au moment du départ de son amant, se livre à tous les mouvemens de sa douleur & de son désespoir , & finit par se précipiter dans les flots. Dans ces deux monologues, les paroles étoient simplement déclamées par les Acteurs ; mais la déclamation étoit entre-coupée de silences, pendant lesquels des ritournelles & des traits d'orchestre exprimoient les mouvemens divers & les sentimens contrastés qui agitent successivement l'âme des deux personnages. Il y a environ un an que ce Drame fut traduit en François & exécuté à la Comédie Italienne. On trouva beaucoup d'art, d'expression & d'originalité dans la musique, ouvrage d'un savant & célèbre Compositeur (M. Benda); mais ce mérite n'a pu sauver le mélange bizarre de la récitation & de la musique ; ce sont deux langages trop disparates pour pouvoir jamais

s'affortir heureusement ; aussi ce genre de spectacle , malgré sa singularité , n'eut-il qu'un succès équivoque.

M. Moline, en s'emparant de cette idée, lui a donné la véritable forme dont elle étoit susceptible, celle d'un Opéra. Peut-être a-t-il suivi de trop près la marche du Poëme Allemand. La Scène de Thésée a paru trop longue. Il a un si grand intérêt à disparoître avant le réveil d'Ariane, qu'on ne peut guères s'empêcher d'être choqué des cris alternatifs de ce Guerrier & du Chœur des Grecs qui cherchent à l'entraîner ; d'ailleurs, Thésée n'abandonnant l'Isle de Naxos que pour aller au secours de sa Patrie, on ne voit pas pourquoi il n'emène pas sa Maîtresse avec lui ; & par la raison même qu'il n'est pas infidèle, Ariane est moins malheureuse, & sa situation paroît moins déchirante ; mais cette critique, fût-elle sans réplique, n'empêche pas que le Drame ne soit d'un intérêt pressant & continu. Il y a du sentiment dans les détails, & des morceaux bien coupés & bien écrits ; mais l'Auteur a un peu trop négligé la correction & la propriété du langage ; nous n'en citerons qu'un exemple. Thésée dit :

Non, votre cruauté ne sera point remplie.

On ne *remplit* point une cruauté.

On conçoit combien un Drame de ce genre étoit difficile à traiter pour le Musicien. La chose dont la musique a le plus

essentiellement besoin c'est la variété, & il en trouvoit bien peu dans deux Scènes tragiques & passionnées, où deux Acteurs occupant seuls le Théâtre, ne sont interrompus que par quelques couplets de Chœurs. M. Edelmann a vaincu ces difficultés en homme qui non seulement est maître de son Art, mais qui connoît encore tous les devoirs & tous les moyens du style dramatique. Son récitatif est animé par des accens presque toujours vrais ; l'Orchestre est toujours en mouvement, & supplée à toutes les expressions que la voix ne peut pas rendre ; les airs, s'ils n'ont pas toujours de l'originalité dans les motifs, ont toujours le caractère propre au sentiment qu'ils expriment ; & ce qui constitue un des principaux secrets de la musique dramatique, c'est que le récitatif, les airs & les Chœurs sont fondus habilement l'un dans l'autre, & ne présentent qu'un ensemble de musique animée, sans vuide & sans disparate. Nous ne dissimulerons pas que son accompagnement est souvent chargé de dessins multipliés dans les parties ; que l'harmonie paroît aussi trop pleine, trop continuellement bruyante, & qu'elle manque de ces clairs, de ces jours doux qui reposent l'oreille, ménagent les contrastes, & renforcent encore les grands effets ; mais ces défauts, s'ils existent réellement, sont aisés à éviter dans un autre Ouvrage, & nous invitons M. Edelmann à exercer ses talens sur un Poëme tra-

gique qui réunisse à l'expression des grands mouvemens de l'âme les oppositions douces & les accessoires agréables qui font de notre Opéra le plus riche & le plus séduisant des Spectacles.

Le sujet d'*Apollon & Daphné* est, comme on fait, tiré des Métamorphoses d'Ovide. C'est aujourd'hui une entreprise bien hasardeuse que celle de rajeunir ces Fables consacrées par l'antique Poésie, & qui ont long-temps régné sur la Scène Lyrique. Le merveilleux qui en fait la base amène une foule de tableaux rians & variés qui amusent l'imagination, mais en même-temps il nuit à l'intérêt, qui ne peut sortir que de l'expression vraie & de la peinture fidelle des passions & des sentimens; & cet intérêt sera toujours l'objet dominant de toutes les productions des Arts. M. Pitra a cru pouvoir concilier ces deux effets en se servant du merveilleux pour produire des tableaux & des fêtes, & en donnant en même-temps à ses Personnages fabuleux un langage plus vrai & plus passionné que celui qu'on leur prêtoit dans nos anciens Opéras, où l'Amour n'a guères que le ton de la galanterie, & d'une galanterie souvent insipide.

Daphné, jeune Nymphe, vient d'être nommée Prêtresse d'Apollon, dont elle est aimée, & qu'elle aime sans oser se l'avouer. Ce dieu arrive, lui déclare son amour, la presse d'y répondre; elle s'en défend, & veut fuir; il la suit; elle invoque le fleuve Penée

B v

son père; & au moment où Apollon veut la saisir, elle disparoît, & un laurier s'élève à sa place. Jusques-là l'Auteur a suivi la Fable; mais il s'en écarte dans le reste. Apollon, après avoir exprimé sa douleur & ses regrets, crée la lyre d'une des branches du laurier. Enchanté lui-même des sons qu'il en tire, il s'adresse à sa lyre, & dit :

Pour chanter ma Daphné, pour chanter sa mémoire,

Je te consacre à la beauté;

Ses mains contre son sein te presseront sans cesse,

Et tu peindras l'Amour, ses langueurs, son ivresse.

Sous les doigts de la volupté.

Les accens d'Apollon semblent ranimer Daphné, dont la voix se fait entendre à travers l'écorce du laurier. Apollon transporté veut déchirer cette écorce qui lui dérobe l'objet de son amour. Penée alors paroît, & s'oppose à ses efforts. Apollon implore la pitié de Penée. La voix de Daphné se joint à la sienne pour fléchir son père, qui, touché de leurs plaintes, rend enfin Daphné aux vœux d'Apollon. Ce dieu invite les Muses, ainsi que les Nymphes & les Bergers, à venir embellir ce séjour, & à prendre part à son bonheur. Il termine l'action par consacrer le laurier, qu'il destine à couronner à jamais les Arts & la valeur.

Il seroit bien superflu d'insister sur l'impossibilité de donner à une pareille fiction un intérêt dramatique; c'est la faute du sujet; le tort de M. Pirra est de l'avoir

choisi, & d'avoir cru qu'il pourroit sauver par l'exécution cette suite d'in vraisemblances; mais tous les reproches qu'on lui a faits ne nous paroissent pas fondés. On lui a reproché sur-tout d'avoir fait parler Daphné après sa métamorphose. Quand on trouve bon qu'une femme soit changée tout-à-coup en laurier, il faut être bien difficile en vraisemblance pour s'étonner que sa voix se fasse encore entendre à travers l'écorce de l'arbre. Nous croyons au contraire que si le Compositeur s'étoit bien pénétré de son sujet, & qu'il eût exprimé avec sensibilité les sons doux & plaintifs qui s'élèvent du sein de cet arbre enchanté, & viennent interrompre le dialogue d'Apollon & de Penée, l'effet en auroit été intéressant.

Le Poëme de M. Pitra nous a paru d'ailleurs bien coupé; le dialogue en est naturel & animé; le style en est trop négligé, & présente même des incorrections* d'autant plus difficiles à excuser, que plusieurs morceaux sont écrits avec sensibilité & avec élégance; nous en citerons pour exemple l'Hymne à la Rose de la Scène II. Les fautes de style que nous relevons lui sont communes avec la plupart des Poëtes Lyriques modernes; mais ce qui est fort rare, c'est qu'elles sont

* On nous a fait observer que les fautes les plus graves qu'on a relevées dans le Poëme imprimé, avoient été corrigées avant la représentation dans les rôles des Acteurs.

réparées par de l'invention dans les idées & par des tableaux pleins de grâce & de fraîcheur. L'idée de créer la lyre d'une branche du laurier est ingénieuse, quoiqu'elle soit plus poétique que dramatique. Les Fêtes des Nymphes & des Bergers sont naturellement amenées & liées à l'action, & le tableau qui forme le divertissement de la fin est vraiment anacréontique.

La musique de cet Acte n'a pas, à beaucoup près, l'effet qu'on devoit attendre des talens de M. Mayer. Il y a dans les premières Scènes des morceaux très-agréables; l'Hyrcan à la Rose & le Chœur dansant qui vient ensuite sont sur-tout d'un chant doux, sensible & piquant; mais dans la Scène passionnée d'Apollon & de Daphné, la musique manque de caractère, de vérité & de l'expression dont elle avoit besoin. M. Mayer, qui est habituellement absent de la Capitale, n'avoit pu mettre la dernière main à cet Ouvrage. M. Rey, qui conduit l'Orchestre avec tant de zèle & d'intelligence, & dont les talens, comme Compositeur, sont bien connus, a fait l'ouverture de cet Acte, qui a été fort applaudie. Le Chœur de la fin, *Arbre sacré*, &c. qui est d'un beau chant & d'une harmonie simple & savante, est l'Ouvrage de M. Mereaux, célèbre Organiste, dont on a exécuté avec beaucoup de succès quelques Oratorios au Concert Spirituel, & dont les talens sont faits pour enrichir quand il voudra la Scène Lyrique.

Il nous reste à parler de l'exécution de ces trois Actes. Mlle Joinville a chanté & joué avec intérêt le rôle d'*Émilie* dans l'Acte du *Feu*; & celui de *Valère* a été rendu par le sieur Lainez avec la chaleur & l'intelligence qu'on lui connoît. Dans le Divertissement qui termine l'Acte, Mlle Torlay a dansé avec le sieur Favre, un pas de deux, où elle a déployé la correction, la décence & le bon goût qui caractérisent sa danse. Le sieur Favre a mérité aussi des applaudissemens. La charmante gavote, dansée par Mlle Dupré & le sieur Gardel, a excité les plus vifs applaudissemens. La fermeté, le fini & la légèreté brillante des pas de Mlle Dupré, la facilité avec laquelle elle s'élève, les formes gracieuses & animées qu'elle met dans tous ses mouvemens, la rendront très-précieuse à ce Théâtre. Le sieur Gardel a montré dans ce pas un talent qui semble se perfectionner à vûe d'œil, & qui paroît propre à briller dans les différens genres.

Le rôle de *Thésée*, dans *Ariane*, a été rendu par le sieur Laïs, qui a mis de la chaleur & de la vérité dans son action, du goût & de l'expression dans son chant. On desiroit, pour donner plus de vraisemblance à la Scène, qu'il chantât presque toujours ce rôle à demi-voix, ce qui ne l'empêcheroit pas de mettre dans son chant les nuances & les oppositions qu'exigent le caractère des airs. Mlle Saint-Huberti, dans le rôle d'*Ariane*, a ajouté encore à l'idée que l'on avoit déjà de son intelligence & de son ta-

lent ; elle a joué la Scène avec une action toujours animée & intéressante ; & elle a chanté avec la plus grande expression la musique continuellement forte & passionnée d'un rôle long & pénible. Le degré de supériorité où elle est parvenue & celui auquel elle est faite pour atteindre nous autorisent à lui observer que ses gestes sont trop continus & trop multipliés ; que ce ne sont pas les grandes passions qui en demandent davantage ; & que tout ce qui est déplacé ou prodigué perd nécessairement de son effet. Nous l'exhorterons encore à modérer les éclats de sa voix , & à ne pas oublier qu'au Théâtre Lyrique le premier devoir est de chanter , & qu'en voulant sacrifier la justesse de l'intonation & la beauté des sons à la force de l'expression , l'effet qu'on obtient ne compense jamais celui qu'on sacrifie. Nous désirerions sur tout qu'elle ménageât sa voix dans ce qui précède le beau cantabilité : *Ah ! j'étois autrefois innocente & tranquille , &c.* Il seroit même à souhaiter que le chœur qui précède fût un peu prolongé , afin de lui donner un peu plus de repos , & que sa voix pût reprendre la fraîcheur & la fermeté nécessaires pour rendre la mélodie douce , pure & sensible qui caractérise ce genre d'air.

Mlle Audinot a joué avec intelligence & sensibilité le rôle de *Daphné* , sa voix est facile & agréable , & son chant de très-bon goût. Le sieur Lainez a bien saisi le caractère d'*Apollon* , & a exprimé avec grâce la progression de sensibilité que le Poète a mise

dans ce rôle. Nous ne pouvons dissimuler que la course de Daphné & d'Apollon a été très-mal exécutée aux deux premières représentations, ce qui a nui à l'effet de cette Scène importante & en effet difficile à exécuter. Daphné, après être sortie en fuyant du théâtre, ne doit y rentrer que suivie de près par Apollon, & ce n'est que dans l'impossibilité d'échapper à ce Dieu, qu'elle doit invoquer le secours de son père.

La composition de la danse de cet Acte fait beaucoup d'honneur au sieur Gardel l'aîné. Il a saisi avec beaucoup de goût les intentions du Poëme, & en a tiré le plus grand parti. La fête pastorale qui coupe l'Acte est pleine de fraîcheur. Mlle Gervais danse avec le sieur Laurent un pas de deux d'un caractère gai & piquant; on ne peut que donner de nouveaux éloges à l'ardeur, au talent & aux progrès de cette jeune Danseuse; on connoît depuis long-temps la force & l'agilité qui caractérisent le Sr Laurent. Mlle Dorival, en jeune Nymphé qui vient offrir des roses au Dieu du Jour, danse une jolie gavotte avec beaucoup de grâce & d'élégance.

Il y avoit long-temps que l'on n'avoit vû sur ce théâtre de l'Opéra un tableau plus galant, plus gracieux, plus anacréontique, & exécuté d'une manière plus soignée que celui du ballet qui termine cet Acte. C'est le premier de ce genre qu'ait encore composé le sieur Gardel; & le succès l'encontragera sans doute à en produire de nouveaux. C'est

l'Amour échappant aux Grâces, qui veulent en vain le fixer, pour voler au-devant de *Terpsicore*; il reçoit de ses mains la lyre d'Apollon, & la fait danser au son de cet instrument; *Terpsicore* reprend la lyre, & le fait danser à son tour. Les Grâces, toujours groupées, voltigent autour d'eux, & embellissent cette Scène charmante par leurs mouvemens & leurs figures variées, tandis que les danses des Nymphes & des Bergers animent le fond du tableau. On devine bien que le rôle de *Terpsicore* est rendu par Mlle Guimard, & il est inutile de dire quel charme elle y répand: il ne lui manque jamais qu'un caractère nouveau pour développer des grâces nouvelles. Le sieur Nivelon, qui paroît sous la forme d'un *Plaisir*, met dans sa danse la mollesse, la grâce & la légèreté qui conviennent à ce caractère. Le sieur Gardel danse une entrée de Guerrier, avec une noblesse & un à-plomb dans les mouvemens, une force & une correction dans les pas qui prouvent le talent supérieur. On a observé qu'il n'avoit fait qu'une seule pirouette dans cette entrée, & il l'a exécutée avec la facilité & la précision qu'exigent ces sortes de pas, qui, étant peu susceptible de grâce, & ne montrant que la force, doivent s'exécuter sans effort, & n'être employés que rarement dans la danse noble.

La jeune Nanine, qui avoit joué avec un intérêt si aimable le rôle d'*Astianax*, & qui depuis avoit été employée avec le même succès dans les *Caprices de Galathée* & dans

le *Seigneur Bienfaisant*, danse & joue dans ce ballet le rôle de l'*Amour* avec une grâce, une finesse, une intelligence très-extraordinaires pour son âge, & annonce un talent précieux que l'Opéra ne sauroit cultiver avec trop de soin.

Nous observerons en général que le costume des habits, dans ces trois Actes, a été observé avec plus de soin & plus de goût qu'on ne l'avoit vû depuis long temps; il y auroit encore à cet égard beaucoup de réformes à faire, & que nous avons lieu d'attendre du goût, du zèle & des lumières des personnes qui dirigent l'Administration de l'Opéra; ce qui nous paroît mériter sur tout leur attention, ce sont les décorations, article important à ce théâtre, & trop négligé depuis long-tems. Nous n'entrerons dans aucun détail à ce sujet; nous observerons seulement que dans l'Acte d'*Ariane*, le lever du soleil pourroit être exécuté sans beaucoup de frais, d'une manière agréable qui serviroit à l'effet de la Scène, & que la tempête devoit être rendue par la toile du fond avec plus d'art & de vérité. Dans l'Acte de *Daphné*, le laurier, qui fait une partie essentielle de l'action, est représenté d'une manière informe, & n'est pas amené avec assez d'adresse. La toile du fond représentant le Parnasse, manque d'effet par le défaut de perspective. Les ordres que vient de donner l'Administration, & le sacrifice qu'elle veut bien faire pour prolonger le fond du théâtre, mettront à portée de per-

fectionner cette partie intéressante de la Scène Lyrique.

N. B. Nous avons oublié de dire qu'à la fin de l'Acte du Feu, Mlle Lebœuf, jeune Cantatrice des Chœurs, a chanté une ariette de bravoure avec une voix agréable, légère & très exercée, & qu'elle a été généralement applaudie.

COMÉDIE ITALIENNE.

Nos Lecteurs se souviennent, sans doute, que nous nous sommes engagés à ne leur rendre compte que des Débuts qui annonceroient des talens, ou au moins des espérances. Tous les jours nous nous félicitons d'avoir pris ce parti, parce qu'il leur épargne l'ennui des répétitions, & qu'il nous dispense d'employer trop souvent, dans ces articles, une sévérité toujours désagréable pour les sujets auxquels elle s'attache, & presque toujours inutile. Une grande partie des personnes qui embrassent aujourd'hui la profession de Comédiens, ignore, ou affecte d'ignorer que la Comédie est un Art ingrat & difficile, qui exige un travail opiniâtre, des études très-réfléchies, une grande connoissance du monde, des hommes & des passions. On pense qu'avec quelques qualités extérieures, de la figure & de l'organe, on a tout ce qu'il faut pour réussir à la Scène. En conséquence de ce faux prin-

oïse, on débute, on reçoit des encouragemens : alors l'amour propre s'exalte, il égare, il donne à l'Acteur une idée exagérée de son talent, & de-là naît pour l'ordinaire cette médiocrité incurable, à laquelle sont condamnés tous ceux qui aiment *qu'on les loue & non pas qu'on les conseille*. On a déjà répété cent fois ces réflexions & toujours en vain, mais il ne faut pas se lasser de les remettre sous les yeux des jeunes Comédiens. A la longue, la vérité perce, elle éclaire, elle instruit, mais ce n'est qu'avec de la constance que l'on parvient à la faire connoître, & à percer le voile dont l'orgueil & l'erreur cherchent sans cesse à l'envelopper. Voilà tout ce que nous avons à dire à quelques Acteurs qui ont débuté depuis quelques mois, tant au Théâtre François qu'à la Comédie Italienne ; les uns avec des défauts sur lesquels l'âge & l'habitude ne laissent plus aucun espoir, les autres avec une inexpérience & une foiblesse qui ne font pas bien augurer de leurs dispositions.

Parmi tous ces Sujets, nous avons distingué M. le Coure. Ce Comédien a déjà débuté deux fois à Paris. Du premier au second début, il avoit fait des progrès considérables ; & ce qu'il a montré de talent, lors de celui dont nous rendons compte, annonce un homme laborieux, intelligent, ami de son art & des suffrages publics. Une belle figure, une taille avantageuse, de beaux moyens, un organe sonore, une connois-

lancé raisonnée de la Soène, de la sensibilité, du goût. Telles sont les qualités qu'on a distinguées avec plaisir dans M. le Courre. On lui a reproché, avec raison, de manquer quelquefois d'énergie, & de donner à sa physionomie une expression forcée. Nous l'engageons à s'occuper très-sérieusement de corriger ces défauts, principalement le dernier, qui donne de temps en temps à son masque un air de grimace pénible & fatigant pour le Spectateur même; qui le prive d'une partie de sa mobilité, & qui le fait passer très-brusquement de l'image d'un sentiment à celle d'un autre: mouvement quelquefois vrai dans la nature brute, mais presque toujours inadmissible dans la nature conventionnelle & embellie par l'art. Nous l'exhortons encore à ne pas presser ses réponses sur les dernières syllabes des répliques de ses interlocuteurs; ainsi qu'à les attendre, non pas avec l'attention d'un Comédien qui connoît l'instant où il doit reprendre la suite de son rôle, mais avec celle d'un homme qui dialogue, & auquel la circonstance indique les temps d'écouter, d'interrompre ou de parler. Les autres défauts de M. le Courre ne sont que de légères taches que son intelligence doit faire promptement disparaître. En général, cet Acteur mérite de très-grands éloges; la Comédie Italienne a besoin de ses talens, & il seroit difficile de trouver sur les Théâtres de la Province un sujet qui méritât d'entrer avec lui en comparaison.

G R A V U R E S .

COLLECTION de vingt - sept Estampes gravées d'après les Dessins de M. Marillier, par MM. de Longueil, de Launay l'ainé, de Launay le jeune, Ingouf le jeune, Macret, de Ghendt, Ponce, Halbou, Trière & Dambrun. Cette suite est destinée à orner une Édition des Œuvres choisies de J. J. Rousseau, qui s'imprime à Londres. Prix, 15 liv. A Londres, chez Emslet & Thomas Hookham, Libraires; & à Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

Portrait de Frère Côme, Feuillant, très-ressemblant, gravé par Ingouf, d'après un dessin fait de son vivant, avoué de sa famille. A Paris chez le sieur Souberbelle, rue du Chevet-Saint-Landry, dans la Cité, N^o. 2. Prix, 1 liv. 4 sols. — *Cahier des Cartouches pour entretenir les titres des différentes Cartes, comme Cartes Militaires de Marine, Géographie & Topographie, très - utile aux Ingénieurs & Arpenteurs.* A Paris, chez Panferon, Architecte, rue des Maçons, près la Sorbonne, maison de M. Levasseur, Graveur du Roi. Prix, 1 livre 4 sols; & lavé, 1 liv. 16 sols.

Plan de la Montagne, de la Ville, des Fortifications & du Siège de Gibraltar, avec le Camp de Saint-Roch. Prix, 1 liv. 4 sols. — *La Baye de Gibraltar & d'Algésiras, avec le Camp de Saint-Roch & les Dispositions du Bombardement.* Prix, 1 livre 4 sols, A Paris, chez Latré, Graveur ordinaire du Roi, rue S. Jacques, la porte-cochère vis-à-vis la rue de la Parcheminerie. — On trouve chez le même le *Détroit de Gibraltar*, en une feuille, au même prix, & tout ce qui peut intéresser pour la guerre actuelle.

A N N O N C E S L I T T É R A I R E S .

ON trouve chez Lamy, Libraire, quai des Augustins, les Livres suivans : *La Vie de Nicolas Flamel & de Pernelle sa femme, avec son Portrait & le Plan de sa Maison, in-12. Prix, 3 livres broché.* — *Le Traité du Figuier, in-12. Prix, 1 liv. 4 sols relié.* — *Un Traité curieux des Enseignes Militaires, &c. in-16. Prix, 1 livre 10 sols broché.* — *Les Stratagèmes de guerre dont se sont servis les plus grands Capitaines jusqu'à la paix dernière, in-16. Prix, 1 livre 4 sols broché.* — *L'Indépendance des Anglo-Américains, dont nous avons rendu compte sans indication de Libraire, in-12. Prix, 1 liv. 4 sols broché.*

Guillot, Libraire de MONSIEUR, rue de la Harpe, au-dessus de celle des Mathurins, vient d'acquérir *les Tomes III & IV des Économiques*, qu'il donne à 3 livres 10 sols en blanc. — *Les mêmes*, un Volume *in-4^o*. Prix, 6 livres jusqu'au mois de Décembre prochain, passé lequel temps on payera l'*in-4^o*. 10 liv. & l'*in-12* 6 liv.

Le double Rendez-Vous nocturne, ou le Triomphe du Sentiment, par l'Auteur du petit Toutou, 2 Vol. *in-18* reliés en un en veau écaille, 3 filets. Prix, 2 liv. 8 sols. A Londres; & se vend à Paris, chez Mérigot père, Libraire, quai des Augustins, près la rue Gît-le-Cœur; & à Valenciennes, chez Giard, Libraire.

Amusemens des Eaux de Spa & des environs, Ouvrage utile à ceux qui vont prendre ces Eaux sur les lieux, contenant plusieurs Aventures galantes & intéressantes arrivées à Spa, 4 Vol. *in-12* petit format reliés en veau écaille, 3 filets. Prix, 6 livres. A

Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Méricot père, Libraire, quai des Augustins, près la rue Gille-Cœur, & chez les Marchands de Nouveautés; & à Valenciennes, chez Giard, Libraire.

Éloge de M. de Voltaire, Ode qui a concouru pour le prix de l'Académie Française en 1779, par M. de la Vicomterie de Saint-Samson, suivi d'une Lettre du Roi de Prusse à l'Auteur. A Hambourg, & se trouve à Paris, chez Guillot, Libraire de MONSIEUR, rue de la Harpe.

Les Après-Soupers de la Société, petit Théâtre lyrique & moral sur les Aventures du jour. A Paris, chez l'Auteur, rue des Bons - Enfans, la porte cochère vis-à-vis la cour des Fontaines du Palais Royal, quatorzième Cahier.

Traité d'Architecture, comprenant les cinq Ordres des Anciens établis dans une juste proportion entre-eux; on y a joint les Pilastres d'Attique de chaque Ordre; des Tables de Proportions pour déterminer les hauteurs des Soubassemens, Statues, Balustrades & Pilastres d'Attique, relativement à la progression des cinq Ordres d'Architecture, depuis dix pieds de hauteur jusqu'à soixante; un Cours de Géométrie-Pratique, & des différentes espèces de Moulures à l'usage non-seulement des cinq Ordres, mais encore de tous les membres d'Architecture; plus, la manière de les tracer au compas; un Traité d'Arithmétique pour parvenir au toisé des Figures Géométriques; un Traité de la Mesure des Surfaces Planes & des Solides; un Cours de Perspective & une Instruction sur les différentes manières de dessiner le Paysage; par M. Dupuis, Professeur d'Architecture.

Nota. L'Auteur fera paroître à la Saint - Martin prochaine l'Ouvrage dont on présente ici le Titre, qui en fait connoître suffisamment les diverses Parties. Il s'est proposé de répandre un grand jour

sur les Arts qui en sont l'objet, & d'en faciliter l'étude. Ce qu'il a déjà publié en ce genre, & les succès de ceux qui ont étudié sous lui sont de plus sûrs garants de l'utilité & de la bonté de son travail que tout ce que nous pourrions dire. Le prix pour chaque Volume broché sera de 10 liv. tournois ou de 30 liv. pour l'Ouvrage entier. Ceux qui désireront en faire l'acquisition, sont priés d'écrire à l'Auteur, rue Bailleul, en lui marquant le nombre d'Exemplaires qu'il leur faudra, & s'ils les veulent brochés ou reliés.

Mémoires sur les Fossiles du bas Dauphiné, contenant une Description des terres, sables, pierres, roches composées & généralement de toutes les couches qui les renferment; par M. D. G. Officier réformé. A Paris, rue & hôtel Serpente.

Projet de Catacombes pour la ville de Paris, en adaptant à cet usage les carrières qui se trouvent tant dans son enceinte que dans ses environs. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

T A B L E.

<i>E</i> LLÉGIE,	3	<i>Annales Poétiques depuis l'origine de la Poésie Française,</i>	19
<i>Réponse aux Stances de Mlle de Gaudin,</i>	5	<i>Académie Roy. de Musiq.</i>	27
<i>Si l'Eloquence est utile ou dangereuse dans l'Administration de la Justice,</i>	8	<i>Comédie Italienne,</i>	42
<i>Enigme & Logogryphe,</i>	17	<i>Gravures,</i>	49
		<i>Annonces Littéraires,</i>	46

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Gardes des Sceaux, le *Mercuré de France*, pour le Samedi 5 Octobre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 4 Octobre 1782. GUIDI.



JOURNAL POLITIQUE

DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 6 Août.

LES vents & la sécheresse qui sont survenus, ont arrêté les progrès de la peste qui s'étoit manifestée, il y a une vingtaine de jours, & qui avoit beaucoup alarmé les habitans de cette Capitale; on apprend de Cérès & de Salonique, que la même température y a produit les mêmes effets; il n'en est pas ainsi du Cuban, où la contagion règne toujours, & enlève un grand nombre de personnes.

La Porte a résolu d'envoyer dans la Morée un Pacha, qui doit y fixer sa résidence; elle se flatte de parvenir, par ce moyen, à étouffer l'esprit de révolte qui domine depuis long-tems dans cette Province. On dit que le Capitan Bacha y sera envoyé en cette qualité; & qu'il sera remplacé dans le poste d'Amiral par Melek Mustapha, Bacha d'Egypte.

5 Octobre 1782.

Le Patriarche schismatique Zacharie paroît fort éloigné de tenir la promesse qu'il avoit faite aux Ministres des Puissances Catholiques , de ne point troubler les sujets de leur religion ; il les vexe plus que jamais , & on assure qu'il a su s'assurer par des présens la protection de plusieurs Grands.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 12 Septembre.

PLUSIEURS de nos bâtimens qui avoient fait la pêche de la baleine au détroit de Davis , sont arrivés ici avec des cargaisons considérables d'huile de balcine. Cette pêche a été très-avantageuse cette année ; la Compagnie n'ayant pas assez de vaisseaux pour faire le transport de l'huile , a frété un grand nombre de bâtimens particuliers.

» Un cutter Anglois, écrit-on d'Elfinger, ayant apporté au Commandant des vaisseaux de sa nation qui étoient dans ce port, des ordres cachetés, tout le convoi s'est aussi-tôt disposé à partir ; & le 10 il a mis à la voile avec un vent frais de sud-ouest, au nombre de 220 navires marchands, sous l'escorte de 5 frégates, dont une de 44 canons, 2 cutters & quelques lettres de marque ; 70 autres navires marchands ont appareillé en même-temps. Mais à peine ce riche convoi eut-il passé le château, qu'il survint un calme plat qui l'obligea de se remettre à l'ancre «.

S U È D E.

De STOCKHOLM, le 12 Septembre.

LE Prince dont la Reine est accouchée

dernièrement ; a été baptisé le 5 de ce mois ; après les cérémonies qui se firent avec beaucoup de solennité, le Roi lui mit le cordon de l'Ordre des Séraphins.

La Compagnie des Indes Orientales de Gothenbourg, a fait porter jusqu'à moitié chemin de Schagen, 200 caisses de thé, tant grandes que petites, gâtées par l'eau de la mer, & tirées de la cargaison du vaisseau la *Sophie-Magdeleine* ; elles doivent être jettées à la mer, pour empêcher toute occasion d'en faire un usage pernicieux.

» Depuis quelque tems, lit-on dans des lettres de Gothenbourg, la pêche du hareng nous donne beaucoup de profits. Il s'en trouve, comme on le fait, une très-grande quantité qui vient du Nord par le détroit du Sund, autour de la petite Isle qui avoisine notre ville, & vis-à-vis de laquelle la Gotheba se jette dans la Baltique. Depuis 1621, c'est-à-dire, 14 ans après la fondation de notre Compagnie, nous jouissons du privilège royal d'en faire la pêche. En 1679 les harengs ne parurent plus dans notre mer. Nous n'en vîmes pas beaucoup pendant les 72 années suivantes. Mais à notre grande surprise, ils affluèrent de nouveau en 1752. Depuis cette époque, ils revinrent tous les ans, non sans variation ; car depuis 1770 leur retour est d'année en année plus tardif que les années précédentes ; ce qui semble présager un abandon total. Si nos harengs sont plus petits que ceux qu'on trouve à l'entrée de la Baltique, ils ont aussi un meilleur goût ; on doit supposer que le suc de nos plantes maritimes, est moins âcre. Pendant l'année courante nous avons salé 139,000 tonneaux de harengs ; on en a fumé 13,900, & on a fait 2845 tonneaux d'huile de ceux qui étoient gâtés «.

A L L E M A G N E.

De VIENNE , le 14 Septembre.

ON se flatte encore de revoir ici le Grand-Duc & la Grande-Duchesse de Russie , on dit qu'ils arriveront vers la fin de ce mois ; mais ils ne feront pas un long séjour dans cette Capitale ; ils se reposeront un peu au Château Impérial , & se rendront à Luxembourg & de-là en Hongrie , d'où ils retourneront directement à St Pétersbourg.

Les intérêts du Bureau autorisé à prêter de l'argent sur gage , ont été réduits. On y payoit 16 p. 100 , aujourd'hui on ne pourra prendre que 4 p. 100 sur des effets qui ne sont ni or ni argent ; mais quand on en portera de cette dernière espèce , qui supposent de la fortune aux emprunteurs , le Bureau est autorisé à prendre 6 p. 100 jusqu'à la somme de 1000 florins , & passé cette somme , les intérêts seront de 8 jusqu'à 10 p. 100.

On apprend par des lettres du Comté de Zips , que le 19 Juillet dernier , il est tombé une quantité prodigieuse de neige sur les monts Carpathes.

M. Naco , Seigneur des terres de St-Miclos & de Marienfeld , dans le Comté de Torendal , y a fait l'essai d'une plantation d'arbres à coton , qui tous viennent très-bien , & donnent l'espérance du plus grand succès.

Les Savans, écrit-on de Bude, qui avoient été envoyés en Esclavonie pour y examiner la terre brûlante, sont de retour de leur voyage. Pendant le séjour qu'ils y ont fait, la terre n'étoit pas enflammée; ils ont fait cependant plusieurs expériences avec cette terre, & pour les continuer, ils en ont apporté une certaine quantité avec eux. L'un de ces Savans, l'Abbé Milier, a apporté de ces envi:ons beaucoup d'insectes, & quelques caisses de minéraux, parmi lesquels se trouve aussi du minerai, qui contient de l'or & de l'argent.

On a encore supprimé trois autres Couvens de femmes à Lemberg; ils sont, dit-on, plus riches que ceux qui y ont été supprimés il y a 6 mois.

De HAMBOURG, le 15 Septembre.

LES mouvemens qui se font sur les frontières de la Russie & dans plusieurs parties de l'Empire; les troupes qui défilent du côté de Kiow, de Mohilow, ainsi que vers l'Ukraine, & dans les Gouvernemens d'Astracan & d'Asoph, annoncent que les troubles de la Crimée ne sont pas dissipés, comme l'ont publié quelques papiers, & que tant que la Porte ne se sera point déclarée sur le parti qu'elle prendra dans ces circonstances, on n'est ni sans inquiétude, ni sans défiance, sur la suite de la révolte des Tartares. Un régiment d'infanterie & un détachement d'artillerie sont partis de Pétersbourg; 4 autres régimens se sont mis en marche de la Livonie vers les confins de la Tartarie; 1100 matelots, ajoute-t-on,

ont été envoyés sur les côtes de la mer Noire.

Selon les lettres de Vienne, S. M. I. a chargé le Comte de Kollowrat & le Baron de Reischach, de recevoir, en son nom, les foi & hommage des vassaux de la couronne de Bohême.

» Les préparatifs des fêtes qu'on doit donner au Comte & à la Comtesse du Nord, écrit-on de Stuttgart, sont achevés ; ces fêtes seront très-brillantes. On a arrangé dans le château Ducal les appartemens destinés aux illustres Voyageurs, de manière qu'ils se croiront transportés dans ceux qu'ils occupent ordinairement à Pétersbourg. Le parc, voisin de ce Château, a été peuplé de 5000 bêtes noires & fauves. Sur les frontières du Margraviat de Dourlach à Ensberg, on a élevé un Arc de Triomphe & un Palais en bois, revêtu en dehors de toile peinte dans un goût antique, & magnifiquement décoré & tapissé au-dedans. C'est-là que le Comte & la Comtesse du Nord seront reçus & qu'ils dîneront à leur arrivée. On les attend ici le 17 ; il y aura ce jour-là fête à la Cour ; le 18, grande table, gala & opéra ; le 19 une fête à Hohenheim, & Comédie ; le 20, dîner chez la Comtesse de Hohenheim, & opéra ; le 21, fête à Ludwibourg & à la Solitude ; le 22, grande chasse ; le 23, grand opéra à Stuttgart, & le 24 un superbe carrousel «.

On apprend d'Eltenbourg, que depuis quelque tems la terre s'est enflammée près de Holling. Comme il y a dans les environs beaucoup de tourbe, il est à craindre, si le feu fait autant de progrès qu'il en a fait jusqu'à présent, qu'une grande étendue de terrain ne soit embrâsée. Une forte pluie qui tomba il y a quelques jours, n'a pas suffi

pour l'éteindre ; la cendre est déjà à 3 pieds de haut ; on y trouve beaucoup de terre calcaire calcinée.

» Les sauterelles , écrit-on de Bude , sont en si grand nombre dans plusieurs endroits de ce Royaume , qu'en voulant les détruire on ne réussit malheureusement qu'à les faire changer de place, — On écrit de Boszormeny , dans le Comtat de Szabolcz , que le 23 Août au soir les habitans , y étoient occupés à poursuivre des essaims innombrables de sauterelles , qui viennent du grand Waradin & d'Almosd. On les foudroya à coups de canon & de fusil ; elles tombèrent dans les plaines de Debretzin , mais s'y voyant poursuivies par plus de 2000 personnes , armées de foudres , & soutenues par un corps de troupes qui ne cessèrent de faire feu , elles allèrent se jeter à un mille de là où elles ravagèrent une étendue d'une demi-lieue. En plusieurs endroits ces insectes sont les uns sur les autres , & forment une masse de 2 à 3 emfans de hauteur , & quand on veut les chasser , ce qui est difficile , ils vont du côté où le vent souffle. Il a été ordonné de sonner les cloches dans tous les endroits où ils semblent vouloir s'arrêter. — Des avis ultérieurs de Debretzin , en date du 27 Août , portent qu'après que ce redoutable essaim fut parti il en parut un autre plus nombreux ; tous les environs de la Ville en furent couverts à un mille d'étendue & à la hauteur d'une demi-aune : elles mangent ou rongent tout dans les prairies & dans les champs α.

I T A L I E.

De LIVOURNE , le 5 Septembre.

LE Hongrois , bâtiment appartenant à la Compagnie Autrichienne des Indes Orienta-

les , est parti d'ici le 27 du mois dernier pour l'Asie.

» Sur l'avis des Jurisconsultes de cette Université, lit-on dans des lettres de Padoue, au sujet des séparations entre mari & femme, le Conseil des Dix a arrêté ce qui suit : 1°. les femmes qui demanderont à être séparées de leurs maris, seront tenues de se rendre sur-le-champ dans un Couvent, où elles ne pourront voir que leurs plus proches parens & leur Avocat; 2°. les membres du Conseil des Dix détermineront les sommes que les maris paieront à leurs femmes pour leur entretien & les frais de la procédure. Si les conjoints sont notoirement indigens, le Conseil pourvoira à ces objets; 3°. la procédure de séparation sera très-sommaire; 4°. tous les Evêques seront tenus d'informer sur-le-champ le Conseil des demandes en séparation, afin qu'il puisse enjoindre à la femme de se rendre tout de suite dans un Couvent. — On dit que le traité d'échange entre la Cour de Vienne & la République de Venise, approche de sa conclusion; le commerce de Trieste y gagnera, dit-on, des avantages très-considérables «.

Le Pape a, dit-on, adressé des brefs à tous les Evêques des Etats Autrichiens par lesquels il les autorise à relever de leurs vœux les Religieux des Couvens supprimés dans ces Etats lorsqu'ils le demanderont.

» Le 24 Juin, écrit-on de Tunis, il arriva ici un Chiaou de la sublime Porte, avec des Firmans, tant pour notre Régence que pour celles de Tripoly & d'Alger. Ces Firmans contenoient des propositions du Grand-Seigneur pour faire la paix entre les Régences Barbaresques & le Roi des Deux-Siècles, à des conditions que S. H. assure devoir être fort avantageuses. On croit cependant que ces

propositions réussissent difficilement, parce que les Etats de la côte de Barbarie, presque absolument dépourvus de commerce, ne sauroient subsister que du fruit de leurs pirateries, qu'ils ne peuvent exercer aujourd'hui qu'envers les sujets Napolitains, puisqu'ils sont en paix avec les Puissances Chrétiennes, hors de la Méditerranée, & avec la République de Venise, qui observe ponctuellement ses engagements avec eux; ils sont sur le point d'en conclure une avec l'Empereur & la Toscane. Ils n'ont en conséquence à diriger leurs courses que contre les Napolitains; & malgré la Marine de S. M. Sicilienne, elles sont souvent heureuses. On sent qu'il n'y a qu'un présent annuel proportionné à la valeur des prises que font leurs corsaires, qui peuvent les déterminer à se prêter aux vues de la Porte; & on ne doute pas que dans ce cas même, ils ne rompent avec d'autres Puissances Chrétiennes, pour achever de se dédommager «.

A N G L È T E R R E.

De LONDRES, le 10 Septembre.

DEPUIS l'arrivée du brigantin le *Général Carleton*, nous n'avons point de nouvelles de l'Amérique septentrionale. Le seul fait intéressant que contiennent celles qu'il a apportées, c'est que le Prince Guillaume Henri n'est point mort comme le bruit s'en étoit répandu; l'usage du quinquina a fait disparaître en partie la fièvre occasionnée par la luxation de son bras; mais on craint qu'il ne puisse plus se servir de ce bras, parce que l'os de l'épaule sorti de la jointure avec fraction du muscle, ne peut plus être reboité.

Quoique rien ne confirme la lettre adressée à Sir William - Pepperel , nos papiers ne cessent de répéter que le mécontentement est général en Amérique contre le Congrès & contre la France ; s'il faut les en croire il est arrivé de tous côtés des avis qui ne permettent plus d'en douter ; on en a même reçu de France où il est bien sûr cependant que la première nouvelle n'y a été apportée que par nos papiers , & où elle n'a été reçue qu'avec mépris. Quelques-uns de ces papiers ont essayé de l'appuyer par des extraits d'une Gazette de Boston imprimée, disent-ils, chez Eades & Gill ; ils ont oublié malheureusement que ces deux éditeurs impriment chacun une feuille différente & très distincte , & les numéros qu'on en a reçus des mêmes dates que les extraits prétendus que l'on donne ici , au lieu de parler des dissensions Américaines , n'annoncent au contraire que la meilleure harmonie entre les Etats-Unis & leur auguste allié , & une résolution unanime de ne conclure qu'une paix concertée de part & d'autre. Bien des gens croient que le but visible de tous ces prétendus détails , est de retarder , s'il est possible , la détermination du Cabinet pour reconnoître l'indépendance de l'Amérique. Mais aujourd'hui il paroît être décidé ; on peut en juger du moins par la lettre suivante du Général Carleton & de l'Amiral Digby , au Général Washington ; elle est du 2 Août , & a été apportée par le pa-

quebot le *Roebuck* arrivé de New-Yorck à Portsmouth en 51 jours.

» Les dispositions pacifiques du Parlement & du peuple d'Angleterre, envers les 13 Provinces-Unies, vous ont déjà été communiquées; on a aussi remis à V. E. les résolutions de la chambre des Communes du 27 Février dernier, & en même-tems, on vous a donné à entendre que selon toutes les apparences elles seroient suivies de négociations de Paix. Depuis cette époque jusqu'à présent nous n'avons reçu aucune instruction directe d'Angleterre; mais il vient d'arriver une Malle qui nous apporte une nouvelle très-importante. — Nous savons de bonne part, qu'il y a déjà des négociations entamées à Paris, pour une Paix générale, & que M. Grenville est muni de pleins pouvoirs pour traiter avec toutes les parties Belligérantes; il est actuellement à Paris pour remplir sa commission. — De plus, nous sommes informés que S. M. pour éloigner tout ce qui peut s'opposer à une Paix qu'elle désire ardemment de rétablir, a ordonné à ses Ministres d'enjoindre à M. Grenville, de commencer par proposer *l'indépendance de l'Amérique, au lieu d'en faire une condition d'un traité général*; bien persuadée néanmoins que les Royalistes seront rétablis dans leurs possessions ou dédommagés entièrement de toutes les confiscations qui peuvent avoir eu lieu. — A l'égard de M. Laurens, nous devons vous faire savoir qu'il a été élargi & rendu libre de tout engagement sans condition quelconque, après quoi il a déclaré, de son propre mouvement, qu'il regardoit le Lord Cornwallis comme dégagé de sa parole. Sur ce point nous désirons connoître les sentiments de V. E. ou du Congrès. — Nous apprenons encore, qu'on a préparé en Angleterre des transports pour conduire dans ce pays-ci tous les prisonniers Américains & les y échanger, nous avons ordre de presser cet échange autant qu'il est en notre pouvoir; l'humanité nous y

engage , & d'ailleurs le bien-être & les droits des individus y sont intéressés. Comme tous les échanges d'hommes du même état sont épuisés , il a été déjà proposé d'échanger immédiatement homme pour homme , l'un contre l'autre , sous condition que nos matelots auroient la liberté de servir du moment qu'ils seroient échangés , & que les soldats que nous échangerions seroient une année sans pouvoir servir dans les treize Provinces ou contre elles ; & c'est une condition dont nous voudrions bien ne point nous départir.

On ignore encore la réponse que le Général Américain a faite à cette lettre ; il l'a sans doute envoyée au Congrès ; il ne s'ouvre jamais sur les objets qui ne sont pas de son département. On en voit un exemple dans la lettre qu'il écrivit à l'Amiral Digby & qui est conçue ainsi :

J'apprends par MM. Aborn & Bown que V. E. leur a permis de venir me faire des représentations sur l'état malheureux des Matelots & autres gens de mer Américains qui sont actuellement prisonniers à New-York. Comme les affaires maritimes ne sont pas de mon ressort, ce n'est point à moi qu'on s'adresse pour cet objet ; mais la curiosité m'ayant porté à prendre des informations sur la nature & la cause de l'état de détresse où sont ces malheureux , j'ai su que le principal motif de leurs plaintes est d'être enassés en grand nombre , sur-tout dans cette saison , à bord des bâtimens sales & infects qui leur servent de prison & où la maladie & la mort sont presque inévitables. Je suis persuadé qu'il suffit de rapporter ce fait à V. E. pour obtenir en leur faveur le soulagement que vous seul pouvez leur procurer & que l'humanité sollicite avec tant d'instances. Si les évènements de la

guerre ont mis entre vos mains ces malheureux; je suis persuadé que la sensibilité de V. E. vous engagera (en supposant qu'ils doivent être nécessairement mis à bord des vaisseaux) à proportionner du moins le nombre de ces bâtimens à celui des prisonniers, & à ne les point laisser amoncelés comme ils le sont, circonstance d'où proviennent des maladies qui font périr journellement six de ces infortunés. — Si dans cette saison les soldats de S. M. B. prisonniers parmi nous étoient pareillement entassés dans des prisons trop étroites (comme cela pourroit être) ils seroient exposés à la même mortalité & aux mêmes miseres.

Ma sensibilité, répondit l'Amiral Anglois, m'a porté à accorder à MM. Aborn & Bown la permission de se rendre auprès de V. E. pour vous faire des représentations sur la situation malheureuse des prisonniers Américains qui sont entre mes mains. Si les sentimens de V. E. en cette occasion sont conformes aux miens vous n'hésitez point un instant à adoucir le sort des prisonniers tant Anglois qu'Américains.

En attendant l'effet de la nouvelle négociation qu'on espère d'entamer, le théâtre de la guerre fermé aux Antilles par la saison, va se rouvrir sur le continent. New-Yorck est maintenant le point qui paroît menacé, & qui par conséquent fixe notre attention. Le Général Carleton s'est mis en campagne avec toutes les troupes réglées qu'il a pu rassembler, & a formé un camp à Kingsbridge dans les environs du fort Washington. S'il faut en croire quelques lettres, il n'a pris ce parti que sur les informations qu'il a reçues des mouvemens du Général

Américain , qui après avoir fait un tour à Albany & dans la partie septentrionale de l'Etat de New-Yorck , revenoit sur ses pas & s'approchoit des plaines blanches. On savoit aussi que l'armée Françoisé aux ordres du Comte de Rochambeau , s'avançoit à grandes journées pour faire sa jonction avec celle du Congrès.

Ces mouvemens ne permettoient pas à Sir Guy Carleton de rester dans New-Yorck ; mais en sortant pour attendre l'ennemi , retarder sa marche & saisir les circonstances qui pourront se présenter pour déconcerter ses mesures , il avoit besoin de toutes ses forces , & il a fallu qu'il dégarnît absolument la place de toutes les troupes réglées qui s'y trouvoient. Il a été obligé d'en confier la garde aux habitans , & les plus riches , les vieillards même ne sont pas dispensés du service militaire. On a remarqué avec peine que la plupart ne remplissoient pas ce devoir avec le zèle & l'exactitude qu'un véritable attachement à la cause royale devoit inspirer. Le Gouverneur James Robertson , qui commande dans la ville de New-Yorck , a jugé à propos de publier la proclamation suivante.

» Le Commandant en chef ayant montré la grande confiance qu'il met dans les Citoyens de New-Yorck , en se reposant pour la défense des intérêts de S. M. , sur leur zèle , leur fidélité & leur bravoure , je me persuade que chacun d'eux réclamera avec ardeur son droit à une portion de service militaire : afin que personne n'en soit pri-

vé, & que ceux que le zèle porteroit à se montrer toutes les fois qu'on auroit besoin d'eux, n'y soient pas appellés trop fréquemment, je juge à propos de déclarer, que toutes personnes sont tenues de remplir le service militaire, excepté les Ministres du saint Evangile, les Conseillers & principaux Employés de S. M., dont les occupations dans les affaires religieuses & civiles, les empêchent nécessairement de remplir ce service. Toutes les personnes à qui l'âge ou les infirmités ne permettent point d'agir, pourront s'acquitter du service en se faisant remplacer, pourvu que ceux qu'ils offriront à leur place soient jugés acceptables par le Colonel du Régiment ou par l'Officier Commandant du Corps auquel ils appartiennent. Si quelques-uns de ceux qui ont des professions savantes se trouvent si utilement employés qu'ils se déterminent par-là à éviter l'honneur de paroître en personne, on les laisse juges de l'importance de leurs fonctions & ils peuvent faire leur service par des substitués en état de le remplir. — Comme personne ne mérite protection dans une place à la défense de laquelle il refuse de contribuer, tout Citoyen qui refusera de paroître lorsqu'il sera appellé à son devoir de Milicien, sera emprisonné à la grande-garde par ordre du Colonel ou de l'Officier Commandant du Corps auquel il sera attaché, & il y sera gardé jusqu'à des ordres ultérieurs. * *A New-Yorck, le 22 Juin 1782.*

Cette proclamation n'annonce pas des dispositions fort loyales de la part des réfugiés de New-Yorck; on fait que le sentiment & le zèle ne se commandent pas; & il n'y a pas grand fond à faire sur le service de gens qui ne prennent les armes qu'avec répugnance, & que la violence seule détermine à paroître sous les

drapeaux. On ne juge pas en conséquence la place dans le meilleur état de défense possible. Elle n'en peut avoir de bonne que dans les troupes réglées, mais elles ne peuvent y revenir que dans le cas où elles y seront repoussées par un ennemi supérieur; si cette supériorité est aussi grande qu'on a lieu de le présumer, & si on ne parvient pas à obtenir une suspension d'hostilités, il est à craindre quelles ne tiennent pas longtemps dans les murs.

Divers avis arrivés successivement ne laissent pas douter que le Marquis de Vaudreuil n'ait paru sur les côtes de Virginie à la fin du mois de Juillet; ils ajoutent qu'ils les a quittées, & que vraisemblablement il a dirigé sa marche vers Rhode-Island. Nous ignorons les forces qu'il a avec lui; & comme il est très-possible que les Espagnols lui aient donné quelques vaisseaux, on craint que l'Amiral Pigot qu'on fait n'être parti de la Jamaïque que dans le courant d'Août & qu'on ne dit point encore avoir été aperçu vers le Continent, ne lui soit trop inférieur pour pouvoir s'opposer à ce qu'il peut entreprendre. C'est à peu près des efforts qu'il sera en état de faire sur mer que peut dépendre à présent le sort de New-Yorck. Si cette place succombe & se rend à l'ennemi, nous pouvons nous regarder comme chassés du Continent de l'Amérique, & à quoi aboutiront toutes les

façons que nous avons faites pour en reconnoître l'indépendance ?

« Les auteurs de la nouvelle de la défection des Américains , dit un de nos papiers , peuvent avoir du zèle , mais ils supposent à la Nation une foi bien robuste ; ils viennent de la mettre encore à une assez singulière épreuve. Ils débitent aujourd'hui qu'un croiseur Anglois , qu'ils ne nomment point à la vérité , arrive de la mer du Sud avec deux Chefs Indiens chargés d'offrir au Roi de la Grande-Bretagne la souveraineté de plusieurs Provinces Espagnoles de l'Amérique méridionale. Le présent est assurément trop beau pour être refusé ; mais il paroît que cette domination dans le Midi , ne nous dédommagera pas de celle que nous perdons dans le Nord. Cependant ils ajoutent qu'on prépare actuellement en toute diligence , une escadre avec 4000 hommes de troupes de débarquement aux ordres du Capitaine Macbride qui ne fera pas difficulté d'aller prendre possession de ces régions lointaines au nom du Roi. Ainsi , au moment où nous craignons d'être chassés de ce vaste Continent , nous serions à la veille de nous rendre maîtres des deux Amériques ».

Cette escadre à équiper offriroit au moins de l'embaras dans les circonstances présentes : il n'est pas question de songer à faire des conquêtes au moment où nous avons à nous occuper de la conservation de nos possessions , & des moyens de recouvrer celles que nous avons perdues. On fait que , malgré tous nos efforts , nous avons été obligés de réduire à 34 vaisseaux l'escadre qu'on a donné à l'Amiral Howe pour en aller combattre au moins 50 , & essayer de sauver Gibraltar. On est très-persuadé ici que ce n'est pas cette escadre qui

garantira cette place si nous la conservons ; nous comptons davantage sur les circonstances & la fortune qui peuvent favoriser les dispositions du Général Elliot.

On n'a point de nouvelles de la flotte de l'Amiral Howe depuis celles qui arrivèrent le 15 au soir ; elle ne forme pas moins de 300 voiles en comptant tous les convois. Ils sont au nombre de 4, le premier consiste en un grand nombre de bâtimens vivriers, munitionnaires & transports pour Gibraltar ; le second est pour les Indes orientales ; le troisième pour les Indes occidentales , & le dernier pour Opporto. Le Comte d'Effingham s'est embarqué, en qualité de volontaire, sur celui de Gibraltar. Ce convoi doit être conduit dans la baie par le *Buffalo* & le *Panthère*. On donnera à celui des Antilles une frégate pour l'escorter ; & l'Amiral Howe avec toutes ses forces se présentera devant Cadix pour y retenir les Espagnols à supposer qu'ils y soient , où il les ira chercher s'ils n'y sont plus , comme cela est vraisemblable. On ne peut trop calculer le tems qu'il mettra à se rendre à sa destination. Des convois aussi nombreux ne peuvent marcher qu'avec lenteur , & on présume qu'au lieu de 15 jours , il lui faudra au moins plus de 3 semaines pour arriver au Détroit ; ce n'est donc que vers le commencement du mois prochain que pourront se frapper les grands coups. Encore faut-il pour cela qu'il n'éprouve au-

cun obstacle sur sa route de la part de la mer & des vents. Les nouvelles qu'il a données de sa flotte sont du 13. Alors tout étoit en bon état ; mais depuis ce tems on a essuyé des tempêtes affreuses ; le 17 , le 18 & le 19 ont été des jours très-orageux ; & on appréhende qu'il n'en ait éprouvé les funestes effets. Les détails suivans , extraits de différentes lettres de nos ports , ajoutent à ces inquiétudes.

De Portsmouth , le 28. Il vient d'arriver de 20 lieues à l'ouest de Scilly , un vaisseau destiné pour les Indes Occidentales , démâté ; il faisoit partie du convoi du Lord Howe , dont il a été séparé le 15 dans la matinée : les gens qu'il a à bord disent que pendant toute la journée du 14 on a essuyé des grains violens ; mais que le lendemain le Lord Howe avoit assemblé sa flotte & avoit continué sa route avec un vent assez favorable au N. O. — Le 19 , le *Lord Holland* , ci-devant vieux vaisseau de la Compagnie des Indes , aujourd'hui transport au service de l'artillerie , vient d'arriver ; il a été séparé de la flotte du Lord Howe le 16 au matin ; le coup de vent du 14 lui avoit enlevé ses 3 mâts de hune. Quand il a quitté la flotte , elle étoit à 3 lieues ouest des Sorlingues , allant vent large , bon vent , le tout bien rassemblé. La cargaison du *Lord Holland* étoit précieuse en artillerie , & on sentira sa perte.

» *De Plymouth , le 20.* Le *Trowbridge* , destiné pour la Jamaïque , arrive ici en détresse ; il avoit fait voile de Portsmouth avec le Lord Howe , dont il a été séparé le 15 , ayant reçu de grands dommages dans un gros coup de vent , dont la flotte avoit été accueillie la veille. On craint beaucoup que les grains , les bourasques , qui se sont succédés depuis le départ de l'Amiral , aient dispersé son escadre & sa flotte.

On craint beaucoup d'apprendre incessamment cette fâcheuse nouvelle ; on s'empresse de nous calmer en assurant qu'on a reçu des lettres de Gibraltar qui annoncent que le Général Elliot déclare que sans secours il peut tenir encore six mois. Cela nous donneroit sans doute de la marge ; mais on craint que ces bruits n'aient été répandus que pour nous rassurer contre les délais que peut éprouver l'Amiral Howe. Nos inquiétudes ne sont pas toutes pour lui ; la flotte de la Jamaïque qui doit être près de nos côtes , les partage.

Le 7 de ce mois , écrit-on de Cork , est arrivé à Kinsale le *Montagu* , de 74 canons ; Capitaine Browne ; la *Flora* , de 36 , & le cutter l'*Alert*. L'Amiral Rodney étoit à bord du *Montagu* qui l'a ramené en Europe. Il a mis à la voile le 26 Juillet & prit le passage du vent de conserve avec l'Amiral Pigot , dont il se sépara quelques jours après ; le premier de ce mois , se trouvant par le degré 40 de lat. 30 de long. il s'est séparé par signal de la *Résolution* , de 74 , & de l'*Antelope* , de 30. On dit que ces vaisseaux ont ordre de croiser , pour rencontrer la flotte destinée pour la G. B , qui a fait voile de Port-Royal le 25 Juillet , sous le convoi des vaisseaux suivans , la *Ville de Paris* , 104 , le *Ramilies* , l'*Hector* , le *Glorieux* , le *Canada* , le *Centaure* , de 74 ; l'*Ardent* , le *Jason* , le *Caton* , de 64 ; la *Pallas* , de 36 , l'*Aimable* , de 22. L'Amiral Graves revient avec le convoi «1

On a eu lieu de craindre pour celui qui étoit parti des isles sous l'escorte du *James* de 44 , du *Triton* & de la *Surprise* ; il est heureusement arrivé en partie à Spithead. H

étoit de 50 voiles à son départ ; mais à la hauteur de Terre Neuve , il fut séparé par un coup de vent.

On est maintenant rassuré sur celui de la Baltique pour lequel on craignoit à la fois les vents & les Hollandois ; les uns & les autres l'ont respecté. Un Exprès-arrivé de Hull a apporté avis à l'Amirauté qu'un cutter arrivé dans le port, avoit laissé le 19 la flotte de la Baltique à la hauteur du Promontoire de Flamborough. Si les Hollandois sont sortis, on est étonné qu'ils n'aient pas rencontré cette flotte ; s'ils ne le sont pas, on l'est qu'ils n'aient pas fait de mouvemens pour l'intercepter ; elle n'avoit d'autre escorte que le *Roebuck* de 44 canons, la *Minerve* & l'*Iphigénie* de 32, & 2 cutters. A présent on s'inquiète fort peu de l'escadre Hollandoise ; nous n'avons à craindre que sur nos côtes, & les descentes ne sont pas aisées ; il faudroit des troupes de terre pour cela ; on ne croit pas que les Hollandois en embarquent.

» Le 17, écrit-on de Margate, le vent étant excellent, nous vîmes passer le soir à notre hauteur, 18 navires escortés par un vaisseau de guerre ; nous les croyons être des transports venant de New-Yorck & faisant voile pour le nord. Nous ne les avons pas encore perdus de vue, qu'ils furent accueillis de la plus terrible tempête qu'on se souvienne avoir jamais vue dans ces parages. Ils furent obligés de jeter l'ancre à la distance d'environ 3 lieues au nord de cette place. L'ouragan fut si violent que la plupart des habitans épouvantés quit-

tèrent leurs lits, croyant que leurs maisons alloient écrouler; il y en a en effet eu plusieurs d'endommagées. A peine étions-nous revenus de cette première frayeur, que le 19 le feu nous en a inspiré une nouvelle. Il a pris à des écuries, & à cause de la rareté de l'eau il a fait des progrès si rapides que nous avons vu le moment où Margate ne seroit plus qu'un monceau de cendres. A force de travail & d'activité on l'a resserré dans une modique enceinte; ce qu'on regrette plus que les bâtimens, de peu de valeur, en effet, ce sont les beaux chevaux de course & de chasse qui se trouvoient dans 24 écuries qui ont brûlé. Ceux des voitures étoient heureusement attelés & en course ou devant les portes, ce qui en a sauvé beaucoup ainsi que les voitures. On a tiré des flammes & sauvé une vingtaine de beaux chevaux. Les Maîtres de ceux qui ont péri sont dans la désolation, chacun ne parle & ne s'entretient que de la perte de son cheval favori. Un pauvre homme qui a été brûlé n'a pas fait tant de sensation : cela est fâcheux a-t-on dit; mais les larmes coulent pour les coursiers. On attribue cet accident à l'imprudencce d'un cocher, qui ayant besoin de quelque chose étoit sorti de l'écurie en y laissant la chandelle «.

On trouve dans les papiers Américains une pièce importante & que nous nous empresseons de transcrire, c'est une lettre circulaire de M. Robert Morris, chargé du département des Finances des Etat-Unis, dans laquelle il rend ainsi compte de l'état des Finances des Etats. Elle est du 15 Octobre 1781.

« Je m'adresse à vous pour une affaire de la plus grande importance. Je vais entrer dans le détail de quelques faits qui exigent la plus sérieuse attention de toute Législation & de tout Officier public

des Etats-Unis. Je suis dans la résolution de gérer les affaires confiées à mes soins, d'après un système fondé sur la sincérité & sur la bonne foi. Persuadé de la folie de nos ennemis, lorsqu'ils supposent que dans les Etats-Unis il se trouve beaucoup de gens qui s'opposent à la révolution, je crois que pour écarter la plupart de nos difficultés, le premier pas à faire est de les exposer dans tout leur jour à la Nation par le canal de ses représentans. Ainsi il est de mon devoir de mettre sous les yeux du Public tout ce qui se passe, de manière que le plus petit individu soit informé, en tems & lieu, des affaires qui l'intéressent comme Citoyen libre. Les divers bruits qui ont couru, les proclamations de différentes Gazettes, & même les lettres de ceux qui doivent être le mieux instruits, tout enfin a contribué à nous confirmer dans l'opinion que toutes les Puissances de l'Europe nous sont favorables, qu'on nous a déjà avancé de grandes sommes d'argent, & qu'on peut en obtenir encore de plus considérables. Quelle que puisse être l'issue de mon administration, je veux me mettre à l'abri de tout reproche de fausseté ou de dissimulation; c'est pourquoy je profite du premier moment où je puis donner communication de lumières qui fassent connoître pleinement la véritable position où nous nous trouvons. Mon dessein n'est point d'entrer à présent dans le détail des affaires de l'Europe; ce n'est pas là mon objet, & je ne suis pas assez instruit pour remplir dignement cette tâche, j'observerai seulement que nous avons trop compté sur les Puissances Européennes, quoique nos amies. J'en apporte pour preuve, qu'à l'exception de la France, aucune de ces Puissances n'a reconnu l'indépendance, quoique notre alliance avec cette respectable Monarchie subsiste depuis 4 ans. La France est cependant la première Monarchie du monde. Elle est étroitement liée avec l'Espagne. Depuis long-

tems l'Espagne fait la guerre, & long-tems avant qu'elle s'y fut engagée, elle a été sollicitée de former une union sur la base du traité avec la France. La neutralité armée qui a donné de si brillantes espérances à tant de monde, n'a pas encore produit le bien qu'on en attendoit. Je ne procéderai point d'après des conjectures, & il est inutile de m'arrêter sur notre Etat politique à l'égard des Puissances étrangères; mais comme nous devons peu en attendre, je crois qu'il n'y a pas un seul Américain qui désirât contracter une alliance avec aucun Etat de la terre avant de bien connoître notre importance, sans quoi il lui seroit impossible de traiter sur des principes d'égalité. L'opinion publique, quant à la conduite des autres Princes & Etats, nous a fait un tort infini, en ce qu'elle a donné du relâche à nos efforts. Mais l'opinion, quant aux secours pécuniaires, nous a été encore bien plus préjudiciable. Les Américains se sont flattés d'une idée tout-à-fait chimérique. Ils se sont imaginés que le Congrès n'avoit autre chose à faire qu'à envoyer au dehors un Ministre, & qu'aussitôt il obtiendrait tout autant d'argent qu'il en demanderoit, que dès qu'il auroit ouvert un emprunt, on accourroit en foule pour se disputer l'honneur d'y souscrire; mais un moment de réflexion auroit convaincu tout homme raisonnable, que sans l'espérance bien fondée d'un remboursement, personne ne veut se dépouiller de sa propriété. Les efforts que nous avons faits pour emprunter dans ce pays-ci, ont-ils eu assez de succès pour nous faire espérer de pouvoir emprunter au-dehors? Devons-nous supposer que les étrangers s'intéresseront plus que nos propres Citoyens à notre prospérité ou à notre sûreté? Pouvons-nous croire que nous aurons du crédit au-dehors, avant que nous ayons chez nous des fonds solidement établis? Enfin y a-t-il lieu de présumer que les désordres insupportables

rables d'une grande révolution, soient considérés comme une meilleure source de caution & de confiance, que la discipline & la solidité des anciens établissemens. — Le Congrès, conformément aux vœux publics, a nommé des Ministres pour solliciter de l'argent & ouvrir des emprunts. Ils ont échoué en Hollande, & n'ont presque rien fait en Espagne. On attendoit des emprunts de la part de quelques particuliers Hollandois, mais nous n'avons point réussi de ce côté-là, & probablement nous n'en obtiendrons rien. Nous n'espérons rien en Espagne que du Roi, & nos sollicitations auprès de S. M. C. n'ont pas eu grand succès. — La situation malheureuse de nos affaires a forcé le Congrès de tirer des lettres de change sur les Ministres. Il y en a eu de tirées sur la France, sur l'Espagne & sur la Hollande : celles sur la France ont été payées, celles sur l'Espagne ont été acceptées ; mais finalement il a fallu avoir recours à la Cour de France pour les acquitter ; elles furent tirées à longue vue ; les ventes furent tardives ; on accorda du tems, & toutes les facilités possibles furent données, mais en vain, au Ministre des Etats-Unis pour trouver l'argent nécessaire pour payer. Le renvoi continuel de ces lettres de change à la Cour de France pour en obtenir le paiement, nous a été extrêmement préjudiciable, en ce qu'il nous a fait anticiper sur les secours que la France étoit disposée à nous fournir, & en même-tems il a justement alarmé & singulièrement embarrassé le Ministère François. — Voilà ce qu'il est nécessaire que vous sachiez, afin que vous puissiez, vous & votre Législation, en tirer les conséquences qui se présentent naturellement. Vous verrez combien nous sommes fait de préjudice en différant d'employer les ressources de notre pays, & en comptant sur un espoir chimérique plutôt que sur les fondemens solides d'un revenu. Je suis sûr que vous re-

5 Octobre 1782,

b

connoîtrez évidemment que toutes nos espérances, toutes nos attentes sont bornées à ce que la France peut nous donner ou nous prêter ; mais sur ce point comme sur tous les autres, l'illusion tient lieu de la réalité. Notre imagination enfante les plus beaux projets, & il n'y a que la détresse nationale qui puisse nous faire voir l'excès de notre folie. Pour mieux vous mettre en état de connoître les secours que la France nous a donnés, je joints ici un compte tiré d'un état envoyé dernièrement au Congrès par le Ministre Plénipotentiaire de S. M. T. C. — Vous observerez que S. M. a accordé aux Etats-Unis un subside de 6,000,000 livres pour l'année courante, sur la représentation qui lui a été faite de notre détresse : elle a bien voulu être caution de l'emprunt que nous avons ouvert pour notre compte avec la Hollande ; & lorsqu'on a vu qu'il y avoit peu de probabilité d'avoir ici quelque argent pour faire honneur à cet emprunt, S. M. a permis que la somme à emprunter nous seroit avancée de son Trésor Royal à la première demande. Ainsi le don & l'emprunt montent ensemble à seize millions de livres, qui, dans ce pays-ci, seroit une somme de 2,962,962 dollars, quoique sur le pied de l'estimation des dollars en France, elle vaudroit 3,047,619 piastres ; mais, au plus haut prix du change, cette somme, si on la tiroit, ne monteroit pas plus qu'à 2,560,000 dollars. J'entre dans ces détails relativement à cette somme, parce que la différence dans le cours des espèces tend très-souvent à tromper ceux qui n'ont pas une connoissance familière de leur valeur réelle. Le compte ci-joint est en livres, & les deux premiers articles contiennent la totalité de l'octroi & de l'emprunt montant à 16,000,000 livres, le restant contient les déductions à faire. Les deux premiers articles de ce restant, montant à 2,300,000 livres, sont pour le payement des lettres de change tirés en France, en Espagne & en Hollande, dont

j'ai déjà parlé, le produit de leur rente a été appliqué au service public, longtems avant que j'en traissé en place. L'article suivant montant à 2,000,000 de livres, est destiné, au payement des interêts des billets dont aucune partie ne peut être appliquée à d'autres objets. Je ne dirai rien ici du quatrième article, parce qu'il est suffisamment connu du Public, dont les entretiens n'ont roulé pendant longtems que sur ce sujet. Les cinquième & sixième articles avoient pour objet les munitions chargées à bord de quatre transports, par ordre du Colonel Laurens. Trois de ces bâtimens sont arrivés à bon port, l'autre est revenu en mauvais état. Le septième article a été occasionné par la perte du précieux vaisseau appellé le *Marquis de la Fayette*, qui contenoit un grand nombre de munitions, dont le remplacement est indispensable pour mettre l'armée en état de poursuivre ses opérations, & il montera à cette somme. Le dernier article contient le montant de l'argent déposé pour faire face aux traites que j'ai faites de tems en tems, & le produit est destiné au service de l'année courante. — En tout il reste une balance de 3,016,499 livres. Cette somme jointe à celle apportée par le Colonel Laurens, peut être considérée comme formant la valeur d'environ 1,000,000 de dollars au plus, car elle n'excéderoit celle-ci que de 21,574 dollars, si elle étoit actuellement dans ce Pays. — Vous voyez ainsi le montant de ces secours pécuniaires dont tout le Public avoit conçu de si grandes espérances, il se borne à un million de dollars. Mais d'après les meilleurs états que j'ai pu me procurer, la guerre actuelle a coûté jusqu'à présent environ 20,000,000 par an. Je compte, à la vérité, que les dépenses seront par la suite prodigieusement diminuées. Mais il faut se ressouvenir que l'économie la plus sévère a ses bornes, & qu'elle ne peut exister si l'on ne remplit fidèlement les engagements

qu'il est indispensable de prendre avant de faire le premier pas vers cette économie si vantée & si nécessaire. Aussitôt que les états de dépense pour la prochaine année pourront être dressés, on établira les demandes en conséquence, & je ferai publier aussitôt les avis pour les marchés, comme le moyen le plus efficace de ménager nos ressources. Je crois enfin qu'il est de mon devoir d'observer que j'ai envoyé aujourd'hui au Congrès une note de mes principaux engagements, montant à plus de 200,000 dollars, & que je ne cesse d'être tourmenté de tous les côtés pour le payement de cet argent. — L'affaire des subsides étrangers & de nos espérances ici, est un sujet si désagréable à traiter, que je ne demanderois pas mieux que d'en sortir; mais il est nécessaire que les Etats sachent tout, & je ne remplirois pas les vûes du Congrès, si je n'ajoutois que la Cour de France met les secours qu'elle nous donne, au nombre des efforts extraordinaires qu'il lui est impossible de répéter. La déclaration qu'on ne peut plus nous donner de secours pécuniaires, a été énoncée dans les termes les plus clairs & les plus positifs, & quoique notre Ministre à la Cour de Versailles puisse faire de nouvelles instances à ce sujet, & qu'il y ait même tout lieu de croire qu'il les fera; cependant nul homme prudent n'attendra aucun effet de ces démarches après des assurances si positives du contraire, & sur-tout s'il réfléchit que cette Cour peut répondre en deux mots à chaque sollicitation, en demandant ce que nous avons fait pour nous-mêmes. Il est certain, & je suis forcé d'en convenir, que tant que nous ne nous aiderons point nous-mêmes, nous ne devons point attendre des secours d'autrui. — Il reste encore en arrière un objet très-intéressant, & tôt ou tard il faudra bien s'en occuper. Il est donc de la prudence de l'examiner dès-à-présent & d'y pourvoir à tems, La négligence à fonder la

dette nationale , a introduit la pratique de délivrer des certificats d'office de prêt pour l'intérêt dû sur d'autres certificats d'office de prêt. C'est une méthode que j'ai absolument défendue , & à laquelle je ne prêterai jamais les mains. Une telle accumulation de dettes , en même-tems qu'elle met la Nation dans la détresse , & qu'elle ruine son crédit , n'est d'aucun secours pour le malheureux individu qui est créancier de la Nation. En effet , si on ne pourvoit pas aux revenus , l'augmentation des certificats ne servira qu'à diminuer leur valeur. Une telle fraude imprimeroit sur notre caractère national une tache indélébile qui nous attireroit les reproches & le mépris de tout l'Univers. Il est tems de nous laver de l'infamie à laquelle nous avons déjà été exposés , & de rétablir le crédit national : mais cette réhabilitation ne peut s'opérer que par un revenu solide. Voilà pourquoi dédaignant ces petits & timides artifices par lesquels , en reculant le moment critique , on ne fait qu'accroître le danger & rendre la ruine inévitable , je leur préfère la déclaration ouverte & publique des ressources qu'on doit attendre & d'où on doit les attendre. En conséquence , je dis aux créanciers publics que jusqu'à ce que les Etats ayent pourvu aux revenus pour liquider le principal & les intérêts de la dette nationale , il est impossible qu'ils soient payés , & je dis aux Etats que les principes les plus sacrés du contrat social parmi les hommes , leur impose l'obligation de pourvoir à cette liquidation. — J'ai rempli la tâche que je m'étois proposée en écrivant cette lettre ; j'espère que le Congrès sera incessamment en état de transmettre ses réquisitions , & je ferai tous mes efforts pour qu'elles soient aussi modérées qu'il sera possible. Mais je prie instamment toute personne , tant publique que particulière , d'examiner sérieusement combien il est important de se conformer à ces réquisitions ,

ne ne sont ni de brillans succès à la guerre, ni l'éclat des conquêtes, ni la pompe des trophées qui doivent frapper un Ministre raisonnable; la supériorité des ressources nationales est le plus sûr garant des vrais succès, & l'emploi actif & constant de cette supériorité de moyens ne peut manquer à la longue d'arriver à son but. C'est pour cette raison que l'ennemi a mis tout son espoir dans le dérangement de nos finances, & que d'un autre côté, comme j'en suis bien informé, ce qu'il redoute le plus, c'est de nous voir établir une banque nationale, & passer des marchés pour la fourniture de nos armées; grâces au Tout-Puissant, nous sommes dans une position où notre conduite actuelle décidera de notre état futur. Il dépend de nous d'être heureux ou malheureux. Si nous faisons aujourd'hui notre devoir, la guerre sera bientôt terminée; sinon elle peut durer encore plusieurs années, & alors il est au-dessus de la prévoyance humaine de dire quand elle finira. Intimement persuadé que l'ennemi ne pourra s'empêcher de demander la paix, lorsque nous serons en état de poursuivre vigoureusement la guerre, & que nous serons dans cet état, aussi-tôt que l'ordre sera rétabli dans nos affaires, & que nous aurons recouvré notre crédit; également convaincu que, pour remplir ces objets, il ne faut qu'un système convenable de taxation, je ne puis m'empêcher de mettre dans l'expression de mes sentimens sur cette matière, toute la chaleur avec laquelle ils sortent de mon ame. Je souhaite que les faits que j'ai établis, soient examinés avec toute l'attention qui est dûe à leur importance, & qu'ils donnent lieu à des mesures qui tournent à l'honneur & à l'intérêt de l'Amérique. «

» A cette lettre sont annexées les dépenses particulières & le rôle d'imposition des différens Etats, pour lever la somme de 8,000,000 de dollars, ou de 1,800,000 livres sterling. «

FRANCE.

De PARIS, le 1er. Octobre.

LES nouvelles arrivées du camp devant Gibraltar la semaine dernière, font du 14 Septembre ; c'est ainsi que les présentent quelques lettres particulières.

Le 8, les Anglois voyant les ouvrages de la ligne approcher de leur perfection, firent un dernier effort pour les détruire. Dès le point du jour, ils tirèrent à boulets rouges avec une vivacité extrême, & le feu se soutint sur le même ton jusqu'à la nuit. Ils réussirent à mettre le feu aux fascines de l'épaulement en 50 endroits. Mais nous réussîmes à l'éteindre sur-le-champ presque par-tout. Il n'y eut que la batterie de Mahon, la moins importante des nôtres, qu'on fut obligé d'abandonner & de laisser brûler. L'ennemi tira plus de 6000 coups ce jour-là. Les François, dont c'étoit le tour de garder la ligne, ont montré la valeur & l'activité les plus brillantes ; ils ont eu 25 hommes tués & 34 blessés. Les Espagnols ont eu dans la même journée 30 hommes tués ou blessés. On passa la nuit à réparer les dommages & à démasquer les batteries des nouveaux ouvrages. Le 9, à 4 heures du matin, notre ligne ouvrit son feu. 130 pièces de canon & 34 mortiers tirèrent à la fois sur la place. Les Anglois ne répondirent que très-foiblement. Le même jour un corsaire ennemi de 6 canons & de 4 pierriers venant de Livourne réussit à s'introduire dans Gibraltar. Les Princes allèrent encore le 9 à la ligne pour voir jouer les batteries. — Le 10, il ne se passa rien de remarquable. Nos batteries continuèrent à tirer comme elles tireront d'ici à la fin du siège, 50 boulets par canon & 30 bombes par mortier toutes les 24 heures. — Le 11, on alla brûler, à 9 heures du soir, les

palissades de la porte de terre , à la barbe de la garnison qui fit un feu très-vif de mousqueterie & de mitrailles ; il ne nous en a pas coûté un seul homme. Il nous vint le soir un déserteur. Il rapporta que notre feu n'avoit pas fait grand dégât , que la garnison ne manquoit ni de munitions de guerre , ni de provisions de bouche ; mais qu'elle étoit excédée de travail. Le Général Elliot annonçoit l'arrivée de l'escadre Angloise comme très-prochaine. — Le 12, l'escadre combinée forte de 27 vaisseaux Espagnols & de 12 François , a mouillé dans la baie d'Algéiras ; elle a essuyé des mauvais tems dans sa route & s'est arrêtée quelques jours sous Rota auprès de Cadix ; il n'y a que l'*Invincible* & le *Guerrier* qui soient entrés dans ce port , où l'on a déposé les malades. Nous avons déjà ici 2 vaisseaux de ligne François , 8 Espagnols , & on en signale un neuvième qui vient de la Méditerranée ce qui fait 50 en tout. — Le 13 , à 7 heures du matin , les 10 batteries flottantes sont parties de Puente-Mayorca , & sont venues sur les 9 heures & demie s'emboffer à 250 toises de la place , entre le vieux & le nouveau môle malgré les batteries ennemies. C'est la manœuvre la plus audacieuse qu'on ait jamais fait à la mer. Depuis ce moment on ne peut donner une idée du feu effroyable que font les lignes , les prames & la montagne de Gibraltar. — Le 14 , les belles apparences que présentoient hier notre attaque ne se sont pas soutenues. Les prames étoient à l'abri de la bombe , mais non des boulets rouges. Le plus grand nombre est en feu dans ce moment. — *Amidi* , toutes les batteries flottantes ont sauté à l'heure qu'il est. L'escadre Angloise est signalée dans ce moment «.

On voit par cette dernière phrase que ces détails exagérés ont été écrits dans le premier moment , & avant qu'on fût bien instruit de ce qui s'étoit passé dans la matinée du 14. L'Auteur de cette lettre ne

pouvoit pas voir ce jour-là l'escadre Angloise qui étoit à peine hors de la Manche à cette époque. Le triste sort des batteries flottantes avoit augmenté l'idée de la perte qu'on a faite à cette occasion. Le Courier du Cabinet d'Espagne arrivé le Mercredi au soir, demi-heure après celui de Mgr. le Comte d'Artois, a calmé les inquiétudes causées par ce premier rapport; celui là n'a quitté le camp que le 17. Par le relevé que M. de Crillon envoie, il est constaté que l'attaque du côté de la mer a coûté beaucoup moins de monde qu'on ne l'avoit dit d'abord. Nous recueillerons ici quelques détails puisés dans diverses lettres particulières de la même date.

» Les batteries flottantes avoient fait un ravage affreux pendant les 10 ou 12 heures qu'elles ont pu tirer; on voyoit des pans de murailles tomber en entier. On ne s'attendoit pas que le Général Elliot pourroit tirer à boulets rouges de toutes les batteries des môles & de la montagne. Il faut qu'il eût disposé une quantité incroyable de fourneaux pour cet objet; car les prames ont reçu plus de 4000 boulets rouges. Elles ont résisté quelque tems grâces à la grande quantité d'eau que les pompes fournissoient; mais n'étant pas soutenues par aucun vaisseau de ligne, ni par les chaloupes canonnières qui auroient divisé le feu de l'ennemi, il a bien fallu qu'elles succombassent; c'est la violence du vent d'Ouest qui a empêché les vaisseaux, les bombardes & les chaloupes canonnières de prendre part à l'attaque. — M. le Prince de Nassau s'est couvert de gloire. Son bâtiment prenant feu de toutes parts, il instruisit M. de Crillon du danger qu'il couroit. Avant que le Général eût demandé à D. Louis de

Cordova les chaloupes de l'armée combinée, & avant qu'elles arrivassent, il s'écoula un tems considérable. M. de Nassau fut donc obligé de jeter ses poudres à la mer pour ne pas sauter; & il resta ainsi exposé pendant 3 heures au feu de l'ennemi sans pouvoir y répondre, jusqu'à ce que les chaloupes vînssent le déliivrer. 7 batteries flottantes furent ainsi brûlées par le feu de l'ennemi, 3 autres qui n'étoient pas autant maltraitées, mais qui ne pouvoient être remorquées à cause de la violence du vent furent brûlées par leurs équipages au moment où ils les abandonnèrent. — Les batteries de terre ont eu un effet prodigieux. Le 14 au soir elles tiroient encore; l'ennemi ne répondoit que foiblement tant il avoit souffert. — Il reste à savoir ce que fera l'Amiral Howe; nous voilà une seconde fois dans la plus grande attente; le choc de deux armées semblables ne peut manquer de décider du sort de Gibraltar; car malgré la perte des prames, il reste encore assez de forces pour l'attaque du côté de la mer. Et si le Général Elliot ne reçoit aucun secours en munitions & en vivres il faudra bien qu'il succombe «.

On avoit fait courir le bruit que les convois de l'isle d'Aix avoient souffert en mer par le gros tems; cela nous avoit beaucoup surpris, parce qu'étant partis le 2, ils devoient être fort éloignés le 15 que le vent de S. O. commença ses ravages. Ce bruit en effet n'avoit aucun fondement. On a appris par un Courier qu'a reçu M. de Monthieu, qu'un de ses navires venant des Indes orientales, qui a relâché à Vigo, a rencontré ces convois le 15 à 60 lieues au-delà du cap Finistère, naviguant par un bon tems. On a lieu de croire que l'escadre & les convois de l'Amiral Howe

n'ont pas souffert des coups de vent du 17 ; du 18 & du 19 , ils auront du moins été retardés dans leur marche. Les côtes de Normandie & celles de Bretagne ont vu quelques navires naufragés par ces coups de vent. Un navire d'Ostende venant de Bordeaux , qui a mouillé le 21 au Havre , dépose avoir vu le 19 à 25 lieues de l'entrée de la Manche un grand convoi dispersé. Si ce n'est pas celui de l'Amiral Howe , ce sera la flotte attendue de la Jamaïque.

» La frégate du Roi la *Gentille* , commandée par M. de Tremolin , écrit-on de l'Orient , mouilla le 18 Septembre à Port-Louis. Elle étoit de l'armée combinée qu'elle laissa à la fin du mois d'Août sur Finistère , faisant route vers Cadix. Elle a depuis croisé sur nos côtes , & s'est acquittée de la commission dont elle étoit chargée. — Le 19 , entrèrent dans notre port 3 gros corsaires Américains , armés en guerre & en marchandises , partis de Philadelphie le 20 Août. Ils ont fait 3 prises considérables dans leur traversée ; la plus riche qui est entrée avec eux , est estimée 900,000 liv. Ils croient les deux autres sur nos atterages. Les trois Capitaines déposent qu'à leur départ , le Congrès avoit reçu avis que M. de Vaudreuil étoit devant New-Yorck , & que les Anglois ne s'étoient pas encore montrés dans ces parages. L'armée du Général Washington & celle du Comte de Rochambeau , s'avançoient pour resserrer la ville , tandis que M. de Vaudreuil devoit la bloquer par mer «.

On lit dans différentes lettres de nos ports les détails suivans de la croisière de quelques-uns de nos corsaires , ceux de Dunkerque continuent de se distinguer.

» Le corsaire la *Comtesse d'Avaux* , parti de

Dunkerque le 3 Septembre, est entré le 17 à Cherbourg, après une croisière sur la côte d'Angleterre, dans laquelle il s'est emparé de 56 bâtimens ennemis; savoir le briq la *Polly*, de 150 tonneaux, allant de Pool à l'Amérique septentrionale, chargé de biscuits, d'habillemens & autres articles; le brigantin le *Draper*, de 120 tonneaux, allant de Cordiff à Londres, chargé de 39 canons de différens calibres & de 2 obusiers de 32; le brigantin l'*Unité* de 100 tonneaux, allant sur son lest d'Exeter à Milford; l'*Industrie* de 60 tonneaux, allant sur son lest de Douvres à Milford, & le briq la *Diligence* de 90 tonneaux, allant de Liverpool à Plimouth, chargé de sel, charbon, fayance, &c. — Un autre corsaire de Dunkerque la *Sophie*, a conduit à Calais un brigantin de Bostonell, d'environ 200 tonneaux, dont il s'est emparé à la hauteur de Corke. Ce bâtiment employé au service du Roi, alloit en Irlande; il ne se trouve à son bord qu'une centaine de lits destinés à coucher les gens de mer qui devoient être pressés. — Le corsaire le *Petit-Commandant*, du même port, s'est emparé le 4 de 2 bâtimens Anglois l'*Anna-Lisa* & l'*Anna-Sarah*, qu'il a conduits le 5 à Cherbourg. Ces bâtimens qui faisoient partie d'une flotte entrée le même jour à Portsmouth, alloient de Londres dans ce dernier port avec un chargement de planches pour le service de la Marine royale Britannique. — La *Comtesse d'Assas*, autre corsaire du même port, s'est emparé d'un bâtiment de 130 tonneaux, chargé de canons de différens calibres & de 2 mortiers; cette prise est entrée à Brest le 13 Septembre «.

La Compagnie Royale de l'Arquebuse de Paris qui a pour Colonel M. de Cossé, Duc de Brissac, Pair de France, Gouver-

neur de Paris , a pris les armes en son Hôtel le 19 du mois dernier , & y a reçu au drapeau M. Guyot de Chenisol , en qualité de Lieutenant-Colonel de cette Compagnie , place vacante depuis la démission de M. Camus de Pontcarré de Viarmes. M. Guyot de Ville , oncle de M. Guyot de Chenisol , a possédé cette place pendant 20 ans. Il y avoit été reçu le 23 Août 1739 ; la Compagnie ayant alors pour Chef Mgr. le Dauphin , pere du Roi , pour Colonel M. de Rohan , Prince de Moncauban.

On lit dans l’Affiche de Sens la lettre suivante qui intéresse les Cultivateurs , & qu’on nous saura gré de transcrire.

On a indiqué en différens tems des moyens d’empêcher la bruine des bleds , soit que ces moyens aient paru trop difficiles dans l’exécution , soit qu’ils n’aient pas répondu à l’attente du cultivateur , cette maladie continue & a causé cette année un *deficit* très-considérable sur la récolte des fromens. Je vous prie d’insérer dans votre Journal la méthode que j’emploie : elle est sûre , elle est simple , & depuis 20 ans que je la mets en pratique , je n’ai pas eu un seul épi de bruiné. Je ne m’en donne pas pour l’inventeur , ce n’est qu’après bien des instances que je l’ai obtenue d’un ancien laboureur de cette Ville , dont les bleds avoient toujours été à l’abri de cette contagion. — Pour 12 bichets de froment , pesant chacun 66 liv. mis en tas , en forme de pain de sucre , mettez 12 pintes d’eau dans une chaudière , faites fondre assez de chaux vive pour que l’eau devienne un peu épaisse , mettez la chaudière sur le feu , & remuez l’eau. Lorsqu’elle sera prête à bouillir , jetez-y , en tournant la tête d’un autre côté , pour

deux liards d'alun de glace bien pilé, & un liard d'arsenic par bicher, continuez à remuer, & lorsque l'eau sera prête à lever, portez la chaudière vers le ras de bled : ayez aussi un seau d'eau dans un autre vase, arrosez votre bled avec l'eau de chaux, & de tems à autre, sur-tout au commencement, jetez de l'eau claire dans la chaudière & nettoyez-la bien. Lorsque le bled sera bien mouillé, changez-le de place 3 ou 4 fois le plus promptement possible, puis couvrez-le bien ; au bout de 3 ou 4 heures on peut commencer à s'en servir, il n'y a aucun danger pour celui qui sème, néanmoins il est bon qu'il s'observe, & qu'il ne porte ses mains ni à ses yeux ni à sa bouche. — J'engage MM. les Curés à accorder leur attache à leurs Paroissiens pour se procurer l'arsenic, dussent-ils eux-mêmes le fournir & en faire faire l'emploi sous leurs yeux ; il y va de leur intérêt. J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé CHOMBREAU DE CHANVALON, Juge, Garde-Marteau des Eaux & Forêts du Comté de Joigny.*

La lettre suivante qui nous a été adressée est un hommage de la reconnoissance ; nous nous empessons de la transcrire.

« M. permettez-moi de me servir de la voie d'un Journal aussi justement répandu que le vôtre, pour rendre public un avis qui ne sera pas indifférent aux Chefs de famille. — M. Havard, Maître de Pension depuis environ dix ans à St-Cloud, s'y est établi dans le lieu le plus salubre. Ses Elèves jouissent tous d'une santé robuste dont on doit attribuer la cause à la pureté de l'air, à la bonté des alimens, à la sage distribution des travaux & des amusemens de l'enfance. Encouragé par ses premiers succès, il a sacrifié des sommes considérables, tant à l'établissement de son séjour, qu'à l'augmentation de propreté, d'aisance, d'agrémens & d'instruction pour ses Elèves. Il est admirablement secondé dans ces louables opérations par une

épouse vertueuse & très-éclairée qui sert comme de seconde mère à chacun de ces enfans. Le trait suivant peindra leur caractère. — Un Militaire en grade, homme d'une naissance ancienne & décorée, avoit dans cette pension deux de ses fils, l'aîné desquels y étoit depuis environ trois ans. Satisfait des progrès physiques & moraux de ces tendres rejettons, il ne songeoit nullement à les retirer avant l'âge convenable pour les placer quelque part. Tout-à-coup la chute de diverses espérances ou perspectives jusqu'alors très-apparentes, jointe aux suites funestes d'une persécution particulière qui a commencé presque à la naissance de ce Gentilhomme pour ne le quitter peut-être qu'au tombeau, l'a contraint de reprendre ses enfans, malgré sa crainte qu'une multitude d'occupations & de courses indispensables ne lui permettent pas de suivre leur éducation d'aussi près qu'il en auroit le désir & qu'il en sentiroit l'utilité. C'est alors que M. & Madame Havard, quoiqu'en fortes avances avec beaucoup de leurs pensionnaires, n'ont reçu qu'avec peine les derniers payemens, & lui ont fait avec les plus cordiales instances, la noble proposition de garder ses enfans & de leur continuer les mêmes soins, sans qu'il fût question d'aucun compte avant le jour où ils entreroient à l'Ecole-Militaire, aux Pages, ou au service. Pénétré d'un vif & juste attendrissement pour une offre aussi gracieuse, sa délicatesse ne lui a permis, ni de l'accepter, ni de la taire. Ainsi, M., ce seroit peut-être à la fois obliger particulièrement ce père reconnoissant, & généralement tout lecteur sensible, que faire connoître ce trait de M. & Madame Havard, au risque d'essuyer quelques reproches de leur modestie: Je suis, &c. *Signé C. G. T***.* «

Les observations suivantes nous ont paru dans ce moment devoir intéresser le Public; c'est principalement sur les découver-

res nouvelles que les gens de l'art doivent être consultés; leurs opinions peuvent être différentes; & alors elles conduisent à des discussions qui tournent à l'avantage général, par les lumières & la certitude qui en résultent. Celles-ci sont d'un Architecte connu & dont les Ouvrages sont estimés.

« Le grand intérêt que le Public paroît prendre au succès du ciment de M. d'Ericane, dans la persuasion sans doute que par son moyen il seroit possible de supprimer les combles des maisons, & d'y substituer des terrasses qui en augmenteroient l'agrément, & produiroient à-la-fois beaucoup d'économie dans leur bâtisse, me fait croire que l'on verra avec plaisir le sentiment d'un homme de l'art sur le degré de confiance que peut mériter sa découverte. — Dans la plupart des bâtimens de quelque importance, il est d'usage de faire porter les dalles de pierre dont on couvre les terrasses sur des voûtes; & en supposant que celles-ci aient opéré tout leur tassement avant cette opération, si les dalles sont de qualité, impénétrables à l'eau, & si les mastics destinés à les unir sont bons, on réussit d'ordinaire à rendre ces sortes d'ouvrages solides & durables. Mais comme les voûtes exigent des épaisseurs de mur considérables par rapport à leur poussée, on se contente souvent par économie de placer les dalles des terrasses directement sur des planchers de charpente, où l'on étend un aire de plâtre pour les recevoir, en observant comme ci-devant de les jointoyer avec de bon mastic. Il n'est pas bien difficile de juger qu'un pareil procédé ne sauroit avoir de durée. Car les bois de ces planchers étant par la situation des terrasses sujets à recevoir toutes les impressions de l'air, les communiquent de nécessité aux dalles qu'elles supportent; d'où il suit que l'alternative de l'humidité & de la sécheresse, du chaud & du froid, doit

désunir de tems en tems les dalles & briser leur maïtic, quelque excellent qu'il soit, tantôt à un endroit, tantôt à l'autre; de sorte qu'il faut souvent avoir recours au mastiqueur, & que pour peu qu'on apporte de négligence à ces rétablissemens, l'eau filtre à travers les planchers, endommage les plafonds & pourrit les bois. Personne n'ignore que ce sont ces sortes de terrasses qui ont occasionné la ruine du Colisée. — Quelquefois, au lieu de dalles, on étend sur l'aire ou le carreau d'un plancher des tables de plomb assemblées à boursrelets suivant leur longueur; mais ce moyen qui est très-dispendieux, & qui ne laisse pas de surcharger un plancher, a aussi ses inconvéniens; la chaleur & la gelée font travailler les plombs, bouffer & écarter les soudures. — On a toujours pensé que le vrai moyen de parvenir à construire des terrasses solidement & à peu de frais, dépendoit de trouver un enduit de ciment impénétrable à l'eau; mais cela n'est pas aisé, & voici pourquoi: comme il entre une certaine quantité d'eau dans la préparation du mortier, & que ce n'est qu'à la faveur de sa liquidité qu'on parvient à l'employer, il s'ensuit que le mortier ne sauroit par la suite acquérir de corps ou de consistance que par l'évaporation de la partie aqueuse qui y a été incorporée: or, cette évaporation ne pouvant évidemment avoir lieu, sans opérer des vuides, des fentes ou des gersures dans le mortier, le rend conséquemment peu propre à faire des enduits assez solides pour des terrasses. — En Italie, on réussit volontiers à faire des terrasses avec de la pozzolane, qui est un ciment produit par la lave du Vésuve & que l'on incorpore avec la chaux, au lieu de tuileau pulvérisé. On couvre les enduits que l'on fait avec ce mortier, d'un lit de paille que l'on entretient mouillée pendant plusieurs jours, de sorte que l'évaporation de son humidité n'étant

pas trop prompte, il ne s'y fait communément ni fentes ni gersures, sur-tout quand ils sont placés sur des voûtes. — Il y a environ 18 ans que M. Lorient s'appliqua à la recherche d'un ciment qui eût la propriété de ne point opérer de retrait & de gersure en séchant; &, après beaucoup d'essais, il découvrit qu'en introduisant dans du ciment ordinaire (c'est-à-dire, fait avec de la chaux éteinte & mélangé avec du tuileau, du machefer, du sable de rivière ou de la pierre dure pulvérisée), de la chaux vive nouvellement cuite & réduite en poudre dans une proportion déterminée par la qualité de cette chaux vive, suivant qu'elle auroit été fabriquée avec des pierres plus ou moins dures, ou plus récemment cuites, il découvrit, dis-je, qu'il étoit possible de réussir à évaporer promptement la partie aqueuse d'un enduit, sans former ni lézardes, ni gersures. Il résulte de ses expériences que cette proportion de chaux vive peut varier en général, à raison des diverses qualités susdites, depuis le quart jusqu'au sixième de la quantité de ciment ordinaire, tellement qu'en admettant dans le ciment une plus grande portion de chaux vive, l'évaporation devenant alors trop forte, trop précipitée, il se trouve brûlé ou calciné; & qu'au contraire en admettant une moindre, le ciment conserve les inconvéniens ordinaires, & reste sujet en séchant à former, comme de coutume, des lézardes & des gersures. Le succès avec lequel M. Lorient a opéré de nombreux travaux, à l'aide de son mortier, à la terre de Menards, aux terrasses de l'Orangerie du Château de Versailles, du Bureau de la Guerre, du Château de Vincennes, de l'Observatoire à Paris, &c. &c. ne laisse aucun doute sur l'efficacité de sa découverte, que l'on fait lui avoir mérité une récompense du feu Roi. Outre le Mémoire qui a été publié par ordre de S. M. en 1774, à ce sujet, j'ai décrit particulièrement tous les détails des diverses

préparations de ce mortier dans ma continuation du *Cours d'Architecture de M. Blondel, Tome V, page 197* (1), de manière que, sans autre secours, chacun peut être en état de l'employer au besoin.

— M. d'Etienne vient aussi d'annoncer la découverte d'un ciment impénétrable à l'eau, dont il a fait l'application à une terrasse de sa maison, rue de Ménil-Montant. Son procédé consiste à étendre le plus uniment possible sur un carrelage en terre cuite, posé sur des planchers de charpente, un enduit de ciment d'une ligne, ou même d'une demi-ligne d'épaisseur, composé à l'ordinaire d'une certaine quantité de chaux éteinte, mélangée avec du tuileau ou caillou bien broyé & passé au tamis, & d'ajouter ensuite dans le ciment ainsi préparé environ un sixième de chaux vive, réduite en poudre & nouvellement cuite; & enfin, pour dernière opération, il s'agit d'étendre sur la superficie dudit enduit une couche d'huile grasse.

Le reste à l'Ordinaire prochain.

De BRUXELLES, le 1er. Octobre.

Nos lettres du Nord nous apprennent que le 10 du mois dernier le convoi Anglois de la Baltique avoit appareillé d'Elfsingor, & que le calme l'avoit forcé de jeter l'ancre. On a appris qu'il a remis à la voile, & qu'il est arrivé; les vents contraires, les orages qui ont régné, n'ont pas permis à l'escadre Hollandoise de quitter le Texel; on suppose qu'elle en est sortie à présent. Les papiers Anglois annoncent que le 15 Septem-

(1) Cet Ouvrage se trouve à Paris chez la veuve Desaint, rue du Foin St-Jacques.

bre cette escadre appareilla ; mais il paroît qu'à Londres , comme ailleurs , on a supposé ce qui étoit vraisemblable. Les lettres de Hollande , du 23 du même mois , n'en parlent point encore ; elles ne disent même rien de l'armée navale de la République. Il paroît que les tems orageux qu'on a éprouvés depuis le 16 , l'ont retenue dans ce port.

» Le 19 , écrit-on d'Amsterdam , on a essuyé ici une tempête terrible qui a causé beaucoup de dommages aux cheminées , aux toits & aux arbres ; plusieurs navires qui se trouvoient devant la ville ont été arrachés de leurs ancres & endommagés ; sur les côtes elle a causé plusieurs accidens fâcheux : voici ceux dont nous avons connoissance. — *L'Aurore* a fait naufrage au nord de Zaadfort , l'équipage a été sauvé. La *Femme Jeanne* destinée pour Amsterdam , a échoué près du même lieu. La *Christine-Marie* , allant de Pétersbourg à Ostende , a fait naufrage , l'équipage a été sauvé. Deux bâtimens ont échoué à Benningen ; on espère que la marée en remettra un à flot. Un bâtiment d'Amsterdam pour Lisbonne , a fait naufrage vers Landerwick ; un autre a échoué sur les sables à Enkhuyzen ; un de Middelbourg allant à Amsterdam , a également échoué à Hotland ; la marée l'ayant remis à flot , il a paru très-endommagé ; ces bâtimens marchands appartiennent à H. Brandheschrander ; ils revenoient de Pétersbourg à Amsterdam , un a été obligé d'entrer à Fahrland pour se réparer. Le Bricq *l'Heureux* , a fait naufrage à l'endroit nommé le Coin de la Hollande ; il venoit de Bordeaux à Amsterdam , & étoit chargé de café , sucre & tabac ; l'équipage a été sauvé. «

Comme le tems a changé depuis , on

croit que la flotte en aura profité ; on ne doute pas que celle des Anglois qui se trouvoit en mer , & peu éloignée lorsque ces gros tems ont régné , n'ait beaucoup souffert , ou n'ait du moins été retardée. Selon les dernières lettres de Hollande , on croit que l'ordre de départ a été expédié au Texel. Dans ce moment , on ne peut avoir pour objet d'intercepter la flotte de la Baltique , qui est en sûreté dans les ports d'Angleterre.

On se flatte toujours d'une paix prochaine ; on dit même que l'issue du siège de Gibraltar , quelle qu'elle soit , ne la retardera pas. On fait des vœux pour que ces belles espérances se réalisent. Ce qui semble les fonder , c'est que la Cour de Londres ne répugne plus à accorder l'indépendance de l'Amérique , & l'a fait notifier au Congrès par le Général Carleton. Cette nouvelle a détruit tous les bruits qu'on s'étoit empressé de répandre. L'Auteur élégant de la Fable du *Chardonneret en liberté* avoit déjà répondu à ces nouvelles vagues & absurdes dans une autre Fable allégorique intitulée le *Chardonneret & l'Aigle*. Elle trouve naturellement sa place dans ce Journal. Les morceaux de ce mérite sont rares : on peut les regarder comme une bonne fortune , & nous nous empressons d'en faire part à nos Lecteurs.

Il vous souvient de cette bonne Dame
Qui perdit son Chardonneret ;

Pas si bonne pourtant , puisqu'elle l'enchaînoit ,
Et qu'un ardent courroux s'empara de son ame :
Car je n'ai raconté que la moitié du fait.

Voici la suite. On vint lui dire

Ce qu'avoit répondu l'Oiseau :

Que , d'un joug si pénible échappé bien & beau ,
Il ne vouloit jamais rentrer sous son empire.

Alors la Dame , hors de sens ,

De bâtons fait armer ses gens ,

Et des Chardonnetets jure la perte entière.

Elle-même prend une pierre ,

Et court les assaillir dans l'épaisseur d'un bois ,

Où l'Oiseau , trop long-tems privé de tous les droits

De l'amour & de la nature ,

Etoit fêté des siens , qu'avoit mis aux abois

Une captivité si dure.

La Dame avec ses gens y retourna vingt fois ;

Vingt fois le peuple ailé se moqua d'eux & d'elle.

Quelques nids cependant , atteints par la cruelle ,

Périssent avec les petits.

Ce dernier trait , hélas ! passe toute croyance ;

Mais je l'ai lu dans maints écrits.

Femme dénaturée ! attaquer jusqu'aux nids ,

D'un innocent amour douce & frêle espérance !

Ah ! le Ciel te regarde , il saura t'en punir.

Le Ciel eut en effet horreur de cette guerre ,

Où des milliers d'Oiseaux avoient tant à souffrir.

L'Aigle , à qui Jupiter a remis son tonnerre ,

Descend vite les secourir.

L'Aigle sauve à jamais , & nids , & père , & mère ,

Enfin tout le pays , domiciles & gens ,

Que désoloit une mégère.

Et l'on ose douter qu'ils soient reconnoissans !

On connoît mal leur caractère.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGL. du 10 Sept. au soir.

Le Lord Rodney est arrivé de Bristol en parfaite santé : il appareilla de Coke à bord du *Montagu* Jeudi dernier , & arriva à Kin'sgroad Samedi à midi ; il fut conduit à terre dans sa chaloupe , & le soir il y eut en son honneur une illumination générale à Bristol. Le Chevalier Charles Douglas n'est point revenu avec lui : il a été en Amérique pour servir en qualité de premier Capitaine sous l'Amiral Pigot. En général tous les Officiers de l'escadre sont très-contens que cet Amiral ait succédé au Lord Rodney.

Au départ du *Roebuck*, sorti de New-Yorck le 10 Août, on n'y avoit point encore entendu parler de l'approche de l'Amiral Pigot : on l'attendoit journellement. M. de Vaudreuil étoit arrivé à la Chésapeake avec 13 vaisseaux de ligne. A cette nouvelle on avoit affourché sur la barre quelques transports & autres petits vaisseaux chargés de pierres prêts à être coulés bas. Toute la côte de Long-Island, depuis la pointe qui fait face à Sandy-Hook jusqu'au passage intérieur le plus étroit, est bordée de troupes Hessoises. — Les troupes Françaises aux ordres du Comte de Rochambeau sont en marche de la Virginie pour le nord. Le 17 Juillet elles avoient passé George-Town sur la rivière de Potomack.

La lettre de Sir Guy Carleton & de l'Amiral Digby au Général Washington, dans laquelle ils déclarent que M. Grenville a été autorisé à proposer l'indépendance des Etats-Unis, afin d'avancer le terme d'une paix générale, a jetté les réfugiés dans la dernière confusion. Ils ont aussi-tôt annoncé pour le 13 Août, à New-Yorck, une assemblée de deux ou trois Députés dans chaque juridiction, pour prendre leurs affaires en considération ; & la Gazette Royale de New-Yorck leur a donné le 7 l'avis suivant. — Il est recommandé aux Loyalistes, en quelque endroit qu'ils se trouvent, de suspendre leur jugement dans les circonstances importantes qui se présentent, & de rester fermement attachés à la profession qu'ils ont faite de loyauté & de zèle pour la réunion de l'Empire. L'indépendance des treize Provinces, a été réellement proposée dans une conférence tenue à Paris pour une paix générale ; mais jusqu'à ce que cette paix générale soit ratifiée, nous ne pouvons pas savoir quel sera le sort de ce pays. Ainsi la prudence & le devoir nous ordonnent d'attendre avec constance l'issue des négociations, & de compter sur la capacité & le zèle de nos Commandans en chef, qui sont actuellement les meilleurs garants de notre sûreté. Par cette conduite, nous

aurons un droit à la protection de l'Angleterre, & autrement nous nous dégraderions aux yeux de nos ennemis, sans en retirer le moindre avantage.

Le Gouverneur Franklin, qui vient d'arriver de New-Yorck, a été proscrit par le Congrès, qui a promis une forte récompense à celui qui l'arrêteroit. Son passage en Angleterre dans ce moment-ci, prouve que les négociations du Chevalier Carleton, relativement aux Loyalistes, ont été fort mal reçues du Congrès, & que le Gouverneur Franklin ne se croyoit plus en sûreté à New-Yorck. On prétend qu'il est venu faire au Ministère des propositions concernant les Loyalistes.

P. S. On apprend à l'instant que le transport le *Lively* vient d'apporter des lettres de New-Yorck, datées du 19 Août; mais à cette époque le Congrès n'avoit point encore fait de réponse aux propositions de paix du Chevalier Guy Carleton. — On assure qu'on a envoyé à la Chancellerie pour y être scellée la commission qui donne à ce Général le pouvoir de traiter séparément avec les Colonies respectives.

Une petite escadre doit mettre à la voile pour l'Afrique vers le milieu du mois prochain : elle sera composée, dit-on, d'un vaisseau de 50 canons, d'un de 44, & de deux ou trois frégates qui y resteront en station pour balancer les forces que les Hollandois ont envoyées dans cette partie du monde. — Outre les deux régimens qui ont ordre de s'embarquer pour la côte d'Afrique, 150 malfaiteurs & 300 hommes de recrues seront envoyés à bord de l'escadre qui doit appareiller pour cette partie du monde.

L'Amiral Parker doit se rendre dans l'Inde : il a pris congé de S. M., & il s'embarquera incessamment.

Le projet qu'on avoit eu de remettre à flot le *Royal-George* est aujourd'hui évanoui : on se contentera de dépecer sa coque sous l'eau, pour empêcher qu'elle ne forme un banc dans le port, & l'on tâchera de pêcher ses munitions.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 12 OCTOBRE 1782.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ENVOI

D'un Sabre demandé par un Ami.

Vous plaire est mon vœu le plus doux.

Le voilà ce Sabre homicide,

Fait pour armer un subalterne Alcide

Plutôt qu'un Sage comme vous.

Eh ! qui donc voulez-vous pourfendre,

Quand tous les cœurs vous sont soumis ?

Pourquoi chercher à vous défendre

Quand vous n'avez point d'ennemis ?



N^o. 41, 12 Octobre 1782.

G

M O R A L I T É.

L'ESPRIT & la beauté sont les Dieux qu'on encense,
 Le cœur est éconduit, Plutus est préféré ;
 Le sentiment n'est plus qu'un vieux mot révééré,
 Une vertu gothique, un préjugé d'enfance.

(Par M. Boismorand , Officier au Régiment
 du Roi Infanterie.)

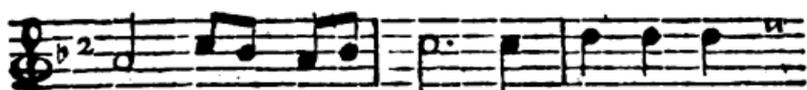
Le Papillon qui se brûle à la chandelle , Fable.

UN Papillon voyant d'une chandelle
 Briller le feu,
 S'approche d'elle ;
 S'en éloigne , revient , puis répète ce jeu ,
 Puis s'en approche davantage ,
 Perd un bout d'aile , & loin d'être plus sage ,
 Recommencant avec témérité,
 Dans la flamme enfin il s'élançe ;
 Et là , pour prix de sa folle constance ,
 Reçoit le sort qu'il avoit mérité.

DANS vos desirs toujours que la raison vous guide,
 C'est un rare talent que celui de jouir ;
 Plus l'Amour est aimable & plus il est perfide,
 Défiez-vous-en sans le fuir.

(Par M. Knapen fils.)

*AIR de Daphné & Apollon, chanté par
Mlle AUDINOT.*



QUAND il nous peint u - ne ro - se



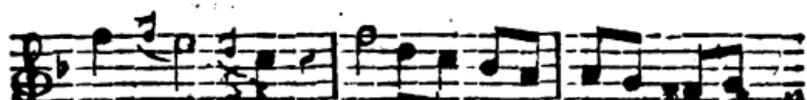
naïf - san - te, Que le zé - phyr



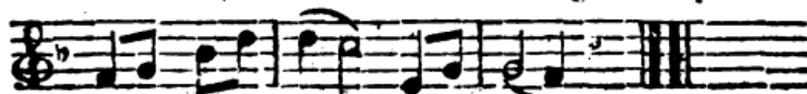
ca - res - se ten - dre - ment, Je



crains le sort de cet - te jeu -



ne A - man - te, Et les dan - gers que



l'on court en ai - mant.

Si le Zéphyr, amoureux de la rose,
La rend sensible à ses tendres soupirs,
Plaignez son sort : elle est à peine éclose,
Que l'inconstant vole à d'autres desirs.

(Paroles de M. Pitra , Musique de M. Mayer.)

*Explication de l'Enigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Protée* ; celui du Logogryphe est *Clavecin*, où se trouvent *vin*, *âne*, *Calvin*, *Nice*, *levain*, *cave*, *Elie* (le Prophète), *vain*, *laie*, (femelle du sanglier) *vélin*.

É N I G M E.

MA sœur me doit son existence,
Je suis son unique soutien ;
Mais elle a sur mon être une égale puissance,
Et sans elle je ne suis rien,
A notre seule ressemblance
Nous devons tout notre agrément.
Malgré le nœud qui nous joint constamment,
Nous nous tenons assez communément
A quatre, cinq ou six pieds de distance ;
Un espace plus grand ne peut nous séparer,
Sinon, lorsque de nos cousines
Une ou deux s'avancant pour être nos voisines,
Entre nous viennent se fourrer.
Tantôt je suis docile à la voix qui m'appelle ;
Tantôt je suis d'humeur discourtoise & rébelle.
Peu compatible avec la liberté,
Par fois je permets la licence ;

Les Grecs & les Romains ignoroient ma beauté.

Autrefois un mortel très-connu dans la France,

A qui j'avois long temps prodigué mes attraits,

Me manqua de reconnoissance,

Et voulut d'ici-bas me bannir à jamais.

Hélas ! des plus rares bienfaits

Telle est souvent la récompense.

(Par M. N... d'Arras , Auteur du Logogryphe
Pistolet , inséré dans le Mercure du 7 Septembre.)

L O G O G R Y P H E .

JE vaux beaucoup ou ne vaux guère,

Selon le maître que je fers.

Le Poète, pour l'ordinaire,

Ne m'enrichit que de ses vers.

Le Banquier, oh ! c'est autre chose,

Je garde volontiers sa prose :

Elle vaut au porteur souvent

Une bonne somme d'a gent.

Chez les Grands, on voit un gros Suisse,

Nuit & jour, en titre d'office,

Présider à mes cinq premiers ;

A l'égard de mes sept derniers,

Attendez quelque temps encore ;

Aussitôt que l'amant de Flore,

Vainqueur des foygueux Aquilons,

Viendra régner dans ces vallons,

Pour orner le frêne & le hêtre ,

Ses soupirs les feront renaître.

(Par M. M*** de V. C.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'ÉCOLE des Pères, Comédie en trois Actes
& en vers, par M. de Saint-Ange; Pièce
refusée par les Comédiens François le
30 Juillet 1782.

Frango, miser, calamos vigilataque praelia dele.

A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire,
rue S. Jacques, 1782. in-8°.

Nous demandons d'abord la permission
de faire une chose qui ne satisfera personne,
c'est de ne point prendre de parti entre les
Comédiens qui ont refusé cette Pièce, &
l'Auteur qui se plaint de ce jugement.

Voici ce que dit l'Auteur dans un Écrit
préliminaire, intitulé: *Préface très-courte
& très-nécessaire.*

« Cette Pièce a été achevée à la fin de
» 1779. Ce n'est qu'au mois de Juin de
» l'année 1781, que l'Auteur a pu parvenir
» à la faire inscrire pour être lûe. De cette
» époque au jour de la lecture, il s'est
» écoulé un an & plus. Enfin, cette lecture
» a eu lieu. Il n'y avoit au Comité ni MM.
» Prévile, Molé, Brisard, de la Rive, ni

» Mlles Sainval, Raucour, Thénard, Vestris.
 » L'Auteur n'a eu pour lui que deux voix ,
 » celle de Mlle Fannier & celle de Mlle
 » Doligny , & il croit devoir exprimer ici
 » combien il a été flatté du suffrage de ces
 » deux Actrices célèbres. L'exactitude l'o-
 » blige de dire avec reconnoissance qu'il a
 » eu une troisième voix, celle de M. Van-
 » hove , & deux autres à correction. »

(L'Auteur attribue ces deux voix à Mlle
 C. *** & à Mlle la Gh. ***)

« On n'ajoutera point (c'est toujours
 l'Auteur qui parle ,) de réflexions à cette
 » courte exposition des faits. On s'en rap-
 » porte à ceux qui , connoissant les difficul-
 » tés de l'Art , & sachant l'esprit de parti
 » qui dirige l'opinion de quelques Gens de
 » Lettres en crédit sur les productions des
 » jeunes Écrivains, peuvent sentir par eux-
 » mêmes combien il importoit à l'Auteur
 » d'être jugé immédiatement par le Public.
 » Il est bien dur à un jeune homme , qui
 » n'a pour toute fortune que quelques dis-
 » positions aux talens de l'esprit , de trouver
 » à l'entrée de sa carrière un obstacle in-
 » vincible à tout avancement. »

Suit un Envoi en vers à Mlle Fannier ,
 dont on peut observer que le suffrage étoit
 absolument désintéressé; car il ne paroît pas
 qu'il y eût de rôle pour elle dans la Pièce;
 l'Auteur s'acquitte envers elle par de justes
 éloges ; mais ces complimens à des Actrices
 ont toujours le tort & le malheur de rouler.

sur les mêmes idées, & le tort & le malheur encore plus grands de rappeler la délicieuse Épître de M. de Voltaire à Mlle Gossin, en lui envoyant Zaïre.

Après la Pièce on trouve le *Post-scriptum* suivant.

« Voilà la Pièce qui a été refusée d'une
 » voix presque unanime. Et l'Auteur, qui
 » est jeune, n'a d'autre ressource que ses
 » foibles talens. Et l'on a reçu, & l'on re-
 » çoit, & l'on joue tous les jours..... Je
 » m'arrête ! *Non equidem invideo, miror*
 » *magis.* Mais vous, Lecteurs honnêtes &
 » éclairés, qui prenez aux Ouvrages de
 » l'esprit un intérêt qui passe jusqu'à l'Au-
 » teur, pouvez-vous n'être pas révoltés, &
 » ne pas gémit sur le sort des talens ? »

Nous ajouterons, sans approuver ni condamner ces plaintes, & sans toucher le moins du monde au fond de la question, que M. de Saint-Ange est, parmi nos jeunes Poètes, un de ceux qui méritent le plus d'encouragement ; qu'il a fait preuve d'esprit, de talent & de goût, soit dans la Traduction des Métamorphoses & dans les notes qui l'accompagnent, soit dans d'autres Ouvrages ; que toutes les préventions devoient être & étoient sans doute en sa faveur.

Voici quel est le sujet de la Pièce. Alcipe & Ariste, deux amis, vivans à la campagne, l'un assez riche, l'autre pauvre, mais content & heureux, ont été pères en même temps ; Alcipe a eu un fils nommé Germeuil, Ariste

une fille nommée Angélique. La femme d'Ariste étant morte en accouchant d'Angélique, Ariste jugea que sa fille seroit mieux élevée par Florise, femme d'Alcipe, que par un homme, & il la remit à son ami; mais ce motif, qui pourroit être assez raisonnable, n'est peut-être pas assez nettement exposé, ou du moins assez développé dans la Pièce. Alcipe, de son côté, confie Germeuil à Ariste, pour *le sauver*, dit-il, *des excès de l'amour maternel*; mais les excès de l'amour maternel ne peuvent-ils pas être à craindre aussi pour une fille? Une autre raison d'Alcipe, pour faire cet échange avec Ariste, est que son fils, élevé dans l'opulence, auroit pu prendre tous les vices du luxe, qu'il regarde apparemment encore comme plus à craindre pour un jeune homme que pour une jeune fille. Quoi qu'il en soit, les deux pères s'applaudissent de leur échange, dont ils ont fait mystère jusqu'alors à Florise, qui se croit mère d'Angélique, & qui croit, ainsi que tout le monde, Germeuil fils d'Ariste. Germeuil & Angélique s'aiment; mais Florise, qui a de la vanité, destine Angélique à Damis, homme de Cour, & fils d'un homme puissant, auquel Alcipe & Florise ont d'ailleurs de l'obligation. Damis, vicieux & ridicule, est incapable d'aimer Angélique, mais il consent à l'épouser pour sa fortune; ce n'est nullement le projet des deux pères, qui ont choisi ce jour pour révéler à Florise le grand secret de l'échange. On sent bien

qu'Angélique, devenant fille d'Ariste, & pauvre par conséquent, ne paroît plus à Damis un objet digne de ses vœux; mais Germeuil, qui l'a toujours aimée, l'obtient aisément d'Ariste; & Florise, charmée d'avoir un fils, & un fils pour qui elle s'est toujours senti de l'inclination sans en savoir la cause, consent aisément à lui donner pour femme une personne qu'elle a si long-temps crue sa fille.

Tel est le cannevas que l'Auteur avoit à broder. A-t'il réussi? Quel est le mérite de ce sujet? Comment est-il traité? L'Auteur a-t'il tiré de ce sujet, bon ou mauvais, tout le parti qu'il en pouvoit tirer? Les choses sont-elles à leur place? Les événemens arrivent-ils à temps? Produisent-ils tout l'effet qu'ils doivent naturellement produire? Les situations sont-elles ou aussi comiques ou aussi touchantes qu'elles pouvoient l'être? Les caractères sont-ils vrais, développés, soutenus? Les gens de la Cour retrouveront-ils le ton d'un petit-maître de Cour dans Damis? Les gens du monde trouveront-ils la gaîté d'Ariste d'un bon ton? Les gens qui connoissent le Théâtre trouveront-ils dans cette Pièce ce *vis comica* qui manquoit à Térence, ou cette élégance, ce goût, cette connoissance des hommes qu'il possédoit dans un si haut degré?

L'Auteur, qui certainement fait écrire en vers, & qui a fait ses preuves, a-t'il employé le style & les idées convenables au

genre dans lequel il s'exerce pour la première fois ? Enfin, a-t'il fait une bonne ou une mauvaise Comédie ? C'est sur quoi nous avons demandé la permission de ne pas nous expliquer. L'appel du jugement des Comédiens est porté en forme au tribunal du Public ; nous attendrons avec respect sa décision.

Nous nous bornerons ici à faire sur des détails sans conséquence, quelques observations indifférentes, comme nous en ferions sur des morceaux de la Traduction des Métamorphoses, sans en tirer aucune induction pour ou contre le mérite de l'Ouvrage total.

Les traits de poésie trop marqués, les comparaisons, les allégories ou métaphores continuées ne conviennent pas à la Comédie. M. de Voltaire, en parlant de deux jeunes amans, destinés l'un pour l'autre, s'est permis de dire :

Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.

M. Marmontel, en se représentant dans sa jeunesse comme l'élève de M. de Voltaire & de M. de Vauvenargues, a dit :

Tendre arbrisseau, planté sur la rive féconde,
Où ces fleuves mêloient les trésors de leur onde,
Mon esprit pénétré de leurs suc's nourrissans,
Sentoit développer ses rejetons naissans.

Mais M. Marmontel écrivoit une Épître,
C v j

il pouvoit y mettre autant de poésie qu'il vouloit, & certainement il en a mis beaucoup dans ces quatre vers.

M. de Voltaire écrivoit une Comédie, il ne lui étoit peut-être pas permis d'être si riche; aussi voyez comme cet homme de goût passe légèrement sur ce léger défaut, comme il craint d'y peser, comme il lance pour ainsi dire ce trait, & s'enfuit derrière les saules! comme il semble avoir honte d'être si beau.

M. de Saint-Ange, en disant les mêmes choses, paroît se complaire dans ses beaux vers; il insiste, il prolonge son allegorie & sa comparaison.

Pour ces heureux enfans, quel aimable présage!
Tels deux tilleuls, plantés sur le même rivage,
Caressés *du même air*, baignés des mêmes eaux,
Aiment à marier leurs dociles rameaux.
Telle à leurs jeunes cœurs, &c.

Nous ne relevons point la petite équivoque de ces mots: *du même air*; mais en général ces vers nous paroissent avoir le beau défaut d'être trop poétiques pour la Comédie, sur-tout dans une simple exposition.

Un petit gentiliâtre....

Qui, vieux & sans fortune en ce triste séjour,
Ose encore être heureux plus qu'un homme de Cour.

Ce trait ne nous paroît pas d'un goût assez pur. Il y a des sentimens qu'on a au fond de

son âme, mais qu'on n'exprime jamais. L'art du Poëte dramatique dans ce cas, est de faire exprimer ce sentiment par un tiers. Ainsi, quand M. de Voltaire dit, dans son Épître sur l'égalité des Conditions :

Un simple Colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un Maréchal de France !

C'est un Poëte Philosophe qui parle, il a le droit de faire cette observation.

Mais lorsque dans *Nanine*, il fait dire à la Baronne :

A qui va-t-elle accorder la beauté ?

C'est un affront fait à la qualité.

il exprime un sentiment qui est dans le cœur de la Baronne, à son insçu peut-être, & que dans aucun cas elle ne doit exprimer elle-même ; il falloit le mettre dans la bouche d'une Soubrette maligne ou d'un Philosophe pénétrant, qui l'auroit apperçu dans le cœur de la Baronne. C'est ainsi que dans *Tartuffe*, Dorine dit à Cleante des traits de l'enthousiasme d'Orgon pour Tartuffe, qu'Oronte, quoiqu'il fasse gloire de cet enthousiasme, n'auroit pas pu exprimer lui-même de la même manière.

On pourra trouver encore que Florise traite Ariste comme une autre Florise traite un autre Ariste dans *le Méchant*, & qu'en général elle ressemble à cette autre Florise par un certain mélange de légèreté & d'honnêteté. On a jugé aussi qu'elle sembloit quel-

quefois se démentir. L'Auteur ne se rend pas à cette objection, mais il la trouve précieuse; ne pourroit on pas trouver aussi que Damis, qui n'a que des airs, & qui n'estime que les airs, ne doit pas dire d'Angelique:

Sa modeste beauté charme au premier coup-d'œil!

Il n'est pas digne de sentir le prix de la modestie.

D'un tas de parchemins l'orgueilleuse chimère
N'est bonne qu'à nourrir *ou les fots ou les rats* ;
Mais un bon coffre-fort, des terres, des contrats,
Plus précieux cent fois qu'une antique liasse,
Des plus illustres noms font prospérer la race.

Ces vers de la Pièce sont accompagnés de la note suivante:

« Un des bulletins a objecté pour motif
» de refus la prétendue ressemblance de cette
» tirade avec ces vers du *Glorieux* :

Et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur dont je fais plus de cas,
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

« Ce n'est point-là une ressemblance, c'est
» une de ces pensées-proverbes qui appar-
» tiennent à tout le monde, & qui n'appar-
» tiennent à personne. La seule manière de
» les exprimer en fait tout le mérite; l'Au-
» teur ose croire que dans cette rencontre
» Destouches n'a pas sur lui l'avantage.

Destouches nous paroît l'avoir dans une Comédie, où ce trait, d'ailleurs plus court

& jeté en passant, devient dans la bouche de Lisimon un trait de caractère contrastant avec le Glorieux. M. de Saint-Ange auroit peut-être l'avantage dans une Satyre ou dans une Épître. *Nourrir ou les fots ou les rats*; les parchemins ne nourrissent pas les fots de la même manière qu'ils nourrissent les rats. Cette faute est légère; mais enfin elle n'est pas dans Destouches.

On peut trouver encore à la page 39, la plaisanterie du tabouret & du fauteuil, empruntée de la Comédie des Mœurs du Temps.

Peut-être Angélique, quoiqu'élevée à la campagne, ne doit elle pas demander si un Jockey & des Coureurs sont encore des chevaux. Mais la définition qu'en fait Damis, est bien, & en elle-même & dans le caractère de l'homme, ce dernier vers sur-tout :

Renvoyé s'il vieillit, & remplacé s'il crève.

est d'une précision énergique; il rappelle, (ce qui est un mérite, d'un genre à un autre) ces trois beaux vers que dit Messala dans Brutus :

Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejeté par mépris, s'il devient inutile,
Et brisé sans pitié s'il devient dangereux.

Les emplois sont à ceux qui les ont mérités,

est encore un vers plein de sens, & on en pourroit citer plusieurs de semblables; mais, encore un coup, nous ne voulons rien prononcer sur le mérite général de l'Ouvrage.

P. S. L'Auteur nous prie d'avertir les Lecteurs de quelques fautes d'impression qui se sont glissées dans la Pièce.

Page 11, dernier vers, *Et nous aurons*, lisez: *& nous l'aurons*.

Page 16, vers 5^e, après ces mots: *Il est brave & modeste*, ajoutez ce vers entièrement omis:

Va, va, rassure-toi, l'âge fera le reste.

Page 31, premier vers, *En vérité ces mots*, lisez: *ces airs*.

Page 52, après le second vers, *Alcipe*, lisez: *Germeuil*.

HOMMAGE Littéraire d'un Noble Citoyen François aux Souverains du Nord. A Paris, chez Guillot, Libraire de MONSIEUR, Frère du Roi, rue de la Harpe. in-4^e. Prix, 4 liv. 10 sols.

M. l'Abbé de Lubersac, Abbé de Noirlac, & Prieur de Brive, est déjà connu par un Ouvrage sur les Monumens publics de tous les âges du monde, dédié au Roi Louis XVI, lors de son avènement à la Couronne, & imprimé au Louvre par les ordres de Sa Majesté. L'Écrit qu'il vient de publier renferme notamment deux Discours adressés à l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Petersbourg.

Le premier Discours traite de l'utilité & des avantages que les Princes peuvent retirer de leurs voyages, en parcourant les monu-

mens publics dans tous les genres. On y trouve un coup d'œil sur tous les établissemens qu'on doit aux soins bienfaisans de l'Impératrice Catherine II ; & à la suite, la description d'un monument public, dont l'Auteur donne le plan à la gloire de cette Souveraine si célèbre à tant de titres.

Le second Discours offre les tableaux des Voyages en France du Czar Pierre I, des Rois de Suède & de Danemarck, de l'Empereur Joseph II, de Leurs AA. II. le Grand Duc & la Grande-Duchesse des Russies ; enfin le Volume est terminé par le récit de la réception qu'on leur a faite à la Cour de Versailles, chez les Princes du Sang de France & dans la Capitale.

Nous ne ferons point l'analyse de ces deux Discours, qui nous meneroient trop loin ; d'ailleurs, les titres seuls en font connoître le plan. Il nous suffira de dire que l'Ouvrage entier respire l'amour du patriotisme & de l'humanité. M. l'Abbé de Lubersac a de l'élévation & des idées. Nous allons prendre au hasard un morceau de ces Discours, pour que nos Lecteurs puissent juger la manière dont ils sont écrits.

« Des ateliers, des manufactures en tout
 » genre & de première nécessité, nourris-
 » sent & couvrent un peuple immense, que
 » les arts, l'éminulation & la rivalité ont ar-
 » raché à l'oïveté, & par conséquent aux
 » crimes & aux mœurs atroces ; tout s'agite,
 » tout s'anime dans cette vaste partie du

» monde; chaque individu s'efforce de payer.
 » son contingent à la patrie qui le nourrit,
 » & concourt à l'état florissant qu'elle ac-
 » quiert chaque jour.

» D'autre part, le commerce, enfant de
 » l'Agriculture, se portant par une pente
 » naturelle, vers les lieux qui secondent ses
 » vûes & favorisent les travaux, a déjà
 » fait les progrès les plus rapides. Tous les
 » ports de mer de l'Europe ne sont plus
 » étonnés de voir le Moscovite fréquenter
 » ses foires, rivaliser avec les Nations com-
 » merçantes, entrer même en concurrence
 » avec les plus habiles, les plus opulens
 » Négocians.

» Bientôt Pétersbourg, Riga, Revel,
 » Cazeau, Astracan, Azoph, le disputeront
 » aux villes les plus commerçantes. Des
 » Chambres de Commerce ont été établies
 » dans les lieux qui en sont susceptibles.
 » L'on vient même d'en ériger jusques à
 » Tobolsk, capitale de la Sibérie. Constan-
 » tinople, cette orgueilleuse ville, a été
 » forcée de se prêter à l'établissement d'un
 » Consul Russe. On a fait de même dans
 » toutes les Échelles du Levant & sur les
 » côtes de la mer Noire; point d'Isle dans
 » l'Archipel & dans la mer Adriatique qui
 » ne soit en correspondance avec l'Empire
 » Russe. Un canal destiné à réunir la mer
 » Baltique à la mer Noire, à la mer Cas-
 » pienne & à la mer Glaciale, fait circuler
 » les denrées & les marchandises du centre.

» à la circonférence , & de la circonférence
 » au centre ; des travaux immenses sont en-
 » trepris pour détourner le cours de la
 » Dwina , qui , par ses irruptions , ravageoit
 » Riga & ses environs ; des digues sont op-
 » posées à ce torrent rapide , & Riga n'en
 » devient que plus florissante , que plus
 » belle , & les Citoyens qui l'habitent plus
 » tranquilles. C'est ainsi qu'après avoir op-
 » posé des digues redoutables aux passions
 » humaines , Catherine en élève contre les
 » élémens même , qu'ils ne pourront ni fran-
 » chir ni renverser. Une infinité d'autres
 » villes malheureuses , détruites par la fou-
 » dre , ou incendiées par des causes secon-
 » des que l'œil vigilant de la police ne peut
 » jamais prévenir ni arrêter , sont aussitôt
 » reconstruites des deniers du trésor de l'Em-
 » pire. O Citoyens de Toula , de Casan ,
 » de Dergebourg , de Derpt , de Stararonna ,
 » de Largopof , de Serpouchow , de Tor-
 » giok , d'Astracan , de Biolôrod & d'une
 » infinité d'autres Bourgades , c'est vous qui
 » pourriez nous dire à combien de millions
 » de roubles se moient les bienfaits que
 » votre Auguste Mère a versés dans vos
 » Contrées pour réparer les ravages que les
 » élémens ont faits sur vos habitations ! »

Le style de M. l'Abbé de Lubersac est vif
 & animé ; mais l'amour des grandes idées
 le rend quelquefois emphatique. Nous ne
 croyons pas que le goût puisse admettre cette
 phrase qu'on va lire , & qui termine son

premier Discours. Après avoir dit que la Nation Russe érigea fans doute à son illustre Souveraine un monument, un temple après sa mort, l'Orateur ajoute: " Mais que pour
 " célébrer encore avec plus de pompe la
 " gloire de cette grande Souveraine, les
 " Dieux même de l'Olympe abandonnent
 " leur séjour céleste, qu'ils se rendent au
 " portique de ce majestueux temple, qu'ils
 " y déposent à ses pieds leurs sceptres &
 " toutes les marques distinctives de leur
 " puissance, en se déclarant même ses pro-
 " pres sujets. "

Les Dieux de l'Olympe n'avoient point affaire ici. Ce n'est pas là l'éloquence vraie d'un Orateur; c'est l'enthousiasme suranné d'un jeune Poëte.

Nous ne suivrons pas l'Auteur dans la description des fêtes qu'on a données à Monsieur & à Madame la Comtesse du Nord à Chantilly, après un Divertissement Villageois exécuté devant eux à la suite de l'*Ami de la Maison*. M. Laujon leur fit chanter des Couplets. Nous allons en citer quelques-uns, tant parce qu'ils sont agréables, que parce qu'ils n'ont encore paru dans aucun Recueil ni dans aucun Journal.

Air des *Écosseuses*, ou j'aimois *Mlle du Rozier*.

T H É R È S E.

Y A CHEUX nous deux Voyageurs
 Qui plaifont à tous les cœurs;

Ça n'est pas nouveau pour eux ;
 Ce partage heureux
 S'attache à tous deux ;
 Avant d'les voir j'en doutions,
 En les voyant, j'y croyons.

LE maître & l'ère à nous tous
 En eut l'plaisir avant nous ;
 D'accord avec sa moitié,
 Il leur a marqué
 Tout plein d'amiquié.
 Il l'-s-a vus, mais moi j'les voi,
 M'v'la content' comme un Roi.

QU'EST-C' que l'plaisir d'les voir,
 Près stila d'les recevoir ?
 J'pourrions citer un Seigneur
 Dont ça remplit l'cœur
 D'un nouveau bonheur.
 Après, quand faudra s'quitter,
 Qu'à son cœur ça va coûter !

A CHAQUE pas ils doublont
 L'nombre de ceux qui l's aiment ;
 Sur ça s'ils écrivent tout,
 Quoiqt' ça fait beaucoup,
 Ils n'font pas au bout ;
 Leurs cœurs avant la saison
 Chaque jour font leur moisson.

Moi, j'crois que les chaleurs
 Formient tout l'éclat des fleurs;
 J'crois qu'ils n'v'nont nous trouver
 Que pour nous prouver
 (Ça donne à rêver)
 Qu'il naît au sein des frimats
 Des fleurs pour tous les climats.

*EXAMEN critique du Militaire François ,
 suivi des principes qui doivent déterminer sa
 constitution, sa discipline & son instruction,*
 par M. le Baron de B. A Genève, & se
 trouve à Paris, chez Cellot, Imprimeur-
 Libraire, rue des Grands-Augustins. 3
 Vol. in-8°.

LE progrès des connoissances, en rectifiant les principes, influe nécessairement sur le système des Nations. Mais en vain les cabinets politiques regardent-ils le repos combiné comme le chef-d'œuvre de leurs moyens, si les cabinets militaires n'en profitent pas pour la perfection des leurs?

Le long repos qui a suivi la dernière paix, & qui, malgré l'état actuel, peut être regardé comme durant encore pour les Troupes de terre, avoit laissé le temps de déterminer la constitution, de perfectionner la discipline, & de fixer enfin les moyens trop incertains de l'instruction militaire, toujours imparfaite.

On n'a épargné cependant ni la discussion

ni les essais. La lumière n'est sortie ni du choc des opinions ni de l'épreuve des moyens; & le militaire s'est vu partagé entre l'inutilité de l'ignorance aveugle, & le danger de la science paradoxale. Mais Frédéric, terrible à la guerre, actif dans la paix, offroit à l'Europe, fatiguée de ses succès, ou étonnée de ses moyens, l'armée la plus nombreuse & la mieux organisée. L'imitation semble facile: il a fallu adopter ou combattre; l'esprit de parti s'est emparé de toutes les classes du militaire, & l'on n'a vu éclore que des essais disparates & des ouvrages polémiques.

Dans cet état d'incertitude & de crise, le titre de l'Ouvrage que nous annonçons semble promettre & le tableau des erreurs, & l'indication des vrais principes.

Le premier Volume traite de la constitution. Sa table en renferme avec ordre tous les détails. Près des abus, se trouve toujours le correctif, indiqué souvent d'une manière très-succincte. On peut dire même que si l'Auteur ne s'est pas réservé d'étendre & de démontrer un grand nombre de ses moyens de substitution, il n'en a regardé l'indication que comme une tâche à remplir pour présenter l'ordre de la réforme. Ce reproche, si c'en est un, ne tombe pourtant point sur les Chapitres essentiels. Ceux de l'organisation & de la comptabilité présentent les résultats les plus satisfaisans; &, quoique l'Auteur ne donne pas le tableau comparatif de l'état actuel de la guerre avec celui de sa nouvelle

constitution, on pourroit assurer, ce qu'il auroit peut-être dû rendre évident, que son numéraire de 230,107 hommes, au lieu de 128,168, état actuel, seroit entretenu sans augmentation de dépense, malgré celle des appointemens des Officiers & de la solde de toutes les Troupes. Cette assertion, qui n'est qu'un paradoxe au premier apperçu, devient raisonnable & presque démontrée par tous les moyens que l'Auteur propose & discute. Dans ceux qui lui font le plus d'honneur, parce qu'ils sont entièrement neufs, il faut remarquer sur-tout le projet d'une banque militaire, qui, déchargeant le Roi du poids énorme des pensions, toujours abusives par leur excès ou par leur distribution, assureroit, par une retenue que l'augmentation des traitemens ne rendroit point onéreuse, un état de fortune à la longueur & à l'activité des services. L'Auteur fixe cette retenue à un cinquième des appointemens; elle s'accroîtroit de l'intérêt successif; & au moment de la retraite de chaque Officier, la moitié de son capital ainsi formé lui seroit payée comptant; en cas de mort, à sa veuve ou à ses enfans; l'autre moitié lui formeroit une rente viagère à dix pour cent. Les calculs de l'Auteur prouvent que l'Officier particulier, après un service de 30. ans, & un avancement progressif d'ancienneté, recevrait une somme de 10,956 liv. 3 sols 6 den. & jouiroit d'une pension de 1,035 liv. 12 s. 4 den. Un Lieutenant-Général employé, & parvenu

parvenu à ce grade par une marche prise pour terme moyen, recevroit à 61 ans, un capital de 131,201 liv. 10 sols, & une pension de 13,120 liv. 3 sols; ce qui excède le traitement actuel d'un Maréchal de France. Ce projet, fait pour exciter l'enthousiasme, donneroit enfin à la profession des armes, que la constitution nationale assigne exclusivement à la classe de l'État la plus distinguée & la moins riche, une consistance nécessaire pour la soutenir.

Le Chapitre Discipline est sagement écrit. L'Auteur cherche plutôt les causes des désordres que les moyens de les punir. Le but de la législation est de les prévenir; & la difficulté de perfectionner le code pénal annonce toujours l'insuffisance ou le vice de la constitution. Il en faut un pourtant; l'Auteur cherche à le déterminer. Ce Chapitre tient nécessairement à une grande discussion morale. L'Auteur combat ouvertement les principes actuels. Quoique les siens nous paroissent fondés sur de grandes vûes d'humanité & d'harmonie générale, nous n'entreprendrons pas de décider une question aussi délicate.

Le premier Volume est terminé par le projet d'une Académie Militaire; établissement bien desirable s'il pouvoit faire naître d'ordre dans les discussions, ramener par-là aux vrais principes, développer les talens qui sont étouffés par le défaut d'émulation, & fournir les moyens de discerner

N^o. 41, 12 Octobre 1782. D

le vrai mérite pour le récompenser en l'employant.

Les second & troisième Volumes, qui forment la seconde Partie de l'Ouvrage, traitent de la formation, des manœuvres & de l'instruction des différentes armes. L'Auteur commence par l'Infanterie; il adopte l'ordre François préférablement à l'ordre Prussien.

Il est certain que ni l'ordre profond ni l'ordre mince ne peuvent être exclusifs. Que l'un soit généralement préférable, il n'en est pas moins vrai que les circonstances particulières obligeront à employer l'autre. « Il » l'est donc aussi que, pour avoir le système » de manœuvre le plus complet, il faut » trouver les moyens de passer avec le plus » d'ordre & de célérité possibles de l'ordre » mince à l'ordre profond, & de l'ordre » profond à l'ordre mince. »

Décidé pour l'ordre François, l'Auteur y plie l'organisation de l'Infanterie. Il passe ensuite aux détails de l'instruction du Soldat; & s'il y présente des idées neuves qui auroient besoin d'être discutées & vérifiées avec soin, il faut convenir qu'on y trouve beaucoup de réflexions trop négligées, quoique les aperçus en soient très justes.

La Cavalerie, dénomination générique sous laquelle l'Auteur comprend les différentes Troupes qui composent cette arme, (car il n'entre point dans les détails particuliers aux Troupes légères,) y est traitée, quant aux manœuvres, avec plus de soin

encore que l'Infanterie. Tout le troisième Volume est consacré à développer les détails d'instruction des hommes & des chevaux. Le Chapitre douzième, qui le commence, renferme une théorie de l'équitation aussi satisfaisante qu'elle est neuve. L'Auteur n'est pas seulement Écuyer, il est Écuyer Militaire. Il rejette tout-à-fait les airs élevés des manèges, & se bornant aux allures naturelles & à quelques souplesses nécessaires, il dépouille le charlatanisme d'une nomenclature recherchée, il ne veut former que le cheval utile, & il détermine la progression de son instruction comme de celle du Cavalier. Tous ces détails ne laissent rien à désirer quant à l'ordre, à la précision & à la justesse de l'ensemble.

L'Ouvrage est terminé par la Table des Ordonnances à faire pour se conformer au système général. Si le tableau en paroît effrayant par le nombre, qu'on songe à toutes celles qui ont été faites sur chacun des objets relatifs au Militaire, pour former & détruire, pour rétablir afin de changer encore, & l'on concevra le besoin d'en voir sortir à la fois assez pour établir un ordre quelconque, mais tel au moins qu'il puisse s'améliorer par la permanence.

Cet Ouvrage doit nécessairement éprouver des contradictions, & donner lieu à des discussions nombreuses. Si l'on y met le même ordre & la même sagesse que nous louons dans l'Auteur de cet Examen, il aura

le mérite d'avoir produit une révolution dans la Littérature Militaire, en éclairant une marche systématique par embarras, & polémique sans fruit.

AMINTE, Pastorale du Tasse, suivie d'un Intermède. Nouvelle Traduction en vers, avec le texte. A Londres, & se trouve à Paris, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

L'AMINTE du Tasse est à peu-près aussi connu que *il Pastor Fido*. Il parut sur le Théâtre de Ferrare en l'année 1573. Le nouveau Traducteur a joint à cette Pastorale un des Intermèdes que l'Auteur avoit composés, & qui n'ont paru que dans ses Œuvres Posthumes. Il ne s'agit point ici d'analyser une Pièce qui est très-connue, qui d'ailleurs étant dénuée d'action, brille bien plus par les détails que par l'ensemble. Nous devons nous borner à faire connoître la manière du Traducteur. Sa Traduction est exacte & sans paraphrase. Nous aurions désiré qu'il eût soigné davantage son style, quoique la liberté du dialogue rende le Lecteur moins sévère sur les négligences. On est d'autant plus en droit de l'exiger, qu'il prouve souvent à travers ses négligences qu'il peut écrire avec agrément.

Daphné dit à sa compagne Silvie, qu'elle veut attendrir en faveur d'Aminte :

Mais au moins répons-moi, si tout autre Berger

Sous tes loix en ce jour s'offroit à s'engager,
Seroit-il accueilli de la même manière ?

S I L V I E .

J'accueillerois ainsi tout Berger suborneur,
Jaloux de tendre un piège à la pudeur rébelle,
Qu'il te plaît de nommer amant tendre & fidèle,
Et que j'appelle un ennemi trompeur.

D A P H N É .

Crois-tu que le belier, sous un air de candeur,
De la douce brebis est l'ennemi perfide ?
Que le taureau, brûlant d'une invincible ardeur,
De la belle génisse est le persécuteur ;
Et que le tourtereau, lorsque l'amour le guide,
De sa tendre moitié conspire le malheur ?

Crois-tu que la saison nouvelle,
Qui, s'offrant chaque jour plus riante & plus belle,

Invite au doux plaisir d'aimer

Tout être qui respire & naît pour s'enflammer,
Soit un temps de discorde & de haine cruelle ?
Ne vois-tu pas plutôt qu'un sentiment flatteur
Fait éclore en tous lieux la joie & le bonheur ?
Contemple ce pigeon, avec quel doux langage
Il flatte en caressant l'objet de son amour ;
Entends le rossignol, qui, d'ombrage en ombrage,
Va chantant ses ardeurs aux échos d'alentour ;

Ne fais-tu pas que la froide vipère,
Lorsqu'un secret penchant l'entraîne au fond des bois,
Dépose le venin de sa dent meurtrière ?

D iij

Les tigres, de l'amour reconnoissent les loix,
 Et le lion superbe est soumis à sa voix.
 Et ton farouche orgueil encor plus inflexible,
 De tous les animaux surpassant la fureur,
 Sans pitié lui refuse un asyle en ton cœur !
 Mais, que dis-je, le tigre & le lion terrible,
 Animés pour sentir & goûter le bonheur ?
 Au doux plaisir d'aimer l'arbre même est sensible.
 Vois avec quelle force & par combien de nœuds
 La vigne se marie au pampre tortueux !
 Le hêtre tendrement soupire pour le hêtre,
 L'orme s'unit à l'orme, & le saule champêtre
 Incline ses rameaux vers le saule amoureux, &c.

Nous allons finir par un morceau de dialogue piquant & d'un tour heureux, entre Aminte & Tircis, son ami. Il faut, dit Tircis, te conduire en homme de courage.

A M I N T E.

Quel courage ? Et qui doit en éprouver l'effet ?

T I R C I S.

Dis-moi : si ta Sylvie, au sein d'un vaste ombrage,
 Ceint d'énormes rochers & de lacs entouré,
 Habitoit des lions le repaire sauvage,
 Vers cet affreux séjour irois-tu de plein gré ?

A M I N T E.

J'irois, n'en doute pas, d'un air plus assuré,
 Qu'une jeune Bergère aux danses du village.

T I R C I S .

Si d'un tas de brigands , armés pour l'égorger,
Elle étoit investie, en dépit du danger ,
Irais-tu la ravir à leur rage homicide ?

A M I N T E .

J'irois d'un pas plus prompt & plus léger
Que le cerf altéré vers la source limpide.

T I R C I S .

Il faut montrer encor plus d'intrépidité.

A M I N T E .

Eh bien , je franchirois l'impétuosité
Des immenses torrens , quand les neiges fondues ,
Amoncelant leurs ondes confondues ,
Précipitent leur cours au sein des vastes mers ;
A travers mille feux , j'irois jusqu'aux enfers
Rejoindre mon amante au milieu des ténèbres ;
Si pourtant les enfers , dans leurs gouffres funèbres ,
Pouvoient ensevelir tant de charmes divers.
Dis-moi donc maintenant ce qu'il faut entreprendre.

T I R C I S .

Écoute , Aminte.

A M I N T E .

Achève promptement :

T I R C I S .

Sans voile & sans témoin , Silvie au bain t'attend ,
Auras-tu bien la force de t'y rendre ?

D I V

SPECTACLES.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Vendredi 27 Septembre, on a représenté, pour la première fois, *le Diable Boiteux*, ou *la Chose Impossible*, Opéra-Comique en un Acte, en prose & en vaudevilles.

Le titre de ce petit Ouvrage rappelle d'abord le Conte plaisant, mais un peu graveleux, du bon Jean La Fontaine; cependant l'action de l'Opéra-Comique n'a aucune ressemblance avec celle du Conte, & le but en est absolument différent. Chez La Fontaine, le Diable consent à rendre un amant heureux, à condition que celui-ci, loin d'obéir au Diable, saura le faire obéir, en lui donnant à toute heure, & sans nul retardement, de nouveaux ordres à exécuter; faute de quoi, son corps & son âme appartiendront à Satan. Un ordre, dont l'exécution est impossible, rompt le pact & rend l'amant libre. Ici, c'est toute autre chose. Le Diable Boiteux est l'Amour déguisé. Il est le protecteur d'un jeune homme qui n'a pas encore pu obtenir la main d'une maîtresse qu'il idolâtre. Il lui permet de donner carrière à ses desirs, de former tous les vœux qu'il lui plaira, & s'engage à les accomplir;

mais il ajoute qu'il ne peut épouser sa maîtresse qu'après avoir demandé une chose décidément impossible. Le jeune amant forme plusieurs souhairs ; ils sont accomplis sur le champ. Il demande pour sa maîtresse le plus beau bouquet qu'il soit possible d'imaginer ; tout à-coup il en paroît un , composé de trois belles roses unies à trois lys superbes. Il demande un plus beau bouquet encore : *c'est la chose impossible*. Il obtient la main de sa maîtresse.

Cette bagatelle est de M. Favart le fils. Elle est recommandable par la fraîcheur & la grâce des pensées , par l'heureux choix des airs & par la coupe facile des vaudevilles , où la langue , toujours respectée , ajoute encore un prix au charme des madrigaux & à la finesse des épigrammes qui les terminent. L'intrigue est peu de chose , & l'intérêt existe seulement dans l'allégorie des roses & des lys ; mais un intérêt de cette nature est toujours puissant sur les cœurs François.

VARIÉTÉS.

SUR le passage de Mercure devant le Soleil en 1782.

LES Astronomes n'ont observé jusqu'ici que trois fois Mercure sur le disque du Soleil. Ces observations sont curieuses & utiles pour l'Astronomie , & il est bon d'avertir les Astronomes & les Amateurs , sur-tout ceux qui habitent les Provinces méridionales ; car à Paris , au mois de Novembre , il est for-

D v

douteux que l'observation puisse réussir à cause des mauvais temps, suivant les Tables de M. de la Lande, qui ont été parfaitement d'accord avec ses derniers passages; on verra celui-ci tout entier à Paris; le commencement de l'entrée sera le 2 Novembre, à deux heures cinquante-cinq minutes du soir, & la fin de la sortie à quatre heures vingt-huit minutes, c'est-à-dire, neuf minutes avant le coucher du Soleil.

L'entrée se fera douze degrés à gauche du vertical du Soleil dans la partie supérieure, ou à droite en bas dans les lunettes qui renversent. Comme Mercure n'a que douze secondes de diamètre, il ne pourra se voir que dans des lunettes d'approche; mais il n'est pas nécessaire qu'elles grossissent beaucoup.

LETTRE de M. Allemand à M. de la Lande, de l'Académie des Sciences.

IL est étonnant, Monsieur, que dans l'annonce que vous avez faite, dans le Journal des Savans du mois d'Avril dernier, d'une Carte des rivières & d'un Mémoire sur la même matière, de M. de Vauban, vous approuviez si facilement la critique qu'a faite M. de Fourcroix de la communication de la Meurthe avec la Brusch, dans ses Notes à la suite du Mémoire de ce célèbre Maréchal de France. J'ai indiqué cette jonction dans mon Traité préliminaire de la Navigation intérieure (1) d'après les probabilités que nous donne la Carte de l'Académie, que M. de Fourcroix invoque pour en démontrer l'impossibilité, & d'après M. de Bilstein, Auteur d'un Essai sur la Navigation Lorraine, d'un Mémoire

(1) Chez L. Cellot, Imprimeur-Libraire, rue des grands Augustins.

sur les Canaux de France, & d'un Essai sur les deux Duchés, relativement à l'Agriculture, au Commerce, &c. dont vous ne nous parlez point dans votre Ouvrage, que vous appelez *le grand Traité des Canaux*.

Voici comme s'exprime cet Auteur dans son Essai sur la Navigation intérieure de son pays, p. 138 & suiv. « Le Rhin est la rivière la plus intéressante à la France pour ses opérations militaires. Il est donc infiniment à souhaiter de pouvoir y communiquer ses rivières directement sans quitter son territoire (1); elle le peut par la Moselle ou par la Meurthe; elle le peut par l'une & par l'autre; mais il faut premièrement supposer qu'elles sont rendues navigables, d'où l'on voit de plus en plus la chaîne de ces établissemens. On n'exécutera pas néanmoins la jonction par les deux rivières; l'une & l'autre a ses grands avantages, sur lesquels je ne décide pas, ne voulant qu'indiquer.

La Moselle peut, dès sa source, être jointe au Rhin par Tannes & Ensisheim sur l'Ill, laquelle se jette dans le Rhin à Strasbourg.

La Meurthe peut être jointe au Rhin par la Sarre au dessus de Salm, éloignée de la Brusck d'une lieue & demie (2). La Brusck se jette dans l'Ill, & l'Ill dans le Rhin; la distance est petite, Salm n'étant qu'à huit lieues de Strasbourg. La petite rivière de Vesouze qui passe à Turckstein & à Blamont, & se

(1) Cette réflexion, qui paroît des plus sages, est contre l'opinion de M. De la Lande, qui pense qu'on doit opérer la jonction du Rhône avec le Rhin sur le territoire Genevois & Suisse.

(2) La Carte de l'Académie donne quatre mille toises; même distance à-peu-près, & la Carte des rivières dont M. de Faurcroix fait l'éloge, donne dix mille toises d'une rivière à l'autre; cette erreur surprend encore moins qu'une multitude d'autres. Comment se peut-il qu'elles aient toutes échappé à l'œil pénétrant du célèbre Astronome?

jette dans la Meurthe, peut aider cette communication & par-là encore celle de la Sarre à la Meurthe. »

Cette jonction nous est donc présentée par M. de Bilibstein non-seulement comme probable, mais encore comme très-praticable, & devant être la continuité d'une grande navigation qui intéresse en général le Royaume; je n'ai pas hésité de me décider pour ce dernier seuil, qui va droit au but principal, Strasbourg. Voici ce que j'en dis en parlant de l'Alsace, pag. 80 de mon Ouvrage, qu'il ne manqueroit plus à cette Province, au moyen des communications ouvertes à la Lorraine vers la Capitale & les Ports du Royaume, *que d'établir celle de la Brusck avec la Meurthe par un canal dérivé de cette première du côté de Salm, pour aboutir à la dernière par la Vesouze au-dessous & près de Lunéville.* Cette simple indication d'une partie du seuil du côté de la Meurthe, sans désigner précisément la partie depuis la Brusck jusqu'à la Vesouze, ne pouvoit pas fournir matière à une critique raisonnable, parce qu'il faut nécessairement connoître tout un plan pour le discuter pertinemment; cependant M. de Fourcroix n'a pas laissé que de condamner le mien au sujet de cette communication, quoiqu'il n'en connût que très-imparfaitement une partie.

D'ailleurs, est-ce avec des conjectures, des assertions hasardées, des notions prises sur la Carte de l'Académie, que ce Militaire dit être encore moins exacte dans les montagnes qu'ailleurs, qu'il a prétendu démontrer l'impossibilité de cette jonction par la Vesouze, & que vous avez pu, Monsieur, affirmer que cette critique étoit judicieuse? C'est avancer des faits dont on n'a aucune certitude; car vous n'avez, non plus que M. de Fourcroix, envoyé des gens experts dans les Mathématiques, l'Hydraulique & les Nivellemens, le graphomètre, le compas, la toise, le jalon à la main, pour vérifier les

points indiqués , & fixer ceux qui rendent l'exécution praticable , la seule autorité avec laquelle vous auriez pu raisonnablement attaquer mon assertion; c'est avec des faits authentiques que l'on combat les opinions d'autrui, & non avec des conjectures qui ne décident rien.

Je vais, Monsieur, vous démontrer la probabilité de pouvoir opérer la jonction de la Brusck avec la Meurthe par la Vesouze. J'ai dit qu'on le pouvoit du côté de Salm, sans ajouter que cela se pût directement par la Vesouze; ainsi, quand M. de Fourcroix a cru en avoir reconnu l'impossibilité directement par la haute Vesouze ou par ses affluens de la rive gauche, pourquoi ne pas daigner jeter les yeux sur ceux de la rive droite qui avoisinent les eaux de la Sarre, n°. 142 de la Carte qu'il cite, & en même-temps sur des affluens de la Brusck, n°. 162 *ibid.* qu'il cite aussi; alors il auroit certainement vu la probabilité de pouvoir l'opérer non-seulement par la Sarre & la Vesouze, mais encore par cette première & le Sanon, autre affluent de la Meurthe, prise du bout de l'étang de Richecourt à celui de Ketzin, d'où sort un ruisseau qui tombe dans la Sarre. On le peut encore par la Seille, un des affluens de la Moselle, au moyen de plusieurs étangs ou lacs qui sont entre Dieuze & la Sarre, à une très petite distance les uns des autres; & en dérivant ensuite de la Seille au point de Nommeny, un Canal d'une lieue & demie ou environ pour aboutir à la Moselle à Pout-à-Mousson, on mettroit cette grande navigation presque en droite ligne vers les communications projetées pour joindre la Saône, la Marne, la Seine & l'Escaut; ce seuil paroît d'autant plus avantageux, que la Seille a été rendue navigable (1) jusqu'à Dieuze; mais

(1) On ne doit point à ce sujet avoir égard à la Carte

fixons - nous au seuil critiqué de la Vesouze.

Aniderhoff est un vallon sur la rive gauche de la Sarre, par lequel il paroît facile de diriger un Canal, soit vers le ruisseau d'Herbas, soit vers l'étang où prend naissance le ruisseau de Richeval, deux des affluens de la Vesouze ; la distance de leurs eaux de celles de la Sarre n'est que de trois cent toises, n°. 142 de la Carte citée par M. de Fourcroix. Voilà certainement une très grande probabilité de pouvoir opérer la communication par la Vesouze de la Meurthe avec la Sarre, par laquelle on parvient au point de partage. Il s'agit maintenant de voir s'il y a de la probabilité à pouvoir établir la communication de la Brusck avec la Sarre.

Sur les confins du comté de Salm, du pays Messin & de la Province d'Alsace, dans les bois de Saint-Quirin, au Sud-Ouest des maisons des Gardes, n°. 162 de la Carte citée par M. de Fourcroix, est un ruisseau assez considérable, dont la source n'est éloignée de celles de la Sarre & de la Zorne, affluent de cette première, que de trois cent cinquante toises, & qui se jette dans la Brusck à Netzembach, à quatre mille toises seulement de la Sarre & de la Zorne, & à huit mille quatre cent toises de Moïsheim, d'où la Brusck est navigable jusqu'à Strasbourg au moyen d'un Canal de quatre lieues, de vingt-quatre pieds de largeur, sur huit de profondeur, construit sous Louis XIV.

Dans le même canton, n° ibid de la Carte, est un second ruisseau un peu plus au Nord & plus considérable que le premier ; qui prend sa source à l'Ouest du Château de la Muraille, à quatre cent

des rivières qui indique le contraire, & qui est généralement infidelle sur ces indications, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre.

toises seulement des sources de la Zorne, & qui, grossi dans son cours de plusieurs autres ruisseaux, tombe dans la Brusck à Nider-Hatlach, à quatre mille toises environ de la première, & pas plus de quatre mille neuf cent toises de Molsheim, où l'on trouve le Canal de ce nom; de manière qu'à partir du point de partage entre les sources de la Zorne & celles de ce dernier affluent de la Brusck, il n'y auroit que huit mille neuf cent toises environ de canal à faire pour joindre celui de Molsheim, beaucoup moins que par le premier affluent; ainsi, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait aussi la plus grande probabilité de pouvoir établir la communication de la Brusck avec la Sarre, & que ces deux ruisseaux ne paroissent plus convenables à tous égards pour opérer entièrement la jonction de la Brusck avec la Meurthe, que celui qui avoisine la plaine & qui tombe dans la haute Brusck à Schirmeck, dont parle M. de Fourcroix pour cette opération. Ce ne peut être que par l'un ou l'autre de ces deux ruisseaux que M. de Bilislein a entendu établir la communication de la Brusck avec la Sarre, & de celle-ci communiquer à la Vesouze. Il n'y a donc rien d'étonnant que j'aie dit que cela se pouvoit du côté de Salm, puisque les sources de la Sarre, de la Zorne & des deux affluens de la Brusck dont il s'agit, avoisinent ce comté.

Il n'est plus question que d'examiner la probabilité du magasin d'eau nécessaire au point de partage pour fournir au Canal des deux côtés. On vient de voir que dans les bois de Saint-Quirin & aux environs, n°. 162 de la Carte, les sources de la Sarre, celles de la Zorne & des deux affluens que nous avons adoptés pour opérer cette importante communication, se touchent presque, ce qui annonce une abondance d'eau à ce point de partage. Voilà donc une

très - grande probabilité de la quantité d'eau suffisante pour alimenter cette navigation.

La hauteur des vagues (1) au point de Sainte-Marie-les-Mines, n°. 163 de la Carte, objection que nous fait M. de Fourcroix, on ne peut en tirer aucune conséquence pour la hauteur que peuvent avoir celles dans lesquelles nous indiquons la communication de la Meurthe avec la Brusch, nos 142 & 162 de la Carte, qui sont à huit lieues & demie de distance des vagues de Sainte-Marie-les-Mines. Dans les chaînes de montagnes de tous les pays, il y a des inégalités considérables & même des interruptions qui succèdent souvent aux parties les plus élevées, laissant au bas de la montagne un passage libre au cours des eaux, & la facilité de pratiquer des routes peu au-dessus du niveau du plat pays : d'ailleurs, les rivières naissent-elles précisément aux sommets des montagnes pour y désigner un point de partage, & de-là fixer la pente que l'on a à racheter dans la longueur d'un canal ? Qu'a encore de commun avec un canal, que trois pieds de pente aux eaux courantes en forment un torrent, lorsqu'il n'est point question de rendre une rivière navigable de son fond, & qu'il ne s'agit que de la construction d'un canal où l'on rachette aisément, par des écluses, la pente qui peut s'y trouver ?

Ce qui prouve toujours plus, que cette critique & votre sanction ne sont étayées que de conjectures & d'affertions hasardées, c'est que Mutzig n'est point à-peu-près au niveau de Strasbourg, comme le dit M. de Fourcroix, affertion que vous rapportez, puisque Molsheim, qui est neuf cent toises environ au-dessous de Mutzig, est plus de quatre-vingt-quatre pieds au-dessus du niveau de cette

(1) Sept cent pieds au dessus du niveau de Strasbourg suivant l'Abbé Chappe.

Capitale, comme le prouve le rachat de quatre-vingt-quatre pieds de pente par des écluses au canal de Molsheim. (Busching, Tome IV, p. 419). Je crois, Monsieur, que vous devez être pleinement convaincu de votre trop d'empressement à dire que la critique de M. de Fourcroix étoit judicieuse, d'autant plus que si elle l'étoit à mon égard, elle le seroit de même à votre sujet, relativement à plusieurs opérations que vous indiquez, dont la possibilité n'est étayée que des mêmes autorités que j'ai employées pour faire croire praticable non-seulement la communication de la Brusck avec la Meurthe, mais encore quantité d'autres opérations.

Au reste, il est bien étonnant qu'au lieu de daigner faire connoître au Public les objets que vous lui avez annoncés dans cette occasion, entr'autres, l'intéressant Mémoire de M. de Vauban, vous ne vous soyez attaché qu'à rapporter en entier la critique de la communication de la Brusck avec la Meurthe : quels que soient les motifs de cette prédilection, ils devoient céder à l'intérêt qu'avoit le Public dans l'Extrait de ce premier Mémoire. Si la critique à laquelle il a donné lieu avoit pu blesser mon amour-propre, j'aurois été amplement dédommagé en reconnoissant mes moyens pour l'extension de la Navigation intérieure, dans ceux du grand Vauban !

J'ai l'honneur d'être, &c.

ALLEMAND, de l'Académie de Marseille,
 Conservateur général de la Navigation
 intérieure, ancien Conservateur des
 Forêts de l'Isle de Corse.

P R O S P E C T U S .

Essai sur l'Art de vérifier les Miniatures peintes dans des Manuscrits depuis le quatorzième jusqu'au dix-septième siècle inclusivement, de comparer leurs différens styles & degrés de beautés, & de déterminer une partie de la valeur des Manuscrits qu'elles enrichissent.

TEL est le titre d'un *in-folio* orné de vingt-six
 • Planches gravées au simple trait, imprimées en
 • encre foible, & peintes en or & en couleurs, de la
 • manière la plus ressemblante à autant de minia-
 • tures que M. l'Abbé Rive a choisies dans diffé-
 • rens Manuscrits exécutés avec la plus grande ma-
 • gnificence en Europe, pour divers Souverains ou
 • très-hauts & très-puissans Seigneurs, dans les
 • quatorzième, quinzième, seizième & dix-septième
 • siècles: tel est, disons-nous, le titre d'un Ou-
 • vrage essentiel & lumineux dont M. l'Abbé Rive
 • vient de publier le Prospectus.

Cet Ouvrage remplira certainement tout ce que le Prospectus annonce, & tout ce que son titre promet. L'érudition immense de son Auteur & son exactitude scrupuleuse, le choix de ses autorités sont des garans plus que capables de nous donner des espérances. Ce Recueil, dont le genre étoit jusqu'aujourd'hui parfaitement inconnu, nous est nécessaire. Il nous importe sans doute de n'être point la dupe du charlatanisme des vendeurs de manuscrits prétendus originaux. Il nous importe de tenir dans nos mains le cachet de chaque siècle, & de pouvoir en reconnoître l'empreinte dans tous les manuscrits qu'on nous présentera. On sent que

fans des secours nombreux & une connoissance bibliographique très-étendue, il est impossible d'avoir ce cachet. M. l'Abbé Rive a su le trouver, & vient de nous le présenter. A ce mérite, le nouveau Recueil en joint un autre qui sera aisément apperçu. Il nous offre la parure, le vêtement de quatre siècles, & nous montre quels étoient leurs goûts dominans. Sous ce point de vûe son travail devient encore plus précieux; il fournit un supplément aux monumens de la Monarchie Française du Père Montfaucon. L'Auteur répond d'avance à la question qu'on pourroit lui faire; pourquoi il n'a pas remonté plus haut? — Les miniatures, dit-il, sont affreuses depuis le dixième jusqu'au quatorzième siècle. On peut l'en croire. Les Savans ne pourront qu'être satisfaits d'appercevoir dans cette Histoire abrégée, une association suivie de la Peinture & la Calligraphie (ou Art d'écrire les manuscrits) depuis Varron, le plus savant des Romains jusqu'à nous. Cet abrégé est neuf, & doit être aussi intéressant que curieux.

L'exécution de cet Ouvrage sera très-soignée, & réunira la beauté du papier, la beauté des caractères à la fidélité & à la pureté des Gravures. L'Auteur a choisi parmi plus de douze mille miniatures les vingt-six dont il donne les copies. Sa Collection doit l'emporter sur le Recueil de Montfaucon par le choix des miniatures, la variété des sujets, leurs oppositions de siècles, de styles & de costumes, & sur les plus beaux manuscrits qu'on conserve en Europe. Ce Recueil doit *contenir une balance bibliopolitique qui apprendra à estimer*, dit M. l'Abbé Rive, *le surplus de la valeur que des miniatures semblables à celles qui y sont gravées donnent aux manuscrits qu'elles embellissent*. Ce Livre sera un monument de Bibliothèque pour les Souverains & les Amateurs qui se piquent de posséder des curiosités calligraphiques d'un genre unique, & un manuel pour les Libraires

qui desirerent s'instruire de la valeur des manuscrits ornés de miniatures qui leur tombent sous la main. L'Auteur promet de donner deux descriptions des manuscrits dont il a emprunté ses Planches. L'une, qu'il appelle calligraphique, exposera la manière dont chacun d'eux est calligraphié; l'autre, à laquelle il donne le nom de bibliographique, en détaillera le contenu. Cette manière de décrire les Livres, soit manuscrits, soit imprimés, est neuve & de la plus grande utilité.

Conditions de la Souscription.

Il n'y aura que quatre-vingt Exemplaires de ce Recueil. M. l'Abbé Rive promet à ses Souscripteurs de n'en pas tirer un plus grand nombre, & de ne jamais en faire une seconde Édition. La manière avec laquelle il contracte cet engagement est digne d'être rapportée. Pour constater, dit-il, « qu'il n'y » en aura que quatre-vingt Exemplaires, & détruire » tout soupçon de fraude dans l'esprit du Public, » j'écrirai à la fin de chaque Exemplaire 1, 2, 3 » (jusqu'au quatre-vingt inclusivement). Exem- » plaire délivré à M.... tel jour & tel mois. J'ac- » compagnerai ce certificat de ma signature. On » ne verra aucun Exemplaire sans ce certificat, ou » dont le numéro soit double & excède le nombre » auquel j'ai fixé mon tirage. Je ne ferai jamais » aucune autre Édition du même Ouvrage; c'est » un engagement sacré que je contracte avec le » Public; par-là, il n'y a aucun Gouvernement qui » n'ait le droit de prohiber la réimpression que je » voudrois en faire en quelque lieu de l'Europe que » j'eusse le front de l'entreprendre. »

M. l'Abbé Rive ne parle point dans son Prospectus du sort de ses cuivres après sa mort; mais nous savons qu'il a eu l'honneur d'en faire hommage au Roi pour son Cabinet de Versailles.

Après le tirage des Exemplaires, ils seront dorés & déposés dans ce Cabinet pour y servir de monument littéraire à la Postérité, & de preuve authentique du respect inviolable de l'Auteur pour ses engagements.

La souscription de-cet Ouvrage est de vingt-cinq louis qu'on paye d'avance. Comme les cuivres sont gravés, & que les modèles de peinture sont achevés, cette avance est indispensable pour accélérer dans le court espace donné, la main des Artistes qu'il faut payer comptant.

Cette souscription ne sera ouverte pour la France que jusqu'au premier Novembre prochain ; eile ne sera fermée pour les Étrangers qu'au premier Janvier 1783.

Ceux qui n'auront pas souscrit payeront ce Recueil quarante louis.

Chaque Souscripteur recevra dans l'espace d'un an, à dater du jour de sa souscription, l'Ouvrage en entier. Il recevra les treize premières Planches peintes dans les six premiers mois, & les treize autres avec le Discours dans les six suivans.

A peine le Prospectus avoit été publié, que le Roi, la Reine, Monsieur, Madame & Madame Comtesse d'Artois se sont empressés d'honorer l'Auteur de leur souscription. Ce Prospectus forme un *in-12* de 70 pages imprimé par Didot avec les anciens types de Garamont, qui fut un des plus habiles Fondateurs de caractères qu'il y ait eu à Paris depuis le commencement du seizième siècle. Quoique ces types soient fondus depuis plus de deux cent soixante ans, ils acquièrent tous les jours une nouvelle beauté. Le papier est un des plus beaux qu'on fabrique en France. Le corps du Prospectus est d'environ 23 pages; le reste est en Notes, qui sont toutes ou instructives ou curieuses.

Ce Prospectus se vend chez l'Auteur, rue du Cherche-Midi, vis-à-vis celle du Regard ; & chez

Esprit, Libraire, au Palais Royal. Prix, 1 livre 10 sols. On n'en a tiré qu'un très-petit nombre d'Exemplaires, & il n'en reste presque plus. Nous invitons nos Lecteurs à se procurer cette Brochure intéressante, qui les mettra en état d'apprécier le travail de M. l'Abbé Rive.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

LE Sieur Desnos, Ingénieur - Géographe & Libraire du Roi de Danemarck, à Paris, rue S. Jacques, au Globe, annonce à MM. les Libraires & autres Commerçans du Royaume & des Pays étrangers, qu'il vient de mettre en vente une nombreuse Collection d'Almanachs nouveaux pour l'année 1783, très-bien conditionnés & utiles à tous les états, ornés de Cartes Géographiques & autres, dont la plupart composés de Romances, Chançons, Vaudevilles des meilleurs Auteurs en ce genre, sont ornés de douze Estampes, tous reliés en maroquin avec des tablettes économiques, perte & gain, & fermés d'un stylet pour y écrire. Prix, 4 livres 10 sols, & 5 liv. rendus franc de port par-tout le Royaume.

Le Sieur Desnos en distribue gratuitement le Catalogue, ainsi que l'Analyse desdits Almanachs, petite Brochure d'environ cent pages, où l'on donne une idée de chacun pour déterminer le choix du Public ou de l'Acheteur. Il fera une remise honnête aux Personnes qui s'adresseront directement à lui pour ses Almanachs, suivant le nombre qui lui en sera demandé, & il expédiera aussi-tôt chaque demande par la voie qui lui sera indiquée, pourvu que ceux à qui il la remettra soient chargés d'en répondre. Les lettres non affranchies ne seront point reçues. — *L'Anacréon en belle humeur, ou le plus joli Chançonniier François*, dont la quatrième Partie

vient de paroître chez le même Libraire, doit, par le genre & le choix des Pièces, plaire à un grand nombre de Lecteurs. Il en paroîtra une Partie tous les troism ois.

Précis de l'Art des Accouchemens en faveur des Sages-Femmes & des Éléves en cet Art, par M. Chevreul, Docteur en Médecine, Maître en Chirurgie à Angers, Démonstrateur en l'Art des Accouchemens, & Inspecteur général des Cours d'Accouchemens de la Généralité de Tours. A Angers, de l'Imprimerie de C. P. Mame, Imprimeur de MONSIEUR, rue S. Laud; & se trouve à Paris, chez P. F. Didot le jeune, Imprimeur de MONSIEUR, quai des Augustins, in-12. Prix, 2 liv. broché.

Mémoire sur l'ancienne ville de Tauroentam; Histoire de la ville de la Ciotat; Mémoire sur le Port de Marseille; par M. Marin, de plusieurs Académies, Censeur Royal, Lieutenant Général au Siège de l'Amirauté de la Ciotat. A Avignon; & se trouve à Paris, chez Leclerc l'aîné, Libraire, quai des Augustins; à Marseille, chez Jean Mossy, Imprimeur du Roi, & chez Sube & Laporte, Libraires, in-12. Prix, 2 liv. 8 sols broché.

Médecine des animaux domestiques, renfermant les différens remèdes qui conviennent pour les maladies des chevaux, des vaches, des brebis, &c. &c.; par M. Buc'hoz, Auteur de différens Ouvrages économiques, in-12. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, la première porte-cochère au-dessus du Collège d'Harcour. Prix, 1 liv. 16 sols.

Histoire des Campagnes de Henri de la Tour d'Auvergne, Viscomte de Turenne, en 1672, 1673, 1674 & 1675, écrite d'après les Dépêches du Maréchal de Turenne (communiquées par la Maison de Bouillon) la Correspondance de Louis XIV, de ses Ministres, & beaucoup d'autres Mémoires authentiques;

enrichie d'un grand nombre de Plans & Cartes Topographiques nécessaires pour l'intelligence des marches, campemens, batailles, sièges & mouvemens des armées, divisée en deux Parties *in-folio*, dédiée & présentée au Roi; par M. le Chevalier de Beaurain, Pensionnaire Géographe de Sa Majesté. On trouve cet Ouvrage chez l'Auteur, rue Gît-le-Cœur, la première porte-cochère à droite par le quai des Augustins. Le Prospectus de cet Ouvrage sera communiqué aux Personnes qui le désireront. Prix, 96 liv.

Lamy, Libraire, quai des Augustins, annonce qu'il vient de recevoir de l'Étranger plusieurs Exemplaires des Livres suivans: *Mémoires de l'Académie de Berlin depuis son origine jusqu'à ce jour*, 10 Vol. *in-4°*. (on sépare les Volumes.) — *Analyses des Coutumes de Lorraine*, 1782, *in-4°*. — *Edits de Lorraine*, 1782, Tome XIV, *in-4°*. — *Coutumes de Normandie*, 2 Vol. *in-folio*.

T A B L E.

<i>ENVOI d'un Sabre</i> , 49	taire François,	70
<i>Moralité</i> , 50	<i>Amince, Pastoral du Tasse</i> ,	76
<i>Le Papillon qui se brûle à la chandelle, Fable</i> , <i>ib.</i>	<i>Comédie Italienne</i> ,	80
<i>Air de Daphné & Apollon</i> , 51	<i>Sur le passage de Mercure devant le Soleil en 1782</i> ,	81
<i>Enigme & Logogryphe</i> , 52	<i>Lettre de M. Allemand à M. de la Lande</i> ,	82
<i>L'Ecole des Pères, Comédie en trois Actes</i> , 54	<i>Prospectus</i> ,	90
<i>Hommage Littéraire</i> , 64	<i>Annonces Littéraires</i> ,	94
<i>Examen critique du Mili-</i>		

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 12 Octobre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 11. Octobre 1781. GUIDI.



JOURNAL POLITIQUE

DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLÉ, le 25 Août.

LES incendies qui se multiplient depuis quelque tems , ont porté la consternation dans toute cette Capitale ; on se rappelle les ravages causés par les deux qui ont eu lieu dans le mois dernier ; quelque terribles qu'ils aient été , ils le sont encore moins que ceux dont nous venons d'être témoins. Le 21 de ce mois , à 10 heures du soir , le feu a éclaté dans le quartier de Giamaja , vis-à-vis l' Arsenal ; ce n'est qu'hier matin qu'on est parvenu à l'éteindre. On compte que la moitié de cette grande ville a été réduite en cendre. Le Palais de Constantin-le-Grand , l'Eglise Patriarchale , le quartier de Soliman , où se trouve la magnifique Mosquée qui porte ce nom , la rue des Arméniens , presque tout le quartier des Juifs & des Chrétiens , les Synagogues , les Eglises , &c. n'existent

12 Octobre 1782.

6

plus. Plus de deux cents mille personnes sont réduites à la dernière misère. On attribue cet incendie , comme ceux qui l'ont précédé , à la méchanceté des mécontents qui , depuis quelque tems , font entendre des cris de révolte contre l'Administration. Le Grand Seigneur vient de céder à ces cris , en renvoyant le Grand-Vifir , à qui il a redemandé les sceaux aujourd'hui ; ils ont été donnés à Jaghen-Ali Pacha , Béglierbey de Romélie. Le Kiaya des Janissaires & le Chiaoux Baschi ont été déposés également ; comme le mécontentement du peuple tombe principalement sur ce dernier , on ne seroit pas étonné qu'il fût sacrifié pour l'appaiser. L'incendie , pendant sa violence , a menacé le Serrail , & le Grand-Seigneur a été au moment de se retirer à Pera , dans le Palais de l'Ambassadeur d'Autriche. Heureusement on est parvenu à en écarter le feu.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG , le 2 Septembre.

CONFORMÉMENT aux ordres de S. M. I. pour l'augmentation de sa marine , on s'occupe sans relâche de nouvelles constructions , tant ici , qu'à Archangel , à Cherson , à Kamfchatka & à Ockoska. On espère qu'avant qu'il soit peu , notre marine encore faible , aura acquis des accroissemens assez considérables , pour ne rien envier à celle

des autres grandes Puissances maritimes.

On continue de faire marcher des troupes vers les frontières de la Tartarie & de la Turquie, on y fait passer aussi de l'artillerie. Le retour du Courier qui a été expédié à Constantinople, nous donnera, sans doute, des lumières sur l'état des affaires de la Crimée, & sur les dispositions du Grand-Seigneur à cet égard.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 15 Septembre.

LE Capitaine Fuglede, dont la relâche au Cap de Bonne-Espérance a été l'occasion de tant de plaintes de la part de notre Cour aux Etats-Généraux des Provinces-Unies, vient d'arriver avec son vaisseau. On va bientôt procéder aux examens indispensables pour éclaircir cette affaire, sur laquelle la Compagnie Hollandoise des Indes a répondu par des récriminations graves, contre le Capitaine Danois. On dit que l'Envoyé de la République a été invité à se rendre à bord du navire, pour être présent aux interrogatoires qu'on devoit faire à l'équipage.

» 358 vaisseaux, au nombre desquels est le convoi Anglois qui s'étoit accru jusqu'à 250 navires, écrit-on d'Helsingor, obligés le 10, par le calme, de revenir dans le Sund, en remirent à la voile le 11, avec un vent plus favorable. Le même jour il y arriva de nouveau 36 bâtimens: & le 12, 34 autres de la Baltique: parmi les derniers, 5 Anglois qui continuèrent sur-le-champ leur route

pour tâcher d'atteindre le convoi. — Lorsque la frégate Angloise le *Mercure* entra le 7 au soir dans ce port, son pavillon n'étoit pas hissé à l'extrémité du grand mât; il étoit caché en partie par la voile: le Commandant du Château la prit pour une lettre de marque; & sur ce qu'elle n'amenoit point, il lui tira deux coups à balle. Le Capitaine en porta plainte; mais il paroît que l'affaire a été assoupie. — On travaille depuis quelque tems à rendre ce port plus profond, & on remarque que ce travail avance avec succès «.

P O L O G N E.

De VARSOVIE, le 15 Septembre.

LES Diétines pour l'élection des Nonces qui doivent assister à la Diète prochaine, sont déjà assemblées par-tout; les nouvelles qu'on en reçoit apprennent qu'elles sont très-tumultueuses, & qu'il y a eu déjà du sang répandu dans quelques-unes. Tout cela nous annonce que la Diète ne sera pas moins orageuse.

Le nouveau Ministre de la Cour de Londres, M. Dalrymple, arrivé depuis peu ici, a eu sa première audience du Roi.

Toutes les nouvelles des frontières de la Turquie, ne parlent que de la fermentation qui subsiste toujours en Crimée; les Tartares, dit-on, ne veulent point absolument du Khan qu'ils ont forcé à prendre la fuite; ils prétendent conserver celui qu'ils ont élu, & ils se préparent à le soutenir les armes à la main,

A L L E M A G N E.

De VIENNE, le 1er. Septembre.

ON croit que le Comte & la Comtesse du Nord arriveront incessamment dans cette Capitale. La Princesse Elisabeth de Wurtemberg les accompagnera, dit-on, & restera ensuite dans cette Résidence.

On parle beaucoup depuis quelque tems des évènements qui se sont passés sur les frontières de la Turquie; la manière dont ils ont été présentés dans divers papiers publics, leur donnoit une importance qu'ils n'ont pas; on a reçu de la Croatie une relation qui n'est peut-être pas plus exacte, mais qui les réduit à leur juste valeur, & dont nous placerons ici l'extrait.

» Quatre à cinq cens vagabonds Turcs ayant passé la Save, exercèrent des brigandages sur le territoire Autrichien, où ils pillèrent & massacrèrent impitoyablement une quantité de gens de campagne & emmenèrent leurs bestiaux. On en demanda satisfaction au Bacha. Sur la réponse peu satisfaisante qu'on en reçut, on fit marcher 1200 Croates & 400 Hussards sur le territoire des Turcs, avec quelques pièces de campagne; les Turcs s'étant présentés, on tira de part & d'autre. Le feu fut vif, un Lieutenant & un Auditeur des troupes Impériales perdirent la vie; il y eut quelques blessés, & on donna une leçon aux Ottomans, en pillant quelques-uns de leurs villages «.

Ce ne sont pas les brigands Turcs seulement qui commettent des désordres dans quelques endroits. On lit dans une lettre

de Bude les détails suivans , d'excès bien étranges & bien horribles.

» La troupe des scélérats qui infestoit plusieurs Provinces de ce Royaume, est en partie dispersée & détruite depuis que le Chef en a été pris. On en a déjà envoyé 40 au supplice ; 115 autres sont dans les fers. Ces monstres avoient un repaire souterrain, au milieu d'un bois sombre & vaste, où ils traînoient les cadavres des victimes qu'ils avoient assassinées ; & ce qu'on aura de la peine à croire, c'est qu'ils en dévoreroient ensuite les chairs après les avoir rôties. Le Chef a été saisi par un Garde de la Prévôté de Frauenmarck, qui, accompagné de quelques payfans, a eu le courage de s'enfoncer dans cette forêt ; peu s'en est fallu qu'il n'ait été la victime de son zèle. On lui destine une très-grosse récompense ».

Tous les Hopitaux de cette Ville doivent être réunis à celui qu'on appelle l'Hopital Espagnol ; on aggrandira ce bâtiment, qui est déjà très-vaste, pour pouvoir y placer commodément tous les malades. Les personnes qui y étoient entretenues recevront des pensions annuelles, on enverra à la campagne avec 10 kreutzers par jour celles qu'on gardoit dans la maison des pauvres. Les enfans trouvés, les orphelins, seront mis dans la maison des orphelins. On y établira des fabriques, où tous les gens de métier qui manqueront de travail, pourront se retirer pour s'occuper. Par cet arrangement on économisera des sommes considérables, avec lesquelles on soulagera un plus grand nombre de malades & d'infirmes.

Un Particulier a trouvé le secret de fé-

cher le bled , & de rétablir celui qui est gâté & attaqué par les vers , de manière que la farine qu'on en tire peut se garder près de 50 ans. Il a fait ici avec du bled gâté plusieurs essais qui ont si bien réussi, qu'on en a fait de très bon pain de munition.

» Les régimens qui devoient former ici un camp, écrit-on de Prague, resteront assemblés jusqu'au 20 de ce mois; ils manœuvrent pendant ce tems & retourneront ensuite dans leurs quartiers respectifs. — On se flatte toujours que l'Empereur viendra dans cette Ville. Il fera, dit-on, vers la fin d'Octobre, un voyage dans ce Royaume pour voir les nouvelles forteresses de Theresienstadt & de Pless; & on se flatte qu'à cette occasion, il honorera aussi cette Ville de sa présence «.

De HAMBOURG, le 20 Septembre.

LE dernier incendie de Constantinople rapporté dans tous nos papiers, paroît à bien des personnes être fort exagéré; on ne porte pas à moins de 66,000 maisons celles qui ont été réduites en cendres; si l'on joint à ce nombre les 10,000 qui avoient été consumées dans les deux précédens, le calcul sera effrayant; mais est-il bien exact? Cette ville, quelque grande qu'on la suppose, contenoit-elle en effet 152,000 maisons au moins qu'elle devoit avoir eues avant les incendies, qui en ont, dit-on, brûlé la moitié? Combien en compte-t-on dans Paris, qui, certainement, est une aussi grande ville? S'il y a, comme il est vraisemblable, de l'exagération dans ces calculs, il est à désirer

qu'il y en ait aussi dans ce qu'on dit des troubles & de l'esprit de révolte qui règnent parmi le peuple. Nous nous contenterons de rapporter ici les détails que l'on en donne, sans les garantir ni les combattre.

« Depuis six semaines, cette Ville est le théâtre du désordre & de la désolation. Les Incendies réitérés qui ont eu lieu entre le 16 & le 25 Juillet, avoient été des marques trop certaines du mécontentement des Janissaires. Les murmures de ce Corps éclatèrent dans les premiers jours d'Août par une sédition ouverte; ils ne parloient pas moins que de faire descendre le Grand-Seigneur du Trône; mais la déposition de leur Aga qui fut faite sur-le-champ & le paiement de leur solde conjurèrent pour le moment l'orage; on leur distribua 5000 bourfes (environ 2,500,000 écus, & ils se retirèrent satisfaits. Le 21 Août les mécontents mirent de nouveau le feu à la Ville. L'incendie a été terrible, il est impossible de peindre toute l'horreur du spectacle qu'offrent les ruines encore fumantes; & la détresse des infortunés habitans est inexprimable. En attendant les séditions ont rempli leur vœu. S. H. s'est enfin déterminée à éloigner le Grand-Visir qu'il aimoit, & qui a été déposé & exilé à Démotica. Le Testerdar, le Chiaouxbaschi & plusieurs autres Grands ont partagé sa disgrâce. Malheureusement l'esprit d'Anarchie & de révolte ne règne pas dans la seule Capitale, il est général dans les Provinces; cependant au milieu de cette fermentation intestine, on demande une guerre étrangère; les Gens de Loi sur-tout font tous leurs efforts pour y engager le Sultan, & quoi qu'elle ne soit pas déclarée encore, on la regarde comme très-prochaine ».

Suivant les lettres de Berlin, le Baron de Hertzberg, Ministre d'Etat, y est actuellement de retour; on dit qu'il a rapporté à

S. M. que moyennant une dépense de 60,000 écus , il étoit possible de mettre le port de Schwinemunde en état de recevoir les plus gros bâtimens. On ajoute que S. M. a proposé en conséquence à la Régence de Poméranie d'avancer cette somme en considération des avantages que cette Province pourroit retirer de ce port.

« On attend avec impatience , écrit-on de Ratisbonne , ce qui sera arrêté entre les Catholiques & les Protestans , relativement à la grande discussion qui règne dans les Colléges des Comtes de Westphalie & de Franconie. Il a paru ici , il y a quelques jours , à ce sujet , une brochure dont on a arrêté sur-le-champ la circulation & dont on a confisqué tous les exemplaires ; elle a pour titre : *Encouragement à la composition des contestations des Comtes , & Observations sur les propositions faites par les Ministres Catholiques & les Ministres Protestans* ».

On assure que les Cours de Vienne & de Dresde sont en négociation pour un traité d'amitié & de commerce.

A N G L E T E R R E.

De LONDRES , le 1er. Octobre.

LA malle arrivée le 23 de New-Yorck , à bord de la *Liberty* (& non le *Lively*) , transport armé , contenoit des lettres du 20 Août , par lesquelles il paroît que l'escadre Françoisse a été vue sur la côte , mais qu'elle n'a pas tardé à s'en éloigner , soit pour aller se réparer à Boston , soit pour effectuer quelque expédition secrète. Le premier

objet paroît le plus vraisemblable aux Politiques , qui fondent leurs conjectures sur ce que chacun des vaisseaux de M. de Vaudreuil porte 200 soldats , & sur ce que les troupes Françoises cantonnées dans la Virginie , viennent de quitter cette province pour se porter dans la partie septentrionale du continent. Si l'Amiral Pigot s'est mis à la poursuite de l'escadre Françoisse , nous ne tarderons point à recevoir des nouvelles de la plus grande importance ; mais au départ de la *Liberty* on n'avoit point encore entendu parler à New-Yorck de cet Amiral qui étoit attendu avec impatience. On lit dans un papier de Philadelphie arrivé avec la dernière malle , les seuls détails suivans à ce sujet.

» Les vaisseaux Anglois qui avoient passé 15 jours à Wineyard , pour piller le pays , passèrent le 20 Juin devant New-Yorck , & avoient enlevé aux habitans 1500 moutons & environ 200 bêtes à corne. L'apparition d'une flotte Françoisse a , dit-on , beaucoup accéléré le départ de l'ennemi. Si cela est vrai , nous devons nous attendre à des nouvelles intéressantes. — *Le premier Août.* La nouvelle nous est venue hier de Jersey , que 3 vaisseaux de guerre Anglois avoient été chassés sur la côte , près de Shen'sbury , par l'escadre Françoisse ; mais nous ne savons encore ni la date , ni le tems de cet événement «.

La Cour n'a rien publié des nouvelles qu'elle a reçues de New-Yorck , à l'exception d'une liste des prises faites par le Contre-Amiral Digby , depuis le premier Mai jusqu'au 11 Août , & la lettre suivante

adressée à ce Contre-Amiral par le Capitaine Salter, commandant la frégate la *Santa-Margarita*, en date du 18 Août.

» J'ai l'honneur de vous informer que le 29 du mois dernier, au point du jour, je donnai chasse à une voile que j'aperçus dans la bande du S. E. Le vent étoit au N. E. quart N., & le Cap Henry nous restoit alors à l'Ouest, à la distance d'environ 5 lieues. M'étant approché à un mille & demi du vaisseau chassé, je reconnus par les signaux & les manœuvres qu'il fit, que c'étoit une frégate Françoisse, de force égale à nous; mais m'étant aperçu que 8 gros vaisseaux, dont 2 n'étoient pas fort éloignés, arrivoient sur nous à force de voiles, je virai vent arrière, après avoir pris l'avis de mes Officiers, & je m'éloignai de la frégate Françoisse, & portai au nord, ayant à craindre tout-à-la-fois & l'ennemi, & d'être jetté à la côte, vu la direction du vent qui souffloit du large. La frégate nous donna chasse jusqu'à 3 heures après-midi; alors elle vira de bord & porta à l'Ouest. Comme nous ne découvrions plus les gros vaisseaux de la tête du mâ, & que le tems étoit très-clair, mes Officiers & mon équipage exprimant le vif desir qu'ils avoient de combattre la frégate, je fis virer de bord & porter sur elle. Au bout d'un quart-d'heure, elle vira aussi de bord & porta sur nous. A 5 heures les 2 frégates étant à la distance d'une encablure l'une de l'autre, l'ennemi ayant ses amures à tribord & nous à babord, il nous envoya une bordée & vira aussitôt vent arrière. Nous attendîmes pour lui riposter que l'occasion se présentât de l'enfiler pendant qu'il vireroit, ce que nous exécutâmes avec succès de nos canons de tribord. Nous nous en approchâmes ensuite insensiblement à la portée du pistolet, lui présentant notre côté de tribord, nous continuâmes de

nous battre dans cette position ; le combat fut très-vif de part & d'autre & dura une heure un quart. La frégate Française amena alors son pavillon. C'étoit l'*Amazone* de 36 canons (de 12 & de 6 livres de baïle) & de 301 hommes d'équipage. Elle étoit commandée par le Vicomte de Montguitte, qui fut tué au commencement de l'action. J'envoyai un Lieutenant & un tiers de mon équipage pour l'amariner. Nous fîmes tous les efforts possibles pour réparer nos dommages & faire passer les prisonniers à notre bord, afin de nous rendre ici le plutôt possible & d'éviter les autres vaisseaux, qui, suivant le rapport des Officiers François, faisoient partie d'une escadre de 13 vaisseaux de ligne, sans compter les frégates ; mais il y eut des délais inévitables occasionnés par le manque de chaloupes n'en ayant qu'une seule en état d'être mise à la mer, (laquelle transporta à notre bord 68 prisonniers, y compris les Officiers) & par l'état délabré de l'*Amazone* qui avoit perdu son grand mât & son mât d'artimon aussi-tôt après avoir amené pavillon. Nous fûmes obligés de la prendre en remorque pendant la nuit à cause des dommages qu'elle avoit reçus pendant le combat. Nous mîmes dehors toutes les voiles que nous pûmes & fîmes route au N. E. dans l'espérance de nous éloigner des autres vaisseaux ; mais au point du jour nous reconnûmes distinctement toute l'escadre Française qui nous suivoit forçant de voile. Je fis revenir aussi-tôt à bord mes Officiers & la partie de l'équipage qui étoit passée sur la frégate Française ; je fis couper le grelin de remorque & laissai dériver ma chaloupe, n'étant pas en état de la rembarquer, & j'abandonnai la prière après avoir ordonné de couper le peu qui lui restoit de son grément de l'avant. Si le tems & les circonstances m'eussent permis de faire passer à mon bord tous les prisonniers, j'aurois donné ordre qu'on mit le feu à la frégate Française, afin d'empêcher

qu'elle ne fût reprise par l'ennemi. — Je ne saurois donner trop d'éloges à la conduite de mes Officiers & de mon équipage, à raison du courage & de l'ardeur qu'ils ont montrée pendant l'action, & aussi à raison de l'activité qu'ils ont mise à réparer les dommages que nous avons essuyés, pour être en état d'échapper à l'ennemi. Je ne puis en même-tems passer sous silence la conduite brave & distinguée du Vicomte de Montgiotte, lorsqu'il mena sa frégate au combat. Après qu'il eut été tué, le Chevalier de l'Epine, Capitaine en second, (auquel le commandement étoit dévolu) fit tout ce qu'un Officier expérimenté pouvoit faire dans sa position; car si l'on considère qu'il étoit blessé, que tous ses Officiers, à l'exception d'un seul, & environ la moitié de son équipage étoient tués ou blessés, que les mâts étoient si endommagés qu'il devoit s'attendre à chaque instant à les voir tomber à la mer; si l'on considère en outre que plusieurs de ses canons étoient démontés, & qu'il y avoit quatre pieds d'eau dans le fonds de calle; j'ose croire, dis-je, que toutes ces circonstances le justifient aux yeux de son Roi & de sa Patrie, qui reconnoîtront la nécessité où il étoit de se rendre. — Les dommages essuyés par la frégate de S. M. & le nombre d'hommes tués & blessés dans le combat ne sont que peu de chose en comparaison des dommages essuyés par l'ennemi & de sa perte. Notre grand mât fut percé par les boulets en plusieurs endroits; le mât de misaine, le grand & le petit mât de hune & le mât de perroquet de fougue furent endommagés, ainsi que plusieurs vergues. Quelques charges à mitraille se logèrent dans notre doublage de cuivre à fleur d'eau. Nos voiles, nos manœuvres courantes & dormantes (à l'exception des haubans d'artimon) ont été entièrement coupées en pièces. Nous avons eu cinq tués & dix-sept blessés pendant le combat: parmi les premiers est M. Dalrymple, jeune homme de beaucoup de mérite,

qui, s'il eût vécu, se seroit distingué dans son état ; & parmi les derniers est le sieur Otro, qui a eu le bras emporté par un boulet. Le nombre des tués à bord l'*Amazon*, suivant le rapport des Officiers François, se monte à 70 hommes, y compris les Officiers, & celui des blessés à 70 ou 80. La *Santa-Margarita* avoit 36 canons & 255 hommes d'équipage. M. William Dalrymple, Garde-Marine, & 4 matelots ont été tués, un maître d'équipage & 16 matelots blessés.

Parmi les autres détails qu'offrent les papiers Américains, nous citerons ceux-ci.

De Boston le 15 Juillet. MM. Balcock, Stoddard, Woodbury & Tibbers, Capitaines du *Héro*, du *Scammel*, du *Hope*, & du *Swallow*, ayant résolu de surprendre la ville de Lunebourg, située à 10 lieues à l'ouest de Halifax, ont débarqué le premier Juillet, à deux milles au-dessous de la ville, avec 90 hommes, commandés par le Lieutenant Batteman. Ces braves gens se rendirent à la ville avec la plus grande célérité, & malgré les vives décharges de l'ennemi, ils brûlèrent la maison du Commandant, & le fort qui est au Nord de la ville. Ils enclouèrent 2 canons de 24 livres de balles, & forcèrent l'ennemi à se réfugier dans la fort qui est au sud de la ville. Il s'y défendit par le feu le plus animé, paroissant vouloir tenir jusqu'à la dernière extrémité ; mais quelques coups de canon de 4 livres de balle, tirés du *Héro*, les forcèrent à se rendre prisonniers de guerre. Les vainqueurs commencèrent alors le pillage, vidèrent les magasins, & s'emparèrent d'une quantité considérable de denrées & de provisions de tout genre, sans compter 20 poinçons de bon rum d'Amérique. Sachant que l'ennemi approchoit, le Lieutenant Batteman fit enclouer 2 pièces de 18 livres de balle, & embarquer sur le *Scammel* tout ce que

ses gens avoient pris dans les magasins du Roi. D'ailleurs il s'est conduit envers les habitans avec la plus grande honnêteté, il leur a même laissé tous leurs effets. La ville a été taxée à 1000 liv. sterl. de rançon, & le Colonel Creighton a été conduit avec les principaux habitans à bord du *Scammel*. Du côté des vrais *Enfans de la liberté*, il y a eu 3 hommes blessés légèrement & 1 dangereusement. Les Partisans du despotisme ont eu beaucoup de tués & de blessés, sans qu'on puisse en déterminer le nombre.

» De *Philadelphie le premier Août*, toute la milice de la *Caroline septentrionale* est partagée en classes de vingt hommes; chaque classe doit fournir un Soldat continental & l'équiper complètement. Un certain nombre de classes est chargé de fournir des chariots & des attelages qui doivent être propriétés continentales. Ces réglemens peuvent produire environ 1500 Soldats de plus & trois chariots, eu égard aux déficit qui ne peuvent manquer d'avoir lieu dans un pays ruiné par l'ennemi qui tout récemment encore y portoit de toutes parts le ravage & la destruction. La levée des hommes, leur équipage & la fourniture des tentes coûteront à chaque classe au moins 350 dallers. Les frais pour chaque attelage & chariots complets monteront environ à 500. La dépense générale sera au moins de 575,000 dollars. — Outre la somme nécessaire pour l'enrôlement des troupes, l'Assemblée a ordonné qu'il seroit levé pour la présente année deux taxes, dont l'une en provisions & l'autre en argent. Toutes les terres doivent être estimées en argent, ainsi que les bestiaux, esclaves, fonds dans le commerce & voitures. Sur ces articles les Propriétaires payeront pour le service immédiat de l'armée une taxe en nature; savoir: bled, froment, ris, avoine, seigle, farine, sel & viande salée ou fraîche de bœuf ou de porc. Les habitans de la *Caroline septentrionale* payeront aussi une taxe pécuniaire

pour l'objet général d'un revenu. Mais comme dans un grand nombre d'endroits de cet Etat , il seroit impossible de trouver assez d'argent comptant pour le paiement de cette taxe, il a été réglé que les trois quarts de la taxe pourroient être payés en tabac rendu dans un port , en pelleteries , chanvre , cite , porc en barils , en toile. Ces articles sont estimés sur le pied d'environ 25 pour 100 au-dessous de leur prix courant , parce qu'il est de l'intérêt des habitans de payer argent comptant lorsqu'ils le pourront. Il est aussi à propos d'observer que pendant tout l'hiver & le printems il s'est fait toutes les semaines dans presque toutes les parties de cet Etat des enlèvemens considérables ou plutôt d'amples contributions de porc & de gros bétail pour le service de l'armée du Sud. — Comme le bruit s'est répandu que la Caroline septentrionale avoit refusé de fournir son contingent pour les dépenses de l'armée confédérée , nous pouvons assurer le public , d'après la meilleure autorité , que cet Etat, dans son assemblée du mois de Mai dernier , a donné les preuves les plus évidentes & les moins équivoques de sa résolution à remplir jusqu'au dernier point les demandes du Congrès autant que peut le permettre la rareté actuelle des espèces dans ce pays ^{cc}.

Du 3 Août. Il vient d'arriver ici un Particulier qui est parti depuis trois semaines du Quartier-Général du Général Green. Nous apprenons par lui , qu'un Officier du Général Vayne est arrivé au camp du Général Green , avec l'agréable nouvelle de l'évacuation de Savanah par les Anglois ; selon les apparences ils évacueront aussi Charles-Town ; diverses circonstances tendent à confirmer cette opinion , & les voici : les Négocians de la Ville ont prié le Général Leslie de leur accorder quelque tems pour arranger leurs affaires avant le départ de la garnison ; les prisonniers Américains ont eu la liberté de quitter la Ville sur leur parole ; le Major

Skelley, Aide-de-camp du Général Leslie, après avoir été pris à bord d'un petit bâtiment de 8 canons, avec des dépêches pour New-Yorck, a eu la permission de se rendre à Charles-Town sur sa parole, & de son côté M. Pendelton, Chef de Justice de la Caroline méridionale, a obtenu celle d'en sortir; les troupes témoignent la plus grande ardeur dans le camp de notre brave Général, qui se dispoit à prendre une nouvelle position à dix milles de Charles-Town. Le terrain étoit déjà désigné, & l'armée devoit se mettre en mouvement le lendemain du départ du Particulier de qui nous tenons ces nouvelles. — Un bâtiment de Charles-Town ayant à bord des prisonniers Américains destiaés pour la Chésapéak, a été arraisonné il y a 8 jours à l'entrée de cette baie; les gens à bord ont donné les mêmes nouvelles par rapport à Savannah & à Charles-Town. Ils ont dit aussi que plusieurs autres bâtimens les suivroient incessamment sur la même route.

Maintenant tous les regards sont fixés sur les négociations du Chevalier Carleton; la position de ce Général doit être très-embarrassante, puisqu'il est sans cesse occupé non-seulement à faire avorter les desseins de l'ennemi, mais encore à appaiser les clameurs des Loyalistes. La lettre qu'il a écrite de concert avec l'Amiral Digby, au Général Washington, en leur faisant craindre d'être abandonnés à la puissance du Congrès, a répandu le désordre & la consternation dans New-Yorck. On a affiché par-tout dans cette ville des libelles & des pasquinades, & le portrait d'un certain Ministre a été traîné dans les rues, ensuite brûlé au milieu des clameurs d'une popu-

lace effrénée. Après tous ces excès les Loyalistes & les habitans de New-Yorck ont déclaré que si la Grande-Bretagne les abandonnoit , ils se défendroient contre les armes du Congrès , & ne tarderoient point à former un corps imposant ; en effet les régimens provinciaux sont portés , dit-on , à 20,000 hommes. New-Yorck renferme 10,000 réfugiés , & les 13 Provinces , à ce qu'on prétend , sont remplies de Loyalistes. Mais le Gouvernement , assurent plusieurs de nos feuilles , loin d'évacuer New-Yorck en abandonnant les Loyalistes à la puissance du Congrès , est déterminé , si les Américains refusent nos propositions de paix , à continuer la guerre , & à envoyer de nouvelles troupes pour renforcer les garnisons. Tous ces bruits inquiètent les vrais patriotes , qui craignent que le terme tant désiré de la paix , auquel nous avons cru toucher , ne soit encore éloigné , chaque jour faisant naître de nouveaux obstacles.

Nos fonds haussèrent il y a quelques jours d'une manière assez frappante sur le bruit qui se répandit de l'arrivée d'un Négociateur François ; mais depuis leur baisse a été rapide , sans qu'on sache positivement à quoi en attribuer la cause. Nos papiers fourmillent à ce sujet de conjectures & de spéculations trop folles pour être répétées. Cependant un d'entre eux , le *Morning-Chronicle* , rapporte avec tant de confiance

l'article suivant , qu'on ne sauroit le rejeter.

« On a reçu à New-Yorck les papiers Américains , la veille du jour que le dernier paquebot a mis à la voile. Ils contiennent cette réponse faite par le Congrès, à la lettre des Commissaires de la G. B. — *Arrêté*, que le Congrès n'a reçu de ses Ministres dans les Pays étrangers aucune intimation semblable à celle qui lui a été faite & qu'il regarde comme infidieuse. En conséquence , il invite les Etats-Unis à faire un nouvel effort pour chasser du Continent les troupes du Roi & les Loyalistes. — Le Lord Shelburne , ajoute le *Morning Chronicle* a déclaré que *les conditions offertes par MM. Carleton & Digby n'étoient ni de sa connoissance ni de son aveu. Il est certain qu'elles portent le cachet de l'Administration précédente* ».

Tous ceux qui suivent avec intérêt les révolutions de l'Etat, attendent avec anxiété l'ouverture de la 'prochaine séance du Parlement; & il est constant que ce n'est qu'à cette époque qu'on pourra asséoir un jugement certain sur la tournure que vont prendre nos affaires, & sur les dispositions du Gouvernement. Tout ce que disent nos papiers, relativement à l'Amérique, se réduit à ceci.

Le Gouverneur Franklin, arrivé dernièrement de New-Yorck, a eu hier une longue conférence avec le Roi, au sujet des affaires d'Amérique, & il a remis à S. M. les adresses des Loyalistes de New-Yorck. Il a eu aussi divers entretiens particuliers avec les Ministres du Roi, & l'on assure qu'il assistera à un Conseil extraordinaire, qui se tiendra exclusivement sur les affaires de l'Amérique.

On dit que le 19 il a été décidé au Conseil de

dresser une Commission scellée du grand sceau de la G. B. , par laquelle on donnera des pleins pouvoirs au Chevalier Carleton & à l'Amiral Digby , pour conclure la paix avec l'Amérique , sur le pied de l'Indépendance , ou séparément avec quelques-unes des Provinces , ou avec différentes corporations. On ajoute que cette Commission a été envoyée au Chancelier , qui l'a renvoyée à Londres le 23 au soir. Elle sera expédiée pour New-Yorck avec la plus grande diligence.

Par les instructions que l'on enverra en Amérique , les Loyalistes ne seront point livrés au pouvoir du Congrès ; & s'ils ne sont point réintégrés dans leurs possessions , ils seront traités comme une corporation particulière , & soutenus dans leurs prétentions.

Un des papiers du soir annonce qu'on a scellé à la Chancellerie , une Commission signée par S. M. , qui nomme M. Oswald , Commissaire , pour négocier la paix avec les Treize Etats-Unis d'Amérique.

Selon les dernières nouvelles de New-Yorck , le Capitaine Apgill étoit en très-mauvaise santé , par les suites d'une maladie épidémique. Cet Officier étoit encore détenu le 18 Août.

La Nation désire généralement la paix , chacun la croit d'une nécessité urgente ; mais nos finances sont dans un état si effrayant , que l'on craint que cet événement même ne puisse nous retirer de l'abîme , en rendant la dette nationale moins onéreuse , ou en la faisant baisser ; car il est incontestable que depuis 92 ans , nous avons eu exactement autant d'années de guerre que de paix.

La guerre de la révolution a duré depuis *Ann.*
1688 , jusqu'en 1696 , inclusivement . . . 9

La guerre de la Succession, depuis 1702 , jusqu'en 1713	11
La guerre contre l'Espagne & la France, depuis 1739, jusqu'en 1748	10
La dernière guerre, depuis 1755, jusqu'en 1763	8
La guerre actuelle, depuis 1775, jusqu'en 1782	8

Total des années, depuis la première épo- que, jusqu'à la présente	92
Total des années de guerre	46
Total des années de paix	46

Il est donc évident, d'après ce calcul, que nous avons eu (& probablement aurons toujours) autant d'années de guerre que de paix; & comme, dans une seule année de guerre, nous empruntons plus d'argent que nous n'en pouvons rembourser en dix années de paix, il est assez clair que la dette nationale doit continuer de s'accroître. Le Lord North a acquitté neuf millions de notre dette pendant la paix, & il a emprunté treize millions pour faire face aux seules dépenses de l'année actuelle. Une telle disproportion, entre les dettes acquittées & les dettes contractées, épuiserait les moyens de toutes les Puissances de l'Europe réunies.

» Le Comte de Shelburne, dit à cette occasion en autre papier, compte fort peu sur la proximité de la paix, c'est ce que l'on croit appercevoir dans son activité à travailler aux moyens de subvenir aux dépenses d'une campagne vigoureuse pour l'année prochaine. Il se propose de lever les subsides nécessaires, même avant la fin de l'année, & sans recourir à un emprunt, en imposant un 10^e pour cent sur tous les revenus nets, soit en terre, commerce, fonds capitaux, manufactures, main-d'œuvre, hypothèques ou pensions. En ne portant le revenu annuel de tous ces objets qu'à cent millions

sterling, cela fait 12 millions d'intérêt net à 12 pour cent ; ce qui, avec les revenus ordonnés, formera une masse considérable, qui mettra l'Angleterre en état de continuer encore une guerre, dont le terme, après tout, doit être l'épuisement de la Nation, tant en individus qu'en richesses «.

Cet arrangement ne paroît avoir aucun fondement ; d'abord il reste encore plus de 6 millions sterling du dernier emprunt dont les fonds sont à fournir pour le 16 Novembre prochain ; & ensuite peut-on lever une imposition sur les fonds publics, lorsque le Parlement s'est solennellement engagé à les en exempter.

On est toujours ici dans l'attente des nouvelles de l'expédition de l'Amiral Howe. On n'en a de son escadre que jusqu'au 16 de ce mois ; elles ont été apportées par les vaisseaux qui en ont été séparés ; & cela a confirmé ce que nous craignons, qu'elle n'ait beaucoup souffert des mauvais tems. On sait que les vents ont été très-contraires depuis cette époque, & on n'est pas sans inquiétude sur les obstacles qu'ils ont pu apporter à sa marche. S'il a pu la continuer sans que ses convois se soient dispersés, il ne doit pas à cette époque tarder à arriver à sa destination. Nos papiers ne disent plus qu'il ne trouvera pas l'armée combinée ; on sait qu'elle est dans la baie d'Algésiras ; mais ils n'en annoncent pas moins de grands succès pour notre Amiral. Ils ont soin de diminuer la force de l'ennemi, en peignant ses vais-

seaux dans un état si mauvais , qu'ils ne peuvent être de grand service. A ce tableau on oppose celui de notre escadre , qu'on dit être la plus belle & la mieux équipée qui soit sortie de nos ports ; il n'y a pas un vaisseau , disent-ils , qui ne soit dans le meilleur état. Mais on oublie que parmi ces vaisseaux , il y en a de très-vieux , tels que le *Blenheim*, de 90 canons ; le *Cambridge*, le *Royal-William* , de 84 , &c. Ces vaisseaux ne sont pas meilleurs que le *Royal-George*, qui vient de couler bas ; la déposition de l'Amiral Barrington , au sujet de ce vaisseau , doit faire trembler pour les autres. Lorsqu'on le répara la dernière fois à Plymouth , il dit au Charpentier qu'il ne croyoit pas qu'ils pussent parvenir à le mettre en état de servir. Leur réponse fut qu'on leur avoit ordonné de le réparer comme on pourroit pour l'éché , après quoi il seroit condamné. L'Amiral répliqua : à la bonne-heure , s'il n'en arrive point de malheur , mais le bois en est très-pourri. Plusieurs Officiers prétendent que le *Blenheim*, le *Cambridge* , & le *Royal-William* , ne valent pas mieux. De pareils vaisseaux ne font pas une grande force dans une escadre , & cette armée combinée , qu'on dit en si mauvais état , n'en a point d'aussi vieux.

Quant aux nouvelles de Gibraltar , on dit qu'il en est arrivé ; mais elles sont encore du commencement de ce mois , & ne

peuvent par conséquent nous informer que des dispositions de défense. Le Général Elliot s'attendoit, dit-on, à un assaut le 10 de ce mois, & il se flattoit de repousser l'ennemi; mais comme il savoit que cette attaque lui coûteroit une grande partie de ses munitions, il craignoit d'être dans le cas de manquer bientôt de poudre, si le Lord Howe ne lui en apportoit pas une nouvelle provision. Cet Amiral en conduit une grande quantité; il s'agit maintenant de savoir s'il arrivera, & s'il pourra exécuter sa mission. C'est de cette expédition que paroît à présent dépendre le sort de cette Place, que la nature a rendue d'une attaque difficile, & que l'art a su seconder depuis. Nos papiers nous donnent les meilleures espérances; c'est au tems à les réaliser; il ne sauroit être éloigné. Ils les regardent déjà comme une affaire faite, & ils annoncent que l'Amiral ne s'arrêtera à Gibraltar que le tems nécessaire pour débarquer les troupes & décharger les bâtimens munitionnaires; après cela, il a, dit-on, le dessein de protéger nos flottes, d'intercepter celles de l'ennemi, & d'exécuter encore une expédition secrète. Voilà bien de l'ouvrage; on sera heureux s'il en fait seulement une partie.

Deux des bâtimens arrivés de la Baltique & chargés de mats, ont ordre de se rendre aux Isles sans débarquer leur cargaison,

ten ; ils appareilleront avec le prochain convoi.

L'*Anson*, de 64 canons, Capitaine Rodney, est arrivé de la Jamaïque à Portsmouth. Il étoit parti le 26 Juillet avec l'Amiral Rodney, dont il s'est séparé à la hauteur des Açores. Ce vaisseau, de conserve avec la *Résolution*, de 74, parti de la Jamaïque en même-tems, a rencontré & pris trois bâtimens. Ces prises ne sont point encore arrivées ; mais on les attend d'un moment à l'autre sous le convoi de la *Résolution*.

On a reçu avis de Bristol, que la *Belle-Poule*, venant de Corke, étoit arrivée à Kings-Road, avec des transports qui ont à bord trois régimens de soldats, faisant partie des 5000 hommes accordés par l'Irlande. Ils alloient à Portsmouth ; mais le vent contraire les a forcés de remonter le canal de Bristol. Ces troupes seront embarquées sur les bâtimens Marchands qu'on rassemble aujourd'hui à Portsmouth, pour sortir avec le convoi des Isles.

Un papier du soir dit que le Lord Rodney est entré au Conseil de S. M.

F R A N C E.

De PARIS, le 8 Octobre.

ON débitoit il y a quelques jours comme une chose fort extraordinaire & presque incroyable, que le *Rainbow* qui a pris la frégate l'*Hébé*, l'avoit attaquée avec des canons de 68 livres de balles destinés pour

12 Octobre 1782.

d

Gibraltar. Le *Rainbow* n'étant que de 46 canons, & un vieux vaisseau, on rejettoit bien loin l'idée qu'il pût faire usage de pièces de ce calibre. Aujourd'hui le fait est constaté par les certificats envoyés au Ministre de la Marine par le Chevalier de Vigny, commandant l'*Hébé*, certificats signés par son Etat Major, son équipage, & par le Capitaine Trollope, commandant le *Rainbow*; ce vaisseau avoit 20 canons de 68 livres, 20 de 42 & 6 de 32. On dit que ces canons de nouvelle invention sont fort courts, & qu'un seul homme peut les pointer au moyen d'une mécanique adaptée à cet effet. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que jusqu'ici ces espèces de carronades ne portoient pas bien loin, & M. de Vigny écrit que dans sa retraite, les canons de 18 n'atteignoient pas l'ennemi, tandis que les boulets de 68 tomboient à son bord. Ayant eu la barre de son gouvernail coupée, & se trouvant entièrement désarmé & sans aucun espoir d'échapper aux forces supérieures auxquelles il avoit affaire, il amena son pavillon. L'article suivant tiré d'un papier Anglois, intitulé: *The Exeter flying post*, vient à l'appui de ces détails.

» Dimanche 8 du courant, (Septembre) est arrivée à Portsmouth l'*Hébé*, frégate Française de 38 canons, dont 26 de 18 livres, commandée par le Chevalier de Vigny, prise par le vaisseau de S. M. le *Rainbow*, de 50 canons, dont 20 de 68, & le reste de 42 & de 32. L'*Hébé* alloit de St-Malo

à Brest pour se faire doubler en cuivre, (étant toute neuve) & avoit avec elle un convoi chargé de munitions navales, qui s'est échappé sain & sauf «.

On est toujours dans l'attente des nouvelles de l'Inde; les bruits qui se sont répandus à diverses reprises se renouvellent, & on ne doute pas qu'ils ne se confirment enfin tôt ou tard. Celui de la prise de Madras vient aujourd'hui de tous les côtés; sans qu'on sache trop qui l'a apporté, quoique cette nouvelle ne soit pas officielle, il paroît qu'on y ajoute foi; & elle est du moins très-vraisemblable. Le *Pérou*, navire de M. de Monthieu, arrivé comme on l'a dit à Vigo, n'a rien apporté. Il avoit quitté l'isle de Bourbon le 4 Avril, à cette époque on n'y savoit rien des opérations de notre flotte dans l'Inde.

« Le vaisseau la *Provence* & la frégate la *Vénus*, écrit-on de Brest, viennent de passer en rade. La *Provence* est commandée par M. de la Roque. Le commandement des autres vaisseaux, dont l'armement est bientôt fini, a été donné; savoir, celui du *Conquérant* à M. de la Galissonnière, la *Victoire* à M. de Marigny, le *Diadème* à M. de Vidal, le *Destin* à M. de Flottes, & le *Réséchi* à M. le Chevalier de Ventimille. — La construction de nos vaisseaux ne peut être poussée avec plus d'activité, & avant la fin de l'année, il en sortira de très-beaux de notre port «.

On écrit de Toulon que les 35 bâtimens qu'on a frétés dans les ports voisins de ce département, pour être chargés de munitions de guerre & de bouche, étoient tous

rendus devant l'arsenal le 22 du mois dernier , & qu'on s'occupoit à les charger avec célérité. Leur destination étoit toujours pour Cadix , où ils recevront ordre d'attendre les vaisseaux François qui doivent partir de Brest pour se joindre à l'armée combinée ; ils verseront sur ces vaisseaux les vivres & les munitions dont ils pourront avoir besoin en arrivant à Cadix.

Les nouvelles apportées du camp devant Gibraltar par les Couriers qui en sont partis le 17 , ont rectifié quelques-uns des détails reçus précédemment , & en ont confirmé les principaux. Les trois batteries principales auxquelles les Anglois mirent le feu le 13 , étoient commandées par M. le Prince de Nassau , M. de Moreno & M. de Langara. Les sept autres étoient moins atteintes ; mais lorsque l'on se détermina à les abandonner pendant la nuit , on y mit le feu , & elles sauterent le lendemain. Les chaloupes de l'armée combinée sauvèrent la plus grande partie des équipages ; la plus grande perte vient de l'activité avec laquelle ils se précipitèrent. Les Anglois en ont sauvé plusieurs ; l'état que le Général Elliot envoya le 15 au Duc de Crillon , étoit de 335 prisonniers faits à cette occasion ; il y avoit dans ce nombre 27 blessés dont il promettoit d'avoir soin comme des siens.

La Gazette de Madrid du 24 a donné la relation des journées du 13 & du 14 Septembre , les détails en sont conformes à ceux que nous avons

déjà donnés. Elle compte dans les troupes Espagnoles 41 hommes tués, 102 blessés grièvement, 100 légèrement, 281 prisonniers & 94 égarés; parmi les François 45 tués, 34 blessés, 11 prisonniers & 11 égarés. Le Capitaine D. Leon de Haro, de l'artillerie Espagnole, M. de Berard, Capitaine du régiment de Breragne, & M. Kilies, Capitaine du régiment de Bouillon, sont les seuls Officiers tués. M. de Langara, commandant la batterie flottante la *Paula*, est le seul Officier de marque blessé. Parmi les égarés, plusieurs sont revenus à Algéfiras «.

Depuis ce Courier il en est arrivé un autre parti du camp le 22. Le siège se continue, les batteries de terre font un feu épouvantable, auquel l'ennemi ne répond pas. Les prisonniers qui sont revenus au camp assurent qu'il ne manque d'aucune provision. L'armée combinée alloit mettre à la voile pour aller au-devant de l'Amiral Howe. En restant dans la baie elle n'auroit pas pu empêcher le ravitaillement si le vent avoit tourné à l'Ouest à l'approche de l'escadre Angloise.

C'est le sort qu'aura l'entreprise du Lord Howe qui décidera de celui de Gibraltar; nous ignorons ce que cet Amiral est devenu depuis le 16. Il est certain que plusieurs de ses transports avoient été alors très-maltraités; mais c'est le lendemain & les jours suivans jusqu'au 22 que les coups de vent ont été terribles, & ont dû les fatiguer encore prodigieusement. S'il a pu parvenir à dépasser le Cap Finistere le 25 & le 29 qu'il eut 48 heures de bon vent, nous

jeu
 tio
 Bill
 core
 tinu
 néra
 pour
 Stras
 face,
 roit p
 tions
 Ports
 avec la
 mière
 la Ves
 simple i
 Meurth
 la Brusc
 matière
 nécessair
 ter pertir
 pas laissé
 cette corr
 très-impai
 D'aill
 afferti
 de l'
 ex
 r

plus. Plus de
 sont réduites
 attribue cet j
 l'ont précédé
 contens qui,
 entendre des
 nistraton. Le
 à ces cris, e
 qui il a red
 ils ont été
 glierbey de
 faites & le
 également
 peuple to
 on ne se
 l'appaifi
 a meuz
 a été
 le r

(6)
 pour tâcher d'arrêter le cours — La
 Meagre Angoie le Meagre...
 ce port, son pavillon...
 mine du grand...
 la voile: le Commandant...
 une lettre de mission; &...
 point, il lui tira deux...
 en porta plainte: mais...
 affoiepe. — On travaille...
 rendre ce port plus...
 ce travail avance avec...

POLOGNE

De VARSOVIE, le 1.

LES Diétines pour l'élection
 qui doivent assister à la Diète
 sont déjà assemblées par
 qu'on en recroit appren
 & qu
 très-tur
 sang rép
 nous an
 orageuse.

Le nouv
 dres, M. L
 ici, a... p.

s n
 pai
 toujo.
 n, ne ve
 u'ils ont
 dent confert
 is se prépar
 la main.

LE M A G N E .

NE , le 1er. Septembre.

que le Comte & la Comtesse
eront incessamment dans cette
Princesse Elisabeth de Wur-
ccompagnera , dit-on , & res-
ans cette Résidence.

aucoup depuis quelque tems
is qui se sont passés sur les
la Turquie ; la manière dont
entés dans divers papiers pu-
nnoit une importance qu'ils
a reçu de la Croatie une
est peut-être pas plus exacte ,
éduit à leur juste valeur , &
erons ici l'extrait.

vagabonds Turcs ayant
brigandages sur le
& massacré-
de cam-

D A N E M

C O P E N H A G

Capitaine

de Bonn

ne serons pas long-tems sans apprendre ce qu'il aura fait devant Gibraltar.

Le *Dégourdi*, de Bordeaux, armé de 4 canons & de 31 hommes d'équipage, écrit-on de la Corogne, est entré dans ce Port le 16 Août. Il venoit des Cayes St-Louis, Isle St-Domingue, avec un chargement de sucre. Le Capitaine rapporte qu'à son départ de St-Domingue, le 5 Juin, les vivres y étoient en abondance. Les gros vents l'ayant démaîé de sa misaine, l'obligèrent de relâcher le 11 Juin à la Havane, d'où il remit en mer le 4 Juillet, de conserve avec le vaisseau de guerre l'*Eveillè*, de 64 canons, qui escorteit une fregate Américaine, chargée d'espèces, & 4 barques de la même nation, destinées pour Boston. Huit jours auparavant il étoit sorti de la Havane un convoi Espagnol, composé de 8 barques ou saïques Catalannes, bien armées, & destinées pour Cadix, ou pour quelqu'autre port d'Espagne. A bord d'une de ces barques se trouve, comme passager, l'Archevêque de Guatimala, avec 3 Prêtres qui l'accompagnent. Depuis le 15 Juillet le *Dégourdi* a été chassé par différens corsaires Anglois.

Le Ministre de la Marine a reçu une lettre du Chevalier Blachon, Lieutenant de vaisseau, commandant la frégate la *Friponne*; elle est datée du Fort-Royal de la Martinique le 10 Août.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de mon arrivée ici avec les frégates la *Friponne* & la *Résolue*, après une croisière de 50 jours, au vent des Isles d'Antigues & de la Barbade, pendant laquelle je me suis emparé des corvettes le *Spegdy* & le *Swift*, armées de 26 canons chacune, & environ 80 hommes d'équipages, portant des paquets pour les Isles de la Barbade, Ste-Lucie, Antigues & la Jamaïque, du cutter le *Queen*, corsaire de 10 canons, & des bâtimens de commerce le *Spy*, l'*Aventure*, la *Peggy* & le *Succès*. J'ai conduit ici les corvettes

& expédié les autres prises pour la Guadeloupe ; où elles sont arrivées &c.

Nous nous empresseons de publier la lettre suivante , qui vient de nous être adressée de la Rochelle ; elle rappelle des faits dont nous avons déjà entretenu le public & les rectifie ; elle détruit en même-tems les insinuations qu'on s'est plu à répandre depuis quelque temps , sur la prétendue insalubrité de l'air de cette Ville ; & que nous regrettons d'avoir répétées. Notre devoir , quand nous avons été induits en erreur , est de revenir à la vérité , & nous nous hâtons de le remplir.

» Je viens , M. , me plaindre à vous-même de la facilité avec laquelle vous avez consigné , dans votre Journal , N^o. 38 page 131 , un fait qui n'a jamais existé que dans l'imagination de celui qui vous l'a transmis. Votre amour pour la vérité me persuade qu'il ne vous a pas été possible d'avoir les éclaircissemens que vous desiriez , & que vous me ferez gré de ceux que j'ai l'honneur de vous adresser. S'il existe des préjugés qu'on doit respecter , il en est d'autres qu'on ne sauroit trop s'empresse de détruire , lorsqu'ils compromettent l'intérêt d'une Province. Tels sont ceux que l'on cherche à répandre depuis quelque tems contre la ville de la Rochelle. Les assertions que feu M. le Chevalier de Jaucourt n'avoit pas craint de hasarder dans le Dictionnaire de l'Encyclopédie , article peste , peuvent y avoir donné lieu. Sans le vouloir , vous paroîtriez , M. , accréditer ces préjugés , en laissant subsister la même erreur dans votre Journal. — M. le Comte de Broglie , dans les différens voyages qu'il fit l'année dernière , de Ruffec à Rochefort , & aux environs , ne vint point à la Rochelle. Ayant fait plusieurs

voyages en très-peu de tems , & pendant les premiers jours d'Août, on a soupçonné que la chaleur excessive de la saison, & les émanations méphitiques des marais qu'il avoit traversés, pouvoient avoir occasionné la maladie dont il mourut à St-Jean-d'Angely. — M. de Voyer d'Argenson, Commandant en second dans les Provinces de Poitou, Aunis & Saintonge, n'est revenu à la Rochelle qu'à la fin du mois dernier. Il étoit alors occupé des inspections qu'il avoit commencées dans les différentes villes & sur les côtes de son Commandement. Il se proposoit de les continuer. A son arrivée, il se plaignit de sa santé, qui étoit dérangée depuis un mois. Le travail qu'il vouloit finir, quelques voyages qu'il projettoit dans les Isles de Ré, d'Aix & d'Oleron, ne lui permirent pas de prendre le repos dont il avoit besoin. Il partit pour l'Isle de Ré, quoiqu'il eût la fièvre depuis quelques jours. Le mal ayant augmenté, il se fit débarquer & transporter, dans sa maison de campagne, aux portes de la Rochelle. Il en partit le 8 de ce mois, malgré tous les symptômes qui annonçoient une maladie très-sérieuse. Il crut que le mouvement de la voiture, & le plaisir de se retrouver chez lui, aux Ormes, le soulageroient. Quelque représentation qu'on lui fit sur le danger auquel il s'exposoit, il suivit sa première idée, & se rendit aux Ormes en trois jours. La maladie pendant cet intervalle fit des progrès très-rapides; elle acquit peut-être plus de malignité par les fatigues du voyage, & le défaut de secours en route : on n'a plus été à même de l'arrêter; elle a eu toutes les suites fâcheuses qu'on craignoit. — Il paroît, M., que dans les pertes qui nous affligent le plus, nous voulons, pour notre consolation, sans doute, les attribuer à des causes extraordinaires. La mort a toujours tort. Nous ne pouvons pas croire, dans le premier élan de notre douleur, que des Officiers Généraux, dont les talens & les connoissances ont inspiré à la Nation & à

tout le Militaire la plus grande confiance , qui ne respirent que pour le bonheur des Provinces , dont le Roi leur a confié le commandement , soient soumis aux évènements ordinaires de cette triste vie. Mais en cédant au chagrin qui nous accable , devons-nous imputer nos maux à nos voisins ? Faut-il décrier une Ville , une Province ; a'armer tous les Habitans , & leur persuader d'abandonner leur Patrie ? Tels seroient cependant l'objet & le résultat des propos aussi singuliers qu'inconséquens , qui ont été tenus l'année dernière , & qui se renouvellent aujourd'hui , si les témoins des évènements qui y ont donné lieu , ne cherchoient à diminuer l'impression que ces propos peuvent faire sur des esprits trop crédules. — Il est de fait , que M. le Comte de Broglie n'est pas venu l'année dernière à la Rochelle , & que par conséquent il n'a pu y prendre , comme on l'a dit , le germe de la maladie dont il est mort à St-Jean-d'Angéli. Il est également vrai que M. le Marquis de Voyer , qui avoit la plus grande attention , comme il le disoit lui-même , de couper l'air , & d'être rarement huit jours de suite dans le même endroit , étoit déjà malade lorsqu'il vint à la Rochelle le 27 Août dernier ; que très-dur à lui-même , occupé du bien de cette Province , & des travaux que S. M. a ordonnés pour le dessèchement des marais d'Aunis & de Saintonge , s'en rapportant un peu trop à la bonté de son tempérament , il a négligé les moyens de rétablir sa santé , & de prévenir la maladie qui l'a enlevé à nos vœux & à nos plus douces espérances. — Voilà , M. , ce que je puis vous certifier , d'après l'aveu général & particulier de tous ceux qui ont connu & suivi les deux Lieutenans-Généraux que nous avons eu le malheur de perdre. C'est un hommage que je dois à la vérité. Puisse-t-il réparer le tort que d'aveugles préjugés & de faux rapports ont fait à notre Ville. — Veuillez , M. , insérer ma lettre dans votre premier Journal ,

je vous en aurai une véritable obligation. Mes concitoyens vous sauront un gré infini de rétracter ainsi une erreur, qui ne peut leur être que très-préjudiciable. J'ai l'honneur d'être, &c. signé, *le Chevalier DE MALARTIC, Lieutenant-Colonel-Commandant du Bataillon de Garnison de Poitou.*

Le défaut de place ne nous a pas permis de donner dans le Journal précédent la suite des observations intéressantes sur la découverte du ciment de M. d'Etienne. Nous allons les continuer; ce n'est pas nous qui parlons ici, c'est l'Architecte estimable qui nous les a fait passer.

» Tout le secret de M. d'Etienne dépend donc d'introduire dans une auge, qui contient par exemple six pouces cubes de ciment préparé, comme de coutume, un pouce cube de chaux vive nouvelle, & c'est à l'aide de cet agent qu'il parvient à faciliter l'évaporation de son eau, sans crainte de retrait ni de gerçures. Il est manifeste que cette méthode est précisément celle de M. Lorient, ou plutôt n'en est que l'application. Il est vrai que M. d'Etienne avoue dans son Mémoire s'être servi des essais des Artistes, qui l'ont précédé dans la même carrière; mais si cela est, & s'il n'a fait qu'adopter le procédé de M. Lorient, d'où vient n'en pas prévenir le public, & pourquoi lui annoncer son ciment comme une découverte. — Toute la différence entre leur emploi ne consiste que dans l'épaisseur de l'enduit; M. Lorient observe de donner à l'enduit de ses terrasses environ un pouce d'épaisseur, & de le placer toujours sur un aire de bon mortier, avec lequel il puisse faire corps; au lieu que M. d'Etienne se borne à donner au sien une ligne ou une demi-ligne d'épaisseur, & à le placer sur du carreau, ce qui ne paroît pas devoir lui procurer autant de solidité, vu qu'il ne sauroit s'y

attacher que difficilement. La raison qu'il allègue pour justifier cette *minceur*, est que plus une couche de ciment est épaisse, plus le volume d'eau pour la former est considérable, & que toute cette eau devant s'évaporer pour donner de la consistance au ciment, elle y laisse des vuides, des crevasses, au lieu que le sien n'en contenant qu'une très-petite quantité ne pouvoit éprouver de changement sensible par la dessication. Mais ne pourroit-on pas lui répondre que, dès qu'il dépend d'une certaine dose de chaux vive d'empêcher les gerfures, en supposant l'enduit d'un pouce d'épaisseur ou d'une ligne, l'évaporation de l'eau ne sauroit qu'être la même, & proportionnelle à ces agens; que la minceur du ciment devoit être regardée plutôt comme un défaut que comme une perfection, en ce qu'elle peut contribuer à le trop dessécher & à lui ôter le *gluten* nécessaire pour lier toutes les parties après l'évaporation; & qu'enfin c'est sans doute pour lui redonner de l'onctuosité que M. d'Etienne se croit obligé d'étendre après coup une couche d'huile grasse sur son enduit. — Au surplus, c'est à l'examen de sa terrasse qu'il faut recourir pour apprécier, je ne dis pas la bonté de son ciment, puisqu'il est reconnu être le même que le mortier-Loriot, mais la valeur de son emploi. J'y ai remarqué, ainsi que plusieurs personnes, nombre de rétablissemens, de reprises, de lézardes & de gerfures qui annoncent qu'on y a certainement fait de fréquentes réparations. J'ai même observé qu'en frappant avec le bout de ma canne en quelques endroits de cet enduit, il ne paroissoit pas attaché au carreau, & sonnoit le creux, comme quand deux corps sont posés l'un sur l'autre & n'ont pas d'adhérence. Que ces effets, au reste, aient été produits par la *minceur* de ce ciment, ou parce qu'il ne fait pas corps avec le carreau, toujours est-il que le mouvement inévitable de la charpente des

planches qui supportent cette terrasse , à raison des diverses impressions de l'air , ne sauroit manquer de se communiquer à son enduit , & d'y occasionner quelquefois des fentes & des lézardes , ainsi que cela arrive aux mastics des dalles posées sur des soives , dont j'ai parlé ci-devant. Après l'exécution de ces sortes d'ouvrages , on apporte volontiers dans les commencemens beaucoup de soins à réparer les fentes , les gerçures ou les ruptures des mastics à mesure qu'elles paroissent ; mais peu-à-peu on néglige ces réparations , l'eau parvient à s'insinuer dans les planchers , faute d'avoir toujours à point nommé un mastiqueur pour faire les rétablissemens convenables ; & à la fin on est obligé de renoncer aux terrasses qui ne sont pas faites sur des voûtes , ou de les couvrir en plomb ; & c'est probablement ce qui arrivera aussi à la terrasse de M. d'Etienne. *Signé PATTE , Architecte de S. A. S. Mgr le Duc Regnant des Deux-Ponts.*

On lit dans les Affiches de Toulouse un fait bien singulier , & dont les suites ont été des plus affreuses.

» Un paysan des environs de Figeac , qui n'avoit , comme ceux de son espèce , d'autre ressource que le produit de ses journées , pour fournir à sa subsistance & à celle de sa famille , se rendit dans une vigne qu'il s'étoit chargé de tailler. Sa femme malheureusement voulut l'accompagner pour alléger son travail : elle fut obligée de porter avec elle un jeune enfant qu'elle allaitoit. A leur arrivée leur premier soin fut de placer cet enfant à l'abri du soleil & dans un endroit commode d'où ils pussent le voir. A l'heure du déjeuner , ils vont s'asseoir à côté de l'enfant pour y prendre leur repas ; mais quelle fut leur surprise en le voyant pâle , défiguré , & sans mouvement , ils s'aperçurent qu'il sortoit de sa bouche quelque chose qui ressembloit à la queue d'un serpent ; aussitôt le père s'en saisit par le bout de son

doigts, & tirant avec précipitation, il arrache une vipère, qui attirée sans doute par l'odeur du lait, étoit entrée dans le corps de l'enfant & l'avoit étouffé. Ce père défolé devint injuste, il accuse sa femme d'être la cause de la mort de son fils : il jette des cris lamentables, & n'écourant que son désespoir, après s'être saisi d'une serpette, il lui coupe le cou. — D'autres Journaliers qui travailloient tout près de-là, accoururent au bruit, & furent témoins de ce désastre. La nouvelle en fut aussi-tôt répandue : le meurtrier fut arrêté, & traduit dans les prisons où il est détenu depuis un mois.

L'anecdote suivante mérite d'être recueillie ; elle prouve que dans les accidens les plus désespérés, des soins actifs peuvent encore être utiles.

» Le 30 Septembre, à Champigny, près Saint-Maur, le nommé Breton, Compagnon Maçon, choisi comme le plus brave d'un atelier, pour vider & réparer un puits public, reconnu en danger, y descendit à 5 heures, & s'occupa à l'épuisement avec d'autres ouvriers qui tiroient le baquet, & leur cria peu de tems après : *secourez-moi camarades, je pérís.* A ce cri les ouvriers redoublent d'efforts pour remonter le baquet où s'étoit jetté le Maçon, mais à peine purent-ils le monter à la moitié de la hauteur ; un éboulis général les arrêta ; en un moment le puits fut comblé de pierres, au ras de la rue, & le malheureux resta enseveli sous 15 pieds de décombres. Les cris firent accourir M. l'Abbé de Champigny, Chanoine de Notre-Dame, qui heureusement étoit à sa terre ; en un moment il rassembla tous les ouvriers du pays, & les invita à secourir ce malheureux. Hélas, s'écrie la multitude, il est mort accablé sous un monceau de pierres ; il faut y voir, répond M. l'Abbé, il y a mille contre un pour

la mort, mais un sur mille suffit pour me décider, travaillons. Les ouvriers animés par ce mot, s'empresent, dès que l'un est épuisé par le travail, il trouve des rafraîchissemens préparés à côté, & cependant un autre prend sa place. Avec cette activité les décombres se vident, on observe qu'il y a nécessairement un porte à faux, une espèce de voûte produite par la rencontre fortuite des pierres en tombant, on en sent le danger, on suspend les ouvriers à des cordes lâches, leur zèle s'accroît par cette précaution, à 9 heures on entend le malheureux à travers les décombres dont il est couvert, on redouble d'activité; à 11 heures & demie on n'est pas encore à lui; enfin on y parvient, un vuide demeuré autour de sa tête, lui avoit conservé la respiration, mais il avoit tout le corps enveloppé de pierres & de gravats, on le dépêtre; à peine a-t-il les bras libres qu'il s'aide lui-même; enfin à 2 heures & demie du matin il est dégagé & emporté dans son lit, sans blessures graves; le lendemain à 7 heures du matin je l'ai vu avec M. l'Abbé de Champigny, il ne se plaignoit que des contusions dont il avoit le corps couvert. Le baquet soutenu par la corde s'étoit engréné avec les pierres, & avoient formé une espèce de voûte, quinze pieds environ au-dessus du fonds du puits. Quelle douce satisfaction pour M. l'Abbé de Champigny, & quel exemple à proposer pour les occasions à peu-près semblables.

On nous écrit de St - Amand en Berry, que M. Aubry, Maître en Chirurgie, qui y est établi, a fait une découverte bien importante & bien précieuse pour l'humanité; c'est la composition d'un caustique qui guérit parfaitement & en peu de tems les humeurs cancéreuses. Il a traité avec le plus grand succès plusieurs person-

nes , & récemment M. Gabriel-Gilbert Geoffreney , ancien Garde-du-Corps du Roi , demeurant dans la même Ville. Cet Officier avoit fait au mois de Mai de l'année dernière un voyage à Paris , pour y chercher des soulagemens qu'il n'a pu se procurer ; il a consulté les Gens de l'Art les plus habiles de cette Capitale , MM. Louis , Petit , Jayle , &c. , mais cette humeur cruelle a résisté à tous les remèdes ; elle n'a pu être dissipée que par celui de M. Aubry. Nous nous empresseons de contribuer à donner de la publicité à sa reconnoissance , & sur-tout à annoncer une découverte dont l'expérience a prouvé l'efficacité contre des maux qui jusqu'à présent ont presque toujours été regardés comme incurables , lorsqu'ils étoient parvenus à un certain degré.

Toutes les productions nouvelles des Arts ; celles sur-tout qui sont d'un genre supérieur , & qui réunissent le mérite de la plus belle composition des sujets , à la perfection de l'exécution , ont droit d'occuper une place dans ce Journal. C'est à ce titre que nous nous empresseons d'annoncer celles que M. Moreau , Dessinateur & Graveur du Cabinet du Roi & de son Académie de Peinture vient de publier. La réputation de cet Artiste est déjà faite par un grand nombre d'Ouvrages intéressans , tels que les Estampes des Œuvres de Moliere, celles de J. J. Rousseau ; in-4°. , imprimées à Bruxelles , des Incas

de M. de Marmontel , la superbe Gravure du sacre de Louis XVI , &c. Il a consacré les crayons & son burin à orner les éditions des Œuvres de M. de Voltaire. La première livraison des Estampes qui y sont destinées vient de paroître de format in-4°. & in-8°. ; elles sont au nombre de 10 , & doivent être placées à la tête de chaque Chant de la Henriade. Il n'y en a point qui ne fasse le plus grand honneur à l'Artiste habile qui les a composées , & aux burins qu'il a choisis , pour rendre ses compositions le plus fidèlement possible. Ce sont ceux de MM. Masquelier , Delignon , Dambrun , Patas , Guttemberg , Helman , Simonet , Duclos & Romanet. Les sujets , quoiqu'ils aient été traités souvent , n'en paraîtront pas d'un genre moins neuf. On nous saura gré de les indiquer.

Le premier offre Henri IV & Mornay dans l'île de Jersey , écoutant le vieux Solitaire , qui lui prédit ses succès , sa conversion & son entrée triomphante à Paris. Rien de plus noble que les 3 figures , qui ont chacune l'expression qui lui est propre. — L'assassinat de Coligni est le sujet de la seconde Estampe. La figure entière de l'Amiral tombant , mourant du coup que Resme lui porte en détournant la tête , contraste admirablement avec celles de ses assassins. — La troisième , qui présente Joyeuse expirant & emporté par ses soldats , est du plus grand effet ; nous en dirons autant de la quatrième & de la cinquième : le sujet de l'une est l'entrée des Seize , sous la conduite de Bussy , dans le Parlement , & Harlay s'avancant au-devant des fers qu'ils lui portent : celui de l'autre est le sacrifice de la Ligue , troublé

par l'apparition de Henri ; ce sont deux tableaux d'un effet imposant & majestueux. Celui du sixième est Henri donnant l'assaut à Paris , & arborant son drapeau sur la brèche, Dans le septième , on voit le Héros conduit par S. Louis à la porte des Enfers , & regardant au milieu des feux l'assassin de Henri III , tenant encore à la main le poignard dont il s'est servi. L'épisode intéressante du combat de d'Ailly , avec son fils , a fourni le sujet de la huitième. A ce tableau pathétique & touchant en su. cède un dans le genre le plus gracieux ; ce sont les amours de Henri avec la belle Gabrielle. Rien de plus frais , de plus agréable que cette Estampe qui est la neuvième. La dixième nous remontre le Héros dans tout l'éclat de sa grandeur & de sa dignité ; il entre dans Paris , la Foi marche devant lui & le guide ; & le peuple en foule se prosterne à genoux , & fait retentir l'air de ses acclamations (1). — La livraison qui va suivre est composée en grande partie des pièces du Théâtre.

On écrit de Lyon qu'il est mort dans la Paroisse de la Commanderie de St-George de cette ville un particulier nommé Jean Marion , âgé de 103 ans , fils d'un Laboureur du Dauphiné , demeurant chez son fils , Maître Fabricant ; il s'étoit rendu jusqu'à sa mort utile à la maison par des travaux qui demandoient de la force & de l'activité. On dit d'après le rapport du défunt & une tradition du pays , que son père est mort dans son village à 121 ans.

Anne-Catherine-Laurence de Warequier, Baronne d'Arriere , née à St-Affrique en Rouergue le 2 Février 1750 , élevés à la

(1) On souscrit chez l'Auteur , rue du Coq St Honoré , près le Louvre. Il prie les Souscripteurs de faire retirer la livraison qui vient de paroître.

Maison Royale de St-Cyr, fille de Messire Jean-Baptiste de Waroquier, Chevalier, Seigneur & Gouverneur pour le Roi de la Ville de St Affrique, &c., ancien Capitaine de Cavalerie, Chevalier de Saint-Louis, & de feuë dame Catherine de Gaitier de Montagnol du Terrier, mariée en 1775 à Messire Amans-Charles de Vigouroux, Ecuyer, Seigneur de Barry & Baron d'Arviere, est morte en son Château d'Arviere, près Rodez, le 14 Août 1782.

Arrêt du Conseil en date du 5 Juillet dernier, qui, en confirmant les anciennes Ordonnances & Règlemens, ordonne que les matières & monnoies d'or & d'argent qui se trouveront à bord des Prises, seront portées aux Hôtels des Monnoies ou aux Changes les plus prochains.

De BRUXELLES, le 8 Octobre.

LE rapport que le Stadhouder a fait aux Etats-Généraux des ordres qu'il a donnés au Texel, relativement à l'escadre Hollandoise, est conçu ainsi.

» Depuis la rentrée de l'escadre de la République au Texel; j'ai fait tout ce qui étoit en mon pouvoir, pour la faire ressortir promptement. A cet effet je me suis rendu au Nouveau-Diep le 20 Août, pour m'informer de l'état des vaisseaux. Le 21 Août j'ai conféré avec les Officiers-Généraux de Marine, qui étoient présens, & les Conseillers & Ministres des Amirautés, qui se trouvoient aussi sur les lieux y ont assisté. J'ai communiqué à V. N. P. les minutes de cette conférence; elles y verront entre autres, qu'un vaisseau & 4 frégates seroient prêts en peu de jours,

8 vaisseaux de ligne en dix jours, 4 autres quelques jours après, tandis qu'une frégate devoit être carénée & une autre réparée. J'ai recommandé de mettre les vaisseaux en état aussi promptement que possible ; sur l'avis que je reçus que plusieurs vaisseaux Anglois croisoient dans la mer du Nord, j'ai ordonné de détacher du Texel la goëlette le *Dauphin*, & de la Meuse le cutter l'*Epervier*, vers Drontheim, ainsi que de fréter autant de bâtimens neutres qu'il seroit possible pour le même voyage, à l'effet d'avertir le commandant des vaisseaux qui escortent les navires de la compagnie des Indes, de la venue de cette escadre Angloise dans la mer du Nord, pour qu'il pût prendre les mesures qu'il jugeroit les plus propres à mettre son convoi en sûreté. Je joins ici copie des lettres, que j'ai fait expédier le 22 du mois dernier au Vice-Amiral Pichot, au Contre-Amiral Dedel, & au capitaine van Geenip. Les dix jours étant échus, dans le délai desquels l'on s'étoit engagé à remettre la plupart des vaisseaux en état de prendre le large, j'ai écrit au Vice-Amiral Hartfinck, une lettre en date du 1 de ce mois, dont je remets copie à V. N. P. & la réponse originale du Vice-Amiral en date du 2 du courant, copie de ma réplique du 3, & deux lettres du Vice-Amiral du 4 Septembre. J'ai mandé le 5 MM. les Conseillers-Fiscaux Birdom, de l'Amirauté de la Meuse, & van der Hoop, & de celle d'Amsterdam, avec les Vice-Amiraux Reynst & Zoutman, pour les consulter sur la réponse à faire au Vice-Amiral Hartfinck. Je joins ici leurs considérations, ainsi que la minute de la lettre que j'ai envoyée au Vice-Amiral Hartfinck, le 6 du mois courant peu après minuit, & copie de ma lettre au contre-Amiral Dedel du 5 du courant. Le même jour, je reçus de la Meuse une nouvelle, que je communiquai par message au Vice-Amiral Hartfinck. Je joins ici une copie de la lettre dont j'accompagnai cet avis. Le 7 le capitaine comte de Welderen arriva comme

exprès avec la lettre du Vice-Amiral Hartfinck du 6 du courant, où V. N. P. trouveront copie du résultat du Conseil de Guerre du 4. Après avoir reçu cette lettre, je résolus de faire une tournée au nouveau-Diep, afin de pouvoir faire tenir Conseil de Guerre en ma présence & de prendre, selon les circonstances, telle résolution, que le service de l'Etat l'exigeroit. J'ai envoyé le colonel Bentiack au Vice-Amiral Hartfinck avec la lettre, dont je remets aussi ci-joint copie à V. N. P. Le 8 je reçus la lettre ci-jointe du Vice-Amiral Hartfinck du 7 du courant en réponse à ma seconde lettre du 6. Le même soir je suis parti d'ici; & ayant fait route toute la nuit, j'ai fait convoquer le 9 Septembre un Conseil de Guerre, composé de tous les Officiers Généraux de Marine & Capitaines présens, & auquel a assisté M. le Conseiller Fiscal van der Hoop, de l'Amirauté d'Amsterdam. J'ai cru devoir communiquer à V. N. P. les minutes de ce qui s'y est passé, ainsi que de l'avis du Vice-Amiral Zoutman, auquel à mon retour j'ai demandé ses considérations sur les opinions du Conseil de Guerre. V. N. P. y verront les sentimens unanimes de tous les susdits Officiers Généraux & Capitaines. J'ai fait difficulté d'ordonner, contre ces avis unanimes, la sortie de la flotte; mais j'ai cru devoir me contenter d'enjoindre de tenir les vaisseaux approvisionnés d'eau & de vivres, de façon qu'ils pussent sortir au premier ordre convenablement équipés, & m'adresser à V. N. P. avec prière, qu'elles m'informent des intentions de L. H. P., au sujet de la sortie des vaisseaux de la République, & m'apprennent si L. H. P. désirent que, malgré les avis unanimes des Officiers de Marine, l'Escadre doive mettre en mer. J'ai déjà chargé le Vice-Amiral Hartfinck, en présence des autres Officiers Généraux, de mettre en mer, sans attendre des ordres ultérieurs, dès qu'il recevrait des avis digns de foi, concernant le départ de l'Escadre Angloise, qui avoit croisé sur nos côtes, & de sa ren-

trée dans la Manche, de façon qu'on pût compter que la flotte de Mylord Howe étoit partie ou sur son départ pour Gibraltar, me référant aux divers ordres, que je lui avois donnés, spécialement à mes lettres des 1, 3, 6 & 7 Septembre. — J'espère avoir rempli par ce que dessus les intentions de L. H. P., & je suis prêt à envoyer à l'escadre de la République, particulièrement pour sa sortie, tels ordres, que L. N. P. jugeront à propos, ayant fait tenir tout prêt pour les exécuter sans perte de tems, dès que le vent & la marée le permettront.

On attend encore à chaque instant la nouvelle de la sortie de cette escadre; mais celle de l'arrivée de la flotte de la Baltique en Angleterre la fait maintenant attendre plus patiemment.

La proposition de la ville de Leyde pour examiner l'administration de la marine, a été généralement approuvée dans les dernières séances des Etats de Hollande & de Westfrise par les 18 villes qui ont droit de suffrage à cette Assemblée; elle a dû être convertie en résolution au commencement de ce mois.

Le Collège d'Amirauté du département de la Meuse, ayant proposé aux Etats-Généraux la réparation des chantiers de Flessingue, & la construction d'un bassin dans ce port, dont les frais ont été évalués à 400,000 florins; les Commissaires des départemens respectifs, ont remis aux Etats-Généraux un rapport favorable à cette proposition. Cette affaire a été mise en délibération, & on a donné communication du

projet à tous les Membres des Etats, afin qu'ils prennent à ce sujet les instructions de leurs commettans.

» Cette ville, écrit-on d'Amsterdam, ainsi que celles de Rotterdam, de Leyde, &c. suivent l'exemple donné pour celle de Dordrecht, qui, la première, s'est proposée de rentrer dans l'exercice de plusieurs droits dont elles jouissoient précédemment, & qui avoient été abandonnés au Stadhoudet depuis 1747; on croit assez généralement que ces villes entraîneront les autres. — Le vœu général ici est de faire vivement la guerre à l'Angleterre. Notre Amirauté a 3 vaisseaux de 64, dont un mettra à la voile dans 15 jours au plus pour le Texel; elle en a encore 3 de 74 sur les chantiers, ainsi que 5 autres de 64; 2400 ouvriers sont employés journellement. — Le vaisseau le *Tigre*, construit sur le plan de M. Boux, est parti le 24 Septembre pour le Texel, à l'aide des chameaux. — Il est certain que si la flotte avoit pu sortir depuis le 15, elle seroit dehors; mais il a fait des tems si affreux, que les vaisseaux ont eu à souffrir dans la rade. La côte est couverte de navires naufragés. Il faudra cependant qu'elle se montre bientôt au-dehors; le peuple qui a tort sans doute, fait retomber ces retards sur M. Hautfink; il s'est même porté ici à des extrémités très-graves; il a voulu démolir sa maison, & ce n'est qu'avec peine qu'on est parvenu à le calmer. — Il y a 3 vaisseaux de 64 sur les chantiers de Rotterdam, & un de 54. Un autre de 64 doit être en mer actuellement. Il a été construit à Hellevoetsluis; il est commandé par le brave de Hordt, le premier Hollandois, qui ait fait abaisser un pavillon Anglois de guerre depuis les hostilités ».

PRÉCIS DES GAZETTES ANGLOISES, du 2 O⁸.

Le 28 Septembre on a appris que 30 vaisseaux de ligne François, portant près de 1000 soldats, se

sont rendus maîtres de plusieurs Forts dans la baie d'Hudson. Ces vaisseaux venoient de St-Domingue & avoient appareillé avant le départ de M. de Vaudreuil. On dit qu'un armement plus considérable menace les possessions qui nous restent dans le nord de l'Amérique, & plusieurs personnes croient que les François & les treize Provinces doivent se partager Terre-Neuve, d'autres imaginent que les armes de la France vont se tourner vers le Canada, dont la conquête ne sera point difficile.

On assure qu'à la dernière assemblée du Conseil du Cabinet, la déclaration de l'indépendance de l'Amérique a été signée par le Roi & envoyée aussitôt à Paris.

Les nouvelles données récemment par les gazettes de New-York ont bouleversé toutes les têtes politiques. L'Amérique a été certainement déclarée indépendante par les Commissaires de S. M. Mais le public ignore d'où sont émanés les ordres qui ont effectué cette déclaration, & il n'en sera probablement instruit qu'à la rentrée du Parlement.

— Cette déclaration est une des grandes questions politiques qui aient été jamais agitées dans ce pays, sans en excepter celle qui étoit relative à l'abdication lors de la révolution. Le premier point qu'elle renferme est : « La Couronne peut-elle aliéner les Domaines de l'Empire ? » Si ce premier point est décidé à la négative, comme il le sera sans doute, on demandera en second lieu : « L'acte du Parlement qui autorise la Couronne à faire la paix avec l'Amérique, lui donne-t-il le pouvoir de déclarer l'Amérique indépendante ? » Si cette question est décidée contre l'existence d'un tel pouvoir, alors on demandera « Quel est le Ministre qui a conseillé cette démarche ? »

Malgré la diversité des bruits qui ont couru sur la date de la rentrée du Parlement, il paroît certain qu'il ne s'assemblera pas avant le 26 ou le 28 du mois de Novembre. — Le Parlement d'Irlande est prorogé au 26 du même mois.

Le 28, dans la matinée, on a reçu à l'hôtel de la Compagnie des Indes quelques dépêches des établissemens du Bengale. Elles sont venues par la voie de terre, mais on dit qu'elles ne renferment que des duplicatas de celles qu'on a reçues précédemment.

— Vers la fin du mois de Novembre la Compagnie des Indes fera partir une flotte pour ses établissemens, & on dit que le Gouvernement les fera convoquer par plusieurs destinés à renforcer l'escadre de l'Amiral Hughes. — Le vaisseau l'*Africa*, qui arrive de Gorée, rapporte qu'une fièvre maligne a fait pendant quelque tems de grands ravages sur la côte du Sénégal, & a emporté un grand nombre d'habitans.

Hier un particulier, arrivé de Paris, a apporté la nouvelle suivante. Le 12 Septembre, les Espagnols ont commencé à attaquer Gibraltar du côté de la mer. Le lendemain 15, leurs batteries flottantes ont été incendiées & totalement détruites par le canon de la place, qui a tiré à boulets rouges. On présume que les assiégeans ont perdu plus de 2000 hommes dans cette affaire qui a duré plusieurs heures. Leur escadre étoit, dit-on, dans la baie, & n'a pu donner aucun secours aux batteries flottantes. Tous nos papiers sont remplis de détails incroyables sur cet heureux événement qu'ils appellent tous la *déconfiture* totale de la Maison de Bourbon.

L'Amirauté a reçu avis des Dunès que le Commodore Elliot étoit sorti avec une petite escadre pour sa première station, afin d'empêcher les Corsaires de St-Malo & Morlaix de mettre en mer dans le dessein d'intercepter quelques-uns des vaisseaux de la flotte de la Jamaïque, attendue en Angleterre, en cas qu'ils fussent séparés par un coup de vent. L'escadre du Commodore Elliot est composée du *Romney* de 50, du *Mediator* de 44, du *Prudent* de 36, & de l'*Eurydice* de 34.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 19 OCTOBRE 1782.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

*ADÉLAÏDE, ou la Raison dupe de
l'Amour, Conte.*

ADÉLAÏDE, au printemps de sa vie,
Pensoit en Philosophe, & méprisoit l'Amour.

Adélaïde étoit pourtant jolie;

Taille bien prise & jambe faite au tour,

Quelque peu de penchant à la coquetterie,

Des yeux fripons, de l'esprit, des talens,

Et l'âge heureux de seize à dix-sept ans:

Voilà le vrai portrait de la gentille fillette.

Elle aimoit à parler, (je m'en étonne peu,

On dit qu'à ce défaut toute femme est sujette,

Et j'en fais de grand cœur l'aveu,

Car je suis femme, & dois en savoir quelque chose.)

Adélaïde, un soir dans un cercle nombreux,

N^o. 42, 19 Octobre 1782.

E

Où de l'indifférence elle plaidoit la cause,
 S'exprimoit en ces mots : »Heureux ! cent fois heureux !
 » Celui qui de l'Amour ne ressent point les feux !
 » Pour lui , dans tous les tems , la Nature est riante ,
 » Il fait jouir de tout. Une âme indifférente
 » A peu de frais peut goûter le bonheur ;
 » Le vol d'un papillon , le parfum d'une fleur ,
 » Tout l'intéresse , tout l'enchanter.....
 » Loin de l'objet aimé , rien ne plaît à l'amant.
 » Sombre , distrait , rêveur , impatient ,
 » S'il veut parler , sa langue s'embarresse ;
 » Il entend sans comprendre , & regarde sans voir.
 » L'espérance l'enflamme , & la crainte le glace ;
 » Le plus léger soupçon le met au désespoir.
 » S'il dort , la triste Jalousie
 » Vient troubler son repos par un songe fatal ,
 » Qui lui fait voir un amant , un rival
 » Aux pieds de son ingrate amie.
 » Il en frémit , il s'éveille indigné ,
 » Et croit sans cesse entendre une voix qui lui crie :
 » Est-il vrai que tu sois aimé ?
 » Ce doute affreux empoisonne sa vie.
 » Je le répète encor , heureux ! cent fois heureux !
 » Celui qui de l'Amour ne ressent point les feux.
 » Je jure..... » En cet endroit on interrompt la belle ,
 On annonce Derval. Cē Derval , cher Lecteur ,
 Est fait pour captiver le cœur
 De la Beauté la plus cruelle.
 Il entre , & sa présence interdit l'Orateur ,

Qui, tour-à-tour, rougit, pâlit, chancelle.
 Adieu les beaux discours, les préceptes moraux ;
 Un regard de Derval enflamme Adélaïde,
 Et de mon Héroïne un coup-d'œil bien timide
 A Derval ôte le repos.
 J'ignore la fin de l'histoire ;
 Mais si j'en crois les médifans,
 Après maints beaux raisonnemens,
 La fière Adélaïde a cédé la victoire,
 Et répète depuis ce temps :
 Qu'à son âge on est foible, & qu'il ne faut pas croire
 Aux Philosophes de seize ans.

(Par Mlle de Gaudin.)

L' H I V E R, Stances à Églé.

L' H I V E R descend dans nos campagnes,
 Les vents sifflent, l'air s'obscurcit,
 La neige voltige, & blanchit
 Le front sourcilleux des montagnes.
 Sous ce triste fardeau les forêts ont plié ;
 Dans chaque fleur, dans chaque plante,
 Par-tout l'Hiver s'offre à ma vûe errante,
 Par-tout il s'est multiplié.
 De l'astre qui nous luit les rayons salutaires,
 Sans force & sans chaleur colorent nos coteaux ;
 Et dans ses ruches solitaires,
L'abeille paresseuse interrompt ses travaux.

E ij

LES ruisseaux enchaînés sur leurs rives glacées,
 Reposent en silence & presque inanimés,
 Et sur les neiges entassées,
 Mes pas tremblans sont imprimés.

Tous les élémens se confondent,
 Les fongueux aquilons répondent
 Au mugissement sourd des flots tumultueux ;
 De l'Hiver déchaîné tout nous peint les ravages ;
 Et ces fleuves errans suspendus dans les cieus,
 Rapides précurseurs des foudres, des orages,
 Ceignent des monts blanchis les sommets fastueux.

ENTENDS-TU, chère Églé, du fracas des tempêtes
 Retentir les monts foudroyés ?
 Tout se confond, la mort est sûr nos têtes,
 Mais le plaisir est à nos pieds.

AME de tout ce qui respire,
 Toi, pour qui j'ai monté ma lyre,
 Divin plaisir, viens réchauffer mes sens ;
 Je laisse au loin gronder les vents,
 C'est en vain que leur rage à m'effrayer conspire.

QUAND je tiens mon Églé dans mes bras amoureux,
 Ai-je besoin de Flore ou de Zéphyre ?
 Au milieu des frimats mon cœur est plein de feux ;
 Églé, par un coup-d'œil, par un tendre sourire,
 Me ramène au Printemps quand la Nature expire.

(Par M. Latour de Lamontagne.)

Que ne peut l'Amour Paternel? Conte.

QUAND le ciel a donné à l'homme des delits violens, le plus funeste présent qu'il puisse y ajouter, c'est une grande étendue de pouvoir. M. de Frémival étoit né avec des sens fougueux; une surabondance de fanté & de vigueur lui donnoit des passions brûlantes, & il étoit riche, c'est-à-dire, qu'il avoit la faculté de les satisfaire. De bonne heure il avoit eu la passion de l'amour, ou, pour mieux dire, l'amour des femmes; de bonne heure il en avoit fait non pas son dé-lassement, mais son occupation; & ce goût chez lui n'avoit fait que se renforcer encore par l'habitude de s'y livrer. Depuis vingt ans, (car Frémival en avoit déjà près de quarante, & il croyoit toujours avoir le même âge, parce qu'il avoit toujours la même conduite) depuis vingt ans, dis je, il grossissoit la liste de ses victimes. C'étoit pourtant un scélérat qui n'avoit pas encore perdu le titre d'honnête homme; c'est-à-dire, que s'il contraignoit au divorce deux époux autrefois bien unis, s'il causoit ainsi la ruine d'une famille entière, il payoit une dette de jeu en moins de vingt-quatre heures; & s'il violoit, pour perdre une femme crédule, les sermens les plus sacrés, il respectoit une parole donnée pour une partie de plaisir.

Il ne faut pourtant pas s'y méprendre;

E iij

Frémival n'étoit pas un fat. Un fat n'ambitionne que le bruit, au lieu qu'il aimoit moins à conquérir qu'à posséder; il n'en restoit pas plus long temps en place, il changeoit; mais ce n'étoit pas pour multiplier ses conquêtes, c'étoit par le desir d'un nouvel objet. Cette considération le rendoit moins condamnable, ou du moins plus à plaindre; mais ses conquêtes n'en étoient pas moins des victimes; la passion étoit aussi funeste que la vanité d'un fat; & d'ailleurs l'habitude l'avoit rendu si peu difficile sur les moyens, que les plus criminels n'étoient plus qu'un jeu pour lui, s'ils favorisoient ses projets.

Tel étoit Frémival; tel il va se montrer dans l'anecdote qu'on va lire. Il avoit vu la jeune Milésie, & il n'avoit pu la voir sans la desirer. Ce n'étoit pas un air de coquetterie, ce n'étoit pas l'élégance de la toilette qui l'avoit séduit. Si la beauté de Milésie brilloit, c'étoit à travers les habits les plus grossiers; elle étoit belle sous la livrée de l'indigence. Ce qui auroit dû la rendre respectable aux yeux de Frémival, ne servit qu'à ranimer son espoir; & dès le jour même il fit jouer les ressorts de la séduction.

Milésie étoit fille d'un pauvre Ouvrier qui avoit une famille de douze enfans. Il n'avoit d'autre revenu que le travail de ses bras; quelques-uns de ses fils commençoient à le seconder; mais de si foibles secours ne pouvoient suffire à tant de besoins. Ce qui

ne contribuoit guère à l'enrichir, c'est que Jérôme, (tel est le nom du vieillard) étoit de la probité la plus exacte. Mais cette probité servoit au moins à le consoler dans ses chagrins & à l'encourager dans ses travaux ; l'aspect d'une famille trop nombreuse faisoit quelquefois couler ses larmes, mais au moins il avoit vû sa probité germer dans le cœur de tous ses enfans; pas un ne le faisoit rougir ; & si son front étoit sillonné par le chagrin & les années, le sourire du plaisir étoit quelquefois sur ses lèvres.

Digne Élève d'un père aussi vertueux, Milésie l'honoroit par sa conduite. Quand l'honneur ne lui auroit pas été aussi cher que sa propre vie, la seule crainte de déplaire à l'auteur de ses jours l'eût retenue dans les bornes du devoir. Son père l'avoit distinguée parmi ses enfans; il les rendoit tous heureux autant qu'il étoit en lui ; il avoit pour tous les mêmes soins ; mais il avoit un degré de tendresse de plus pour l'aimable Milésie, & elle se montra toujours digne de cette prédilection. Elle rejeta les offres brillantes que lui fit faire Frémival, & elle n'étoit point orgueilleuse de son refus, qui lui paroissoit aussi naturel, aussi simple qu'indispensable. Elle s'applaudissoit plutôt de ne pas affliger son père. Hélas ! elle ignoroit que, sans le vouloir, elle devoit lui causer un jour le plus violent chagrin.

Cependant la probité du vieillard, la conduite irréprochable de sa famille, avoient in-

téressé à son sort tous les cœurs sensibles ; & un beau jour il fut mandé chez un Notaire , qui lui donna les assurances d'une pension de 800 liv. Ce bienfait ne l'arrachoit point à la pauvreté , vu le nombre de ses enfans ; mais il allégeoit au moins son fardeau. Le bon Jérôme ne pouvoit pas recevoir avec indifférence les moyens de rendre sa famille plus heureuse. Sa joie éclata par les transports les plus vifs. Il brûloit de tomber aux genoux de son Bienfaiteur ; mais cet homme généreux avoit voulu être inconnu. Content du témoignage de son propre cœur , il auroit cru son action trop intéressée s'il eût aspiré au plus léger tribut de reconnoissance.

Peut-être quelque Lecteur , en apprenant le bienfait , a cru en avoir deviné l'auteur ; il aura nommé Frémival , & en faveur de ce procédé , il aura vu avec un peu plus d'indulgence les travers de sa conduite. Je suis forcé de lui enlever cette douce erreur. Frémival , loin d'être l'auteur d'un procédé aussi délicat , aima mieux , comme on va voir , en faire l'instrument de ses coupables projets. La modestie désintéressée du Bienfaiteur va devenir dans ses mains l'arme du mensonge & de la plus basse séduction.

Ayant laissé passer quelque temps depuis cette pension , dont il avoit appris la nouvelle tout des premiers , il se présenta chez le bon vieillard , qui avoit fait de vains efforts pour découvrir son Bienfaiteur. Fré-

mival n'étoit pas connu du père ; il n'avoit même jamais parlé à Milésie ; le hasard avoit voulu jusques-là qu'il ne pût expliquer ses desirs que par un interprète , accoutumé sans doute à de pareilles négociations. Il entre avec le costume de la richesse qu'il n'eut pas de peine à se donner , & avec le maintien de l'honnêteté qu'il saisit avec plus de peine.

Bon homme, lui dit-il, vous cherchez depuis long-temps cet inconnu assez heureux pour devenir votre Bienfaiteur, qui a su ennoblir sa fortune en la faisant servir à vos besoins. Vous l'auriez toujours cherché en vain, si le desir d'ajouter à ce foible bienfait ne le forçoit à se faire connoître. Ce Bienfaiteur, plus heureux depuis qu'il a pu commencer votre bonheur, c'est moi.

La reconnoissance de ce sensible vieillard ne s'exprime d'abord que par un cri, & il se précipite aux genoux de Frémival. Celui ci, avec un air de modestie qui n'appartenoit qu'au véritable Bienfaiteur, recule un pas, & lui dit : Levez-vous, mon ami ; je serois indigne d'être votre Bienfaiteur si j'étois venu lever un tribut sur votre reconnoissance. A ces mots, il le relève & l'embrasse : Bon vieillard, continua-t-il, l'estime que vous m'avez inspirée depuis long-temps ne doit pas se borner à cette pension modique que vous avez bien voulu accepter ; mais faites-moi jouir avant tout du spectacle de votre famille intéressante.

Aussi-tôt le vieillard appelle avec empressement toute sa famille, Thérèse, Pierre, Guillaume; il les appelle tous ensemble & par leur nom, en s'écriant: le voilà! le voilà notre Bienfaiteur! A ces mots toute cette famille intéressante se jette aux pieds ou dans les bras de Frémival. Quel tableau! On est indigne de voir un spectacle si touchant étalé aux regards d'un homme qui l'a voit si peu mérité; mais n'envions pas son sort: malgré ses habitudes criminelles, malgré ses coupables projets, il ne dut pas le voir d'un œil tranquille; son cœur dût être tourmenté; il étoit vil à ses propres yeux.

Cependant il témoigne l'intérêt le plus vif, l'attendrissement le plus vrai. Il interroge tour-à-tour chacun des enfans, demande leur nom au père, donne un conseil à l'un, une leçon à l'autre, les caresse tous, & Jérôme le remercie les larmes aux yeux. Au milieu d'eux, Frémival a vu Milésie, dont la joie décente charmoit le cœur du père, & irritoit les desirs de Frémival. Dès qu'il l'eut apperçue, il auroit voulu ne voir qu'elle, ne parler qu'à elle; mais il crut devoir se contraindre, & il ne lui adressa la parole qu'après avoir interrogé presque tous ses frères & sœurs. Après cet examen, un peu long à son gré, mais indispensable pour l'exécution de son dessein, Frémival dit au vieillard: mon cher Jérôme, je suis enchanté de votre famille; elle est digne de vous; elle fera la consolation de

votre vieillesse ; mais un travail excessif
 épuise vos forces , & pourroit , en abré-
 geant vos jours , leur enlever trop tôt
 l'exemple de vos vertus. Dès ce jour , sans
 perdre aucun de vos enfans , je veux que
 vous en ayez deux de moins à entretenir.
 Voyons ; les filles sont les plus difficiles à
 placer : J'en prends deux , & je me charge
 de leur sort présent & avenir. J'enverrai
 l'une à ma mère , & l'autre je la place
 auprès de ma femme. J'espère , ajouta-t'il
 d'un ton hypocrite , que leur conduite ré-
 pondra toujours à vos projets & aux miens ,
 & que nous n'aurons jamais à rougir , vous ,
 d'être leur père , & moi , d'être devenu leur
 ami. A ces mots il choisit Milésie ; & la
 plus laide de ses sœurs , pour éloigner encore
 mieux les soupçons.

Jérôme étoit bien désolé de se séparer de
 ses deux filles ; mais il s'agissoit de leur bon-
 heur , & il étoit si bon père ! Milésie eût
 bien voulu ne le quitter jamais ; mais elle
 connoissoit la triste situation de ce bon vieil-
 lard , comment ne pas se prêter à l'adoucir ?
 Cependant elle ne put s'empêcher , ainsi
 que sa sœur , de témoigner ses regrets par
 un torrent de larmes.

Allons , mon bon ami , reprit Frémival
 en faisant semblant d'essuyer les siennes ,
 faites-leur un petit trouffseau pour le mo-
 ment , & je pourvoirai à tout ; mais hâtez-
 vous , parce que je pars pour la campagne.
 Je veux qu'elles vous visitent souvent , que

E v j

vous veniez les voir vous-même. Dans peu de jours je vous donnerai de leurs nouvelles.

Il faut convenir qu'on ne pouvoit guères soupçonner Frémival de mauvaise-foi. Son ton, ses manières, le titre qu'il usurpoit ne permettoient aucun doute sur ses sentimens ; aussi n'entra-t'il dans le cœur des enfans & du père que le chagrin de se quitter. On oublia même, ou plutôt on ne crut pas avoir besoin de demander à Frémival où il alloit. Il est pourtant à préfumer qu'il avoit préparé une réponse à cette question, si Jérôme avoit songé à la faire. Les deux sœurs ayant ramassé quelque peu de hardes, embrassèrent leur père bien tendrement ; & après bien des larmes répandues de part & d'autre, ils se dirent adieu.

Cependant, ce bon Jérôme a peine à s'arracher des bras de Milésie. Malheureux vieillard ! tu ne fais pas à qui tu viens de livrer ta fille ! Tu crois ne pleurer que son départ ; mais ton cœur paternel a pressenti sans doute de plus grands chagrins. Après l'avoir quittée, tes bras s'ouvrent encore pour l'embrasser, & il semble que ces embrassemens ne soient qu'une ruse innocente de ton cœur pour retarder, pour empêcher son départ.

Il fallut pourtant se séparer. Jérôme donne de sages conseils à ses deux filles ; il ne les recommande pas à Frémival ; (il ne croit pas en avoir besoin) mais il les exhorte bien à aimer ce second père : il ignoroit combien il profanoit ce titre sacré en l'ap-

pliant à Frémival ! La tendre Milésie, tenant sa sœur par la main, descend pour monter dans un carrosse qui l'attendoit à la porte. Quand ses yeux humides ne virent plus son tendre père, elle les baissa modestement ; il sembloit qu'elle n'osât les lever vers Frémival : qu'eût-elle fait si elle avoit su que celui qu'elle prenoit pour un Bienfaiteur, n'étoit qu'un séducteur audacieux ?

Ce qu'il y a sans doute de plus étonnant jusqu'ici, c'est l'audace de Frémival. Sa démarche, quelque puissant, quelque riche qu'il fût, pouvoit avoir des suites fâcheuses ; mais ou il n'avoit rien prévu ou il étoit décidé à tout braver. Quoi qu'il en soit, après avoir envoyé la laide sœur de Milésie on ne fait pas où, il l'emmena elle-même dans une terre qu'il venoit d'acheter.

Il est temps d'avertir que Frémival avoit été époux, & qu'il étoit père encore d'un garçon & d'une fille, tous deux à peu près de l'âge de Milésie. Ce détail ne servira guère à diminuer ses torts : le titre de père ne le rend que plus coupable. Mais en déclarant ce nouveau motif de blâme, je dois avouer aussi une qualité que son in-conduite ne lui avoit pas fait perdre. Malgré le désordre de sa vie (& ceci paroitra aussi heureux qu'étonnant) ses enfans avoient toujours conservé leur place dans son cœur : cet homme toujours coupable, n'avoit jamais cessé d'être bon père. C'est un bonheur dont il n'étoit pas digne ; mais enfin ce

sentiment, qui influera sur le dénouement de cette histoire, avoit survécu aux autres qualités de son cœur.

En arrivant dans sa terre avec lui, Milésie fut un peu étonnée de n'y trouver personne. Frémival lui dit que sa femme arriveroit sous peu de jours. Il lui conta quelques douceurs ; cependant pour ne pas l'effaroucher d'abord, il voulut différer de lui déclarer ses sentimens , & lui laisser soupçonner ses véritables projets. Il avoit très-peu de monde avec lui ; il est même à présumer qu'il n'avoit mis près d'elle que des gens gagnés , & qui ne devoient lui dire que ce qu'on vouloit lui laisser apprendre. Il avoit défendu à son fils de venir le trouver à la campagne sans y être appelé par lui ; & sa fille vivoit avec une très-vieille tante, dont elle devoit hériter.

Mais quoique Frémival eût assez d'esprit pour sentir qu'il avoit besoin de prudence & de précautions dans cette intrigue , il étoit trop impatient pour perdre beaucoup de jours. Il fit bientôt taire le bienfaiteur pour ne laisser parler que l'amant. Enfin , sa conduite devint telle , que la pauvre Milésie sentit bientôt à quel péril elle se trouvoit exposée. Elle demanda à retourner chez son père ; & le refus qu'elle essuya , ne fit que redoubler sa frayeur. Elle osa parler avec quelque vivacité ; mais plus elle marquoit de répugnance pour écouter les offres de Frémival , plus sa prison se resserroit ; & on lui fit

comprendre qu'elle étoit en proie aux desirs effrénés d'un tyrannique séducteur. L'estime que Frémival lui avoit inspirée, & la reconnaissance qu'elle avoit cru lui devoir, firent place à la haine & même au mépris; & cependant elle ignoroit encore qu'il n'avoit fait qu'usurper auprès de sa famille le titre de bienfaiteur; elle ignoroit que le mensonge & l'audace avoient été ses seuls titres pour l'enlever au sein paternel.

Quoique la conduite de Frémival eut excité dans le cœur de Milésie la plus juste indignation, comme elle sentoit qu'elle avoit tout à craindre de la violence, & qu'un homme tel que lui étoit capable d'en user, elle crut que la prudence devoit venir au secours de sa vertu. Les innocens stratagèmes, ou plutôt les heureuses inspirations de son cœur, réprimoient la fougue de son tyran. Tantôt un coup-d'œil assuré, interprète de la noble fierté de son âme, enchaînoit ses desirs, ou du moins arrêtoit ses coupables efforts; (tant il est vrai que le vice qui ose immoler la vertu, n'ose pas toujours la regarder sans trembler) tantôt, par un regard attendrissant qui sembloit lui dire je perds la vie si vous me ravissez l'honneur, elle sembloit le désarmer au moins pour un instant. Elle en venoit même quelquefois jusqu'à lui laisser tout espérer sans lui rien promettre.

Tandis que la pauvre Milésie passe les jours & les nuits dans la crainte & dans la

douleur, que fait son père infortuné? Il avoit attendu quelques jours avec impatience, mais avec sécurité, des nouvelles de ses deux enfans & de son prétendu bienfaiteur. Un trop long retard lui donna du chagrin, sans réveiller ses soupçons; comment suspecter un homme dont la conduite, les discours & le maintien ne respiroient que la bienfaisance? Mais enfin quelques amis, à qui il raconta son aventure, lui inspirèrent leur juste frayeur; & le malheureux Jérôme, qui avoit toujours trouvé la fortune si cruelle, sentit bien qu'il y avoit des maux plus affreux que ceux qu'il avoit soufferts jusques-là. La pauvreté, l'humiliation n'approchoient point du supplice qu'il éprouvoit. Sa douleur étoit commune à toute sa malheureuse famille; & ils se dispersèrent tous pour découvrir Milésie & sa sœur; mais toutes leurs démarches furent inutiles, comme les efforts de Milésie pour avertir son père de son fatal emprisonnement.

Tandis que Frémival renouveloit ses efforts auprès d'elle, que dis je? au moment qu'il sembloit se disposer à ravir par la violence ce qu'il ne pouvoit obtenir, le fils de Frémival, pour une affaire de la dernière importance, crut devoir venir le joindre à la campagne, malgré la défense qui lui en avoit été faite; il crut que l'objet de sa visite le mettroit à l'abri des reproches de son père. Soit imbécillité de la part des gardiens de Milésie, soit que, content de lui avoir

défendu d'arriver sans en être averti, il n'eût pas cru devoir le configner, les portes lui furent ouvertes; & son entrée fut si peu prévue, qu'il surprit Frémival avec Milésie. Après qu'il se fut excusé envers son père sur l'importance de l'affaire qui l'amenoit, celui-ci, pour paroître moins déconcerté, ouvrit une conversation vague avec Milésie & son fils, bien décidé à l'arrêter au premier mot si elle devenoit trop particulière. Mais cet entretien ne fut pas long; il pria Milésie de se retirer, donna secrètement des ordres pour elle, & entendit son fils sur l'objet de son voyage. Après lui avoir dicté ses volontés à ce sujet, il lui dit que la jeune personne qu'il venoit de voir lui avoit été confiée par ses parens pour des raisons de famille, & qu'il lui ordonnoit le silence le plus absolu, sous peine de sa malédiction. Frémival, quoique aimant ses enfans, avoit toujours su s'en faire craindre; il étoit très-entier dans ses opinions, & très-despotique dans ses volontés.

Mais si son fils avoit un motif pour ne pas parler de ce qu'il avoit vu, il en avoit un très-pressant aussi pour desirer de savoir ce qu'étoit la jeune personne. Sa courte entrevue avec Milésie avoit produit un de ces événemens qui étonnent toujours, quoiqu'ils se renouvellent assez souvent. Il n'avoit pu la voir quelques momens, & entendre quelques mots de sa bouche, sans lui trouver des charmes & de l'esprit. Milésie étoit réelle-

ment charmante, & le malheur n'avoit fait qu'ajouter à sa physionomie un nouveau degré d'intérêt. Elle avoit peu parlé; mais souvent une sotte & une femme d'esprit prononcent différemment la même phrase, de manière qu'avec les mêmes mots, l'une prouve son esprit, l'autre sa bêtise. Les yeux de Selmour (c'est le nom du jeune homme) avoient exprimé sans doute ce qu'il avoit senti; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que l'infortunée Milésie ne fut peut-être pas tout-à-fait insensible à l'amour qu'elle avoit inspiré. Mais, quoi! le cœur de la vertueuse Milésie, infortunée par l'amour, se seroit laissé surprendre au même sentiment qui étoit la seule cause de ses malheurs! Ces effets, quoique bizarres, ne sont point étrangers à l'amour; & Milésie, pour avoir été sensible, n'auroit pas été plus coupable: sa résistance étoit l'effet de sa vertu, & son amour étoit l'ouvrage du hasard.

Frémival n'avoit pas envie de garder longtemps son fils avec lui; cependant il étoit trop tard pour le renvoyer. Selmour passa donc la nuit à la campagne; & l'on se doute bien que cette nuit ne fut pas employée à dormir. Milésie qu'il voyoit, qu'il entendoit encore, quoique absente, ne lui permit pas un moment de repos. Le lendemain, quand il eut pris congé de son père, il sentit déjà vivement le chagrin de vivre loin de Milésie, dont il ne savoit pas encore le nom.

Au lieu de retourner à Paris, il se cacha dans quelque Hameau voisin; il conserva des intelligences dans le château qu'habitoit son père, & il trouva le moyen de faire parvenir une lettre à Milésie. Il est peu surprenant que, dans la situation où elle étoit, elle ait répondu favorablement, soit de vive voix, soit par écrit. Quand son cœur ne seroit entré pour rien dans ses démarches, l'amour seul de la liberté étoit un motif suffisant. Selmour, encouragé, hasarda de nouveaux efforts, & il vint à bout de parler à Milésie, qui lui confia son aventure. Il rougit de la conduite de son père; mais cette confiance le mit dans l'embarras le plus cruel. Ira-t'il dénoncer son père? Laissera-t'il en proie à la violence ce qu'il aime déjà plus que lui-même? Il connoissoit l'emportement de son père; il le savoit capable d'immoler Milésie, & d'attenter même à ses propres jours, si l'on se présentoit ouvertement pour lui enlever sa proie. La nature & l'amour déchiroient son cœur & ne lui suggéroient aucun projet qu'il pût avouer. De son côté, Milésie qui, comme lui, voyoit fort bien qu'il y avoit tout à craindre d'un homme tel que Frémival, n'osoit lui conseiller une action d'éclat, & il fut convenu qu'ils attendroient huit jours encore sans prendre aucun parti. Pendant ce temps-là, Milésie, en laissant à Frémival un faux espoir, se jugeoit à l'abri de ses entreprises.

Cependant Selmour se vit obligé d'aller

pour un jour à Paris, & il revint à la campagne pour revoir secrètement encore sa chère captive; mais il parut devant elle avec tous les signes du désespoir. Elle l'interrogea, le pressa vivement pour apprendre la cause de ses chagrins. Enfin Selmour lui confia que sa sœur séduite par un Prince étranger, venoit de prendre la fuite; & en même temps il lui fit voir une lettre de sa tante qui le prioit d'annoncer cette fatale nouvelle à son père.

La sensible Milésie prit beaucoup de part à son chagrin; mais tout-à-coup une nouvelle idée vint la frapper comme une lumière imprévue. Elle la communiqua à Selmour, le força de lui céder la lettre, & de consentir à l'usage qu'elle en vouloit faire. Peu de temps après, Frémival revint d'une campagne voisine, où il avoit fait une visite. En arrivant il alla voir Milésie, qui, tenant en main la lettre que lui avoit donnée Selmour, lui dit: Monsieur, vous allez revoir Monsieur votre fils qui vient d'arriver. Il est allé se promener en attendant votre retour, & voilà une lettre que j'ai vu de loin tomber de sa poche, comme il sortoit du jardin. J'ai cru devoir la ramasser, & vous prier de la lui remettre vous-même. Frémival à la lecture de cette lettre, fut frappé comme d'un coup de foudre. Il tomba dans un fauteuil, accablé du plus affreux désespoir. J'ai dit qu'il aimoit ses enfans: avoir à pleurer en même temps son honneur & sa fille, étoit un nouveau genre de tourment qu'il ne connoissoit

pas encore. Ses forces sembloient près de l'abandonner, quand Milésie, s'approchant de lui sans morgue, sans colère & avec un sentiment qu'on ne sauroit exprimer : Monsieur de Frémival, lui dit-elle, le désespoir, le tourment affreux auquel vous semblez prêt à succomber, mon malheureux père le souffre maintenant pour moi, & c'est vous qui en êtes la cause.

Ces mots allèrent jusqu'au cœur de Frémival, qui sembla sortir d'un sommeil létargique. Il se jeta en pleurant dans les bras de Milésie, lui demanda le pardon de tous ses torts, & lui dit qu'elle alloit revoir son père. En effet, il courut se jeter aux pieds du malheureux vieillard, que le chagrin avoit conduit aux portes du tombeau, & qu'il trouva dans son lit, environné de toute sa famille fondante en larmes. Il confessa tous ses forfaits en présence de ceux qui en avoient été les témoins, & presque les victimes. Cet aveu étoit un châtiment qu'il voulut s'imposer lui-même. Jérôme frémit encore d'effroi en apprenant un péril qui étoit déjà passé. Mais enfin il retrouvait ses deux filles, il les retrouvait encore dignes de lui; il pardonna tout à Frémival, qui lui en témoigna la plus humble reconnoissance. Ce n'est pas tout, ajouta celui-ci, qui avoit appris l'intrigue de Salmour; souffrez, respectable vieillard, que mon fils répare mes torts envers la vertueuse Milésie. Leur mariage fut conclu; & Frémival, corrigé par l'amour

paternel , chercha à se consoler de ses chagrins , en s'occupant du bonheur de son fils.

(Par M. Imberts)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *la Rime* ; celui du Logogryphe est *Porte-feuille* , où se trouvent *porte & feuille*.

É N I G M E.

NOUS sommes des êtres barbus,
A l'air caffard , au maintien hypocrite,
Allant , venant toujours pieds nus.
Lorsque la faim nous sollicite
Nous allons humblement quêter
Ce qu'il nous faut pour subsister ,
Puis nous faisons les bons apôtres.
Chez nous , par fois , on trouve des Chartreux ;
Et quoique leurs habits soient différens des nôtres ,
Comme parens nous vivons avec eux.

(Par M. Benoist , Ingénieur.)



LOGOGRYPHE.

ALCHIMISTE ignorant, qui soufflez vos creusets,
 Et qui cherchez en vain le secret des secrets,
 Je viens vous enseigner la route qu'il faut suivre
 Pour arriver au but, & tirer l'or du cuivre.
 Prenez de celui-ci quelque plaque ou morceau,
 Que vous allongerez à grands coups de marteau.
 Vous en ferez un tout : vous trancherez la tête ;
 Et vous aurez pour lors, sans que l'art vous l'apprête ;
 Non plus du cuivre mais de l'or.
 Cette leçon vaut un trésor.

(Par M. le Barbier C., de Bondeville, près Rouen.)

A U T R E.

DE mes sept pieds ôtez le premier, ce qui reste
 Peut produire mon tout, & devenir funeste.

(Par M. le Chevalier de L.... M..... à Niort.)

A U T R E.

J.OFFRE de la science une utile moisson.
 Lecteur, coupez mon chef, & je suis sans raison.

(Par M. de Vassy, à Loches.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRES *Édifiantes & curieuses*, écrites des Missions Étrangères. Nouvelle Édition. *Mémoires de la Chine*; Tomes XXIII & XXIV, in-12. A Paris, chez Mériçot le jeune, Libraire, quai des Augustins.

CES deux Volumes, qui soutiennent l'intérêt des précédens, contiennent plusieurs Lettres qui n'avoient pas encore vû le jour. Ils présentent, selon l'aspect général sous lequel on les considère ici, 1°. des Mémoires concernant la Religion Chrétienne à la Chine & dans quelques autres États voisins, depuis 1746 jusqu'en 1778, 2°. Une Histoire abrégée des Isles Licou-Keou. 3°. Des Mémoires sur le Tibet & sur deux grandes expéditions des Chinois, l'une contre les Eleuthes, & l'autre contre le Miaol-sé. 4°. Divers traits sur la Religion, les Loix & les Coutumes Chinoises.

On fait que la Religion Chrétienne à la Chine y étoit florissante sous l'Empereur Cang-hi. Il l'avoit mise au nombre des Religions tolérées dans l'Empire; il promit même aux Missionnaires de bâtir une Église dans l'enceinte de son palais à Pékin.

Yong-ching, son successeur, ne lui fut pas si favorable. Il la proscrivit, alarmé sans doute

doute de ce qui venoit de se passer dans le Japon, des guerres que les Européens excitoient dans les Indes, plus encore peut-être des progrès qu'elle faisoit dans les États, de l'ardeur des Missionnaires à la propager, & de la ferveur des Néophytes, qu'il regardoit comme dangereuse.

Les Églises furent abattues; les Missionnaires forcés de sortir des terres de l'Empire sous des peines graves, & même de mort s'ils y revenoient après en avoir été bannis.

Les choses sont restées dans cet état sous Kim-Long, successeur d'Long-Ching.

L'humanité de l'Empereur apporte beaucoup d'adoucissement à cette loi. On voit que ce n'est pas par zèle pour la Religion du pays qu'elle a été dictée, mais par politique, comme l'étoient ordinairement celles des Empereurs Romains contre cette même Religion, alors naissante.

Mais une pareille loi ne laisse pas d'amener des crises fatales, quelque adoucissement qu'on y apporte. La raison d'État l'a dictée; la raison d'État ne permet pas qu'on la laisse tomber entièrement en désuétude. On ferme quelquefois les yeux sur la violation de la loi; mais on les ouvre alors qu'on s'y attend le moins, & l'on tombe tout-à-coup d'un calme assez doux dans une bourrasque violente, quoique le Souverain n'ait pas l'esprit persécuteur. Aussi nos Missionnaires se plaignent-ils perpétuellement de

persécutions tout en se louant de l'humanité de l'Empereur.

On peut remarquer deux ou trois principales persécutions dans ces Lettres. La première, & la plus considérable, eut lieu en 1746; elle fut générale.

L'accusation qui l'occasionne est curieuse. Elle porte qu'ils donnoient deux écus à ceux du peuple qui embrassoient le Christianisme; qu'ils établissoient les plus instruits pour catéchiser les autres; que les Chrétiens n'honoroient ni leurs ancêtres ni Confucius; qu'ils réservoient tous leurs hommages pour un étranger appelé Jésus; qu'ils établissoient une confession; que les femmes Chrétiennes ne se paroient pas comme les autres; que parmi les vierges, il y en avoit qui renonçoient pour toujours au mariage.

Sur cette accusation, l'Évêque de Mauricastre, *Sanz* Espagnol, & quatre autres Missionnaires Dominicains furent arrêtés, ainsi qu'un très-grand nombre de fidèles.

Un Tribunal de Mandarins condamna l'Évêque à avoir la tête tranchée pour être rentré à la Chine après en avoir été banni. Cette Sentence, ayant été confirmée par le Tribunal des Crimes de Pékin & par l'Empereur, fut exécutée. Ailleurs le Père Trifran de Attemis, Italien, le Père Henriquez, Jésuites Portugais, furent étranglés. Ainsi, après dix-huit siècles, la vérité de la Religion Chrétienne s'est encore scellée par le sang des Martyrs.

Quant à la foule des Chrétiens arrêtés, on les traîna devant les Tribunaux, les uns furent bannis, on mit la cangue à d'autres. * Ceux-là furent souffletés avec de larges plaques d'airain. Ceux-ci reçurent trente, soixante, & jusqu'à cent coups de pentse, (bâton) après avoir tous éprouvé des tortures.

La seconde persécution considérable s'éleva en 1756. Un événement survenu alors à Manille ne laissa pas que d'y contribuer. Tous les Chinois qui n'avoient pas voulu embrasser le Christianisme, venoient d'en être bannis. Ils arrivoient en foule dans leur ancienne patrie, en poussant les hauts cris contre les Européens & leur Religion. Ils avertissoient en même-temps le Gouvernement qu'il étoit parti de nouveaux Missionnaires de cette Isle avec de l'argent pour soutenir leur mission. Le premier fait étoit vrai, le second paroïssoit vraisemblable aux Chinois. Or, que l'on juge si dans un pareil moment ils ne concluoient pas que les Chrétiens étant intolérans par principe, ne méritoient pas d'être tolérés. Les Mahométans, les Juifs, les superstitions des Bonzes, toutes les Religions étant souffertes à la Chine, il semble qu'il ne faut pas chercher ailleurs la

* Ce sont deux planches qui, étant échanrées, lorsqu'elles sont réunies forment comme une table qui a un trou, où l'on renferme le cou du patient.

cause de la proscription de la Religion Chrétienne.

Quant aux Missionnaires, excepté ceux qui sont employés à divers ouvrages pour l'Empereur, ils sont obligés de se cacher, d'aller de nuit déguisés. S'ils sont pris, ils sont renvoyés à Macao.

Leur conduite en général paroît répondre à leur vocation. Ils joignent le zèle au courage, la prudence à la fermeté. Ils sont actifs, vigilans, ils se font tout à tous, comme ils le disent eux-mêmes, à l'exemple de S. Paul

Parviendront-ils à conquérir la Chine au Christianisme? Que d'obstacles! l'imagination en est effrayée; des mœurs différentes, des principes diamétralement opposés, nulle affinité dans les cultes; l'orgueil d'un peuple qui se donne une prééminence universelle, qui méprise tout ce qui vient d'ailleurs; des préjugés qu'il révère depuis quatre mille ans; une discipline sévère établie dans les familles; le culte des ancêtres que la Religion Chrétienne réprouve; un ordre que l'on croit admirable, & qu'il faudroit changer; une politique ombrageuse qui s'alarme des moindres innovations, & qui, pour se maintenir dans toute sa vigueur, croit devoir s'y opposer, tout cela présente des barrières qui ne peuvent être renversées sans prodige.

Jusqu'au Mémoire qui parle des Isles Lieou-Keou, on n'avoit eu qu'une foible idée de ces Isles, qui sont situées entre la

Korée, l'Isle Formose & le Japon. Licou-Keou n'est que le nom de la plus grande; les autres ont le leur; elles sont au nombre de trente-six, Par leur situation heureuse entre la Chine & le Japon, elles servent d'entrepôt au commerce de ces deux Nations.

Les habitans de cet Archipel ont leur fable sur la création du Monde. Au commencement, disent-ils, un homme & une femme naquirent dans le grand vuide. De leur mariage naquirent trois fils & deux filles. L'aîné fut appelé Tien-Jun (petit-fils du Ciel). Selon leur compte, il s'est écoulé depuis lors jusqu'à nous, 18460 années. Ces Isles sont tributaires des Chinois depuis le quatorzième siècle de notre ère.

Ce Peuple connoît depuis peu les Arts. Ce ne fut que vers l'époque de la suzeraineté de la Chine sur ces Isles que la langue des Mandarins avec ses caractères y fut introduite. On y fonda dans le quinzième siècle de grosses cloches pour les Temples, & c'est dans le dernier qu'on y fit de la porcelaine.

Le culte des esprits y est établi de toute antiquité. Celui de *Fo-y* domine depuis neuf cents ans. La pluralité des femmes y est permise. Elles seules y font le commerce & paroissent dans les marchés.

Ces Insulaires sont affables envers les Étrangers, adroits, laborieux, sobres, amis de la propreté. La noblesse est ennemie de l'esclavage, du mensonge & de la fourbe-

rie; en un mot, ce Peuple paroît très-estimable.

Il ne faut pas oublier un trait singulier de l'un de ses Rois. Son Peuple souffrant de la disette, & entendant dire qu'un de ses sujets étoit capable d'écarter les maux publics, il le fit son Ministre; & après une épreuve assez longue de sa capacité, il lui résigna la Couronne, & vécut en simple particulier. Ce Mémoire est du Père Gaubil. C'est peut être ce qu'il y a de mieux fait dans ces deux Volumes. Tout ce qu'il contient est tiré d'un Mémoire plus étendu par le Docteur Chinois Siopas - Koang, qui avoit été envoyé dans ces Isles par l'Empereur, & qui en a parlé en homme intelligent.

Le Mémoire sur le Tibet, a pour objet l'anéantissement du Royaume des Éleuthes par les Chinois. En 1758 ou 1759 il s'éleva des divisions intestines parmi les Éleuthes. Un usurpateur, nommé Taoatli, s'empara du Trône. Amoursarma, légitime héritier, implora le fils du Ciel (c'est un des titres du Monarque). Avec les secours d'un pareil protecteur il vainquit son Concurrent; mais son protecteur devint son tyran. En l'élevant sur le Trône, il prétendit l'avoir assujéti. On le cita à Pékin sur des prétextes plausibles; il désobéit. Une armée ayant marché contre lui, il prit la fuite, alla mourir en Russie, & son pays est maintenant sous la domination Chinoise. Le Tibet a plus de six cent lieues d'Orient en Occi-

dent, & presque autant du Nord au Midi.

Ce Mémoire, quoique d'ailleurs assez pauvre, peut redresser quelques idées que nous avons communément sur les armées Chinoises.

Passons à quelques traits sur la Religion, les Loix, &c. de l'Empire de la Chine.

Il n'est plus question d'examiner si le Gouvernement & les Lettrés sont Athées, comme on le soutenoit autrefois en Europe, en niant qu'il y eût des Athées.

Les Chinois & les Russes jurent l'observation de leurs traités au nom du même Dieu.

L'Empereur préside aux cérémonies les plus augustes de la Religion, à la manière ancienne.

Les Chinois ont encore des Livres qui règlent le culte, l'éducation, les mœurs, comme en avoient les Indiens, les Sectateurs de Zoroastre, les Juifs; ce sont les cinq Kings. Le culte rendu aux esprits des ancêtres n'est que celui des Lares chez les Grecs & les Romains; tout cela annonce la plus haute antiquité.

On voit par ces lettres que l'esprit d'ordre domine dans tous les rangs à la Chine. L'Empereur paroît dès la pointe du jour sur son Trône, en hiver comme en été, pour l'expédition des affaires. Il ne met jamais plus d'un quart d'heure à prendre ses repas, qui sont sans recherche, ainsi que ses ajustemens, excepté les jours de cérémonie.

Ses enfans, dans les écoles, sont assujétts à la même discipline, au même respect pour leurs Maîtres que les autres.

Le divorce y est permis dans divers cas, tous réglés, tous déterminés par la Loi.

La polygamie n'y est point permise; mais un homme peut avoir des concubines, dont les enfans respectent la femme légitime comme les siens propres, & c'est d'elle seule qu'ils portent le deuil.

Ces Lettres, comme on le voit, contiennent des détails intéressans; celles du Père Amiot & du Père Benoît sont celles qui nous ont paru les mieux écrites; mais il y en a quelques-unes qui n'étoient guères dignes d'entrer dans la Collection.

On peut y remarquer des tournures vicieuses & des fautes de Grammaire; celles-ci, par exemple. On parle du Père Benoît, « Il faisoit aimer & respecter la Religion, » qu'il empêchoit de persécuter. On veut dire d'être persécutée.

« Certains traits *marqués de Providence*; » est une mauvaise locution.

« Tous se plaignent doucement devant Dieu de ce qu'il ne fussoit pas quelque ressusciteur de morts pour faire aller à besogne plus vite. On ne laisseroit pas ce bénir le Seigneur d'une quantité prodigieuse de bienfaits qui, sans avoir rien d'éclatant, fait cependant par leur totalité, leur contraste, un complexe bien admirable. »

Tout cela est à la-fois contre le goût & contre la Grammaire.

« Cela fait saigner le cœur ; mais la saignée est peut-être nécessaire pour avancer la mort. »

Cette phrase ne pèche que contre le goût, ainsi que la suivante. Il s'agit d'un souhait pour la paix de l'âme. « Quant à l'intérieur, puisse-t'il chez nous tous être si bien fiché à l'ancre de l'abandon, que rien ne puisse l'ébranler. »

Il seroit superflu d'en citer un plus grand nombre.

LES Après - Soupers de la Société, petit Théâtre Lyrique & Moral sur les Aventures du jour. Se trouve à Paris, chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, la porte-cochère vis-à-vis la cour des Fontaines du Palais Royal.

CE quatorzième Cahier, qui complète le Tome III de cette agréable Collection, renferme *la Marchande de Modes*, Comédie en un Acte & en prose. Le fond de cette petite Pièce est d'une gaieté qui convient au Recueil dont elle fait partie, mais qui conviendrait moins à notre Journal ; nous sommes par-là privés d'en faire l'analyse. Cette Comédie est accompagnée de quelques poésies érotiques à peu près du même ton. Nous ne citerons, & nous ne pouvons citer que quelques Couplets d'une *Chanson*

I^{er} C O U P L E T.

Les Dieux d'Amour & du Vin
 Font le charme de la vie;
 Les Dieux d'Amour & du Vin
 Font le plus heureux destin.

Au sein d'une vive Orgie,
 J'aime à chanter à la fois
 Le vin & la douce amie
 Qui m'a soumis à ses loix.

Les Dieux d'Amour & du Vin
 Font le charme de la vie;
 Les Dieux d'Amour & du Vin
 Font le plus heureux destin.

II^e C O U P L E T.

Le seul plaisir de la table
 Réunit ces Dieux jaloux;
 Que leur accord soit durable,
 Leur empire en est plus doux.

Un peu d'amour & de vin
 Fait le charme de la vie;
 Un peu d'amour & de vin
 Fait le plus heureux destin.

III^e C O U P L E T.

L'AUTRE jour à mon martyre
 Life opposa le dédain;

Je vis la belle sœur
Dès qu'elle eut le verre en main.

Un peu d'amour & de vin
Fait le charme de la vie ;
Un peu d'amour & de vin
Fait le plus heureux destin.

IV^e C O U P L E T.

A L'AMOUR j'ai dû la gloire
D'être payé de retour ;
Au vin j'ai dû la Victoire
Que n'osoit ravir l'Amour.

Un peu d'amour & de vin
Fait le charme de la vie ;
Les Dieux d'Amour & du Vin
Font le plus heureux destin.

La musique, faite sur ces paroles, est de M. Ginguené, déjà connu par un autre talent, celui de faire de jolis vers.

S P E C T A C L E S.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LE Mardi 8 de ce mois, on a remis à ce Théâtre *Colinette à la Cour*, paroles de M. * * *, musique de M. Grétry, & les deux

F v j

premières représentations ont eu le plus brillant succès.

Nous ne reviendrons pas sur les beautés & les défauts que le Public a observés dans cet Ouvrage, lors de sa nouveauté; mais nous répéterons qu'on doit de la reconnoissance à l'homme de goût qui a ouvert cette carrière aux talens en introduisant ce genre nouveau, susceptible non-seulement de toutes les richesses musicales, mais encore des tableaux, des fêtes & de tous les accessoires qui embellissent le Théâtre Lyrique. C'est le premier Ouvrage où l'on ait vu des Scènes & un dialogue de Comédie exprimés par une musique vraiment comique. Il appartenoit au Compositeur ingénieux, brillant & fécond, qui a enrichi de tant de chef-d'œuvres le Théâtre Italien, d'introduire sur celui de l'Opéra cette heureuse nouveauté. Ce n'est pas qu'il n'eût déjà prouvé, par une multitude d'airs & de duos dans ses Opéras-Comiques, comment on peut allier la vérité & la force comique avec le naturel & la grâce du chant; mais dans un Opéra il falloit tout-à-la-fois un récitatif simple, clair, rapide & accentué, dont le *Devin de Village* avoit seul donné quelque idée; il falloit unir & fondre ce récitatif avec le chant mesuré, les duos, les chœurs, pour n'en faire qu'un ensemble de musique, dont les variétés ne fussent déterminées que par le mouvement & les nuances de la Scène même: voilà ce que M. Grétry a fait le premier. On ne sauroit trop

l'ouet l'art ou plutôt le goût infini avec lequel il a su lier, dans le premier Acte, le beau duo, *Quoi, la veille d'un Mariage*, & le petit monologue de plainte qui suit, avec la Scène entière de Colinette, du Prince & du Confident, qui termine l'Acte. C'est un modèle de la manière dont on peut adapter à la Scène ces finales, dont l'heureuse invention est due, comme tant d'autres au génie fécond des Italiens; mais où ils ont plutôt cherché en général une variété de musique que l'effet dramatique. Ils leur ont donné le nom de *finales*, parce que les Compositeurs ne les ont placées qu'à la fin des Actes, comme dans leurs Opéras ils ne placent les airs & les duos qu'à la fin des Scènes; mais à mesure que la musique dramatique se perfectionne, on sent que ces différentes combinaisons de chant peuvent se placer par-tout où l'action en fournit naturellement le sujet.

Le succès de cette reprise de *Colinette à la Cour*, doit nous faire attendre avec impatience un Ouvrage du même genre par les mêmes Auteurs, qu'on répète, & qui a pour titre: *l'Embarras des Richesses*.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE Samedi, 5 Octobre, on a donné la première représentation de *Zorai, ou les Insulaires de la Nouvelle Zelande*, Tragédie en cinq Actes & en vers.

Les Sauvages de la Nouvelle Zélande ont voulu se donner une forme d'administration. Ils ont envoyé deux Députés en Europe. L'un d'eux, nommé *Huliscar*, après avoir observé la constitution du Gouvernement Anglois, est revenu dans sa patrie. Il brûle du désir de lui donner des fers, de se faire choisir pour Roi, & de la gouverner en despote. Amoureux d'*Afiloë*, fille d'un vieillard aimé & respecté de toute la Peuplade, du vénérable *Tango*, il a demandé sa main à son père; mais le Sauvage qui a lû dans l'âme d'*Huliscar*, & que les projets de cet audacieux ont prévenu contre tout système de Gouvernement émané de l'Europe, fait jurer à sa fille de ne jamais être l'épouse d'*Huliscar*, ni même de *Zorai*. Ce *Zorai* est l'amant aimé d'*Afiloë*, le second Député de la Nouvelle Zélande. Sa mission étoit d'étudier les mœurs des François, & l'esprit de leur économie politique: il est attendu de jour en jour. La tendre *Afiloë* jure, sans peine, que jamais *Huliscar* ne sera son époux; mais elle ne fait, en parlant de *Zorai*, qu'un serment conditionnel. Il est parti de la Nouvelle Zélande, vertueux, cher à *Tango*, à ses compatriotes, & digne d'obtenir son cœur & sa main. Si, à son retour, il tente, comme *Huliscar*, d'asservir son pays, *Zorai* ne lui inspirera plus que le mépris & la haine que l'on doit aux Tyrans. On apprend que *Zorai* revient, qu'on a vu son vaisseau, que dans quelques

instans il doit entrer dans la rade. Le perfide Huliscar , qui craint dans Zoraï un rival de sa grandeur future , ainsi que de sa tendresse , envoie à sa rencontre des assassins , auquel le jeune Sauvage échappe , tant par sa valeur que par le secours de son ami *Télasco*. Zoraï & Huliscar ont ensemble un entretien dans lequel ce dernier expose ses vûes & ses projets , & propose à Zoraï de partager avec lui la Puissance Souveraine. Le jeune homme s'étonne & s'indigne. Peu sensible aux menaces du Tyran , il lui annonce qu'il osera tout entreprendre pour s'opposer à ses desseins , pour défendre la liberté ; qu'il bravera tout , même le fer des assassins. Cependant Zoraï doit rendre compte de sa mission devant la Peuplade assemblée. Il entre dans des détails assez longs sur le Gouvernement François. Il vante la félicité des Sujets du Roi de France : heureux , dit-il , sous le pouvoir d'un seul Prince , comme le sont des enfans sous l'autorité d'un père sensible & tendre. Toujours guidé par ses préventions , Tango ne voit encore qu'un despote dans un Monarque ; mais *Palmore* , & quelques autres Sauvages qui ont la confiance de la Peuplade , ont apperçu , dans le système que Zoraï leur a développé , le Gouvernement qui convient à la Nouvelle Zélande , celui dont dépend le bonheur des peuples. Huliscar se retire furieux à la tête de ceux qu'il a engagés dans son parti , après avoir déclaré que si l'on veut nommer un Roi , il a des droits à la Royauté ; qu'il a le vœu du plus grand nombre des Sauvages , &

que c'est à main armée qu'il soutiendra ses prétentions. La retraite d'Huliscar, son audace, le grand nombre de ses partisans, tout se réunit pour inquiéter Tango, Zorai & Palmore. L'effroi, la fureur succèdent à leur inquiétude, quand ils apprennent qu'Huliscar vient d'enlever Aïloë. Zorai & Telasco volent sur les traces des ravisseurs. Aïloë leur est arrachée. On la transporte dans le bois sacré, elle est évanouie, & n'ouvre l'œil à la lumière que pour se retrouver dans les bras de son cher Zorai, dont elle ignoroit le retour. La conversation amoureuse des deux jeunes gens est interrompue par l'arrivée de Tango. Le vieillard, toujours fidèle à ses préjuges, ne voit encore qu'un traître dans Zorai; qu'un ambitieux qui a puisé chez les Européens l'amour de la grandeur suprême. Mais le moment presse, Huliscar menace; la peuplade va être en proie au carnage: Zorai veut épargner le sang de ses compatriotes. Il fait proposer à Huliscar un combat singulier. Telasco est chargé du message. Ce dévouement généreux ouvre les yeux de Tango, qui, passant tout-à-coup d'une méfiance humiliante à une admiration exagérée, unit Aïloë à Zorai. Huliscar, instruit dans une partie des Arts destructifs de l'Europe, a fait élever une forteresse; il y a rassemblé l'amas effrayant des armes les plus meurtrières. Pour répondre à la proposition que lui fait Telasco, il le conduit dans la forteresse, lui fait connaître ses arsenaux & ses ressources, &

se renvoie ; après lui avoir demandé si, avec la certitude de vaincre, il doit s'exposer au hazard d'un combat singulier. A peine Telasco a-t-il expliqué la réponse d'Huliscar, qu'on voit paroître un envoyé du perfide. Son Maître, dit-il, propose la paix à condition qu'on lui rendra la jeune Asiloë, & qu'il deviendra son époux. A ce prix tout rentrera dans son premier état. Le bon Tango, toujours disposé à ménager le sang de ses frères, propose à Zorai & à sa fille de faire un effort sublime, d'étouffer leur amour, & de le sacrifier à la Patrie. Zorai consent à déchirer son cœur, à mourir malheureux ; il va renoncer à son amante. Palmore s'y oppose ; il a deviné les projets d'Huliscar. Amant d'Asiloë, le traître ne cherche qu'à la soustraire au carnage ; & sûr alors de sa proie, il suivra ses premiers dessein. Cette idée paroît probable ; elle est bientôt confirmée par Telasco. Ce jeune Sauvage a conduit l'envoyé d'Huliscar hors des limites du bois consacré aux Dieux de la nouvelle Zelande, & celui-ci l'a instruit de la politique artificieuse & barbare de son Maître. Le désespoir s'empare de Tango ; il propose de rassembler la Peuplade dans le bois sacré, hommes, femmes, enfans, vieillards ; & de ne laisser à l'usurpateur que des cendres & des cadavres. Une idée plus heureuse suscite à Zorai un autre projet. Il réunit les vieillards les plus respectables, marche à leur tête au-devant

d'Huliscar, & les présentant aux soldats du Tyran, il leur demande s'ils seront assez barbares pour égorger leurs frères, leurs amis & leurs pères. Huliscar, qui craint toujours l'ascendant de Zorai, lève sur le jeune Heros une de ces armes dont l'effet presque inévitable ressemble à celui du tonnerre. A cette vue, Tango fuit; il vient trouver Asiloë. Le trépas est la seule ressource qui leur reste. Il lui présente un poignard. Asiloë balance à s'en servir. Mourir si son époux respire encore! Cette idée retient son bras, Tango l'encourage; elle va terminer sa vie, le poignard va frapper son sein. Telasco accourt, & lui arrache le fatal couteau. Tout est changé. Zorai n'a point été frappé. L'action d'Huliscar, l'aspect vénérable de tous les vieillards de la Peaplade ont réveillé dans tous les cœurs l'amour de la Patrie & de la liberté. Huliscar est tombé sous les coups de Zorai; ses troupes ont mis bas les armes; elles ont volé dans les bras de leurs parens, de leurs amis. L'intrépide Zorai a été proclamé Roi, & il obtient sans retour la main de sa chère Asiloë.

Cette Tragédie a été retirée du Théâtre par son Auteur le jour de la première représentation; & c'est un courage assez rare pour mériter des éloges. Elle avoit été reçue avec transport par l'Assemblée des Comédiens, & considérée comme un excellent Ouvrage. Le Public en a jugé autrement, & l'on peut assurer qu'il a mieux vû que l'Aréopage comi-

que. Ce Drame tragique est entièrement d'imagination. Il est néanmoins à présumer qu'on a eu pour objet d'y présenter quelques-unes des causes qui ont opéré ou, pour mieux dire, commencé une des plus grandes révolutions dont il soit parlé dans les Fastes de l'Univers. Une pareille tentative nous semble au moins hasardée, puisque cette révolution n'est pas encore absolument accomplie. L'opposition du Gouvernement François & de la Constitution Angloise ne nous paroît pas heureusement saisie. L'amour des François pour leurs Rois, le bonheur dont ils jouissent sous l'autorité des Loix auxquelles leur Prince même rend hommage, tout cela sans doute est intéressant & fait pour frapper les Peuples les plus barbares, pour leur faire désirer une administration semblable à la nôtre. Mais est-il naturel qu'un Sauvage, après avoir étudié le système du Gouvernement Anglois, ne retourne dans son pays qu'avec l'amour du despotisme? Voilà certainement une conséquence bien bizarre! & puis le Théâtre est-il fait pour la discussion de ces objets? Laissons ces grandes vûes aux Cabinets politiques, aux Personnes faites pour gouverner les États, ou aux Écrivains philosophes qui ont approfondi la Science Diplomatique: & bornons-nous à faire des Tragédies intéressantes par le jeu des caractères & le développement des passions humaines. Celle dont nous venons de rendre compte n'inspire qu'à peine un foible intérêt.

La marche en est lente, le plan mal ordonné, l'action froide, l'exposition obscure & le denouement invraisemblable. Quant au style, il est souvent incorrect & dur, presque toujours foible & négligé, & ce n'est que par intervalles qu'on y distingue quelques-uns de ces traits qui annoncent un homme sensible, instruit & éclairé. On dit que l'Auteur est encore jeune, On peut croire qu'il a trop présumé de ses forces, & que dans un sujet mieux choisi, plus mûrement approfondi, & travaillé avec plus de soin que celui-ci, il se montrera digne des encouragemens que lui ont mérités quelques morceaux & quelques intentions de la Tragédie.

*Sumite materiam vestris, qui scribitis, aquam
Viribus.*

V A R I É T É S.

LETTRE aux Rédacteurs du Mercure.

M O N S I E U R ,

J'AI lu dans le Mercure du 9 du mois de Juin dernier, un Ouvrage en vers sur la Navigation. L'Auteur y parle avec le plus grand éloge des Dugay-Trouin, des Jean Bart, des Ruyter, & il a certainement raison; mais on a lieu d'être fort étonné de ce qu'après avoir joint à cette liste M. le Maréchal de Tourville, il dit: *Gens nés sans ayeux, & sortis de la Marine marchande.* S'il avoit consulté le Public, les Dictionnaires, & notamment le

Père Anselme, il sauroit que MM. de Cottentin, de Tourville, ont eu des ayeux depuis plusieurs siècles, & les plus grandes alliances, & que ce même Maréchal, reçu Chevalier de Malthe au berceau, après s'être distingué pendant sa jeunesse sur les vaisseaux de la Religion, a mérité les grâces que Louis XIV a bien voulu lui accorder dans ses Armées Navales.

Comme votre Ouvrage, Monsieur, est lu de tout le monde, les personnes peu instruites ont besoin d'être dissuadées des impressions qu'elles pourroient y avoir prises; en conséquence on vous supplie de vouloir bien insérer cette Lettre dans le prochain Mercure.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,
 Votre très-humble & très-obéissant Serviteur ***.

SCIENCES ET ARTS.

INDUSTRIE.

M. DAGOTY, Peintre de la REINE, de MADAME, & Privilégié du ROI pour l'impression des étoffes, rue d'Aligre, Fauxbourg S. Antoine, propose par soufcription six garnitures de fauteuils à 40 liv. par fauteuil; l'étoffe & la couleur du fond seront au choix des Soufcripteurs, à l'exception du velours de soie à trois poils, dont le prix sera double.

Les talens de M. Dagoty sont connus depuis long-temps par les plus brillans succès. L'Académie des Sciences rendit le témoignage le plus avantageux sur la méthode de son invention d'imprimer sur étoffes en soie & sur velours de coton.

& en 1775 il s'étoit déjà fait connoître par le Portrait de la Reine, qui réunit tous les suffrages, & pour lequel Sa Majesté voulut bien lui témoigner sa satisfaction.

Les succès antérieurs de M. Dagoty ne laissent aucun doute sur la réussite de la souscription qu'il propose. Elle se fera dans les mains du sieur Sollier, Tapissier, rue des Prévaires, près S. Eustache, chez qui l'on verra des fauteuils dans le même genre. La livraison aura trois termes égaux, dont le premier se fera deux mois après la date de la quittance de souscription.

M U S I Q U E.

JOURNAL de Clavecin, n°. 9. Ce Cahier contient l'ouverture del Lessandro Nelle indie, Opera Italien, arrangée par J. S. Schroëtter, suivie d'un Presto de Ditters, arrangé par M. Camille Montaigne, & une Sonate par M. Charpentier. Prix, 2 liv. A Paris, chez Leduc, rue Traversière-Saint-Honoré, au Magasin de Musique. Le prix des douze Cahiers est de 15 liv. pour Paris & la Province, port franc.

Concerto pour le Violon, par M. Dautrive. Prix, 4 liv. 4 sols, port franc par la poste. A Paris, chez Leduc, rue Traversière Saint-Honoré, au Magasin de Musique.

A N N O N C E S L I T T É R A I R E S.

PISSOT, Libraire, quai des Augustins, vient de recevoir de Londres : *Hume's History of England*, 8 Vol. in-8°. *Robertson's History of Charles V.*, 4 Vol. in-8°. *Robertson's History of America*,

DE FRANCE. 143

3 Vol. in-8°. *The Annual Register, or, a view of the History, politics and Littérature*, 23 Vol. in-8°. *Hooké's Roman History*, 11 Vol. in-8°. *Campbell's Lives of the British admirals, containing a new and accurate naval History from the earliest periods to the year, 1779*, 4 Vol. in-8°. fig.

Les Manœuvres de Postdam, par M***. Ouvrage proposé par souscription. Les Principes de Tactique du Roi de Prusse sont d'une supériorité par-tout reconnue. On sait que ce grand Monarque a donné à cette Science un degré de perfection qu'elle n'avoit pas auparavant, & sa pratique d'ailleurs dépose en faveur de sa théorie. Sa Majesté ne permet qu'aux Militaires Prussiens d'assister à ses Manœuvres de Postdam. Tous ces motifs doivent faire accueillir favorablement cet Ouvrage, que l'Auteur nous assure être le fruit de dix-sept ans d'observations. Il contiendra cinquante-une Planches, avec d'autres Planches de détail. Le prix de l'Ouvrage entier est de 300 livres, & l'Auteur n'exige d'abord que 24 livres, avec une soumission pour le paiement du reste. La souscription ne sera ouverte que jusqu'au premier Mars suivant. On recevra l'Ouvrage entier en trois Livraisons, dont la première se fera six mois après la souscription fermée, & les deux autres à trois mois d'intervalle chaque. La souscription se fait chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, une fois fermée, on payera l'Ouvrage 600 liv.

Lettre VII, en forme de Prospectus, sur une nouvelle Histoire générale des Plantes propre à remplacer l'Histoire universelle de Règne végétal, in-folio & in-8°. Le Volume in-folio sera composé de cent soixante feuilles, & les in-8°. de trente feuilles chacun; il en faudra quatre Volumes pour former l'in-folio. Le prix de l'un & de l'autre sera le

même, c'est-à-dire, 16 livres; ceux qui n'auront pas souscrit payeront 24 livres. Passé le premier Février prochain la souscription sera fermée pour Paris, & ne sera continuée pour la Province que jusqu'au premier Avril. On souscrit chez M. Buchoz, Médecin de MONSIEUR, rue de la Harpe.

La Nature considérée sous ses différens aspects, ou Journal des trois règnes de la Nature, contenant tout ce qui a rapport à la science physique de l'homme, à l'art vétérinaire, à l'histoire des différens animaux, au règne végétal, à la connoissance des Plantes, à l'Agriculture, au Jardinage, aux Arts, au règne minéral, à l'exploitation des mines, aux singularités & à l'usage des différens fossiles; par M. Buchoz, Médecin de MONSIEUR, première époque, Tome IV. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Harpe, près celle de Richelieu-Sorbonne; & chez Laporte, Libraire, rue des Noyers, in-12 de 393 pages.

T A B L E

<i>A DÉLAÏE, ou la Raison</i>	<i>Les Après-Soupers, de la Société</i>	129
<i>dupe de l'Amour, Conte, 97</i>	<i>Acad. Royale de Musiq.</i>	131
<i>L'Hiver, Stances à Eglé, 99</i>	<i>Comédie Française,</i>	133
<i>Que ne peut l'Amour Paser nel, Conte, 101</i>	<i>Lettre au Rédacteur du Mercure,</i>	140
<i>Enigme & Logogryphe, 118</i>	<i>Industrie,</i>	141
<i>Lettres Edifiantes & curieuses, écrites des Missions Etrangères, 120</i>	<i>Musique,</i>	142
	<i>Annonces Littéraires,</i>	ib.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercure de France*, pour le Samedi 19 Octobre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 18 Octobre 1733. GUIDÉ



JOURNAL POLITIQUE

DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 30 Août.

ON est encore fort éloigné d'être revenu de la consternation qu'a répandue dans cette Capitale l'incendie du 23 de ce mois; elle se trouve aggravée par la disette qui en est la suite, plus de 500 moulins ont été brûlés, avec les chevaux qui les faisoient mouvoir, & les grains qu'ils contenoient; pour soulager la multitude presque infinie de malheureux, qui manquent à présent d'asyle & de subsistances, on a élevé à la hâte des tentes & des fours. Parmi les bâtimens détruits par le feu, on compte le magnifique Palais du riche Sélim Effendi, dont les dorures seules ont coûté 50,000 piâtres. A la vue du danger qui le menaçoit, il en offrit jusqu'à 300 000 aux Propriétaires des maisons voisines, s'ils vouloient les abattre pour couper le cours des flammes; mais ils se refusèrent

19 Octobre 1782.

e

à sa prière. La fermentation est toujours générale; on a trouvé dans les fauxbourgs de Galata & de Péra, où demeurent les Ministres étrangers, des mèches & des matières combustibles cachées. Ce qui prouve que les mécontentemens n'ont point cessé, malgré la déposition du Grand-Visir & de quelques autres Personnes en place, & les sommes même répandues parmi les Janissaires.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 20 Septembre.

LE Traité de commerce qui se négocioit depuis quelque tems entre cette Cour & celle de Pétersbourg, est actuellement conclu. S. M. I. a conféré à cette occasion le titre d'Envoyé extraordinaire à M. de Schumacker, qui n'avoit eu jusqu'ici que celui de Ministre résidant à Pétersbourg. Elle a fait présent d'une tabatière d'or garnie de brillans, à M. de Sacken, Envoyé extraordinaire de l'Impératrice ici.

Dépuis le 13 jusqu'au 5 de ce mois, il est arrivé dans le Sund 286 bâtimens venant de la Baltique, & il en est parti 76 pour cette mer. Le nombre de ceux qui sont venus de la mer du Nord dans le Sund se monte à 84, & celui qui en a fait voile pour cette mer à 65. Les deux frégates de guerre Hollandoises sont encore mouillées dans le Sund,

où l'on compte actuellement 160 bâtimens destinés pour la mer du Nord.

Le 13 de ce mois le feu a pris dans un bâtiment de la Manufacture royale de porcelaine. On s'en est apperçu heureusement sur-le-champ, & on est parvenu à l'éteindre, sans qu'il ait causé de grands dommages.

P O L O G N E.

De VARSOVIE, le 20 Septembre.

TOUTES les circonstances se réunissent pour nous faire croire que la prochaine Diète générale fera époque dans nos annales. Le bruit se soutient toujours que le Clergé y subira une grande réforme, & comme on sait que ce Corps de l'Etat a une influence prodigieuse sur le Peuple; il est à craindre qu'il n'en résulte des évènements fâcheux pour ce Royaume.

Les Grands, les Ministres, les Généraux, les Envoyés étrangers, tous les Gens en place, sont depuis quelque tems dans une grande activité. Les Puissances voisines ont, dit-on, donné des ordres pour faire avancer des troupes sur les frontières.

Selon les lettres de Pétersbourg, on a fait de nouvelles découvertes dans l'Archipel de St-Lazare, auprès du Continent de l'Amérique.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 22 Septembre.

IL doit paroître incessamment une Ordonnance de l'Empereur, portant établissement d'une Commission, devant laquelle toutes les personnes qui ont des charges à la Cour, & qui sont endettées, seront obligées de donner un état des biens qu'elles possèdent, de leurs dettes, & de la manière dont elles ont été contractées. La Commission examinera si elles viennent d'imprudence & de manque d'économie, ou de quelques revers imprévus. Dans le premier cas, il y aura suspension d'appointemens, jusqu'à ce que les dettes soient entièrement acquittées, & perte même de la charge si elles étoient trop scandaleuses. Dans le second cas, S. M. I. donnera des facilités à ceux qui auront essuyé des malheurs. Cette Ordonnance, aussi sage que salutaire, mettra des bornes au luxe & aux dépenses frivoles des Gens de Cour.

Parmi les productions de ce royaume, écrit-on de Presbourg, celle du tabac est une des plus importantes; on en a exporté en 1776, 1,262,995 l. en feuilles, 47,345 en poudre; en 1777, la quantité exportée fut de 3,278,139 livres en feuilles, & 143,766 liv. en poudre; en 1778, elle fut de 3,278,136 liv. en feuilles, & 100,759 en poudre. Depuis cette époque, l'exportation de cette denrée a un peu diminué; la raison en est que, dans les intervalles, il en est arrivé en Europe des charge-

mens considérables d'Amérique. — La culture des vers-à-soie fait des progrès sensibles dans la Haute-Hongrie, & particulièrement dans le Comté de Neograd : on a déjà obtenu plusieurs quintaux de soie. Si cette branche d'industrie réussit, comme on a lieu de l'espérer, elle ajoutera à la population & aux richesses de ce royaume.

On avoit formé depuis plusieurs années le projet d'établir des magasins de vivres dans le royaume de Bohême, pour qu'en tems de disette, ils puissent fournir les subsistances nécessaires aux habitans & à leurs bestiaux ; on en a fait un essai dans le Cercle de Czassau. Cet essai a si bien répondu aux vœux de S. M. I., qu'elle vient d'ordonner l'établissement de plusieurs magasins semblables par-tout le Royaume.

De HAMBOURG, le 27 Septembre.

L'ATTENTION générale commence à se fixer aujourd'hui sur la Russie & sur la Turquie, qui, si l'on en croit les nouvelles de divers endroits, sont à la veille d'une rupture. Le dernier incendie qu'on a éprouvé à Constantinople, n'est pas le plus grand malheur qui accable cette Ville ; l'esprit de trouble & de révolte qui y règne, selon ces avis, la prépare à de plus terribles. La nécessité d'occuper un peuple inquiet, & sur-tout ces Janissaires, qui se sont rendus si redoutables, peut déterminer le Divan à la guerre. Les troubles de la Crimée, sur lesquels la Russie paroît avoir pris un parti

décisif, & les mouvemens des Tartares, qui paroissent à leur tour résolus de ne pas céder, semblent préparer à un nouvel embrâsement, qu'on craint de voir allumer. Les Ottomans murmurent & accusent, dit-on, le Sultan de trop de condescendance pour les Puissances Chrétiennes. On attend avec impatience des lumières plus précises sur tous ces objets. Si la guerre se déclare, on croit que l'Empereur fera assembler une armée d'observation sur les frontières, pour s'opposer aux invasions des Turcs.

Les lettres de Vienne portent ; que l'on y travaille avec beaucoup d'activité au projet d'échange avec la République, & que l'on se flattoit que quelques cessions territoriales réciproques, seroient d'une grande utilité pour le commerce de Trieste.

» M. le Comte & Madame la Comtesse du Nord, écrit-on de Stuttgarde, partirent de Carlsruhe, résidence du Margrave de Baden, le 17 Septembre, pour se rendre ici. Ils étoient accompagnés du Prince Frédéric de Wurtemberg, de la Princesse sa femme, & de toute leur famille. Le Duc Régnant de Wurtemberg alla au-devant d'eux à Ensberg, frontière du Pays du côté de Strasbourg ; il avoit fait construire dans cet endroit un Arc de triomphe, & un bâtiment très-considérable, orné de peintures allégoriques ; il y eut un grand dîner pour toute la famille & la suite du Comte du Nord ; ce Prince fut reçu au bruit des timbales & des trompettes, & d'une nombreuse artillerie qui tira pendant près d'une heure. Le Comte & la Comtesse du Nord se rendirent sur les huit heures du soir à Stuttgarde où toute la Cour & les Etrangers étoient assemblés

dans le Palais Ducal, on passa tout de suite à la Salle d'Opéra, où on représenta les *Fêtes Thésaïennes*, après quoi il y eut grand souper au Château. — Le 18, on donna l'Opéra de *Callirhoë*, avec deux Ballets pantomimes qui durèrent une heure : il y eut ce jour-là grand dîner & grand souper à la Cour ; mais la famille Ducale soupa en particulier & en retraite. Le 19, les Princes de la Maison & la suite du Grand-Duc allèrent à Hohenheim, où les Elèves de l'Académie jouèrent une espèce de Pastorale intitulée *la Colonie* ; on y jeta les fondemens d'un monument pour éterniser la mémoire de l'Alliance de la Russie avec la Maison de Wurtemberg ; le Comte du Nord donna le premier coup de marteau. Au retour de Hohenheim, il y eut bal particulier pour les Princes de la famille. Le 20, on retourna encore à Hohenheim de même en famille, & sans inviter les Etrangers. Le 21, on se rendit vers le soir à Louisbourg où il y eut grande Redoute dans la Salle d'Opéra. Le 22, on visita les Fabriques & les Bosquets, & on se rendit vers les huit heures du soir à la Solitude, dont le chemin étoit bordé de pots à feu, (il y a une lieue & demie) tous les bâtimens de la Solitude étoient illuminés, (on estime qu'il y avoit 40,000 lampions). On représenta au Théâtre une petite Pièce Italienne en Musique, ensuite on soupa dans la Salle des Lauriers, où trois tables furent servies pour environ 400 personnes. Le 25, la Cour comptoit voir la Chasse préparée à un endroit appelé le *Beerzée*, mais le mauvais tems la fit remettre au lendemain ; on retourna à Stuttgart, où l'on donna l'Opéra de *Didon* avec deux grands Ballets. Le 24, on alla à la Solitude & la Chasse eut lieu ; on avoit construit devant l'étang un amphithéâtre, & des galeries coupées par des salons ; huit à dix mille pièces de gros gibier furent chassées des remises dans l'étang : le Comte

du Nord désira qu'on ne tuât qu'un cerf. Au retour de la Chasse on donna sur le petit Théâtre un Opéra Comique Allemand. Le 25, on visita à Stuttgart les Ecuries & l'Académie. Le 26, il y eut grand Exercice de l'Infanterie & de la Cavalerie, café dans la Maison de Madame de Hohenheim, & Concert dans le Temple de l'Immortalité, où l'on soupa ensuite. Dans ce Temple on voyoit la Statue de l'Impératrice de Russie groupée avec ses deux petits-fils, le Comte & la Comtesse du Nord, Pierre premier, & Catherine première, & un groupe de la Russie enchaînant l'Asie; de plus un grand bassin & cinq jets d'eau. Le 27, le Comte & la Comtesse du Nord ont quitté Stuttgart, où ils ont donné de nouvelles marques de leur générosité, & où ils ont laissé les plus vifs regrets, ainsi que par-tout où ils ont passé.

On apprend de Berlin, que quoique la culture de la soie ait fort souffert du froid cette année, comme la précédente, dans les Etats du Roi de Prusse, on n'a pas laissé d'en recueillir 14,000 l. pesant. Il y a maintenant 3 millions de cocons blancs, mûriers vieux & jeunes, qui suffiroient pour recueillir 50,000 livres de soie, si le tems & la manipulation en favorisoient la récolte.

Nos papiers ont beaucoup parlé, il y a quelque tems, d'un habile Mécanicien Hongrois; ils annoncent aujourd'hui ainsi un nouvel ouvrage dont il s'occupe.

M. Kempele, si célèbre par son Joueur d'échecs organisé, travaille maintenant à perfectionner un nouvel Automate parlant. La tête en est entièrement achevée, & répond déjà fort distinctement à plusieurs questions qu'on lui propose. Sa voix est sonore, le ton en est agréable; mais elle prononce

Pr en grassayant ; elle parle d'ailleurs Allemand, Latin, Italien & François. M. Kempele partira bientôt pour les Pays-Bas, la France & la Grande-Bretagne, où il se propose de montrer cette machine étonnante & son Joueur d'Echecs déjà tant admiré. «

A N G L E T E R R E.

De LONDRES, le 8 Octobre:

ON est toujours dans l'attente des nouvelles de l'Amérique septentrionale ; celles apportées par le transport armé, la *Liberty*, loin de satisfaire la curiosité, n'ont fait que l'exciter davantage, & redoubler l'impatience ; les lettres particulières qu'on a reçues par cette voie font mention du trouble & du mécontentement des Loyalistes à New-Yorck, à la publication de la nouvelle que le Gouvernement Britannique reconnoissoit l'indépendance de l'Amérique. Son premier résultat a été une grande confusion parmi eux, & une indifférence voisine du mépris de la part des partisans du Congrès. Le Commandant de New-Yorck paroît être très-embarrassé, & avoir moins à compter qu'on ne le croit ici sur ces mêmes Loyalistes, dont depuis si long tems les papiers ministériels exagèrent le nombre, & sur-tout le zèle. On peut en juger par cette proclamation, qu'il a été obligé de publier.

» Plusieurs personnes, excitées par des principes rebelles ou par d'autres motifs non moins désho-

norans , ont récemment déserter de la milice de cette Ville , & se sont retirées dans le King's-County en l'Isle longue , où ils se flattent d'échapper à l'obligation de faire aucun service pour leur Roi & pour leur Patrie. Les Officiers de la Milice de ce Comté ne souffriront point , à ce qu'on espère , que ces lâches déserteurs restent spectateurs oisifs .

Un de nos papiers a fait les observations suivantes sur cette proclamation , qui est du 13 Juillet , & par conséquent d'une date antérieure à la lettre du Général Carleton & du contre-Amiral Digby au Général Washington.

» Il y a donc des rebelles dans New-Yorck ? on ne fait pas de pareilles plaintes lorsqu'il n'en existe pas. On pourra demander pourquoi on a publié un pareil avertissement , puisque l'Isle longue est dans la possession de l'ennemi ; il semble qu'un détachement de cavalerie auroit servi plus efficacement que cet avis , à rappeler les fugitifs. Mais les choses ne sont pas tout-à-fait sur les lieux comme nous nous les figurons ici. Il est de fait que des trois Comtés qui composent l'Isle longue , nous n'avons des partisans que dans un seul , & que même nous n'y en aurions aucun , si ces partisans ne se trouvoient pas sous la bouche de nos canons. — Puisque nous en sommes sur les proclamations de nos Commandans , nous en indiquerons encore une qui eut lieu à New-Yorck , le 12 du même mois , par laquelle tous les Nègres mâles libres âgés de plus de 14 ans , qui ne se trouvoient employés dans aucun des départemens publics , reçurent ordre de se présenter le 15 sur la Commune pour être enregistrés. Ils n'y manquèrent pas ; & nous sommes informés qu'après qu'ils eurent été rassemblés de cette manière , on s'en saisit , & on les envoya aux Indes occidentales. Il est fâcheux de le dire , mais la vérité passe par-dessus toutes les confi-

dérations. Ce n'est pas le premier tour de cette espèce que nous avons joué aux malheureux Noirs, depuis que S. M. les a pris sous sa protection. Aucun ne leur fut plus cruel que celui qu'on leur fit l'année dernière. Les vaisseaux avoient un grand besoin d'hommes ; pour en rassembler un bon nombre, on mit le feu à une brasserie à un mille de New-Yorck, & lorsque les habitans & d'autres Blancs & Noirs furent accourus en foule de ce côté pour éteindre les flammes, un parti d'hommes armés parut tout-à-coup, & en conduisit quelques centaines à bord des vaisseaux.

Ces actes, que ceux qui les font essayent de justifier par la nécessité, ne sont pas propres à attacher les gens dont on sollicite les services & l'amitié. Leur effet naturel est d'augmenter le nombre des déser-teurs, & de donner au Congrès un sur-croît de forces dont notre conduite nous prive ; on peut nous en imposer ici tant sur sa situation, que sur la nôtre. Il est à portée d'en juger plus sagement ; aussi nous flattons-nous peu de parvenir à traiter avec lui en particulier ; il paroît déterminé à ne point séparer sa cause de celle de son allié ; & il doit y être confirmé par la reconnoissance qu'ont faite les Etats-Généraux de l'indépendance des Etats-Unis. Une feuille Américaine s'exprime ainsi sur ce sujet.

» Une remarque intéressante à faire, c'est que la République de Hollande a reconnu notre indépendance le 19 Avril, qui est précisément le 7e. anniversaire de la bataille de Lexington. On peut ajouter que le premier mémoire de M. Adams, aux

Etats Généraux, étoit également daté du 19 Avril de l'année précédente. Qui eût dit alors, qui eût même espéré que le ciel avoit arrêté dans ses décrets de borner au court période de 7 années des évènements, qui dans le cours ordinaire des affaires humaines auroient rempli des siècles? Qu'un pays alors déchiré par des divisions intestines, par des partis aigris l'un contre l'autre, & par une foule de faux amis, pauvre, manquant de tout, sinon de résolution, s'éleveroit enfin triomphant de tous, en opposition directe aux efforts sanguinaires & désespérés d'une Nation des plus opulentes, des plus guerrières, des plus persévérantes & des plus puissantes de l'Univers, & qu'il formeroit une alliance étroite, puisse-t-elle être aussi perpétuelle, avec la maison de Bourbon & la République des Provinces-Unies? Ces Etats seuls, s'ils mettent en œuvre leurs ressources immenses, peuvent forcer nos ennemis à donner les mains à cette déclaration, que la raison, la politique, l'humanité & le respect pour les droits sacrés du genre humain, devroient les avoir portés à adopter depuis long-tems «.

Les mêmes papiers Américains contiennent aussi une correspondance entre le Général Leslie, Commandant à Charles-Town, & le Général Gréen, que ce dernier a envoyée au Congrès avec la lettre suivante :

» J'ai l'honneur de vous envoyer ci-incluse copie d'une Résolution de la Chambre des Communes Britanniques & de la Réponse du Roi, qui m'ont été portées hier au soir, de la part du Lieutenant-Général Leslie, par le Major Skelly, son Aide-de-Camp, accompagné du Message verbal; que comme ce changement de mesures paroïssoit conduire directement à la paix, il consentiroit à une cessation d'hostilités de sa part, pourvu que nous le fussions

aussi de notre côté, jusqu'à ce que qu'il eût reçu des ordres ultérieurs de New-Yorck ou de la Cour Britannique. — Le Major Skelly ajouta, que Sir Henri Clinton étoit parti pour l'Angleterre; que Sir Guy Carleton étoit arrivé à New-Yorck pour prendre le commandement, & que son Secrétaire étoit actuellement près du Congrès. — Comme la proposition pour une cessation d'hostilités ne venoit point revêtue des formes nécessaires, je n'y ai point donné de réponse par écrit; mais quand elle me seroit venue avec toutes les solemnités requises dans une affaire de cette nature, dûment autorisée par de pleins & amples pouvoirs, je ne me serois pas cru libre de consentir à quelque chose de pareil sans ordre du Congrès «.

Le Général Leslie après ce Message donné & répondu verbalement écrivit le 23 Mai la lettre suivante au Général Green.

» Le Capitaine Skelly m'a rapporté les questions qu'il avoit eu l'honneur de recevoir de vous, concernant les papiers que j'avois soumis à votre considération, & qu'elle autorité officielle j'avois pour proposer une cessation d'hostilités & pour croire qu'un traité se négocioit actuellement; à l'effet de mettre fin à la guerre. Je dois donc vous informer que ces papiers m'ont été envoyés par Sir Henri Clinton, accompagnés d'une lettre du très honorable Welbore Ellis, alors un des principaux Secrétaires d'Etat de S. M. me référant généralement à eux pour la direction de ma conduite à leur sujet; & que nos suppositions sont fondées non-seulement sur le poids de leur autorité, mais aussi sur les termes clairs & positifs, dans lesquels ils expriment les sentimens de S. M. & de la Chambre des Communes Britanniques. J'attends à tout moment des instructions plus amples de la part de notre présent Commandant en chef, Sir Guy Carleton, dont la

nomination & l'arrivée en Amérique ne m'ont pas été régulièrement notifiées. Ainsi, M., je vous ai positivement expliqué comment ces papiers me sont parvenus ; & comme je ne saurois douter, d'après les rapports courants & la nature de ces documens, qu'une suspension d'hostilités n'ait lieu au Nord, & qu'il ne se négocie actuellement un traité pour terminer la guerre, je crois devoir à l'humanité, au bien-être de ce pays, & aux sentimens du pouvoir législatif de ma Patrie, de proposer qu'une pareille suspension ait lieu. D'après ces motifs, j'en renouvelle la proposition ; & j'enverrai, si vous l'agréez, des Commissaires pour en régler les conditions, & pour garantir les intérêts, tant civils que militaires de chaque partie, dans leur état actuel, vous assurant en même-tems que vous serez informé le plus promptement possible des instructions & avis que je pourrai recevoir à cet égard de New-Yorck «.

Le Général Gréen répondit ainsi le 25 du même mois à cette lettre.

« En réponse à votre lettre, je puis seulement dire, que je n'ai point reçu d'ordres du Congrès à ce sujet : mais au cas qu'il y ait une négociation sur pied pour terminer la guerre, ou qu'une suspension d'hostilités ait lieu au Nord, je les recevrai indubitablement dans peu de jours. Jusqu'à ce que je reçoive des ordres à ce sujet, je ne me crois pas libre de consentir à une cessation d'hostilités. «

Le 28 Juin le Congrès fit, sur la communication qui lui avoit été faite de ces lettres, l'arrêté suivant.

• « Sur le rapport du Comité, composé de MM. Duane, Izard & Madison, auquel avoit été renvoyée la lettre du Général-Major Gréen, en date du 25 Mai, résolu : que le Secrétaire de la Guerre informera le Général-Major Gréen, que les Etats-

Unis assemblés en Congrès, approuvent la conduite, en rejetant les ouvertures pour une cessation d'hostilités, qui lui avoient été faites par le Lieutenant - Général Leslie, Commandant les troupes Britanniques à Charles-Town; & qu'il l'assure que le Congrès fera tous ses efforts pour le mettre en état de s'opposer efficacement à l'ennemi ».

Depuis ce tems le bruit s'est répandu que Charles-Town avoit été évacué par le Général Leslie, & que l'on se préparoit également à évacuer New-Yorck. On dit, quant à la première de ces places, que le bâtiment le *Hope*, Capitaine M. Donegal, venant de l'Isle de Bermude, rapporte qu'avant son départ de cette Isle on y avoit vu arriver plusieurs navires de Charles-Town avec avis que lorsqu'ils en étoient partis, il y étoit venu des ordres d'évacuer la place sans délai, & qu'il avoit été rendu une proclamation pour que les habitans qui voudroient quitter la ville, se préparassent à s'embarquer, parce qu'il arriveroit sous peu des transports pour les recevoir.

» Les premières dépêches qu'on recevra de New-Yorck, confirmeront ou détruiront ces bruits; elles nous instruiront aussi des mouvemens de l'Escadre Française aux ordres de M. de Vaudreuil. On nous a dit d'abord qu'elle avoit pris la route de Boston, mais delà elle peut menacer quelque point, & nous donner de justes inquiétudes. Elles nous apprendront aussi ce qu'est devenu l'Amiral Pigot dont on n'a point de nouvelles à New-Yorck, & qu'on disoit avoir suivi de très-près l'Escadre Française. Si les rapports que nous a faits le *Canada*

arrivé de la Jamaïque, sont vrais, cet Amiral s'est arrêté à détruire quelques Corsaires, qui cachés dans la baie de Matanza près de la Havane, attendoient les traîneurs de la flotte de la Jamaïque; il semble que cette expédition n'étoit pas assez importante pour l'arrêter; cette flotte avoit une escorte assez respectable pour balayer devant elle tous les Corsaires des deux mondes; il auroit été plus intéressant, sans doute, qu'il se fût pressé davantage de se rendre à New-Yorck, d'y rassurer nos troupes que l'approche des troupes Françaises a beaucoup alarmées, parce qu'elles étoient absolument destituées de forces navales; & que le *Lion*, vaisseau de 74, le seul que nous avons dans ces parages, a, dit-on, eu le malheur de périr. Ceux qui veulent le justifier de cette négligence, ne manquent pas de publier qu'il a continué sa route, & ajoutent que son voyage vers le Continent sera inutile, parce que la saison avance, & qu'il ne paroît pas que les François eussent d'autre dessein que de l'y attirer & de l'écartier des Antilles, où pendant son absence leurs forces dominant, & s'augmentent par les convois partis successivement d'Europe, & qui y arrivent sans être inquiétés. C'est ainsi qu'après avoir rendu inutile l'action du 12, qui n'a eu d'autre suite pour nous que de les empêcher de faire de nouvelles conquêtes, nos ennemis ont trouvé le moyen de nous les interdire aussi, de nous forcer à l'inaction, jusqu'à ce qu'ayant été renforcés, & en état de poursuivre les opérations qu'ils avoient projetées, & qui ne paroissent que reculées, ils viendront nous chercher eux-mêmes & prendre leur revanche dont peut-être ils profiteront mieux que nous ne l'avons fait.

Ces soins de l'Amiral Pigot pour la flotte de la Jamaïque ne nous l'ont pas conservée. Les tempêtes lui ont été plus fatales que ne l'auroient été les corsaires François, Es-

pagnols & Américains. Celle qui l'a assaillie à la hauteur des bancs de Terre-neuve a, dit-on, duré trois jours entiers. Des 7 vaisseaux qui l'escortoient en partant de Bluefields, il n'en restoit alors que 6, l'*Ardent* ayant fait une voie d'eau; avoit été obligé de retourner à Port-Royal de la Jamaïque; de ces 6 vaisseaux, le *Canada* seul est arrivé à Portsmouth, ayant perdu son mât d'artimon & son mât de hune; le *Caton* ayant fait une voie d'eau, a été à New-Yorck; la *Ville de Paris*, le *Ramillies*, le *Glorieux* & le *Centaure*, qui ont beaucoup souffert, ne continuent pas tous leur route; les uns retournent à la Jamaïque; mais la flotte qu'ils escortoient, & qu'on porte à plus de 150 voiles, étoit totalement dispersée. Les différentes lettres de nos Ports, où il en est arrivé 4 ou 5, ne contiennent que des rapports fort alarmans. On peut en juger par la difficulté qu'on trouve à assurer quelques-uns des vaisseaux de cette flotte. Les assureurs ont refusé les 40 pour 100.

On n'est pas moins inquiet pour l'escadre de l'Amiral Howe, qui, depuis son départ, a été très-contrariée par les vents. Plusieurs des transports, partis avec lui, rentrés successivement, après l'avoir quitté le 15 & le 16 Septembre, avoient donné de justes alarmes, à cause des coups de vent qui ont eu lieu les jours suivans. Le *London* qui l'a

quitté le 28 à 95 lieues ouest quart-sud-ouest, du Cap Lézard, ne nous a pas rassurés; il dit que les vents ont été affreux depuis que la flotte a quitté la Manche, il prétend cependant que la grande escadre n'a pas été si endommagée que les convois, & il est naturel que les gros vaisseaux aient mieux résisté que les petits; mais les gros vaisseaux n'ont-ils point souffert? après des tempêtes seront-ils bien en état de se mesurer contre des vaisseaux frais qui les attendent, & dont le nombre seul est déjà allarmant. Depuis le 28, d'ailleurs, les vents ont continué d'être contraires; & si les convois sont dispersés, que fera le Lord Howe? son unique parti est de revenir dans nos Ports; il seroit inutile qu'il se rendît au Détroit, quand même il auroit la certitude de battre l'armée combinée, puisqu'il ne pourroit donner à la place de Gibraltar les secours & les approvisionnements dont elle a besoin. S'il est en état de continuer sa route, quand arrivera-t-il, s'il n'étoit le 28 qu'à 95 lieues du Cap Lézard? & l'on se flattoit lorsqu'il est parti, qu'à cette époque il seroit déjà à sa destination.

Cette lenteur seroit du moins désolante, si l'on n'avoit pas appris que les batteries flottantes, dont l'effet a été d'abord terrible, n'ont pu résister aux boulets rouges que le Général Elliot a été heureusement en état de leur tirer. D'après tous les avis du Continent, dépouillés des exagérations ordinaires, il est certain que si elles eussent pu continuer leur feu

deux ou trois jours, ce seroit fait actuellement de cette Place; elle auroit changé de maître, & quelque précipitation qu'eût mis le Lord Howe à son voyage, quelques vents favorables qu'il eût eus, il seroit arrivé trop tard; mais malgré cet événement nous ne sommes pas plus sûrs de conserver Gibraltar. Le siège continue, & cela prouve que la perte des batteries flottantes n'a pas déconcerté les assiégeans; le Duc de Crillon, dit-on, avoit un plan particulier, qu'il n'a abandonné que parce que la Cour de Madrid en avoit adopté un autre: il y revient; cette Cour y reviendra sans doute: il peut d'autant plus aisément réussir, que la première défense d'Elliot a dû lui coûter cher, & diminuer ses munitions; les pièces de canon qui ont tiré cette quantité prodigieuse de boulets rouges doivent être à présent fort endommagées & pour la plupart hors de service; il faut les changer; il doit avoir aussi besoin de munitions, & s'il ne reçoit pas celles que lui porte l'Amiral Howe, il lui est impossible de résister. On a raison de douter qu'elles passent dans la Place malgré l'ennemi, qui se prépare à s'y opposer. Si cet événement a lieu, nous ne pourrions pas le regarder comme un des moindres bienfaits de la Providence, à qui nous en devons déjà tant.

Cet état des choses ne présente pas notre situation sous un aspect fort brillant en Europe & en Amérique; il ne paroît pas l'être non plus en Asie, dont la Compagnie des Indes a reçu plusieurs exprès, sans qu'on ait rien publié de ce qu'ils ont apporté; il en résulte que le bruit de la prise de Madraff par Hyder-Aly, peu après que les François ont réuni leurs armes aux siennes, acquiert beaucoup de consistance. Cet événement,

très-vraisemblable , ajpote aux vœux que l'on formoit généralement pour la paix. On peut juger de l'état où nous nous trouverons alors , en considérant la nature de nos dettes & notre revenu. C'est ainsi que le peignoît au commencement de cette année le Comte John de Stair , dans un écrit qu'il a publié. Le Lord North étoit alors encore en place.

„ Ma voix s'est épuisée à prédire, ainsi que Cassandre , les malheurs de ma patrie ; encore quelques paroles & j'aurai fini. Ce qu'autrefois on appelloit prophétie , se réduit aujourd'hui à la démonstration ; je vais donc donner des preuves ; & si je déclame ce ne sera qu'après avoir prouvé. Récapitulons & présentons un tableau , dont on puisse saisir l'ensemble d'un seul coup-d'œil “.

L'intérêt de la dette avant la guerre se monte annuellement à	4,220,000 liv.
On évalue le montant annuel de l'établissement de la liste civile , &c. à	1,100,000
La dette fondée de la guerre actuelle se monte annuellement à	2,500,000
L'établissement de paix se montera annuellement à . . .	4,300,000
	<hr/>
	12,220,000 liv.

Dettes contractées en 1781,

qui ne sont pas encore fondées.

Dette de la Marine au 31 Décembre 1781. 11,000,000 l.

Billets de l'échangeur. 3,400,000

Sommés dues à la banque. 2,000,000

Dette qui restoit non fondée en 1781. 16,400,000

Dette qui doit être contractée en 1782.

L'Emprunt . . . 17,000,000

Les extraordinaires de la Marine & de l'armée pour 1782 10,000,000

Les arrérages qui existeront à la fin de la guerre. 9,000,000

Total de la dette non fondée en 1781, & de la dette fondée & non fondée en 1782, non compris les arrérages de la liste civile. 52,400,000 l.

Sur ces cinquante-deux millions quatre cents mille liv. on ne met (pour calculer modérément) que cinquante millions à la charge du public. Cette somme a un intérêt de cinq pour

cent, produit annuellement. 2,800,000

En supposant que la paix soit conclue en 1782, la charge annuelle dont sera grevé le public, non compris les frais de perception & de régie, se montera net à 15,020,000 liv.

Il faudra donc au moins 15 millions tous les ans pour faire face aux besoins de l'Etat en tems de paix, & cette somme même ne seroit suffisante que si l'on obtenoit la paix dans le cours de 1782, & si l'on se décidoit d'ailleurs à n'acquitter aucun denier du principal de la dette nationale, & à ne faire aucunes réserves considérables pour les dépenses accessoires d'une certaine importance. Quoique les sommes ci-dessus, prises séparément, puissent n'être pas exactement justes, je permets hardiment au public de me retirer le peu de confiance qu'il m'a accordée, si ces sommes, prises collectivement, ne sont pas évaluées beaucoup moins qu'elles ne se trouveroient être à l'effectif. —

— Quinze millions d'argent net par année sont une somme imposante & allarmante. Il est donc convenable que le noble Lord, à la tête de la Trésorerie, explique les motifs qui lui font croire qu'on peut lever une somme aussi considérable sur la Nation, dans un moment où le revenu des terres est tombé, & où le commerce languit & diminue de jour en jour; s'il ne répond point d'une manière satisfaisante, il aura abusé du public, en tirant avantage de sa crédulité, & ce procédé ne seroit ni noble, ni franc, ni honnête. — Ces motifs, dont on demande l'explication, doivent être fondés ou sur l'analogie qu'ont nos revenus avec ceux des Puissances étrangères, ou sur des exemples domestiques. — Portons d'abord nos regards sur les revenus des Puiſ-

ances étrangères, cet examen ne sera pas long. Il n'est point d'Etat en Europe, la France exceptée, qui possède un revenu montant à la moitié de 15 millions sterlings. Le revenu tant vanté de la France, sous le ministère de M. Necker, cet homme grand & désintéressé, doué de talens consommés, & d'une activité infatigable, animé par l'exemple, protégé par les vertus d'un Monarque jeune & bienfaisant, dans lequel sont réunis le pouvoir & la volonté de rendre son Peuple heureux ; ce revenu, dis-je, semble, d'après l'état qui en a été publié à la fin du Compte rendu au Roi, se monter à plus de 19 millions sterlings. Mais M. Necker ne nous informe point à quoi se monte la partie de cette somme qui est destinée aux frais de perception & de régie, & à quoi se monte celle qui est applicable aux besoins de l'Etat. Si cet écrit parvient à la connoissance, peut-être aura-t-il la bonté de nous donner des éclaircissmens sur ce point. Cependant la France ayant toujours été accusée de manquer d'économie dans la perception & dans la régie de ses revenus, & la G. B. au contraire étant citée généralement comme un modèle d'économie, relativement à ces deux objets, ceci posé & reconnu, les frais de perception & de régie des revenus de la G. B. se montant à huit ou dix pour cent, on en peut conclure naturellement que la France ne verse pas beaucoup plus de 17 millions sterling dans les coffres du Roi. Il est vrai aussi, & généralement reconnu, qu'il n'y a point de peuple sur la terre qui soit plus opprimé, plus foulé par les impôts que la nation Française, & qu'il n'y en a point en même-tems de plus industrieuse, & qui ait un génie plus fécond & plus créateur dans les arts de luxe. Par-là, le Gouvernement taxe le monde entier qui s'y soumet, & reçoit le riche tribut que la mode paye au goût. Il est éga-

lement certain que la population de la France est plus du double de celle de la Grande-Bretagne, & que son numéraire triplerait le nôtre. Aussi, en reconnoissant la vérité de tout ce qui vient d'être avancé, il s'en suit évidemment que si la France, malgré tous les avantages, ne peut fournir qu'un revenu de 17 millions sterling, la G. B. est bien éloignée de pouvoir en fournir un de 15.

La levée des régimens appelés *Fencibles*, excite beaucoup de fermentation en Irlande; les Volontaires la regardent comme une défiance qu'on leur témoigne, puisqu'ils se sont chargés de défendre la patrie; & ils ont pris dans plusieurs endroits des résolutions très-sérieuses à ce sujet. Ils ont déclaré qu'ils regarderoient comme indigne du nom d'Irlandois, & sacrifiant les intérêts de son pays à ses vûes mercenaires, tout Membre d'un corps Volontaire qui sollicitera un commandement ou entrera dans un régiment de *Fencibles*.

FRANCE.

De PARIS, le 15 Octobre.

LES nouvelles arrivées du Camp de St-Roch par les Couriers qui en sont partis successivement le 22, le 25 & le 29 du mois dernier, annoncent que le siège continue, que les lignes font toujours feu, & que la Place n'y répond que foiblement. On ne doit pas en être surpris. La malheureuse journée du 13 & du 14 doit avoir
diminué

diminué ses provisions ; il a essuyé aussi quelques dommages , plusieurs de ses batteries ont souffert ; & il est vraisemblable que les pièces qui ont tiré une si grande quantité de boulets rouges , sont maintenant en très - mauvais état , & qu'au moins la plupart sont hors de service.

Les lettres apportées par les deux premiers Couriers annonçoient que la flotte combinée se dispoisoit à quitter Algésiras , pour aller au-devant de l'Amiral Howe. Celles qui sont venues par le dernier annoncent qu'elle l'attend. Nous nous contenterons de transcrire les détails qu'elles contiennent ; elles sont du 29.

» Les travaux & le service des lignes n'offrent encore rien de particulier ; le feu continue & de tems en tems avec beaucoup de vivacité ; la place y répond quelquefois de même , mais plus souvent très-faiblement. L'ennemi paroît occupé principalement à réparer ses batteries & les dommages que les Moles ont souffert ; ils ont été bien considérables. On le voit quelquefois sur la plage emportant les morceaux de bois que les batteries flottantes en sautant y avoient lancés. Le 17 le Général Elliot envoya une chaloupe Parlementaire avec 8 Officiers & 11 François , ses prisonniers , qui furent reçus ; mais on refusa la proposition qu'il fit d'échanger les soldats & matelots Espagnols qu'il avoit dans Gibraltar. Le 21 , il envoya une autre chaloupe qui se dirigea vers Puente-Majorca ; une des nôtres fut à sa rencontre ; elle portoit un Aide de-Camp de M. de Crillon , qui reçut une lettre de l'Officier Anglois , par laquelle on apprenoit que D. François Ambulodi , Lieu-

19 Octobre 1782.

f

venant de vaisseau, le seul Officier prisonnier resté dans la Place, étoit mort de ses blessures. — L'armée combinée est toujours dans la baie d'Algé-
 siras; & on a pris toutes les précautions que la prudence & l'expérience peuvent dicter, pour bien recevoir l'ennemi & s'opposer au ravitaillement de la Place; en sorte qu'on peut s'attendre au combat le plus acharné & le plus décisif, si l'escadre Angloise ose se présenter. Les équipages sont remplis d'ardeur, & attendent avec la plus vive impatience le moment où ils pourront joindre l'ennemi & le combattre de près. Il n'est pas encore question du départ de Monseigneur le Comte d'Artois, ce qui semble prouver qu'on attend l'issue de la rencontre des flottes pour tenter un dernier effort contre la Place.

Toutes les lettres du Camp sont écrites sur ce ton; elles donnent des espérances si bien fondées, que c'est avec regret qu'on a appris ensuite que la flotte Angloise a tellement souffert des tempêtes, que peut-être elle aura été obligée de retourner dans ses ports. Il n'est pas douteux, d'après les dispositions de l'armée combinée, que l'Amiral Howe n'eût essuyé, devant Gibraltar, un échec plus considérable que celui qu'il peut avoir essuyé en route.

La frégate du Roi la *Surveillante*, écrit-on de Brett, commandée par M. Sillart, & le lougre le *Fanfaron*, venant du Sénégal, mouillèrent le 2 de ce mois dans notre rade, après 48 jours de traversée, étant partis de l'île du Prince le 14 Août. La frégate l'*Ariel* étoit de la même mission; mais un coup de vent les a séparés. — Le 29 du mois dernier, la *Surveillante* a rencontré une flotte

ennemie, faisant route pour les Isles-du-vent, sous l'escorte de quelques vaisseaux de guerre; elle a pris un des bâtimens de ce convoi, chargé de bois, charbon, &c. Le lendemain, elle a reconnu une flotte qui lui a paru entièrement dispersée. Les vaisseaux de guerre marchoient par pelotons & paroissent excessivement maltraités. La frégate étoit alors à 48 degrés 12 minutes de latitude & 12 de longitude, environ 15 lieues au sud d'Ouessant. Elle s'est approchée d'un vaisseau de 74, démâté entièrement; elle a voulu le tâter; mais la différence de calibre l'a obligée de s'éloigner. Cette flotte est celle de l'Amiral Howe. La prise de la *Surveillante* est restée en arrière. Sur les côtes d'Afrique, cette petite flottille s'est emparé de 4 bâtimens Négriers, dont un de 32 canons, qu'elle a envoyés en Amérique.

Si la *Surveillante* ne s'est pas trompée; le Lord Howe aura repris le chemin de ses ports, & s'il a continué sa route, comme on doit le desirer, il est au moins douteux que le convoi entier qu'il conduisoit à Gibraltar ait pu le suivre, & il ne l'est pas moins qu'il arrive à sa destination, & que lui-même remplisse la commission difficile dont il est chargé.

Ce n'est pas seulement sa flotte qui a souffert des tempêtes; celle que les Anglois attendoient de la Jamaïque n'a pas été moins maltraitée. Aux détails que nous avons reçus de Londres, on peut joindre ceux-ci, arrivés à l'Orient; un bâtiment venu d'Amérique les a apportés.

» Le *Dragon*, cutter de l'escadre du Marquis de Vaudreuil, est arrivé ici en 20 jours, il étoit parti de Boston le 11 Sep embre; selon les lettres qu'il apporte le *Magnifique* a échoué en entrant à Boston sur les roches de Nantuket. Les Anglois ont perdu dans ces parages deux frégates qui, canonnées à la fin de Juillet dernier par l'*Eveillé*, échouèrent près du Cap Henri. M. de Vaudreuil espéroit pouvoir les relever. Le *Lion*, vaisseau Anglois de 64 canons, a péri de la même manière. C'est celui que montoit l'Amiral Digby & le seul que les Anglois avoient dans ces parages. Ce vaisseau & les deux frégates avoient empêché pendant plus de 3 mois la sortie des navires Américains. A l'arrivée de l'escadre Françoisé qui les détruisit, les farines augmentèrent de 20 pour 100, & plus de 80 bâtimens sortirent pour aller approvisionner la Havane & les Antilles. M. de Vaudreuil se réparoit à Boston où il avoit conduit la plupart de ses vaisseaux, & il avoit envoyé à Portsmouth l'*Auguste*, le *Pluton* & la *Bourgogne*. On disoit l'Amiral Pigot arrivé à New-Yorck avec 23 vaisseaux, mais ce n'étoit encore qu'un bruit; d'après les lettres qu'on a reçues à Londres il paroît que cet Amiral, à cette époque, croisoit encore aux environs de la Havane, où il s'étoit amusé à prendre des corsaires dans la baie de Matanza & à détruire le fort qui les protégeoit, au lieu de se rendre sur-le-champ à New-Yorck. Quoiqu'il en soit, le *Dragon* rapporte que le 24 Septembre il a rencontré, aux atterages d'Europe, la flotte de la Jamaïque dans un état fort délabré & entièrement dispersée. Les vaisseaux de l'escorte, surtout les prises Françoisés, paroissent avoir beaucoup souffert. Il a choisi dans le nombre des navires qu'il a rencontrés, le plus gros & par conséquent le plus richement chargé & l'a amené avec lui à

l'Orient. C'est un bâtiment de 300 tonneaux estimé 4 à 500,000 liv.

Une lettre de Dunkerque en date du 5 de ce mois, donne ainsi une idée des orages qui ont régné depuis quelque tems.

» Depuis quatre jours il règne dans nos parages un vent furieux, qui a mis ici la désolation. Trois bâtimens marchands ont péri corps & biens, sans qu'on ait pu leur porter le moindre secours. Trois autres ont également échoué sur la côte, mais les équipages se sont heureusement sauvés. Le premier est un vaisseau à 2 mâts, chargé de planches; le second, appelé les *Trois Sœurs*, est une frégate Hambourgeoise, venant de la Grenade, chargée de sucre, café, indigo & cacao; & la troisième une frégate Suédoise, chargée de fer en barres, de chanvre & de planches. Ce dernier navire étoit démâté; la violence avec laquelle il a été battu par les flots, jointe à la pesanteur de sa cargaison, a fait séparer son fonds, qui a coulé bas, & tout le fer a été perdu; l'entrepont & les planches ont soutenu la carcasse sur l'eau. On nous mande de Calais que le même vent y a causé des dommages très-considérables. On compte déjà le long de la côte de cette Ville à Ostende 27 à 28 navires submergés, qui sont presque tous étrangers. Les bords de la mer sont couverts de planches & de toutes sortes de marchandises, la plupart Angloises, ce qui fait présumer qu'une grande partie de ces navires venoit d'Angleterre.

Il s'étoit répandu à Paris qu'on avoit quelque inquiétude à Brest pour la petite escadre qui porte M. de Bouillé. Mais les lettres de ce port ne font pas mention de ces inquiétudes, qui sont tombées. Elles

Étoient imaginaires; cette escadre, composée de 2 vaisseaux de 64, 3 frégates & un seul transport, mit à la voile le 10 Septembre de Brest. L'Amiral Howe ne partit de Portsmouth que le 11, & étoit le 13 à l'ouvert de la Manche, pas tout-à-fait à la hauteur de Brest. Comment une escadre de 34 vaisseaux, chargée de plus d'un convoi immense, auroit-elle atteint une escadre légère, qui avoit au moins 3 jours d'avance?

La nouvelle de la prise de Madras a été envoyée par le Consul de France à Alep; on l'a aussi reçue par Constantinople & par plusieurs autres ports du Levant; à présent elle vient aussi d'Angleterre, où il paroît qu'elle acquiert de la confiance par sa très-grande probabilité.

On mande de Cadix que la frégate la *Vestale*, commandée par M. de Barbazan, Capitaine de vaisseaux, y est entrée le 18 du mois dernier avec 22 navires partis avec elle de la Martinique. L'équipage de cette frégate & les autres matelots du convoi pourront être fort utiles à la flotte Française.

Les lettres de Brest, du 3, annoncent qu'on y continue les informations sur l'affaire du 12 Avril; en attendant qu'elles soient finies, les Matelots de M. de Grasse sont, dit-on, relégués dans deux Châteaux.

LA frégate du Roi l'*Alceste*, & la Cor-

Cette la *Semillante*, la première commandée par le Vicomte de Grasse, & l'autre par le Chevalier d'Arnaud, sont entrées à Malaga le 16 Septembre venant des isles du Vent, où elles avoient escorté un convoi François & Espagnol; elles ont rencontré, le 4 du même mois, à 80 lieues Nord-nord-ouest de l'isle de Madère, le Navire Anglois le *Mooly*, de 16 canons & 6 obusiers, dont la *Semillante* s'est emparé. Ce Bâtiment, armé en course & en marchandises, avoit un chargement destiné pour Sainte-Lucie, qui est évalué 200,000 livres.

On écrit de Dreux, que les Officiers municipaux de cette ville, d'après la demande verbale qu'ils avoient faite au Duc de Penthièvre, Grand-Amiral de France, de son portrait, le reçurent le 23 Septembre dernier, & qu'à cette occasion tous les Officiers de ville & les habitans ont témoigné par des fêtes publiques, des inscriptions, des illuminations, des festins, des bals, des salves d'artillerie, &c. leur sensibilité pour le don que le Prince a bien voulu leur faire. Ce portrait a été placé à l'Hôtel-de-ville.

Après 50 ans du succès le plus constant & le plus assuré, & la guérison complète de près de 6000 personnes, qui, de tous les pays, se sont adressées à M. Darau, comme au seul homme qui avoit un remède infallible pour les maladies dont

elles se plaignoient; il est beau de terminer sa carrière par la publication de ce remède si intéressant pour l'humanité. C'est ce que vient de faire ce respectable citoyen. Ce procédé, d'autant plus admirable qu'il est très-rare, est digne de lui; il n'étonnera point ceux qui liront son Ouvrage (1), qui annonce par-tout, dans son Auteur, un citoyen, un patriote animé des sentimens inséparables de ce grand titre, & dignes de la reconnoissance universelle. Ces nobles sentimens ne lui ont pas permis de céder aux propositions qui lui furent faites par plusieurs Seigneurs de la Cour, de proposer sa découverte au feu Roi, & par M. le Duc d'Albe, dans un voyage qu'il fit à Paris, en 1771, de l'offrir au Roi d'Espagne, auquel il se croyoit sûr de le faire agréer. Le présent qu'il a voulu faire au public, devoit avoir les marques du plus parfait désintéressement; &, comme il le dit lui-même, « l'ayant reçu (son secret) gratuitement de l'Auteur de tous les talens, il doit le donner de même, sans autre récompense que le plaisir d'être utile à ceux qui auront le malheur d'en avoir be-

(1) Composition du remède de M. Dagan, Ecuyer, Conseiller, Chirurgien ordinaire du Roi, servant par quartier, & Maître en Chirurgie de Paris; remède qu'il pratique avec succès depuis cinquante ans, pour la guérison des difficultés d'uriner, & des causes qui les produisent: publiée par lui-même; précédée d'une Préface, où l'on expose les raisons qui ont fait différer jusqu'à présent cette publication, & les motifs qui engagent aujourd'hui à la rendre publique; suivie d'un Discours sur la théorie des maladies de l'urèthre, des preuves qui constatent l'efficacité du remède qui les guérit, & des moyens de faire connoître le mal même aux personnes qui en sont attaquées. A Paris chez Didot, Imprimeur Libraire, Quai des Augustins, & chez l'Auteur rue Montmartre, près Saint-Joseph. Vol. in-12., prix 2 liv. 10 s. broché & 3 liv. relié.

soin ». C'est aux personnes attaquées de cette maladie qu'il dédie son Ouvrage dans une épître qu'il leur adresse.

L'intérêt dont la lettre suivante peut être pour les Agriculteurs, ne nous permet pas d'en différer la publication.

J'ai lû, M., dans votre Journal du 5 Octobre, une Recette pour empêcher la bruiue des Bleds : le noir qui se trouve dans les épis de Bled Froment, fait un tort considérable au Cultivateur : il se trouve beaucoup de déchet, & le pain se ressent de cette mauvaise qualité. Je me suis toujours appliqué à l'agriculture : J'ai fait valoir 300 arpens de terre, & j'ai fait l'expérience de la première Recette que je vous envoie, pendant plus de 20 années; l'on n'a jamais trouvé dans ma grange un épi noir. J'ai même fait semer dans une terre que j'avois près de Château-Thierry, 30 arpens en une seule pièce : moitié avec cette première Recette, & l'autre partie sans l'employer; de façon qu'on voyoit à l'œil la différence de cette semence, & un cordeau ne l'auroit pas mieux séparée. J'approuve les moyens proposés par M. Chombreau de Chanvalon; mais je crains pour le semeur, cet Arsenic dont il veut faire usage, & qui peut être dangereux dans d'autres circonstances. J'ai toujours été animé pour le bien & la sûreté des citoyens, & j'ai cru, M., devoir vous faire ces observations. — La seconde Recette est plus simple : on l'assure certaine; mais je ne l'ai point expérimentée : elle seroit à meilleur marché, quoique la première ne coûteroit que dix sols de dépense par arpent, & on en est bien dédommagé par la récolte, qui vaut un tiers de plus. — J'ai fait part de cette première Recette à MM. de la Société Royale d'Agriculture, & à celle de Soissons : ils l'ont approuvée, & m'ont fait l'honneur

de m'admettre dans leur société. — Voilà le tems des semences qui avance : je vous prie d'insérer ma lettre & mes Recettes dans votre Journal, le plus tôt possible. — Je suis *Signé*. DELPECH DE MONTEREAU.

Première Recette : il faut faire bouillir une chaudière d'eau de vingt pintes, ou environ, la mettre bouillante sur le tas de Bled qui doit être de trois-septiers, dans laquelle eau vous ajouterez promptement un bon picotin de chaux vive, trois onces de verd-de-gris, deux onces de sang de dragon, deux onces de sel ammoniac, avec un quarteron d'alun de Rome, que vous mettrez dans ledit chaudron, le tout ensemble bien remué avec une poëlle : vous ajouterez ensuite autant d'eau qu'il en faudra dans ledit chaudron, pour mouiller vos trois septiers de Bled que vous remuerez le plus tôt possible, trois ou quatre fois de suite, & mettez votre Bled en tas.

Seconde Recette : de la couperose verte que l'on met dans la chaux : il en faut pour un muid de Paris, qui contient 18 septiers de notre mesure pour vingt-quatre sols, c'est à-dire, 2 sols par septier. Et laisser le Bled 8 à 10 jours dans la chaux, le remuer tous les jours, afin qu'il soit bien sec : c'est la précaution la plus essentielle.

Le volume des Causes célèbres (1) du

(1) La souscription de cet Ouvrage intéressant, composé de 12 volumes par année est de 18 liv. pour Paris & de 24 pour la Province; le prix de chaque Collection composée de 7 années est de 126 liv. cependant lorsqu'on s'adressera directement à M. des Essarts, Avocat, rue Dauphine, hôtel de Mouhy, on ne payera que les 6 dernières années, & l'année 1775 sera d'livrée gratis en payant 108 liv., & en outre le prix de la souscription de l'année 1781. On souscrit chez M. des Essarts à l'adresse ci-dessus, & chez Méigot le Jeune, Quai des Augustins.

mois dernier , rapporte un trait de générosité entre deux voleurs de grand chemin , si singulier , qu'il peut être mis au nombre des actions les plus étonnantes qui se soient passées dans l'obscurité des cachots.

» Au mois de Janvier 1773 , 2 voleurs de grand chemin furent arrêtés & conduits dans les prisons de Kingston ; leur crime étoit constaté. Ils se regardoient comme 2 victimes que la justice alloit immoler à la sûreté publique , lorsqu'il vint dans la tête de l'un le projet d'en arracher une à la Justice. Cette idée parut d'abord ridicule à l'autre. Mais le premier ayant insisté , » nous serons infailliblement condamnés à mort ; nous avons été arrêtés ensemble ; notre crime étant commun , le supplice le sera : te sens-tu le courage de mourir seul. Cette proposition étonna celui qui l'entendoit. Cependant après un moment de silence , il répondit : oui sans doute , je me sens ce courage , mais je voudrois être sûr de t'arracher au supplice. Je n'exige point un pareil sacrifice , répartit le premier avec vivacité. Ecoute-moi , & tu verras que je suis digne d'avoir un ami aussi généreux que toi. Nous avons des cartes ; jouons une partie ; celui qui la perdra déchargera l'autre dans son interrogatoire , il dira aux Juges qu'il est seul coupable , & que si l'autre a été trouvé avec lui , c'est qu'il lui avoit proposé une promenade à cheval , mais qu'il n'avoit aucune connoissance du projet de vol « . La proposition fut acceptée : les 2 voleurs se mettent aussitôt tout nus , & dans cet état , ils jouèrent leur importante partie. L'inventeur de l'expédient la perdit. Son camarade l'embrassa en pleurant , & lui dit qu'il étoit prêt à se charger

de son rôle & à lui céder le sien. » Si tu ne veux pas empoisonner les instans qui me restent à vivre, répondit le perdaat, ne me fais plus une proposition qui me dégraderoit à tes yeux & aux miens, si j'étois assez lâche pour l'accepter. Songeons, mon ami, à nous amuser & à jouir du peu d'instans qui me restent à passer avec toi. Le jour où les 2 voleurs devoient être jugés étant arrivé, celui qui devoit être sacrifié remplit sa promesse avec fidélité, & la justice le condamna seul à la mort. Son camarade fut renvoyé absous; mais il fut inconsolable de la mort de son complice; une fièvre lente s'empara de lui & le conduisit au tombeau 6 semaines après le supplice de son camarade.

La Comtesse de Guilliet d'Aoste, née Comtesse de la Tour-du-Pin-Montauban, ayant été décorée de l'Ordre Impérial de la Croix-Etoilée, le Roi lui a permis d'en porter les marques.

» Le 8 du mois dernier, écrit-on de la Rochelle, un peu après le coucher du soleil, le ciel étant fort serein, le vent au Nord-Est, & les étoiles commençant à paroître, on apperçut ici vers le Sud-Ouest, une espèce de colonne de feu, qui parcourut d'abord un petit espace, en descendant obliquement, elle creva ensuite par son extrémité, & laissa échapper un grand nombre de petites étoiles qui s'éteignirent sur le champ, comme celles d'une fusée; alors cette portion de la colonne prit l'apparence d'un petit globe mal arrondi, qui jettoit une lueur pas moins vive que celle de la lune; le reste diminua insensiblement au point de ne plus former qu'un filet presque imperceptible, terminé par une queue qui s'élevoit avec un mouvement de fluctuation très-apparent, & semblable aux replis d'un serpent. Ce météore qui n'a duré qu'en-

viron dix minutes, s'éloigna peu-à-peu sans paroître ni hausser, ni baisser, après quoi il se dissipa. »

La lettre suivante, qui nous a été adressée de Nevers, contient une observation qui peut intéresser les Physiciens ; elle peut en même-tems offrir un nouvel avis sur le danger de lire le soir dans son lit. C'est à ces deux titres que nous la transcrivons.

» Toutes les découvertes qui peuvent tendre à l'utilité publique, ont quelque droit à la publicité ; & comme je connois peu de Journal plus répandu que le vôtre, c'est à vous que je m'adresse pour l'annonce d'un fait qui, je crois, est le premier de son espèce. Voici ce dont il est question. — Il y a quelque tems que j'entendis parler d'un Ouvrage couronné par la Société Royale des Sciences de Nancy, sur les moyens de préserver les édifices des incendies, & d'arrêter les progrès des flammes ; comme bon citoyen, je me hâ ai de me procurer ce Mémoire, afin que, si malheureusement l'occasion se présentoit d'être utile, il me fût possible de tirer meilleur parti de ma bonne volonté. — J'ai le malheur de m'endormir habituellement un livre à la main, & précisément ce jour-là m'arriva l'aventure qui motive cette lettre ; je lisois avec beaucoup d'attention & de plaisir l'Ouvrage de M. Piroux. Je prolongeai vraisemblablement ma lecture trop avant dans la nuit, car le sommeil me surprit, malgré les efforts que je faisois pour l'éloigner, & je me réveillai une heure après au milieu de la fumée, ayant à côté de mon lit une chaise enflammée, dont le feu étoit prêt à se communiquer aux rideaux de mon lit. Mon premier mouvement fut de courir à un pot à eau qui étoit sur une commode ; mais par malheur il se trouva vuide : j'eus

recours à un autre vase qui se trouva également vuide; je ne sais par quelle fatalité tous ces moyens manquèrent ce soir-là. Enfin, Monsieur, j'avoue que je fus un moment très-embarrassé. Heureusement j'avois dans un coin de ma chambre deux grandes cruches remplies de gas méphitique qui devoit servir à une expérience fort intéressante; je me souvins de la propriété qu'a le gas d'éteindre la lumière ou le feu introduit dans son atmosphère, & je tentai l'expérience suivante. — Je débouchai une de mes cruches, & je versai à grand flots sur le bois & la paille de la chaise enflammée que j'avois isolée le mieux possible, le gas en question. L'eau n'auroit pas opéré l'extinction plus promptement; en moins d'un quart d'heure, j'eus la satisfaction de voir le danger passé, & je rendis aussitôt de très-humbles actions de grâces à MM. le Duc de Chaulnes, de Laflone, Macquer, Lavoisier, Priestley, &c., qui nous ont éclairé sur les propriétés surprenantes de ce gas intéressant. — J'aurai l'honneur de vous observer que pendant environ dix minutes, j'éprouvai une difficulté de respirer assez sensible; difficulté probablement occasionnée par la présence de ce gas que je n'avois pas économisé; mais elle diminua par degrés, & au bout d'une demi-heure, il n'étoit pas plus question d'oppression que d'incendie. Voilà, M., l'évènement dont j'ai cru devoir vous faire part: ce moyen d'éteindre le feu m'a paru neuf, & n'est point énoncé dans l'Ouvrage de M. Piroux. Il pourroit se faire que dans certaines occasions il devînt utile à MM. les Médecins, Chimistes & autres Savans qui sacrifient le sommeil à l'avancement des Sciences; & je serai trop heureux, si mon observation peut leur faire naître des idées capables de la perfectionner. — J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, GEORGEST, Ingénieur des Ponts & Chaussées, à Nevers.

» Le 12 Décembre prochain se fera à Paris la vente du cabinet de feu M. le Duc d'Aumont : il renferme la collection la plus riche en colonnes, vases & tables des plus beaux marbres, de la plus belle proportion & du travail le plus fini. En porcelaines anciennes du Japon, de la Chine & de Saxe, de la plus rare qualité; en porcelaines de France & autres; en meubles précieux d'ancien laque; en meubles de marqueterie par Boule; en lustres, lanternes, bras, feux des plus beaux modèles. Une grande partie des ornemens & montures des plus beaux morceaux de chaque espèce, sont ciselés & dorés en or mat, par Gouthiere, Ciseleur & Doreur du Roi, & exécutés d'après les dessins des plus habiles Dessinateurs. — L'on distribue le catalogue à Paris, chez Julliot fils, rue du jour, au coin de la rue St-Honoré; & chez Paillet, hôtel de Bullion, rue Plâtrière «.

» L'époque de la guerre actuelle a fait naître au sieur Louchamps, fils, Ingénieur Géographe; rue & Collège des Chollers à Paris, l'idée d'un Atlas Américain, petit *in-folio*, où en réunissant la netteté à la précision, il donnera une description détaillée de ce Continent. Il a déjà publié les Cartes de la Martinique, de St-Domingue; enfin celle de la Jamaïque qui vient de paroître. Il a plusieurs autres de ses dessins sur le cuivre, & un plus grand nombre dans son porte-feuille. Guidé par des personnes éclairées, il a déjà réuni plusieurs morceaux précieux pour travailler sur les différentes parties de l'Amérique. Si la fortune le lui permettoit, il feroit paroître cet Atlas en peu de tems; mais des circonstances fâcheuses pour lui seul s'y opposent, il auroit besoin de secours & d'encouragement; il pourroit en trouver dans de légères avances qu'il rembourseroit dans un tems limité, & dont il payeroit l'intérêt au choix des personnes qui voudroient

bien les lui faire. Le desir d'être utile au public en améliorant sa fortune par des voies honnêtes sont les seuls motifs qui le guident. En s'occupant de cet Ouvrage, il croit rendre hommage au Maître éclairé & respectable (M. Bonne , premier Hydrographe de la marine) auquel il doit ses foibles talens «.

Louis Nicolas Ulysse de Borel , Chevalier de l'Ordre Militaire de St. Louis , Lieutenant-Colonel & Mestre de-Camp de la seconde Brigade des Carabiniers de Monsieur, est mort à Montgeron , près Paris , âgé de 62 ans. Tout le Clergé & la Noblesse du lieu & des Paroisses voisines, les Commandans & Cavaliers de la Maréchaussée des Chasses du Roi se sont empressés de lui rendre les honneurs funèbres & Militaires. Sa prudence & sa fermeté dans le commandement , réunies à beaucoup de fermeté & de douceur , laissent après lui les plus vifs & les plus justes regrets.

De BRUXELLES, le 15 Octobre.

LES charbons de terre sont devenus pour les Pays Bas Autrichiens une branche considérable de commerce , depuis que la guerre a éclaté entre l'Angleterre & la Hollande. Avant cette époque, la dernière tirée de la première la plus grande partie de ce qu'elle en consommoit ; maintenant les Pays-Bas la fournissent de cette marchandise. La grande consommation qu'on en fait en a augmenté le prix.

On payoit autrefois 4 à 5 florins de Brabant pour cent quintaux de charbons ; la même quantité paye maintenant 7 florins. On en brûle annuellement dans cette Ville seule cent millions de livres pesant. On doit ouvrir de nouvelles carrières sur les deux rives de l'Escaut , depuis Tournay jusqu'à Oudenarde.

On apprend de Vienne, qu'on y a publié l'Ordonnance suivante , en date du 30 Août dernier.

» Des doutes s'étant élevés après la suppression des Couvens sur la validité des acquisitions & des testamens que pourroient faire les Religieux devenus libres, & les Religieuses qui ne seroient point entrées dans un autre Monastère subsistant; nous déclarons par la présente que les Religieux & Religieuses pourront, à compter du jour de la publication de la suppression de leurs Couvens respectifs, acquérir des propriétés, soit par héritages, soit par toute autre voie légale quelconque; cependant ils n'en auront que la jouissance & ne pourront les aliéner en aucune manière pendant leur vie; & à cet effet il sera pris des mesures pour que les capitaux qui peuvent leur échoir soient placés dans des fonds publics, & que les biens immeubles qui leur écherront, soient assurés légalement contre les hypothèques pour dettes & les aliénations; il sera néanmoins libre aux Religieux des Couvens supprimés, qui seront devenus Prêtres séculiers, ainsi qu'aux Religieuses, quand elles se trouveroient encore dans les Couvens supprimés où il leur a été permis de rester pendant cinq mois, à compter du jour de la publication de la suppression, ou quand elles se seroient reti-

des dans d'autres Maisons , ou enfin quand elles vivroient isolées dans le monde , de disposer de leurs biens inaliénables pendant leur vie , par la voie d'un testament , ainsi qu'ils aviseront bien être , pourvu toutefois qu'aucun legs , ni par conséquent la succession entière ne soit donné à un étranger , ni à un sujet des Etats-Héréditaires domicilié en pays étranger , déclarant ces sortes de dispositions nulles & de nul effet. »

Selon les lettres de la Haye , la résolution des Etats de Hollande , conforme à la proposition de la ville de Leyde , de nommer une Commission pour conférer avec le Stadhouder sur l'Administration de la marine , n'a pas passé à l'unanimité. On dit que le Corps des Nobles a protesté. Cependant cette résolution a son effet ; la Commission a été nommée ; elle est composée de MM. de Gyzelaar , Van Staveren & Visscher , Pensionnaires des villes de Dordrecht , de Leyde & d'Amsterdam ; & de MM. Van Nyveld & Meerens , Secrétaires des villes de Rotterdam & de Hoorn. Le 3 de ce mois à une heure après-midi , cette Commission s'est rendue chez le Stadhouder à sa Maison du Bois , avec le Grand Pensionnaire ; il y avoit 3 carrosses , précédés & suivis de 6 Messagers d'Etat.

» Cette Ville , écrit-on d'Amsterdam , à cette occasion , a protesté contre la protestation des Nobles , & a ajouté à la proposition de Leyde quatre articles relatifs à des évènements arrivés depuis peu , à l'occasion de la dernière croisière de la flotte. — Nous apprenons de la Haye que le Grand Pensionnaire a remis à l'Assemblée des Etats-

Général, un avis du Corps des Nobles sur la proposition de la Ville d'Amsterdam, tant sur le renouvellement du Traité de Commerce de 1739 avec la France, que sur le concert des opérations avec cette Puissance. Notre Ville demande que ce concert soit établi pour tout le tems de la guerre.

Le Ministre de Russie à la Cour de Madrid, a remis la note suivante, relativement à la question faite par cette Cour aux Puissances neutres, à l'occasion de la corvette Danoise le *St-Jean*. Cette note a été communiquée aux Ministres des autres Puissances neutres.

S. M. L. de toutes les Russies convaincue de l'équité qui règle dans toutes les occasions les démarches de S. M. C., attendoit que ses représentations antérieures du 29 Avril, en faveur de la corvette Danoise le *Saint-Jean*, ne demeureroient pas sans effet, & que cette dernière ne tarderoit pas à être relâchée d'une manière satisfaisante pour la cour de Copenhague. Mais la note qui vient d'être remise par M. le chargé d'affaires, de Normandie, au ministère de l'Impératrice en date du 22 Juin, ayant fait connoître que la cour de Madrid, avant que de prendre un parti décisif quelconque sur l'affaire en question, desire l'avis des Puissances maritimes sur ce qui constitue le véritable caractère d'un vaisseau armé en guerre, & s'il faut considérer comme vaisseau royal de guerre tout bâtiment portant pavillon militaire, qui soit marchand ou ne le soit point, qu'il soit ou non, entièrement armé; S. M. I. pour ne pas retarder trop sa réponse, en la concertant au préalable avec les autres Cours auxquelles toutefois elle en donnera part, ne balance point de confier, en attendant, son propre sentiment sur cet objet à S. M. C., persuadée que l'ayant puisé dans les

notions primitives du droit des gens, il se rencontrera probablement avec celui des autres Puissances, qu'ainsi S. M. C. elle-même n'aura pas de peine à y adhérer. — En conséquence le soussigné Ministre Plénipotentiaire est chargé de déclarer par ordre exprès de sa cour: — 1. Que l'Impératrice juge être conforme aux principes du droit des gens qu'un bâtiment, autorisé, selon les usages de la couronne de la nation à laquelle il appartient, à porter pavillon militaire, doit être envisagé dès-lors comme un bâtiment armé en guerre. — 2. Que ni la forme de ce bâtiment, ni sa destination antérieure, ni le nombre d'individus qui en composent l'équipage, ne peuvent plus altérer en lui cette qualité inhérente, pourvu que l'Officier commandant soit de la marine militaire. — 3. Que tel ayant été le cas de la corvette le *St-Jean*, ainsi que la commission du capitaine, & ce qui plus est, la déclaration formelle de la cour de Copenhague l'ont démontré, cette dernière peut aussi appliquer à ce bâtiment les mêmes principes, & revendiquer en sa faveur tous les droits & les prérogatives du pavillon militaire. — Le soussigné doit ajouter que la conviction intime de ces vérités, ne laisse aucun doute à S. M. I., que S. M. C. ne lui refusera pas la même évidence, d'autant plus que les droits exclusifs du pavillon militaire sont tellement reconnus & avoués par les Puissances maritimes, que les bâtimens marchands mêmes, qui se trouvent être sous sa protection, sont exempts par-là de toute visite quelconque, & que la contestation récente, qui s'est élevée au mois de Septembre de l'année passée entre l'Angleterre & la Suède, au sujet de six navires marchands de celle-ci, qu'en dépit du convoi du vaisseau de guerre nommé le *Wasa*, la première, se fondant en cela sur un traité de commerce particulier avec l'autre, prétendoit faire visiter dans une des ses rades; la cour de Lon-

dres à fini par laisser tomber la question. — Au reste, comme d'un côté l'Impératrice est très-éloignée de trouver à redire à ce que la cour de Madrid prenne, en cas d'admission des principes susdits, les arrangemens qu'elle jugera convenables dans ses états, ports & mers, au sujet du commerce maritime des autres nations ; elle se promet aussi de l'autre de sa sagesse & justice, que ces arrangemens seront toujours tels à ne point restreindre ni gêner la liberté du commerce des autres nations, puisqu'autrement ces dernières seront réduites à la nécessité d'en prendre à leur tour des mêmes & analogues, vis-à-vis du commerce Espagnol. — S. M. I. se flatte enfin, & vû les raisons qui selon toutes les circonstances alléguées, conspirent en faveur de la corvette Danoise le *St-Jean*, que S. M. C. voudra se rendre aux instances qu'elle est dans le cas d'interposer de rechef dans cette affaire pour la cour de Danemarck son alliée, qu'en conséquence celle-ci ne tardera plus guères à obtenir la satisfaction qu'elle sollicite.

Cette affaire est en effet terminée. La Cour de Madrid a ordonné qu'on relâchât la corvette Danoise conformément aux principes adoptés par les confédérés neutres.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGL. du 7 Sept. au soir.

On écrit de New-Yorck, qu'après une procédure très-longue, le Capitaine Lippencot a été jugé coupable du meurtre du Capitaine Huddy, & que toutes les informations de cette affaire ont été envoyées au Roi.

On dit que Sir Guy Carleton & l'Amiral Digby demandent leur rappel immédiat, parce que les derniers ordres qu'ils ont reçus directement, annullant ceux avec lesquels ils avoient commencé d'agir, les mettent dans l'impossibilité d'aller en avant avec le Congrès.

On a dit que le Comte de Shelburne a désavoué d'a-

Voilà en part à la lettre que Carleton & Digby ont écrite au Général Américain, que l'ordre de la Cour avoit été expédié, mais bien qu'à son arrivée au Ministère, il avoit envoyé un contre-ordre; cela n'est point vrai, il étoit Secrétaire d'Etat quand l'ordre est parti, & c'est de ses Bureaux mêmes qu'il a été expédié.

Tous les principaux Ministres d'Etat se trouvent actuellement à Londres, & les Conseils sont plus fréquens qu'ils ne l'ont jamais été depuis le commencement de la Guerre. — M. Pitt, Chancelier de l'Échiquier, travaille avec tout le zèle possible à la réforme de la liste des pensions. Le Duc de Somerset est déjà rayé de cette liste, sa pension se montoit à 2300 liv. sterl.

Il se tint, il y a quelque tems, un Conseil au Bureau de l'Amirauté. Plusieurs Officiers y assistèrent, & reçurent leurs Commissions, avec ordre de se rendre à bord de leurs vaisseaux respectifs. — On a nommé le Convoi qui doit appareiller à Portsmouth, pour les isles de l'Amérique au premier bon vent. Plusieurs bâtimens mentionnaires & vivriers qui n'avoient pu partir avec la grande Escadre, ont ordre de se rendre le plutôt possible à Portsmouth, & en général tous les bâtimens en chargement sur la Tamise font la plus grande diligence pour pouvoir profiter de ce Convoi. On assure qu'il sera embarqué un corps de troupes considérable à bord de cette flotte.

On ne construira plus désormais de vaisseaux de 80 canons; lorsque les vieux de ce rang qui existent actuellement seront hors d'état de servir par vétusté, ils seront remplacés par des vaisseaux de 90 ou de 74 canons.

La flotte qu'on équipe pour les isles appareillera le plutôt possible. Les troupes envoyées à bord de cette flotte, débarqueront à la Jamaïque, & seront aux ordres du Gouverneur qui les employera, s'il

en trouve l'occasion, à reprendre quelques-unes des possessions que nous avons perdues dans les îles.

Le *Jason* de 64 est arrivé à Bristol, venant de la Jamaïque, dont il est parti le 27 Juillet. Il a traversé le golphe, & il n'a rien vu de la flotte de la Jamaïque, qui avoit appareillé du Port-Royal deux jours avant lui. Vers le milieu de Septembre, il a essuyé un coup de vent terrible qui a duré trois jours.

On apprend de Waterford, en Irlande, qu'une frégate & 5 transports de la flotte de l'Amiral Howe y sont arrivés en détresse; quelques jours auparavant il avoit encore mouillé, dans un autre port de ce Royaume, deux bâtimens de cette flotte, qui en avoient été séparés le 22 & le 23. Les maîtres de ces navires craignoient fort qu'elle n'eût été entièrement dispersée.

Un de nos papiers observe que l'Amiral Howe n'a fait que 27 lieues dans les premiers douze jours qui ont suivi sa sortie.

Les vents paroissent avoir été orageux pendant le mois de Septembre. On dit que trois des vaisseaux de ligne de l'escadre de l'Amiral Pigot ont fait côte dans le golfe; le *Monarca*, de 70 canons, a été si fort endommagé qu'il a été obligé de retourner à la Jamaïque. Les deux autres n'ont pas souffert assez pour ne pouvoir pas continuer leur route.

La petite escadre, aux ordres du Commodore Elliot, qui a fait voile le 30 du mois dernier, pour aller reprendre sa station sur les côtes de Bretagne, est composée des vaisseaux suivans, le *Romney*, de 50, le *Mediator*, de 44, la *Prudence* & l'*Euridice*, de 36.

Depuis plus d'un mois on soupçonnoit qu'Hyder-Aly s'étoit emparé de Madraff; cette nouvelle semble se confirmer aujourd'hui. On assure même que le Gouvernement ne l'ignore pas, mais il a ses raisons

pour ne pas le divulguer. Il est arrivé récemment un avis de l'Inde dans un des ports de la G. B., qui ne sachant pas que l'Administration en faisoit un mystère, a répandu cette nouvelle. Si l'on combine avec cela les avis que l'on a reçus pour la troisième fois de l'Inde sur le Continent, par la voie de la Turquie; on trouvera au moins très-probable les avantages remportés dans l'Inde, tant par les troupes Françaises que par celles d'Hyder-Aly.

On apprend par un vaisseau Danois que l'*Annibal* de 50 canons, que M. de Suffren nous a pris, est arrivé au Cap de Bonne-Espérance, avec 4 vaisseaux de la Compagnie Hollandoise des Indes qu'il a escortés.

Dans une autre Assemblée tenue à Lisburne où se trouvoient les Délégués de quinze Corps volontaires, on ariéta qu'on ne pouvoit considérer cette nouvelle mesure que comme entraînant les conséquences les plus funestes pour la liberté & la félicité de l'Irlande; qu'elle tend évidemment à désunir les Volontaires & à abattre leur courage patriotique; que la création des Fencibles est un moyen certain de séduire les Membres du Parlement, &c. qu'en toute occasion qui se présentera, on ne fera aucun service avec tout Corps sous la dénomination de régiment Fencible; & comme le sieur Francis Dobbs, partisan des levées nouvelles, avoit écrit une lettre favorable à cette institution, sur la lecture qui en fut faite, il fut arrêté que l'opinion de l'Assemblée étoit qu'un homme qui par de fausses insinuations a pu tenter de porter atteinte à l'esprit public, ne mérite aucune réponse, &c.

Des lettres du même royaume rapportent que le sieur Flood refuse de remplir toute place dans l'Administration, jusqu'à ce que l'acte déclaratoire du droit de l'Irlande ait reçu l'approbation royale.

MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 26 OCTOBRE 1782.

PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

V E R S

A M. le Chevalier DE PARNI.

PARNI, de nos Linus est le seul qui se fâche
Que de ses vers on parle bien.
Volontiers je prendrais à tâche
De prouver qu'ils ne valent rien.
Mais non, je veux être sincère ;
Je tiens à mon premier avis.
A Parni j'aime mieux déplaire
Qué de déplaire à tout Paris.

(*Par M. Félix Nogaret.*)

N°. 43, 26 Octobre 1782.

G

*A Mademoiselle DE GAUDIN.**AIR: Avec les Jeux dans le Village.*

VÉNU S a toujours mon hommage,
 Ou je la chante, ou je la fers ;
 Sans trop compter sur son suffrage,
 Je fête aussi le Dieu des Vers :
 Mais qu'il est rare l'assemblage
 Du génie & de la beauté !
 Ah ! sans Gaudin ou Duboccage,
 On en auroit toujours douté.

COMMENT joindre avec tant de charmes
 Un cœur sensible & tant d'esprit ;
 De Belloy fit couler vos larmes,
 Et son ombre s'en applaudit :
 Deshoulière, votre modèle,
 Vous transmet son âme & son goût ;
 Si Deshoulière eût été belle,
 Vous lui ressembleriez en tout.

VOUS nous fixez tous sur vos traces ;
 Vous comptez au plus vingt printemps.
 Pardon ; pour parler de vos grâces,
 J'oublie un moment vos talens.
 L'Art vaut-il jamais la Nature ?
 De ses bienfaits sentez le prix ;

Elle embellit votre figure
Comme elle a dicté vos Écrits.

Vous, la plus aimable des Belles,
Reine du Pinde & de Paphos,
Que deviendront les Neuf Pucelles
Dont vous éclipez les travaux ?
Au défaut d'attraits, leur génie
Ne fut que trop de fois vanté ;
Mais Apollon les répudie
En faveur de votre beauté.

RÉGNEZ sur notre âme attendrie ;
Pour vous sont faits tous les succès.
Est-il de femme qui n'envie,
Et vos talens & vos attraits ?
Au vrai bonheur tout homme aspire ;
A tout âge il fait notre espoir :
On le sent dès qu'on peut vous lire,
On y croit dès qu'on peut vous voir.

(Par M. Damas.)

L'Ane, la Rose & le Chardon, Fable.

DANS un jardin, une Rose nouvelle
Faisoit l'ornement du printemps,
Et le Zéphyr choqué, voyoit en même temps
Un vil Chardon croître auprès d'elle.
Certain Baudet, d'un pied lesté & badin,

G ij

En petit maître entra dans le jardin.
 C'étoit une Ane, fier de sa race immortelle,
 Car il comptoit parmi ses illustres aïeux,
 Cet Ane aîlé, qui, sur son dos heureux,
 Eut l'honneur de porter Dunois & la Pucelle.
 De ses titres enflé, Monseigneur du Grison
 Foulant avec dédain l'herbe tendre & fleurie,
 Apperçut dans un coin le dégoûtant Chardon
 Et la Rose digne d'envie.

Il vint auprès. Zéphyr, saisi d'horreur,
 Trembla pour ses plaisirs, frémit pour son amante,
 Et dit, je suis perdu : sa forme, sa fraîcheur,
 Son doux parfum & sa beauté naissante,
 Sans doute tenteront l'animal amateur.....
 Las ! il va dévorer cette fleur qui m'enchanté !.....
 Zéphyr eut tort : le galant connoisseur
 Passa près de la Rose avec indifférence,
 Et courut au Chardon donner la préférence.

VENONS à l'application,
 C'est le but que je me propose :
 Maint époux est le sot Grison,
 Mainte épouse est l'aimable Rose,
 Mainte maîtresse est le Chardon.

(Par M. Pinel fils, Avocat,
 au Havre de Grâce.)



*COUPLET chanté à Madame DE
BEAUREGARD, pour le jour de sa
Fête, par Mlle de Beauregard, sa Belle-
Fille.*

Sur l'Air : Avec les Jeux dans le Village.

COMMENT chanterai-je la Fête
De la plus tendre des mamans ?
L'Amour me rendra toujours prête
A vous peindre mes sentimens.
Je sens que la reconnoissance
Échauffe en ce moment mon cœur ;
Je ne vous dois pas l'existence,
Mais je vous dois tout mon bonheur.

LÉTTRE au Rédacteur du Mercure.

VOTRE Journal, Monsieur, n'est pas destiné
seulement à rendre compte des Ouvrages ; vous im-
primez quelquefois des morceaux de Littérature &
de Philosophie que l'on peut mettre au rang des
Ouvrages nouveaux ; c'est même souvent la partie
la plus intéressante du Mercure. L'Extrait d'un Ou-
vrage ne me dispense point de lire l'Ouvrage même
s'il est bon ; & pour savoir s'il est mauvais, je
serois bien imprudent, de m'en rapporter à l'Extrait.
Il est des Ouvrages, compris aujourd'hui parmi les
meilleurs de notre Littérature, qui ont paru dans la

Mercure pour la première fois ; tels sont les Contes Moraux de M. Marmontel ; je parle de ceux-là , parce que leur réputation est si bien établie que l'envie même n'entreprend plus d'en contester le mérite. Je crois , Monsieur , faire aujourd'hui à votre Journal un véritable présent , en vous offrant la traduction de quelques Chapitres d'un Ouvrage étranger , l'un des plus importants peut-être & des meilleurs de notre siècle : *L'Histoire de la Société Civile* de Ferguison. Plusieurs Hommes de Lettres François ont parlé souvent de cet Ouvrage avec la plus grande estime ; mais ils l'ont lu en Anglois , & la Nation ne le connoît pas encore. Il est difficile de comprendre comment on a différé si long - temps à faire paroître la traduction d'un livre annoncé par tant d'éloges. Ceux de nos Littérateurs qui possèdent les Langues étrangères , s'empressent de nous traduire des Romans insipides ou des Drames qui achèvent de corrompre notre goût ; & les Ouvrages que les Littérateurs étrangers opposent avec confiance à ceux dont la nôtre s'honore le plus , on les laisse renfermés dans les Langues qui les ont vu naître , & il existe des idées utiles aux hommes , que notre Langue ne connoît point encore. Cette indifférence accuse-t-elle le goût des Traducteurs ou celui de la Nation ? Seroit-il vrai que nous n'applaudissons plus que le talent qui sert à nos plaisirs & à notre frivolité , & que nous redoutons ceux qui n'embellissent la vérité que pour nous rappeler nos devoirs ? Il n'y avoit pas six mois encore que les Lettres Persanes & l'Esprit des Loix avoient paru en France ; ils étoient déjà traduits à Londres. Il y a plus de dix ans que *L'Histoire de la Société Civile* est imprimée , & nous en demandons encore la traduction. Cette différence est remarquable ; elle sort sûrement du caractère des deux Nations , & peut servir à les faire mieux connoître.

Un Magistrat de Province, qui a consacré son talent & sa vie aux mêmes objets, & qui sans doute y portera des vûes nouvelles, a traduit l'Ouvrage de Ferguſſon dans les intervalles de ſes méditations & de ſon travail. C'eſt ainſi que Cicéron traduifoit Platon & Démoſthènes pour ſe préparer aux Ouvrages ſublimes qui l'ont rendu le rival de l'Orateur le plus philoſophe, & du Philoſophe le plus éloquent de la Grèce. La traduction d'un bel Ouvrage dans le genre de ceux auxquels nous travaillons, eſt un entretien avec un homme de génie qui peut faire monter notre eſprit au ton de ſes penſées & de ſon ſtyle. Ce Magistrat m'a confié une grande partie du manuscrit de ſa traduction, m'a permis d'en diſpoſer à mon gré ; & c'eſt après l'avoir comparé à l'original, que j'ai penſé que le Public me ſauroit gré de lui en faire connoître quelques Chapitres. Je ne doute pas même, Monsieur, que je ne puſſe vous communiquer la traduction entière ſi les Lecteurs de votre Journal paroiſſoient le deſirer, & ils le deſireront ſans doute.

Mais l'eſprit dans lequel elle a été faite exige quelques réflexions, Monsieur, ſur le caractère même du talent de Ferguſſon, & ſur l'extrême liberté avec laquelle le Traducteur a rendu ſes idées.

Ferguſſon a envisagé un ſujet très-philoſophique ſous le point de vûe le plus général ; il eſt réſulté de là que ſes idées ſont ſouvent très-abſtraites, & même un peu vagues. En le liſant, l'eſprit découvre à chaque inſtant des étendues immenſes ; mais les idées qui occupent ces eſpaces ſont un peu confuſes & fugitives, comme les objets, pour ainſi dire, que l'œil voit flotter avec l'atmosphère aux bornes d'un vaſte horiſon. Sa penſée eſt donc en général très-métaphyſique, & cependant ſon ſtyle eſt très-figuré. Une idée abſtraite eſt ſouvent revêtue d'une image pleine d'éclat. Cette eſpèce de conſtraſte entre l'eſprit

& l'imagination n'est pas rare, comme on fait, chez les Écrivains Anglois. On le trouve même chez leurs Poètes, dans Pope sur-tout, qui écrit comme Boileau, & peut-être comme Platon. Il paroît que c'est à cette réunion sur-tout que les Anglois croient reconnoître le génie.

On seroit porté à penser que l'imagination de Ferguison doit répandre sur ses idées la clarté qui leur manque, & cela arrive très-souvent; mais quelquefois aussi il me semble qu'il en résulte un effet tout contraire. L'image ne peut jamais bien embrasser une idée qui est confuse & incertaine; elle reste donc séparée en quelque sorte, & l'attention, partagée sur deux objets, ou plutôt entraînée toute entière sur l'image qu'elle saisit facilement, laisse l'idée dans une plus grande obscurité encore.

Je crois, Monsieur, que tout Lecteur François appercevra plus ou moins ces défauts dans l'Ouvrage de Ferguison; mais les Anglois en ont-ils jugé de même? ont-ils vu ces défauts? existent-ils pour eux? On peut présumer que non. Ce qui est profond & abstrait pour un Peuple est souvent clair & sensible pour un autre. Tous les Peuples n'ont pas la même mesure d'attention, ni la même sagacité d'esprit; & sur toutes ces qualités ils prennent ou perdent l'avantage les uns sur les autres, suivant que les objets sont plus ou moins clairs & familiers à leurs goûts & à leurs habitudes. Il est des hommes qui passent des jours entiers, des semaines, des mois à méditer une énigme ou un logogryphe, & qui ne pourroient pas supporter la fatigue d'une page de Tacite ou de Hobbes. Nous autres François, nous demandons d'abord, sans doute avec raison, qu'un Ouvrage soit très-clair, *primò perspicuitas*. Ce que les Anglois semblent exiger d'abord, c'est qu'il soit profond & neuf. S'il a dit de belles choses & des choses utiles, ils sont prêts à y revenir plus

d'une fois pour les bien entendre. Un Ouvrage de talent & de génie ne peut être obscur qu'une fois; ensuite il est toujours aussi facile que beau. Les Anglois ne peuvent consentir à mettre une qualité de style dont le charme ne se fait sentir qu'à la première lecture, au rang de ces qualités dont l'impression puissante se répète à chaque lecture, & devient même plus vive & plus forte pour les Lecteurs dont l'esprit approche le plus du génie de l'Écrivain. Nés penseurs, & accoutumés sur-tout à porter leurs pensées sur les objets de gouvernement & de législation, les Anglois saisissent sans peine les vérités les plus générales de la politique, sans qu'on ait besoin de les arrêter sur tous les détails qui nous sont nécessaires pour les appercevoir d'une manière sensible. Nous sommes à leur égard, dans la science de la morale & de la législation, ce que des gens qui commencent à étudier les Éléments d'Euclide, sont auprès des Euler, des d'Alembert & des Condorcet. Les premiers ont besoin de tous les signes, de tous les chiffres, de toutes les figures; un seul signe algébrique est pour les autres un assemblage de propositions prouvées; un *a* & un *b* sont pour eux des démonstrations & des vérités évidentes.

Cette même force d'attention qui fait parcourir si rapidement aux Anglois des idées placées à une si grande distance les unes des autres, leur fait franchir aussi très-vîte l'intervalle qui sépare une pensée d'une image; une comparaison & une métaphore qui nous paroissent tirées de loin, leur paroissent nées avec l'idée ou trouvées à côté d'elle; car c'est moins la nature des choses que l'habitude & la facilité que nous avons d'aller de l'une à l'autre qui nous fait voir des liaisons entre-elles. Un intervalle qu'on franchit sans qu'on s'en apperçoive est pour nous comme s'il n'existoit pas.

Ces principes, Monsieur, qui me paroissent in-

contestables, peuvent servir à justifier la manière dont on a traduit l'Ouvrage de Ferguſſon.

Ferguſſon a écrit pour les Anglois ; mais c'est pour les François qu'on le traduit. Le Traducteur en rendant les idées de l'Auteur en a donc changé quelquefois la disposition, parce qu'il a cru en voir une plus conforme à la manière dont les idées se suivent & se lient dans nos esprits & dans notre langue. En allant au même but, il change quelquefois de chemin. Ce qui n'avoit besoin que d'être indiqué à Londres avoit besoin de développement à Paris. Le Traducteur développe donc ce que l'Auteur n'a fait qu'indiquer ; en général, le Traducteur dispose des idées accessoires avec le même empire que si elles lui appartenoient ; il les change, il les étend, il les supprime ; il fait comme les Navigateurs qui vont par mille routes différentes dans le Nouveau - Monde que Colomb a découvert. Ce qui distingue sur-tout l'esprit & le goût de diverses Nations, ce sont les idées accessoires. Pour les Anglois telle idée réveille telle image ; pour les François la même idée réveillera plus naturellement & plus heureusement une autre image, & le Traducteur la préfère, parce que le mérite de l'Ouvrage & la gloire de l'Auteur y gagneront beaucoup dans nos esprits ; mais est-ce là traduire ? Ce fera traduire si on veut, & imiter si on l'aime mieux ; & si on le veut encore, ce ne sera ni une imitation ni une traduction, mais un Ouvrage nouveau élevé sur les idées principales & sur le plan général de celui de Ferguſſon. Cette liberté seroit trop grande sans doute dans les Ouvrages de pur agrément, dans ceux où le talent se borne à l'ambition de flatter le goût. La grâce & la beauté du style tiennent sur-tout au choix & à l'ordre des idées accessoires ; si vous changez ces idées ou leur ordre, vous avez détruit l'Ouvrage, & je ne vois plus rien du talent de l'Auteur. Le génie & les

grands Ouvrages philosophiques qu'il produit, résistent mieux aux changemens qu'ils subissent en passant de langue en langue, de traduction en traduction. Souvent, lorsqu'il ne reste plus rien du goût & du talent d'un Ouvrage, le génie y subsiste encore avec les idées principales dont il est le créateur. C'est le diamant des sables de Golconde, sur lequel les Lapidaires de Paris, ceux de Londres, ceux de Berlin & de Pétersbourg, montrent la diversité de leur goût & de leur talent. De quelque manière qu'il soit enchâssé, l'éclat & les feux du diamant sont toujours ce qui frappe le plus les yeux.

On croiroit que le Traducteur a eu le manuscrit Anglois au moment où Fergusson n'avoit encore jeté sur le papier que son plan & ses vûes. En jetant tour-à-tour les yeux sur l'original & la traduction, on croit entendre la conversation de deux amis nés à-peu-près avec le même genre d'esprit, & qui s'entretiennent sur des objets qui les intéressent & les occupent également; ils quittent & reprennent tour-à-tour la parole; l'idée de l'un est saisie à l'instant par l'autre, qui la porte plus loin, & la lie à d'autres idées; mais l'esprit de tous les deux, asservi également à l'objet de leur entretien & au ton donné par celui qui l'a ouvert, marche toujours également au même but, & ne fait que varier la route par un grand nombre d'accidens & de points de vûe. L'Ouvrage original sera meilleur pour les Anglois, la traduction pour les François; mais les François & les Anglois qui liront les deux Ouvrages, y gagneront, ce me semble, également.

J'ai voulu, Monsieur, vous faire connoître l'esprit & le caractère de cette traduction; mais je n'ajouterai rien de plus sur son mérite. Il est une sorte de pudeur & de modestie qui arrête les éloges que l'on donne à un ami; il semble qu'il en revient quelque chose à celui qui les donne; mais quel que soit le

jugement que l'on porte des morceaux que je vous envoie, je serois bien trompé, Monsieur, si on ne reconnoissoit point dans les idées & dans le style un esprit né pour éclairer les hommes sur leurs plus grands intérêts.

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *les Chats*; celui du premier Logogryphe est *Cor-de-chasse*; celui du second est *Terreur*, qui, le premier pied ôté, donne *erreur*; celui du troisième est *Livre*, ôtez *L*, reste *ivre*.

É N I G M E.

JE ne puis flatter les yeux
Que je n'enchanter l'oreille.
Tantôt sur cinq pieds boiteux
Je vais marchant à merveille;
Sur huit, sur dix, je puis monter,
Sur douze, & même sur treize;
Tel qui m'emploie est fort aisé
De me voir ainsi trotter;
Mais si quelquefois j'échappe,
Je le fais jurer, pester;
Et bientôt, s'il me rattrape,
L'on voit sa joie éclatter.
Suis-je riche, harmonieuse,
Lors je plais à tout chacun;

Mais trop souvent, pauvre hableuse
Je n'ai pas le sens commun.

(*Par Mme de M. * * .*)

L O G O G R Y P H E.

JE suis né Perse, Asiatique,
Mède, Arabesque, Oriental.

Souvent compris dans l'ancienne tactique

Je montrai mon pouvoir dans la guerre punique,
Sous Amilcar, sous Annibal.

J'ajoute à ces hauts faits un trait original,

Je suis dix & douze jours sans boire.

A qui connoît la Nature & l'Histoire,

C'est se montrer bien clairement;

Analysons, partageons à présent

Mon être en deux : d'abord je suis un Prince,

Le Chef de plus d'une Province ;

Du temps de Saint-Louis, un célèbre vainqueur ;

Des Mogols d'aujourd'hui le premier Empereur ;

Puis des quatre élémens je deviens le troisième,

(Selon Thaïès, & son système,

Le principe de tous les corps.)

Voilà mon dernier stratagème,

Ce sont là mes derniers efforts.

(*Par M. de Bouffanelle, Brigadier des
Armées du Roi.*)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

NOUVEAU Théâtre Allemand, ou Recueil des Pièces qui ont paru avec succès sur les Théâtres des Capitales de l'Allemagne, par M. Friédel, Professeur en Survivance des Pages de la grande Écurie du Roi. 3 Vol. in-8°. A Paris, chez l'Auteur, rue S. Honoré, au coin de la rue de Richelieu; au Cabinet de Littérature Allemande, où l'on peut se procurer les originaux; chez la Veuve Duchesne, rue S. Jacques; Couturier fils, quai des Augustins; à Versailles, chez Blaizot, rue Satory; à Leipzig, chez Dyk; à Berlin, chez Wever; à Hambourg, chez Virchaux; à Gotha, chez M. Reichard; à Manheim, chez M. Schwan, & à Konisberg en Prusse, chez M. Friédel.

CE troisième Volumè nous a paru en total supérieur au précédent. Il est impossible que toutes les Pièces qui composent cette Collection, méritent le même degré d'estime. Le devoir d'un Traducteur consiste en deux points: bien traduire & bien choisir. Ce principe est incontestable; mais (ceci aura peut-être l'air d'un paradoxe au premier coup-d'œil) nous croyons qu'on n'est pas

toujours en droit de lui reprocher l'insertion d'un Ouvrage qui déplaît, même d'un mauvais Ouvrage, ou du moins qu'on ne doit le faire qu'après un mûr examen, parce que des considérations étrangères à l'Ouvrage même, peuvent déterminer son choix. Parmi les Pièces qui entrent dans un Recueil par leur propre mérite, il en est qui y entrent par leur réputation; c'est alors la nation qui a tort, & le Traducteur est presque forcé d'avoir tort avec elle; quand son jugement ne seroit pas entraîné par l'opinion nationale, son choix est alors décidé par une sorte de respect qui mérite, si non le suffrage, au moins la tolérance des connoisseurs. Cette observation ne tend qu'à rendre le Lecteur moins sévère dans ses jugemens; elle ne dispense pas le Traducteur d'être difficile dans son choix.

Le Volume que nous annonçons renferme une Tragédie, *Atrée & Thieste*; une Comédie en deux Actes, *le Voilà Pris! le Voilà Pris!* & un Drame en cinq, *Stella*.

Le sujet de l'*Atrée* de Crébillon n'est pas celui de la Tragédie Allemande. Le Poëte François a choisi le moment où Atrée se venge de son frère, en lui faisant boire le sang de son fils *; l'Auteur Allemand, M. *Weisse*, choisit une autre époque. Thieste, après la

* On fait que dans la Fable Atrée égorge les deux fils de Thieste, qu'il les lui fait servir à table; & qu'après le repas, il lui fait apporter les pieds, les mains & la tête de ses enfans.

vengeance monstrueuse de son frère, avoit violé dans un bois, sans la connoître, la fille *Pélopée*, qui avoit emporté son glaive, pour tâcher de reconnoître un jour l'auteur de cette violence. *Atrée*, qui la voit à la Cour de *Thesprôte*, & qui la prend pour la fille de ce Monarque, la demande en mariage & l'emène dans ses États, tandis qu'elle porte dans son sein un fils de *Thyeste*. Cet enfant, qu'on nomme *Égiste*, est élevé par *Atrée* comme son fils; & plusieurs années après, *Thyeste* étant retombé dans les mains d'*Atrée*, celui-ci ordonne à *Égiste* de l'assassiner. *Thyeste* ayant reconnu son glaive dans les mains d'*Égiste*, qui lui dit le tenir de la mère *Pélopée*, & *Pélopée* ayant déclaré que ce glaive appartient à un inconnu qui l'a deshonorée, & qui est le véritable père d'*Égiste*, *Thyeste* au désespoir se fait connoître à *Pélopée* pour son père; & celle-ci, feignant d'examiner ce glaive de plus près, se frappe & meurt. *Égiste* retire le fer tout sanglant, & va le plonger dans le sein d'*Atrée*. Telle est l'action qu'a choisie *M. Weisse*; de manière que si le sujet de *Crébillon* est la vengeance d'*Atrée*, celui du Poëte Allemand peut s'appeler la vengeance de *Thyeste*.

Dans ce dernier Ouvrage il y a de la verve, de l'énergie & des idées; mais trop souvent de l'exagération & de la recherche dans le style & dans les sentimens; comme lorsqu'*Atrée* dit à la Reine: *le souffle de Thyeste, quand même il seroit trop foible pour élever*

la poussière, est un ouragan qui peut entraîner mon trône ; & lorsque la Reine dit dans un monologue : toutes les horreurs funèbres de la nuit, dont les aîles sont enlacées de toiles d'araignées, planent toutes noires sur ma tête. Il faut convenir que, dans une Tragédie, *les aîles enlacées de toiles d'araignées*, forment une circonstance assez déplacée & bien contraire au goût & à la vérité.

Il y a de la lenteur dans l'action. Quand Thyeste est retombé au pouvoir de son frère, Atrée ne fait plus ce qu'il veut. Il veut bien faire mourir Thyeste, mais il perd plusieurs Actes pour chercher de quelle manière il se vengera. Il consulte même la Reine, & la prie de lui indiquer un genre de supplice. Il nous semble pourtant que l'imagination qui a conçu l'idée du repas d'Atrée, ne doit pas se trouver en défaut sur tout ce qui tient à la cruauté, & que personne ne doit savoir mieux que lui comme on peut se venger d'un ennemi..

Scène deuxième, Acte troisième, il veut qu'Égisthe assassine Thyeste. Pourquoi plutôt Égisthe qu'un autre? L'action est plus tragique sans doute; mais elle n'est point motivée de la part d'Atrée, qui ne fait point qu'Égisthe est fils de Thyeste. Il devrait au contraire en charger quelque autre bras; car il a vu Égisthe, ému de pitié, se déclarer presque ouvertement pour Thyeste; ou plutôt Atrée, d'après son caractère atroce, doit se réserver un emploi si doux à son féroce cœur. Dans la Tra-

gédie de Crébillon, *Atrée*, en ordonnant à *Plistène* le meurtre de *Thyeste*, fait fort bien qu'il arme le fils contre le père; il a élevé *Plistène* sous le nom de son propre fils; il l'a réservé pour le parricide, & voilà une vengeance digne d'*Atrée*.

Voici un autre détail peu important, mais qu'il est néanmoins utile de relever. Quand *Égiste* va pour assassiner *Thyeste* dans la prison, l'Auteur nous avertit que la Reine, qui l'encourage, *se cache à l'entrée de la prison; que la porte s'ouvre, & que l'on voit Thyeste endormi*; mais le Spectateur, qui veut tout savoir, demande à l'Auteur: comment s'ouvre cette porte? Nous avons cru être d'autant plus fondés à relever cette inadvertance, qu'un moment après, lorsqu'*Égiste*, reconnu pour le fils de *Thieste*, vient de frapper *Atrée*, l'Auteur nous dit qu'*Atrée, en tombant, ouvre les portes de la prison*. En vérité voilà des portes de prison assez mal fermées. Tout cela n'est point naturel. Du temps de *Thespis* en Grèce, & du temps des Mystères parmi nous, on n'y regardoit pas de si près; mais aujourd'hui l'art est devenu plus difficile, & les Spectateurs plus exigeans.

Au reste, cette Tragédie, qui par le sujet, ne peut guère inspirer d'autre sentiment que celui de la terreur, nous a paru remplir son objet. La haine des deux frères y est exprimée avec beaucoup d'énergie. « Je suis resté
» seul, dit *Thyeste* à son barbare frère;
» dévore-moi! tu es altéré de sang, je le

„ vois ! oh ! si ce pouvoit être un poison
 „ pour Arrée ! peut-être que la peste coule
 „ dans mes veines au lieu de sang ! ô race de
 „ Pélops , „ &c. Voici une tirade bien ter-
 „ rible , bien digne d'Arrée ! c'est ce frère har-
 „ bare qui délibère avec la Reine sur la manière
 „ dont il se vengera de Thieste. „ Thyeste !
 „ Thyeste ! la vengeance que j'en veux tirer
 „ me tourmente. Où commencera-t-elle ? où
 „ finira-t-elle ? Filles des enfers , inspirez-
 „ moi. Et toi , ma tendre épouse , conseille-
 „ moi. Tous les tourmens que ma rage lui
 „ prépare me paroissent trop doux. Je lui
 „ ai déjà fait éprouver le plus horrible de
 „ ceux que j'aye pu inventer ; & mainte-
 „ nant il ne reste que lui . . . moins que
 „ rien ; un misérable squelette à déchirer ,
 „ dix gouttes de sang à répandre , un cœur
 „ flétri qui ne sent rien . . . &c. „ Ce n'est
 pas là de l'emphase , de l'exagération ; ce
 sont des sentimens terribles , mais vrais ,
 mais dignes du personnage.

Le Dialogue est souvent pressé , vif &
 énergique. Quand la Reine , qui ne reconnoît
 pas encore Thyeste pour le père du fils qu'elle
 a mis au jour , veut engager Égiste à l'assassi-
 ner pour obéir à Arrée , elle lui dit : mon fils
 m'a toujours obéi , il m'obéira toujours.

É G I S T E.

„ Toujours. Vous m'avez donné la vie , la
 „ redemandez-vous ? j'obéis.

» Eh! pour te la conserver, je donnerois
» la mienne.

É G I S T E.

» Que faut-il donc? parlez, ma mère, &
» je veux.....

L A R E I N E.

» Jure-le donc par ce serment terrible
» que les Dieux même n'oseroient violer.

É G I S T E.

» Mais pourquoi?

L A R E I N E.

» Obéis. Jure!

É G I S T E.

» Je le jure.

L A R E I N E.

» Il suffit. Pars; fais mourir Thyeste.

É G I S T E.

» Ai-je bien entendu?

L A R E I N E.

» Tu feras mourir Thyeste.

É G I S T E.

» Que le Roi vient de m'ordonner tout-
» à l'heure de conduire au temple? Lui!

L A R E I N E.

» Frappe; le Roi l'ordonne, je le veux;
 » c'est pour le bonheur du Roi, pour mon
 » bonheur & le tien.

É G I S T E.

» Pour mon bonheur! ô ma mère, est-ce
 » toi qui me parles? Peut-on obtenir le bon-
 » heur par le meurtre, par le parjure? »

Comme le cœur est vivement ému, lorsqu'Égiste arrive à l'entrée de la prison de Thyeste, avec la Reine, qui le conduit d'une main, & qui de l'autre tient un glaive nud!

L A R E I N E.

» Le voici..... Tu trembles!..... que
 » crains-tu ?

É G I S T E.

» O angoisse! donnez!

L A R E I N E.

» Prends, soutiens-le donc.

É G I S T E.

» Qu'il est lourd!

L A R E I N E.

» Pour la main d'un lâche!

É G I S T E.

» Oh! si c'étoit pour la patrie! vous
 » verriez.....

» Comme tu fuirais sans doute ? Si un seul
 » ennemi te fait ainsi trembler, que feroient
 » donc dix mille ennemis ?

É G I S T E.

» Rien. Ils feroient armés. »

Ce dernier trait, sans doute, est de la plus grande beauté. L'intérêt augmente lorsque la prison ouverte laisse voir Thyeste endormi, & Égiste qui s'avance vers lui le glaive à la main, tandis que la Reine est cachée dans le fond.

É G I S T E, (*tendrement après un silence de quelques minutes, pendant lequel il regarde Thyeste avec compassion.*)

« Il dort ! (*avec plus d'attendrissement encore*) que son sommeil est doux ! hélas !
 » il ne fait pas qu'en ce moment son assassin
 » est si près de lui ; à moins qu'un Dieu ne
 » lui dise en songe que son assassin est celui
 » qu'il a tant aimé, celui qui lui a promis
 » un asyle.... O trahison ! terre, entrouvre-
 » toi !..... Paix ! il sourit ce bon vieillard !
 » chargé de fers, il sourit à la mort, tandis
 » que moi, malheureux !... (*La Reine se mon-
 » tre dans le fond, & elle le menace ; Égiste
 » se retourne*) Voyez-le donc, voyez ce
 » respectable vieillard ! (*Elle paroît furieuse
 » de ce qu'il diffère*) Peut-être.... Oui sans
 » doute, un Dieu, ami des malheureux,

» le tient enseveli dans un si doux sommeil,
 » pour qu'il ne sente pas l'amertume de la
 » mort ; pour qu'il ne connoisse pas son as-
 »assin..... Égiste! (*Il s'approche de plus*
 » près : il le regarde long-temps avec atten-
 » drissement , & l'on voit au-dessus de sa tête
 » le glaive qui tremble dans sa main.) »

Tous ces discours, tous ces mouvemens sont vrais & touchans. Égiste ne dit, ne fait que ce qu'il doit dire, que ce qu'il doit faire. Tout le dernier Acte est plein de beautés & du plus grand effet.

Passons à *le Voilà Pris! le Voilà Pris!* Comédie en deux Actes de M. *Wezel*. Le Baron de *Spark* a pris une femme qu'il croit fort sotte, croyant par-là, comme Arnolphe, sauver son honneur de tout accident. La fièvre de la jalousie le saisit ensuite quand il s'apperçoit qu'elle a de l'esprit. Il apprend qu'en son absence elle a soupé tête-à-tête avec un M. de *Torst*, qui est une espèce d'homme à bonnes fortunes, & qu'il a même couché dans la maison. Tandis qu'il croit sa femme très coupable, il se trouve qu'elle a fait venir secrètement chez elle une fille naturelle de son mari, qu'elle a découverte depuis peu; & de *Torst* n'est venu chez elle que pour marier la jeune personne avec un des Commis qu'il a dans ses Bureaux. Au dénouement, de *Feu*, Capitaine d'Artillerie, ami du Baron de *Spark*, reconnoît aussi le jeune homme pour son fils naturel.

Nous ferons peu d'observations sur cette

Comédie, qui a le mérite au moins d'être dans le genre vraiment comique, mais qui est trop longue de moitié. De Spark, dès le commencement du premier Acte, ne devoit pas témoigner si clairement sa jalousie à sa femme. Il n'est pas naturel qu'elle ne comprenne pas les reproches qu'il lui fait sur *Torst*, tandis qu'elle fait qu'elle a soupé secrètement avec lui; il doit s'ensuivre un éclaircissement, & dès-lors la Pièce est finie. Lorsqu'au second Acte, dans une autre scène avec son mari elle dit à part : *Ah! je te vois venir maintenant; c'est de la jalousie*: il faut avouer qu'elle s'en avise un peu tard pour une femme d'esprit.

La Pièce pouvoit devenir très-intéressante au moment où Spark reconnoît sa fille; mais il la défavoue, & dès-lors l'intérêt cesse. L'aveu qu'il en fait long-temps après à sa femme, arrive beaucoup trop tard, & le Spectateur ne peut plus lui en savoir gré.

La vieille tante *Mme de Tatter* & le Capitaine de Feu, sont ennuyeux pour les Personnages de la Pièce; mais malheureusement ils le sont pour les Spectateurs aussi. Tel est le devoir de l'Auteur comique, qu'il faut que l'ennui même, lorsqu'il le met au Théâtre, serve à l'amusement du Spectateur. Un bavard que nous rencontrons en société nous ennuie; il faut qu'il nous amuse au Théâtre; & dès qu'il commence à nous fatiguer, l'Auteur a tort. Ceux même qui sen-

tent

tent les résultats des Arts, & qui en jouissent, ne songent pas toujours par quels nombreux procédés on y parvient.

Le petit maître *Torst* est des plus gauches, & l'on ne conçoit pas comment ce peut être là le séducteur de toutes les femmes.

Il y a trop souvent aussi dans cette Pièce la charge à la place du comique. La vieille tante en peut fournir plusieurs exemples. Quand elle dit à Mme de Spark : *Je dis que les hommes sont des ours, & que les femmes sont bien malheureuses d'être obligées de les conduire; ils hurlent sans cesse.* L'Auteur nous avertit qu'elle imite le rugissement de l'ours. Il nous semble que cette imitation du rugissement de l'ours n'étoit pas là fort nécessaire. Plus loin, en écoutant un récit que lui fait sa nièce : *Ah! mon Dieu, ma pauvre enfant, dit-elle, il commençoit donc à faire déjà nuit? Oh! que j'aurois crié! que j'aurois crié!* Et là-dessus (avertit encore l'Auteur) elle crie de toutes ses forces: c'est-là ce qu'on appelle du bas comique.

Au dénouement, quand le Capitaine de Feu reconnoît son fils, il raconte que *Spark* & lui, autrefois, avoient pris deux femmes sans les avoir épousées. *Bref, ajoute-t-il, nos petites femmes Philosophes s'en trouverent le moins bien; l'une devint libertine, & mourut dans un lieu de débauche....; l'autre est morte de chagrin.* Quels détails! Il étoit bien nécessaire de dire que l'une de ces deux femmes mourut dans un lieu de

débauche! Pourquoi attacher l'idée du Spectateur sur un détail aussi bas & aussi triste? Comment le goût n'arrête-t-il pas la main d'un homme de mérite quand il est prêt à s'oublier à ce point là!

Malgré toutes ces observations, on voit que l'Auteur connoît le cœur humain, & son Ouvrage prouve un vrai talent pour la Comédie.

Il ne nous reste plus qu'à parler du Drame intitulé *Stella*, qui termine le Volume. Cécile & Stella sont deux femmes abandonnées par Fernando, qui avoit épousé l'une & vécu avec l'autre. Il revient enfin auprès de sa maîtresse Stella, & il arrive au moment où Cécile, sa femme, réduite à la plus cruelle indigence, vient placer sa fille Luzi en qualité de femme-de-chambre auprès de la tendre Stella, qu'elle ne reconnoît point pour la maîtresse de Fernando. Celui-ci ayant retrouvé sa femme, se dispose à la suivre par devoir, quand les deux rivales s'étant reconnues, la généreuse Cécile immole son amour & cède ses droits à la tendre Stella, ou du moins elle consent à partager avec elle le cœur & les soins de Fernando.

Tel est en peu de mots le sujet (assez singulier pour la Scène) de ce Drame vraiment intéressant. Nous invitons le Lecteur à le lire dans l'Ouvrage même, & nous nous bornerons à un très-petit nombre d'observations.

Le personnage de Fernando est peu inté-

ressant pour deux motifs. 1°. On ne voit pas bien clairement pourquoi il a quitté sa femme, ni pourquoi il a quitté sa maîtresse, ce qui fait qu'on n'ose s'assurer sur l'expression de ses sentimens, qu'on ne connoit pas assez. 2°. Quand il retrouve sa femme, il se répand en protestations d'amour. S'il est amoureux de Stella, il ne peut pas l'être de Cécile. Il ne doit donc témoigner à sa femme, en la retrouvant, que de l'amitié, de l'estime; il ne peut chercher à l'intéresser que par son repentir.

Cécile a de la noblesse dans les sentimens. Si elle a quelquefois une apparence de froideur ou un excès de raison, loin d'en blâmer l'Auteur, on doit le louer de son heureuse adresse à préparer par-là son dénouement. Comme Cécile doit finir par céder à Stella ses droits sur Fernando, ou du moins les partager avec elle, si l'Auteur lui eût donné un amour également passionné avec des droits prépondérans, c'est-à-dire, avec le titre d'épouse, le sacrifice n'étoit plus vraisemblable, parce qu'il est bien plus difficile de renoncer à ce qu'on aime quand on a des droits pour le garder.

Pour Stella, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait respire la plus tendre passion. Elle n'est qu'amour. On pourroit citer au hasard, dans les Scènes qu'elle a avec Fernando, on y trouveroit par-tout le langage d'un cœur passionné, & l'expression de l'amour heureux.

H 1)

FERNANDO (*à ses pieds.*)

» Ma Stella!

S T E L L A.

» Lève-toi, mon Fernando, lève-toi ; je
» ne puis te voir à mes pieds.

F E R N A N D O.

» Laisse-moi à tes pieds; ne suis-je pas
» toujours prosterné devant toi? Mon cœur
» ne t'adore t'il pas toujours? O amour! ô
» bontés infinies!

S T E L L A.

» Tu m'es rendu!..... je ne me connois
» plus. Ce que je dis, ce que je fais, je n'en
» fais rien! au fond, que m'importe?

F E R N A N D O.

» Je sens encore ce que j'ai senti dans ces
» premiers momens de notre bonheur; je te
» tiens dans mes bras, Stella! je suis sûr
» d'être aimé! amour sincère, je te respire
» sur ses lèvres brûlantes; je chancelle, &
» je demande tout étonné, si je veille ou si
» je rêve. »

Peut-être le rigorisme de la Scène Fran-
çoise ne pardonneroit pas entre deux amans
une expression si vive de la passion; mais tel
est le ton qui convenoit à cet Ouvrage,
qu'on ne doit pas juger d'après nos mœurs
théâtrales; car un tel sujet, ou du moins

son dénouement n'auroit pas été admis sur notre Scène. On n'y auroit pas vû aisément la femme & la maîtresse du même homme, se décider à le posséder ensemble & à partager les droits d'épouse. Comme Stella n'a pour elle que les droits de l'amour, c'est sur elle que l'Auteur en a réuni tous les sentimens. Quoiqu'elle soit fondée à faire bien des reproches à Fernando, voici le seul qu'elle se permette.

« Que sa justice te pardonne d'être si méchant & si bon ! qu'il te pardonne, le Dieu qui t'a fait ainsi. . . & si volage & si fidèle ! sitôt que j'entends le son de ta voix, je me dis tout de suite, c'est Fernando, qui n'aime que moi seule au monde. »

Comme elle est intéressante au moment où ne sachant pas encore que Fernando a retrouvé sa femme, & qu'il a promis de la suivre, elle ne lui témoigne que son amour & le sentiment de son bonheur ! Fernando lui parle de Cécile, que Stella ne connoît pas encore pour sa rivale.

F E R N A N D O.

« La mère est une brave femme, mais elle ne veut pas rester; elle ne veut pas absolument en dire les raisons, elle veut partir. Ne la retenez-pas, Stella.

S T E L L A.

« Je serois au désespoir de la retenir

H iij

» ici malgré elle. — Ah ! Fernando , j'avois
 » besoin de société ! — mais à présent (*elle*
 » *se jette dans ses bras*) je te possède , Fer-
 » nando !

F E R N A N D O .

● Calme-toi.

S T E L L A .

» Laisse-moi pleurer ! je voudrais que ce
 » jour fût déjà passé ! je tremble encore de
 » tous mes membres ! quelle joie ! — Tout
 » me surprend à la fois ! toi , Fernando ! &c
 » à peine ! — Je ne pourrai jamais suppor-
 » ter tout ce bonheur.

F E R N A N D O (*à part.*)

» Moi , malheureux ! l'abandonner ! (*haut.*)
 » Laisse moi , Stella !

S T E L L A .

» C'est encore ta douce voix , ta voix ai-
 » mante ! — Stella ! Stella ! — tu fais com-
 » bien j'aimois à t'entendre prononcer ce
 » nom. — Stella ! — Personne ne le pro-
 » nonce comme toi. — Toute l'âme de l'a-
 » mour est dans le son de ta voix. Comme
 » il est encore présent à ma mémoire , ce
 » jour où je te l'entendis prononcer pour la
 » première fois , ce jour où tout mon bon-
 » heur a commencé ! »

En général , ce Volume offre de la variété ;
 & son le lira avec plaisir , pourvu que le

Lecteur ne veuille pas que des Pièces Allemandes soient faites absolument dans le goût François.

(Cet Article est de M. Imbert.)

MANUALE RHETORICES, ad usum studiosæ Juventutis Academica: exemplis tùm Oratoriis, tùm Poeticis, latinè, è Tullio, Quintiliano, Horatio, Virgilio, &c. gallicè, è Massilione, Flexerio, Bosfuetio, Cornelio, Racinio, Boleo, Crebillione, aliisque ex optimis Auctõribus illustratum. Editio tertia duplò auctior precedenti, sub auspiciis & nomine Universitatis evulgata. Cui accedit Tractatus gallicè du Recit. Aucthore P. T. N. Hurtaut, Univers. Paris. A. M. antiquo in Regiâ Scholâ Milit. Profess., &c. Venit 3 Lib. compactum. Parisiis apud Aucthorem, Juventutis & convictorum institutorem, rue des Brodeurs, au-dessus des Incurables, & Langlois, rue du Petit-Pont; le Boucher, quai de Gêvres; Nyon juniozem, Pavillon des Quatre Nations; Colas, Place de Sorbonne, & Barrois juniozem, rue du Hurepoix, Bibliopolas.

LA clarté, la simplicité, la précision sont les qualités qu'on desire le plus, & que souvent on rencontre le moins dans les Ouvrages destinés à la jeunesse; celui que nous an-

nonçons nous a paru les posséder à un degré éminent, & se distinguer encore par l'élégance du style, & le choix agréable & judicieux des exemples. Il paroît que l'Auteur, dont la profession est d'enseigner, connoît bien le caractère des jeunes gens à qui les Livres élémentaires causent la plus grande répugnance; il fait que pour les engager à étudier, il est nécessaire de leur offrir un attrait gradué qui les attache jusqu'à la dernière page du Livre, en couvrant de fleurs les épines de l'instruction, & c'est ce que nous avons trouvé dans son Ouvrage. Si le but de la rhétorique est de *plaire, instruire & toucher*, les Ouvrages qui en traitent devroient en offrir le premier exemple, & être formés sur ce plan, mais on n'y trouve pour l'ordinaire que des préceptes arides & monotones, appuyés seulement d'exemples latins. Dans l'Ouvrage de M. Hurtaut, la solidité marche de pair avec la variété la plus agréable; s'il prend un Orateur ou un Poète Latin pour modèle, on trouve à ses côtés les Orateurs & les Poètes François qui les ont le mieux imités; Cicéron & Quintilien, Horace & Virgile, ont pour pendans Bossuet, Massillon, Fléchier & Bourdaloue; Corneille, Racine, Boileau & Crébillon. Près de 300 exemples tirés de ces illustres Orateurs & Poètes, & de quelques autres estimés, comme Malherbe, Brebeuf, Deshoulières, Saint-Gelais, Gresset, &c. font l'ornement de cet édifice, & le font considérer

avec plaisir, en y attachant l'esprit & le goût.

Le choix de ces exemples offre encore un autre avantage; non-seulement ils servent de preuve aux préceptes d'éloquence contenus dans l'Ouvrage, mais ils orneront encore la mémoire des jeunes gens des meilleurs morceaux de ces excellens Auteurs, & leur inspireront le goût de la lecture en même-temps qu'ils formeront leur esprit. Telle est l'idée que nous croyons devoir donner du Manuel de Rhétorique de M. Hurtaut. Nous le regardons comme également utile aux personnes qui aimeroient à se rappeler les principes de ce bel Art. Enfin, ce qui peut lui donner le sceau qui marque les bons Livres, l'Université, après avoir fait examiner celui-ci par de Savans Professeurs, a permis qu'il parût en Public sous ses auspices & sous son nom, en faisant à l'Auteur le compliment qu'il méritoit, d'avoir entrepris un Ouvrage utile aux Étudiants & aux Maîtres, ainsi qu'on peut le voir dans l'extrait des Registres de l'Université, imprimé à la tête de ce Manuel. Nous ne doutons pas que les Professeurs d'Éloquence ne s'empressent à mettre entre les mains de leurs Élèves un Ouvrage aussi supérieur à tous les autres de ce genre. On ne peut trop le recommander encore à ceux qui font des études particulières de cet Art si précieux pour la société.

Ce Livre, & les autres dont M. Hurtaut

H v

est l'Auteur *, donnent une idée bien favorable de son pensionnat. Des parens ne peuvent confier leurs enfans qu'avec beaucoup d'affurance à un homme qui annonce autant de goût & d'instruction.

L'AVENTURIER François, ou Mémoires de Grégoire Merveil, 2 Vol. in-12. A Londres, & se trouve à Paris, chez Quillau l'aîné, Libraire, rue Christine; la Veuve Duchesne, rue S. Jacques; & chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

L'AUTEUR n'a sans doute nommé son Héros Aventurier, que parce qu'il a beaucoup d'aventures. Enlevé dès sa plus tendre enfance, mais avec une marque gravée sous son bras qui doit le faire reconnoître, il est remis à une Savoyarde, qui le fait passer pour son enfant. Après diverses courses, il demeure quelques années chez un Curé de Village. Là, il devient l'amant aimé de Julie, fille du Baron de Noirville, Seigneur du lieu. Quelque temps après il se trouve à Paris dans l'infortune. Une Dame croit le reconnoître pour son fils, une Demoiselle pour son frère. Il est conduit à l'hôtel, où tout le monde le prend pour le fils de la

* Les autres Ouvrages de M. Hurtaut sont : le *Dictionnaire des Mots homonymes de la langue Française*, & le *Dictionnaire hist. de la Ville de Paris*.

maison , par l'effet d'une ressemblance singulière qu'il a avec le jeune Seigneur , disparu de la maison paternelle. Forcé de céder à l'erreur générale , Grégoire Merveil va bientôt épouser sa Julie. On le conduit, pour la célébration des noces , à une terre de la famille qui l'adopte. On est attaqué dans la forêt de Sénar par des gens masqués. Le chef de la bande se dépouille d'une fausse chevelure & d'un habillement qui le déguisoit ; & l'on voit un beau jeune homme qui ressemble parfaitement à Grégoire , qui est le vrai fils de la maison , & qui fait remonter tout le monde en voiture , à la réserve de son malheureux rival.

Refugié en Italie , Merveil est arrêté comme déserteur , par une suite de la fatale ressemblance qui occasionne plusieurs autres méprises. Il se trouve dans la prison un jeune Soldat avec lequel il est obligé de partager son lit , & qui est une jolie fille. Attaqué d'une violente maladie , il tombe en léthargie , & se réveille la nuit dans un cercueil au milieu d'une Église. Toujours entouré de dangers , il y échappe toujours. Il est persécuté sans cesse par les disgrâces & par les bonnes fortunes.

De retour en France , il se déguise en Ecclésiastique pour assister à la profession d'une Religieuse. Il voit celle qui va prononcer des vœux , & reconnoît sa Julie. Arrête , s'écrie-t'il. Les Parens de la jeune Professe le font passer pour fou , & même

ont le crédit de le faire enfermer comme tel. Il s'évade, & se réfugie dans un Couvent, où, à force de séductions, on lui fait prendre l'habit, & prononcer très-irrégulièrement des vœux. Il s'échappe du Couvent; &, déguisé en fille, entre comme Pensionnaire dans celui de Julie. Il enlève sa maîtresse, la conduit dans une maison qu'il croit sûre, & soupe avec elle. Mais à la fin du repas, un vin sopotifique, préparé par un Émissaire des Moines, plonge les deux amans dans un profond sommeil. Grégoire s'éveille enchaîné dans un horrible souterrain. Il entrevoit sur le mur ces mots terribles : *pour la vie*. Dans son désespoir il ne perd pas courage. Il frappe le mur avec sa chaîne pour le percer, & s'ouvrir une issue. Au bout de quelques jours, il entend frapper de l'autre côté. Les deux prisonniers creusent vis à-vis l'un de l'autre. Bientôt ils font une ouverture; ils se reconnoissent. C'est Grégoire, c'est Julie. Les deux amans sont réunis; mais sous la terre, dans un cachot. Ils y trouvent le plaisir; mais il en faut sortir. Ils croient entendre du bruit au dessus de leur tête, & frappent ensemble de ce côté. Ils font une nouvelle ouverture, & sortent de leur prison; ils se trouvent dans une carrière. A peine sont-ils en liberré dans Paris, que Julie est mordue d'un chien enragé. Elle a la fièvre & le transport, & se persuade qu'elle est attaquée de l'hydrophobie. On lui ouvre les quatre veines, malgré son amant

qu'on retient frémissant de rage & de douleur. Dans le moment que son sang coule, son père arrive avec le rival de Grégoire. Julie s'évanouit ; on enlève celui qu'elle aime, & on le force de s'embarquer, en ignorant le sort de son amante.

Dans le second Volume, Merveil est d'abord jeté dans une Isle déserte, où, nouveau Robinson, il passe quatre ans à déployer les ressources de son industrie. Ayant construit un petit vaisseau, il aborde une terre voisine, parcourt un fleuve dans sa chaloupe, est entraîné par le courant sous une voûte immense, & précipité dans une cascade. Repêché par un mortel secourable, il se trouve chez une nation souterraine. Description de ce pays, d'une ville éclairée par une lumière artificielle, des loix, des mœurs & des préjugés religieux du peuple Gnôme. On fait quelquefois accroire à ces gens, qui n'ont jamais vû le ciel, qu'on leur procure une mort passagère, pour les transporter dans une espèce d'Élysée qui est sur la terre, où ils voyent le soleil. On juge des sensations que la nouveauté du spectacle doit leur faire éprouver ; ensuite on feint de les ressusciter, & on les reconduit dans la mine ; car c'en est une, & qui plus est, une mine d'or. Merveil enseigne les Arts à ce peuple souterrain.

Au sortir de ce royaume sombre, il arrive dans une ville toute semblable à Paris, qu'on appelle Paris-neuf, & qui est la Capi-

rale d'un pays nommé la France australe, séjour d'une Colonie Françoisé. La Reine de ce peuple, de même que le Sultan des Turcs, ne peut se marier. Il faut, pour avoir de la posterité, qu'elle se déguise, & que l'homme qu'elle honore de ses faveurs ignore qu'il a fait une si haute conquête. Celle qui occupe le trône s'appelle Ninon V, & descend de notre fameuse Ninon de l'Enclos. Cette jeune Princesse, depuis l'arrivée de Merveil, porte toujours un masque de velours, & notre Héros ne peut voir son visage, qu'on dit charmant. On lui présente une Gouvernante nommée Dorothee, qui doit veiller à son ménage, sans demeurer chez lui. Cette jeune personne, qu'on lui dit orpheline, est très-jolie, & paroît fort au dessus de sa condition. Elle aime Merveil; il est épris d'elle. Elle a l'âge, la taille, la voix même de la Reine, ce que reconnoît son amant, qui est Secrétaire de Sa Majesté. On lui dit que sa Gouvernante a jusqu'aux traits de cette Princesse. Il se trouve dans un bal avec la Dorothee, qui est habillée comme la Reine, & que tout le monde prend pour elle. Il ne fait que penser. Ninon V devient grosse, & Dorothee aussi. Elle lui dit que pendant quelque temps elle ne pourra venir, & enfin il obtient d'elle un aveu qui lui apprend qu'elle est la Reine. Mais ce secret leur coûteroit la vie, si l'on savoit qu'elle l'eût révélé. La Reine accouche d'une Princesse. On s'apperçoit que Merveil en est le père, &

qu'il ne l'ignore pas. Crime impardonnable. Peu de temps après il est arrêté aussi bien que la Souveraine. On le condamne au supplice. Il s'échappe des mains des bourreaux à l'aide de ses amis, ramasse quelques Soldats, défait avec eux quelques Compagnies, augmente son parti par degrés, & d'efforts en efforts se voit à la tête d'une armée, avec laquelle, par sa valeur & par sa sagesse, il remporte des victoires & fait des conquêtes. Au milieu de ses exploits, il apprend que la Reine va périr sur l'échafaud. Il vole à Paris neuf, arrive dans le moment où la victime va être immolée, l'enlève, se rend maître de son Royaume, & bientôt se fait couronner avec elle. Idée de son Gouvernement. Il parcourt ses États incognito. Aventures de son voyage. On vient lui annoncer que la Reine est dangereusement malade. Il vole à son secours; elle meurt dans ses bras. Il se nomme Régent, fait proclamer sa fille Reine, rétablit l'ancienne Constitution qui n'admettoit point de Roi, fait faire un Code, & se dispose à partir, après avoir pourvu, autant qu'il lui a été possible, au bien de la nation. On lui fait boire un verre de vin préparé par la Reine, & il tombe dans un sommeil léthargique. Merveil ouvre les yeux, & se voit dans une chaloupe, où il est enchaîné, sur une mer agitée. Les éclairs l'éblouissent. Il détache ses mains, apprend par un billet que les Grands du Royaume lui ont joué cet indigne tour, mais que sa fille est conservée sur

le trône. Il trouve le moyen de pêcher quelque poisson pour sa nourriture, & boit l'eau d'une pluie secourable. Il rencontre un vaisseau qui le recueille & le rend à sa patrie. Il y retrouve sa Julie; mais elle va épouser son rival. Introduit dans la maison comme Domestique, il sert à table au repas des fiançailles. Il tient un réchaud d'esprit-de-vin, &, tout occupé à contempler son amante, il met le feu par distraction à la perruque du père de cette belle. La flamme se communique rapidement aux perruques & aux coiffes des convives, fait partir un feu d'artifice, & cause le plus grand désordre. Merveil est reconnu pour l'Auteur du dommage. Noirville ordonne qu'on le dépouille & qu'on le déchire à coups de verges. Il élève les bras au ciel. Un vieux Domestique apperçoit sous son aisselle les armes & le nom de la famille. Il s'écrie : arrêtez. C'est Louis, Marquis d'Erbeuil, le vrai propriétaire de cette maison. Il dévoile que Noirville avoit dérobé cet héritier, qui est son neveu, comme il avoit enlevé précédemment le frère jumeau de Merveil, qui se trouve être son rival (ce qui rend plausible cette extrême ressemblance); que sa mère lui avoit fait graver sous le bras ses armes & son nom pour le faire reconnoître. Enfin il est rétabli dans ses biens, & il épouse sa Julie.

Voilà l'abrégé de ce Roman, dont nous n'avons pu indiquer toutes les aventures.

Elles se succèdent rapidement ; quelquefois intéressantes, plus souvent gaies. Cette lecture est agréable & nous pensons qu'on peut regarder ce Livre comme un des premiers parmi ceux dont le but principal est d'amuser. On y trouve aussi des idées sérieuses & philosophiques. Si le premier Livre est plus fait pour les Lecteurs de Romans, le second mérite plus d'être lû par les Gens de Lettres.

SPECTACLES.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Mardi 8 Octobre, on a donné, pour la première fois, *Tibère*, Parodie en deux Actes & en prose, mêlée de Vaudevilles, par M. Radet.

Encore une Parodie ! Il est vraisemblable que ce ne fera pas la dernière. Les Gens de goût s'éleveront long-temps en vain contre ce genre non-seulement inutile, mais fait, peut-être, pour porter le découragement dans quelques esprits timides, & pour charger des Auteurs recommandables par leurs talens. Dans la carrière Littéraire, comme dans toutes les autres, les François adoptent avec autant d'enthousiasme que de légèreté les idées qu'on a l'adresse de leur faire aimer ; ils s'y attachent par habitude,

& y persistent par opiniâtré. Le bon La Fontaine a dit :

Patience & longueur de temps

Font plus que force ni que rage.

Prenons donc patience, & tâchons seulement, à chaque Parodie que nous verrons éclore, de remettre sous les yeux des jeunes Écrivains quelques unes des raisons qui rendent ce genre méprisable. Premièrement, on peut assurer que rien n'est plus facile que de travestir en personnages bouffons des personnages tragiques, même en conservant leurs noms; & qu'il suffit pour cela de charger leur costume, leur démarche & leur maintien d'une caricature digne de la parade. Quant aux idées, aux motifs, au style de la Tragédie, on sent aussi qu'il est très aisé, avec quelques légers changemens, de leur prêter les apparences du bas comique; & que plus un Ouvrage tragique sera sublime ou intéressant, plus il sera possible d'en rendre les *données*, les caractères & les situations ridicules, par la raison que les extrêmes se touchent. Cet adage est devenu trivial, mais il est vrai. On doit convenir encore que dans les Tragédies qui approchent le plus de la perfection, on rencontre presque toujours des défauts palpables, des erreurs qui frappent les yeux de tout le monde; & qu'il y a un bien petit mérite à rendre une Parodie plaisante, de temps en temps, par des traits critiques que tous les Spectateurs ont devinés d'avance. Une Paro-

die réellement utile seroit celle qui, en retraçant l'intrigue, l'action, le plan, les caracteres, les situations, & quelquefois le style d'une Tragedie, n'en critiquerait les vices qu'en les faisant disparaître. Cette manière de parodier demanderoit un homme de goût, très-instruit, doué de beaucoup de force comique; & si cet homme existe, il ne perdra point des instans précieux; il sera trop jaloux de sa gloire pour la compromettre en faisant des Parodies. Le meilleur Ouvrage de ce genre que nous connoissons est, sans contredit, Agnès de Chaillot : néanmoins, qu'il est loin de ce point d'utilité que nous venons d'indiquer ! Comme après avoir excité le rire des Spectateurs par la singularité des travestissemens qui font tout son mérite, il laisse l'homme délicat en proie au chagrin d'avoir ri aux dépens des vertus & des sentimens dont l'humanité s'honore le plus ! La moindre situation d'Inès de Castro parle plus à l'âme, échauffe plus le cœur d'un Spectateur sensible, que tous les sarcasmes du Parodiste, toutes ses bouffonneries & toutes ses épigrammes ne plaisent à l'esprit le plus enclin à la malignité. Si l'on peut s'expliquer ainsi sur Agnès de Chaillot, comment s'expliquera-t-on sur les autres Parodies.

Celle de Tibère est froide & triste. Il est vrai que la Tragedie qui y a donné lieu offroit peu de ressources, & ne pouvoit faire naître qu'un très-petit nombre de plaisante-

ries saillantes : mais ce qu'on peut reprocher à l'Auteur , c'est d'avoir été souvent dur dans ses critiques ; d'avoir fait usage d'une foule de *rebus* , de proverbes & de propos rebatus , que la bonne compagnie & les bons Écrivains ont banni de la conversation & des Ouvrages. Le choix des Vaudevilles est souvent heureux. Les refrains produisent quelquefois des épigrammes piquantes. Le dialogue est généralement vrai , plaisant de temps en temps , & coupé avec beaucoup de facilité. Le dénouement , qui ne ressemble en rien à celui de la Tragédie , est écrit avec quelque grâce ; on y remarque des idées fraîches & galantes. Tout cela peut faire présumer que M. *Radet* , en quittant un genre que tout proscriit , en travaillant avec soin des sujets comiques , méritera des encouragemens. Nous l'y invitons , tant pour l'amour de l'Art que pour l'intérêt de son talent.

N. B. Un Anonyme nous a fait passer une Lettre , par laquelle on nous dénonce un Plagiat qui couvrirait de ridicule l'homme d'esprit qu'on en accuse , s'il en étoit réellement coupable. Nous déclarons à l'Anonyme que nous ne pouvons répondre à ses desirs que dans le cas où il se fera connoître , & nous permettra de le nommer publiquement.



GRAVURES.

LE Sieur Demanne, Graveur, rue de l'Ortie, vis-à-vis les Galeries du Louvre, avertit qu'il continue toujours de vendre le Recueil de Cartes Géographiques de feu M. d'Anville. Tout le monde connoît le mérite rare de ce savant Géographe.

Essais historiques & politiques sur la révolution de l'Amérique Septentrionale, par M. Hilliard d'Auberteuil, seconde & dernière Livraison des Cartes & Gravures. Cette dernière Livraison est composée, savoir, de deux Cartes, dont l'une est la Carte générale de l'Amérique Septentrionale depuis la Baie d'Hudson jusqu'au Mississipi; l'autre, la Carte de la route des lacs depuis Montréal & Saint-Jean jusqu'à la Baie d'Hudson. Le prix de la première enluminée est de 4 liv. 10 sols, celui de la seconde de 1 livre 16 sols.

Quatre Estampes majeures; la première est l'Éloge funèbre du Docteur Warren; dans la seconde Gravure la garnison de Québec enlève le corps de Montgomery pour lui rendre les honneurs funéraires; la troisième représente l'incendie de New-Yorck; elle est d'un très-bel effet, & les Artistes y ont donné un soin particulier; dans la quatrième est représentée avec force & vérité la mort de Molly, blessée involontairement par Seymours, son amant, le jour de son mariage. Tous ces sujets historiques, composés & dessinés par M. Lebarbier, Peintre du Roi, ont été gravés par MM. Halbou, Patas & Ponce. Trois Portraits. Celui de J. Hancock, Président du Congrès; ceux de S. E. Benjamin Franklin & de Williams Pitt. Le Portrait de M. Franklin est d'une grande expression. Le prix de chaque Estampe

est de 3 livres, & celui de chaque Portrait de 2 liv. Quoique l'Ouvrage soit fini, les prix sont toujours de 42 liv. pour l'in-4^o. broché, & de 21 liv. pour l'in-8^o. aussi broché, avec les Cartes & Gravures. Mais pour la commodité des Personnes qui ne voudront pas faire la dépense de 21 livres, pour l'in-8^o., on le leur donnera au prix modéré de 12 livres sans qu'elles soient obligées de prendre les Gravures & les Cartes.

MM. les Sôuscripteurs qui n'ont pas la quatrième Partie, ou ceux qui n'ont que la première, sont priés de les faire retirer en renvoyant leur quittance, ainsi que la dernière Livraison des Cartes & Gravures, afin d'éviter les inconvéniens qui sont déjà arrivés par l'inexactitude & la curiosité des Portiers & des Domestiques.

On s'adressera toujours chez M. Hilliard d'Auberteuil, rue des Bons-Enfans, la première porte-cochère à droite en entrant par la rue S. Honoré.

Le Duc de Crillon peint & gravé par M. Legrand, à la manière rouge Angloise. A Paris, chez l'Auteur, rue S. Jacques vis-à-vis celle des Mathurins, n^o. 41, Prix, 1 liv. 4 sols.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

NOUVEAU Théâtre Allemand, ou Recueil des Pièces qui ont paru avec succès sur les Théâtres des Capitales de l'Allemagne, par M. Friedel, Professeur des Pages du Roi en survivance, Volume IV & dernier de la première année, contenant *Agnès Bernau*, Tragédie en cinq Actes; *le Ministre d'État*, Drame en cinq Actes; *l'Homme à la Minute*, Comédie en un Acte. A Paris, chez l'Auteur, au Cabinet de Littérature Allemande, rue S. Honoré, au coin de la rue de

Richelieu ; la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint Jacques ; Couturier fils & Brunet, Libraires ; & à Versailles, chez Blaizot, Libraire. Le prix des premiers quatre Volumes est à présent de 18 liv. port franc par la poste. On pourra les acquérir au prix de la souscription ; savoir, de 12 liv. pour Paris, ou de 14 livres 8 sols pour la Province, en payant d'avance la souscription pour les quatre Volumes de la seconde année. Pour recevoir les Volumes en Province, francs de port par la poste, on ne peut s'adresser qu'à l'Auteur. Il faut affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.

Histoire Universelle depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, composée en Anglois par une Société de Gens de Lettres, nouvellement traduite en François par une Société de Gens de Lettres, enrichie de Figures & de Cartes. — *Histoire Moderne, Tome VI*, contenant la suite de l'Histoire des Turcs, & des Empires qu'ils ont fondés dans la Tartarie & dans l'Asie-Mineure, & celle des Tartares sous Genghiz-Khan. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

Solution des trois fameux Problèmes de Géométrie, par M. Papon de Tours. A Paris, de l'Imprimerie de L. Cellot, gendre & successeur de Jombert, rue des grands Augustins, la troisième porte-cochère à gauche par le quai, ci-devant rue Dauphine, 1782, petit in-8°. de 34 pages.

Choix des plus belles Fables qui ont paru en Allemagne, imitées en vers françois, par M. Binninger, Gouverneur d'une jeune noblesse à Carlsruhe. A Kehl, 1782.

La Discipline Militaire du Nord, Drame en quatre Actes, en vers libres, par M. Moline, re-

présenté pour la première fois sur le Théâtre des Tuileries, par MM. les Comédiens François ordinaires du Roi, le 12 Novembre 1781. Prix, 1 livre 16 sols. A Paris, chez J. F. R. Bastien, Libraire, rue du Petit Lion, Fauxbourg S. Germain, près du Théâtre François.

La Constance couronnée, Pastorale en un Acte, par M. le Comte de Boisboissel. Prix, 12 sols. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés, au vieux Louvre, au Palais Royal, au quai de Gèvres, &c.

Discours prononcé à la Séance publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres d'Amiens, le 25 Août 1782, par M. d'Agay, Intendant de la Province, sur les avantages de la Navigation intérieure, in - 4°. A Amiens, chez Caron fils, Imprimeur du Roi.

T A B L E.

<i>V</i> ERS à M. le Chevalier de Parni, 145	<i>Enigme & Logogryphe</i> , 156
— A Mlle de Gaudin, 146	<i>Nouveau Théâtre Allemand</i> , 158
<i>L'Âne, la Rose & le Char-</i>	<i>Manuale Rhetorices</i> , 175
<i>don, Fable</i> , 147	<i>L'Aconturier François</i> , 178
<i>Couplet chanté à M^{de} de Bau-</i>	<i>Comédie Italienne</i> , 185
<i>regard</i> , 149	<i>Gravures</i> , 189
<i>Lettre au Rédacteur du Mer-</i>	<i>Annonces Littéraires</i> , 190
<i>cure</i> , ib,	

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 26 Octobre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 25 Octobre 1781. GUIDI.

JOURNAL POLITIQUE
DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 20 Septembre.

LE bruit court depuis quelques jours, que des ordres supérieurs ont suspendu la marche des corps de troupes qui étoient déjà en route, & le départ de ceux qui devoient les suivre. On dit qu'il en a été donné de pareils au détachement d'artillerie qui devoit partir de cette Capitale avec un train de 64 pièces de gros canons ; mais on ne dit point les raisons de ce changement.

On apprend que l'escadre du contre-Amiral Kruse qui, suivant sa première destination, ne devoit croiser que dans la mer du Nord, a reçu ordre de faire voile pour la Méditerranée ; celle du Vice-Amiral Tschitschagoff a ordre de la joindre. On prétend que ces deux escadres, qui forment ensemble 10 vaisseaux de ligne & quelques frégates, seront renforcées au printemps pro-

26 Octobre 1782.

8

chain de 8 ou 10 autres vaisseaux, que l'on construit actuellement à Cronstadt.

On vient de publier un Oukase, que l'Impératrice a signé, le jour même de l'inauguration de la statue de Pierre-le-Grand; S. M. I. a voulu terminer cette fête en l'honneur du fondateur de la Russie, par des actes de bienfaisance. Cet Oukase contient les 9 articles suivans.

1°. S. M. I. fait grâce à tous les criminels condamnés à mort, & ordonne qu'au lieu d'être exécutés, ils soient employés aux travaux publics; quant à ceux qui devoient subir des peines corporelles ils seront transportés dans les Colonies. 2°. Toutes les recherches sur les affaires concernant la Couronne, seront entièrement mises au néant, & ceux qui seront détenus pour des cas de ce genre seront mis en liberté. 3°. S. M. I. accorde une remise générale de ses droits aux héritiers des personnes mortes avec des dettes envers la Couronne, & contre lesquels il a été procédé jusqu'ici. 4°. Tous les prisonniers pour dettes quelconques, détenus depuis plus de cinq ans, & reconnus insolvables seront élargis. 5°. Un pardon général est accordé à tous militaires qui avant ce Manifeste ont quitté leurs Corps, ainsi qu'à tous payfans ou habitans quelconques qui ont abandonné leurs habitations; & qui reviendront dans l'espace d'une année à compter du jour de la publication du présent Manifeste, & de deux années pour ceux qui reviendront des pays étrangers. En les recevant, on se conformera aux Manifestes de S. M. I. du 5 Mai 1779 & 27 Avril 1780. 6°. S. M. remet toute dette envers la Couronne qui n'excèdera pas 500 roubles, & défend de faire aucune recherche à ce sujet. 7°. Tous prisonniers détenus pour cause de commerce illicite ou contrebande seront

relâchés ; & les poursuites faites contr'eux entièrement abandonnées. 8°. La permission de revenir dans leurs demeures est accordée à tous les galériens , excepté à ceux qui ont commis des meurtres ou qui ont déjà été flétris. 9°. Pardon général à tous ceux qui ont manqué ou se sont rendus coupables de quelque négligence dans leurs emplois , pourvu que les fautes ne soient pas reconnues avoir été faites de propos délibéré. — S. M. I. souhaite que ces diverses graces ramènent les coupables à un repentir sincère , à une meilleure conduite , & à la soumission aux loix divines & humaines ; & que tous réunissent leurs vœux pour le repos de l'ame du grand Monarque , à la mémoire duquel ces marques de clémence ont été accordées «.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 26 Septembre.

LE Roi vient de nommer Ministre d'Etat le Baron Gerhard de Rosencrone.

On a appris par les Patrons de plusieurs navires arrivés de Bergen en Norwège , que le Capitaine Gennip , avec 3 vaisseaux de ligne , une frégate , un cutter , & les 3 vaisseaux de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales , qui s'étoient arrêtés pendant quelque tems à Drontheim , sont actuellement à Karland , à 10 milles de Bergen , où ils attendoient le moment de remettre à la voile pour se rendre à leur destination en Hollande.

» Le printemps & l'été , écrit on d'Islande , ont été très-froids , ce qui fait que l'herbe n'a pas pu pousser. Les bestiaux manquent de fourrages , & les vaches

donnent si peu de lait qu'il ne suffit pas même pour les besoins des habitans. Depuis le commencement de Mars jusqu'au milieu de Juillet, toutes les baies étoient remplies de glaçons, de sorte qu'on ne pouvoit rien faire à la pêche. Plusieurs baies en sont actuellement débarrassées, & on a été assez heureux pour y faire la pêche avec succès & pour trouver plusieurs baleines mortes. On n'a pris que très-peu d'oiseaux de mer près de Drangœ & de Grimsoë. — On commence à construire ici des moulins à eau pour y moudre le bled, & à établir aussi des métiers de Tisserands, tels qu'on en voit en Danemark. — Dans l'année 1781, il y a eu dans l'Evêché de Holum 63 mariages, 288 naissances, dont 143 garçons & 145 filles; il y est mort 375 personnes, dont 191 hommes & 194 femmes. Il y avoit dans ce nombre 8 personnes qui avoient vécu depuis 70 jusqu'à 100 ans.

A L L E M A G N E.

De VIENNE, le 3 Octobre.

ON attend ici à chaque instant l'arrivée du Comte & de la Comtesse du Nord; le Comte de Braun est parti ces jours derniers pour Braunau, où il a été recevoir, au nom de S. M., ces illustres Voyageurs, & les conduire dans cette Capitale. Ce matin, l'Empereur est allé au-devant d'eux.

On assure que S. M. I. se rendra dans peu à Prague; on dit même qu'on a déjà donné ordre de tenir prêts 32 chevaux pour son service aux postes, & 122 pour celui du Comte & de la Comtesse du Nord, qui,

en retournant en Russie, passeront par Varsovie.

Des lettres de Trieste portent, que dans le courant du mois d'Août, il est entré dans ce port 83 bâtimens de diverses Nations.

On écrit de Zeng, dans la Dalmatie, que depuis que ce port a été déclaré libre, le commerce commence à y fleurir. La position de ce port est si avantageuse, qu'il deviendra un jour un des plus considérables qu'ait la Maison d'Autriche sur la mer Adriatique.

Selon des lettres de Venise, la République est déterminée à faire dessécher les marais aux environs de Vérone, à la circonférence de 50 milles; elle a, ajoute-t-on, assigné pour cet objet, une somme de 50,000 ducats.

On dit aujourd'hui que toutes les Maisons des Religieux Mendians, seront supprimées dans les Etats Héréditaires de la Maison d'Autriche; le bruit se répand aussi, qu'il a été défendu à toutes les Caisses publiques qui ont des fonds appartenans à des Couvens, de les leur délivrer lorsqu'ils les redemanderont.

Un Seigneur Hongrois vient de trouver un nouveau moyen de filer l'amiante, & d'en faire des toiles incombustibles; il a eu l'honneur de présenter son travail à l'Empereur.

De HAMBOURG, le 5 Octobre.

SELON les lettres de Pologne, la révolte de la Crimée continue de faire des progrès; mais les détails qu'elles en donnent sont encore très-incertains.

« Les Tartares, disent-elles, ont déjà commis plusieurs brigandages sur les frontières de la Russie; ils ont attaqué & repoussé avec perte 4 régimens de cavalerie qui se dispoisoient à pénétrer dans la Péninsule; cet avantage, qui est peut-être douteux, n'est pas d'une grande conséquence s'il est réel, parce que ces régimens vont bientôt être appuyés par d'autres. On prétend que les rebelles ne se conduisent pas avec la prudence dont ils auroient besoin pour se faire appuyer. Ils ont eu, dit-on, la maladresse d'éloigner un Officier Prussien qui conduisoit une remonte de 300 chevaux, & le Général-Major Autrichien de Caraller a manqué de tomber dans leurs mains. Le nouveau Kan Selim Gueray ne se conduit, dit-on, pas mieux que ses Tartares; il s'est fait à la vérité un puissant parti, en remettant sur l'ancien pied le Gouvernement de la Péninsule, & en détruisant toutes les innovations de Sahim Gueray. Mais il ne ménage aucune des Puissances dont il lui seroit important de se concilier l'intérêt ou le vœu du moins secret. On prétend qu'il n'a pas agi avec plus de circonspection vis-à-vis de la Porte, & qu'oubliant combien les secours lui sont nécessaires pour se soutenir, il s'est sollicités d'un ton propre à les lui faire refuser, si la Porte pouvoit être maîtresse de rester simple spectatrice des efforts que fera vraisemblablement la Russie pour rétablir le Kan Sahim Gueray ».

Le parti que prendra l'Empire Ottoman, fixe toujours la curiosité générale. En atten-

nant, l'Empereur prend, dit-on, des mesures pour protéger ses frontières; 3 régimens ont, à ce qu'on prétend, reçu ordre de se rendre dans la Transylvanie; & un corps de croates est toujours posté sur le territoire de la Porte, depuis la dernière affaire qui a eu lieu avec les Turcs. On ajoute qu'il a été donné ordre de transporter des munitions de guerre à Gradisca.

On mande de Cassel, que le Ministère Britannique a fait demander à cette Cour 10,000 hommes sous la condition de leur payer la moitié de leur solde aussi long-tems qu'ils seroient à son service; mais la Cour de Cassel a répondu qu'elle ne pourroit accorder les hommes, à moins qu'on ne leur payât leur solde en entier. Cette réponse a été envoyée à Londres, & en attendant la détermination du Ministère Anglois, on a augmenté de 7 hommes chaque escadron de régimens de cavalerie, & chaque régiment de hussards d'un escadron.

On lit dans les nouvelles Hebdomadaires de M. Busching, l'état suivant de la population de la Finlande Suédoise.

La Finlande Suédoise est composée de 6 Fiefs ou Capitaineries, dont voici les noms & la population:

1°. Le Fief d'Abo . . .	159,833 personnes.
2°. Le Fief de Wasa . . .	89,000
3°. Le Fief d'Uleoborg . . .	66,664
4°. Le Fief de Tavastehus . . .	131,889
5°. Le Fief d'Heinola . . .	81,212
6°. Le Fief de Kuopio . . .	94,866

Total. 623,464.

ITALIE.

De NAPLES, le 15 Septembre.

L'AUDIENCE, que le Roi, assis sur son Trône & entouré de toute sa Cour, a donnée à l'Envoyé de Maroc a été très-brillante. Le Discours que le Ministre Maure prononça étoit conçu ainsi.

« Remercions le Dieu unique : rien ne se fait dans le monde sans la volonté de ce Dieu, élevé au-dessus de tout. — Du serviteur de Dieu, Mahomet, fils d'Abila, un serviteur du Seigneur, qui le sera toujours de S. M. Napolitaine, le souverain des Deux-Sicules, Ferdinand IV, sera le porteur de notre salut. — Nous avons envoyé chez vous, en qualité de Ministre, le docte, honnête, fidèle & noble Mahomet, fils d'Ottoman, pour affermir la paix & la concorde avec V. M. telles que toutes deux subsistoient déjà avec le père de V. M. le Roi Charles III, notre ami : tout ce que vous conclurez avec lui je le confirmerai & le ratifierai ; & tout ce qu'il sera, est suivant notre volonté & bon plaisir, sans qu'il en reste aucun doute, puisqu'à cet effet nous l'avons chargé d'un plein-pouvoir absolu. — Mon amitié pour V. M. & son père se manifestera assez par-là ; je veux tellement unir mon Empire avec le vôtre, que mes Sujets puissent aller dans vos Etats avec la même facilité que les vôtres dans les miens, où ils seront reçus & traités comme les miens le seront chez vous ; & tout ce que V. M. desire de tous mes Etats elle peut l'indiquer à mon Ambassadeur, qui lui accordera tout avec la grace de Dieu & en paix ».

On mande de Rome que S. S. a fixé au 23 de ce mois la tenue d'un Consistoire

secret pour les Eglises vacantes , tant en-deçà qu'au-delà des Monts. Il n'est pas encore question de celui où elle rendra compte de son voyage à Vienne.

« S. S. , ajoutent les mêmes lettres , attentive au soulagement de son peuple a ordonné qu'à compter du 23 de ce mois les 46 Boulangers de Rome qui reçoivent les grains de l'Annone à un prix au-dessous de leur valeur ordinaire , seront obligés d'étaler & de vendre au poids fixé & continuellement le pain ordinaire à ceux qui se présenteront. Le Préfet de l'Annone est spécialement chargé de veiller à ce que cette fourniture soit faite conformément aux intentions de S. S. quant aux autres Boulangers au nombre de 29 qui font du pain recherché & qui achètent leurs grains ailleurs que dans les magasins de l'Annone , ils pourront le vendre au prix & de la forme qu'ils voudront ; cependant ils seront soumis à l'inspection générale pour la qualité & salubrité de leur marchandise. — On voit dans cet Edit la sagesse qui veille spécialement à la subsistance du pauvre. S. S. en a rendu un second par lequel elle exempte de l'imposition de 4 paies , chaque pauvre ménage qui sera hors d'état de payer cette taxe pour le balayage des rues. Les indigens remettront à cet égard leur supplique au Président des rues qui prononcera l'exemption en connoissance de cause ».

A N G L E T E R R E.

De LONDRES , le 15 Octobre.

QUOIQUE les nouvelles de l'Amérique Septentrionale nous manquent encore , nos papiers ne laissent pas de présenter quantité de détails sur ce qui s'y passe. Les uns sont tirés de quelques papiers Américains appor-

tés par des bâtimens arrivés dans différens ports ; & les autres de divers rapports au moins douteux. Selon ces derniers , le Général Carleton est sorti de New-Yorck avec toutes les troupes réglées qu'il a sous ses ordres , pour aller attaquer l'armée combinée des François & des Américains ; & quoiqu'il ait affaire à des forces bien supérieures aux siennes , il se promet d'en rendre bon compte ; c'est toujours bien fait de l'espérer ; mais on ne croit pas tout-à-fait de même ici , & on est persuadé qu'il ne cherche pas à exposer ainsi les affaires de sa patrie au fort d'un combat , dont la perte auroit les plus grandes conséquences. Ces mouvemens , soit qu'il les fasse réellement , ou qu'on se contente de les supposer , paroissent appuyer auprès de bien des personnes , les doutes qu'elles ont essayé de répandre sur l'authenticité de la lettre que ce Général & le contre-Amiral Digby , ont écrite au Général Washington ; mais ces doutes s'évanouissent , en jettant les yeux sur l'adresse suivante des Loyalistes de New-Yorck , à l'occasion de cette lettre , & des propositions de paix faites au Congrès , en reconnoissant l'indépendance des Etats-Unis.

» Les loyaux habitans & réfugiés dans les lignes Britanniques à New-Yorck , remercient VV. EE. de la communication obligeante quelles leur ont faite du contenu de la lettre adressée au Général Washington , relativement à la négociation entamée par les agens des Puissances Belligérantes, assem-

blées à Paris, & à la proposition que S. M. a fait faire de l'indépendance des 13 Provinces de l'Amérique, en forme de préliminaire, au lieu d'en faire une condition du traité général. Il nous est également impossible d'exprimer la consternation dont nous sommes frappés, dans la probabilité de voir réaliser un événement aussi malheureux que celui dont il s'agit dans la proposition, & de dissimuler notre sensibilité sur un point aussi important dans ses conséquences pour l'Empire Britannique, & en particulier pour notre paix, notre sécurité & notre félicité avenir. Pour conserver en entier les domaines Britanniques & prouver notre affection sincère & désintéressée pour S. M. nous n'hésitons pas de hasarder nos vies & nos fortunes; nous comptons avec confiance sur les assurances que S. M. nous a données plus d'une fois, sur la justice, la magnanimité, & la foi du Parlement; on ne nous abandonnera pas dans une cause si juste & dans des détresses aussi grandes & aussi accablantes. Nous reconnoissons avec la gratitude la plus sincère, la bonté paternelle & l'attention que S. M. a données aux souffrances de ses loyaux sujets en Amérique, & la protection qu'elle leur a accordée jusqu'à présent. Nous regrettons que les efforts nobles d'une magnanime & brave Nation pour rappeler les colonies à des liaisons convenables avec la mère patrie, aient échoué; quoique leur mauvais succès n'ait pas été l'effet d'aucune impossibilité réelle attachée à la guerre. Nous prenons la liberté d'affurer VV. EE. que nous avons toutes les raisons possibles de croire qu'il existe dans toutes les Provinces une majorité du peuple, qui désire ardemment d'être encore réunie sous l'autorité & le gouvernement de S. M., & que vu un assemblage de circonstances résultantes de diverses détresses publiques, l'esprit de réunion opère aujourd'hui dans plusieurs quartiers, pour faire

maître des mesures qui produisent les conséquences les plus favorables aux intérêts de S. M. Avec une perspective aussi flatteuse, dans un moment où par l'assistance du Tour-Pissant la supériorité navale de S. M., a été glorieusement maintenue ou regagnée, lorsque ses armées victorieuses dans l'Orient ont obtenu les plus brillans avantages; lorsque au lieu des symptômes de foiblesse réelle, le commerce national, les ressources & les forces semblent croître & s'élever au-delà de celles de nos ennemis combinés, nous avons conclu avec plaisir que l'indépendance de ces Provinces auroit encore été regardée comme inadmissible, parce qu'elle est nuisible à la sûreté, & incompatible avec la gloire & la dignité de tout l'Empire Britannique; l'heure de la victoire & du succès seroit probablement la plus convenable pour traiter de la paix, mais nullement, suivant notre humble manière de concevoir, pour démembrer un Empire. Nous ne présumons cependant pas de critiquer la sagesse des Conseils de S. M., ni de juger de la grande nécessité politique qui peut justifier cette mesure; c'est à la vertu, à la sagesse & la prudence de S. M., de son Parlement & de la Nation en général, que nous devons soumettre cette grande & importante question. Mais si le grand événement de l'indépendance des treize Colonies est déterminé, nous ne devons ainsi être accablés du malheur inexprimable de nous voir pour toujours privés de la protection & du gouvernement de S. M., alors il ne nous reste plus qu'à supplier VV. EE. d'intercéder auprès de S. M., d'y employer toutes les considérations d'humanité, pour assurer, s'il est possible, plus solidement que ne le feroient les pures formes d'un traité, nos personnes & notre propriété, afin que ceux qui ne pourroient rester ici en sûreté, puissent avoir la faculté de se retirer ailleurs. Tels sont les sentimens que, de l'abondance de nos cœurs,

nous nous sentons contraints d'exprimer dans ce moment allarmant ; espérant néanmoins, que, peut-être il en est encore tems, VV. EE. voudront bien représenter à S. M., en l'assurant de notre loyauté & de notre soumission, les détresses de notre situation, notre confiance dans sa bienveillance, sa protection & sa justice, pour nous sauver de la ruine & du désespoir auxquels nous ne pouvons manquer de succomber. Comme témoins de nos détresses & sympathisant généreusement à nos infortunes VV. EE., nous nous en flattons, seront nos Avocats zélés devant le Trône ; dans cette persuasion, nous tâcherons en même-tems par une conduite & une loyauté constantes de soutenir les intérêts de S. M. pour maintenir la bonne opinion de VV. EE. & attendre patiemment les évènements «.

On ne trouve pas dans cette requête cet esprit & cette fierté, qui selon nos papiers, animoient les loyalistes, & les avoient déterminés à rester réunis en corps, & à se conserver eux-mêmes indépendans du Congrès. Ces dispositions auroient été au moins singulières si elles avoient existé réellement, par ce qu'il étoit impossible qu'elles se maintinssent dans une poignée d'hommes ; on voit au contraire qu'ils sentent leur impuissance lorsqu'ils ne seront plus soutenus & qu'ils sollicitent de n'être pas oubliés dans le traité qui sera fait.

Maintenant nous attendons avec impatience des nouvelles qui fixent nos inquiétudes sur les opérations des François dans les parages où ils se sont montrés ; l'on sait qu'ils ont relâché à Boston où l'on suppose ici qu'ils se réparent, & où

Il est vraisemblable plutôt qu'ils préparent quelque expédition. On sait que Terre-Neuve est menacée. Les dépêches reçues du Général Haldimand , de Québec , annoncent qu'ils n'avoient encore rien tenté ; mais les lettres sont du 22 Août , & depuis cette époque , il est possible qu'il se soit passé quelque chose ; pour nous rassurer on nous apprend que l'Amiral Campbell est arrivé à Terre-Neuve , mais il n'y a conduit qu'un seul vaisseau de 50 canons , le *Portland* ; & on sait que trois ou quatre vaisseaux de ligne & 1000 hommes de troupes de débarquement , suffiroient pour s'emparer de St-Jean. Le bruit a même couru que cette expédition est déjà faite , tandis que d'autres forces s'étoient rendues à la baie d'Hudson pour s'emparer des établissemens que nous y avons. Mais les avis varient sur cette dernière opération que les uns disent avoir été exécutée par les François ; les autres par Paul Jones , qui a démantelé les forts & enlevé tout ce qui en valoit la peine.

Au milieu de ces incertitudes on attend des lettres de l'Amiral Pigot qui peut les dissiper. On n'en a point encore ; nos papiers annoncent bien son arrivée à New-York avec 26 vaisseaux de ligne ; mais cet avis n'a pas été apporté directement ici ; ce sont des navires arrivés à Ostende qui l'ont répandu dans ce port , d'où il nous est parvenu. Il est sans doute vrai ;

semblable ; le seul étonnement qu'il doit causer, c'est qu'on ne l'ait pas eu plutôt. Nos papiers ne manquent pas d'en tirer des inductions favorables. La position de cet Amiral à New-Yorck seroit en effet très-avantageuse, si comme ils le supposent l'escadre Française est séparée, & se trouve partie à Boston & partie dans la Chésapeak. Mais les nouvelles reçues en France présentent les forces de M. de Vaudreuil réunies à la fin d'Août à Boston, & non point éparpillées comme nous le désirerions. Au reste nous avons actuellement une grande supériorité, tant en Amérique qu'aux îles ; nous ne comptons pas moins de 35 vaisseaux dont 26 à New-Yorck, 8 à la Jamaïque & un aux îles du Vent.

Les nouvelles de nos différens ports, ne contiennent que des détails affligeans du désastre qu'a essuyé la flotte de la Jamaïque. On la dit de 91 navires ; la semaine dernière, on en comptoit 28 arrivés, 54 dont le sort étoit incertain, 8 coulés bas & un pris ; les derniers avis ajoutent à la liste certaine de nos pertes.

» Les 13 navires de la flotte de la Jamaïque, arrivés ici, lit-on dans une lettre de Plymouth ; sont dans l'état le plus déplorable ; ce fut le 16 du mois dernier, par le degré de latitude 42 sud, de longitude 48, 33 min. qu'elle fut totalement dispersée par un coup de vent, qui a été funeste aux vaisseaux du convoi & à plusieurs marchands. Le *Ramillies*, de 74, que montoit l'Amiral Gaaves, après avoir perdu tous ses mâts, & jetté, pendant

la nuit, tous les canons à la mer, se trouva, le lendemain, dans cet état de délabrement, au milieu des navires qui ont mouillé dans notre port. Les Capitaines de ces navires, au péril de leur vie, ont sauvé tout l'équipage, à l'exception de ceux qui se trouvaient sur les vergues, lorsque les mâts s'abattirent. Au moment où ce vaisseau fut abandonné, il coula bas. — Le *Centaure*, de 74, a perdu également tous les mâts & son gouvernail. La *Ville de Paris*, qui heureusement a soutenu merveilleusement l'orage, dans lequel elle n'a perdu qu'une vergue de son hanier, en prenoit soin; mais on craint beaucoup, la situation de ce vaisseau étant effroyable, qu'on ait été obligé de le brûler ou de le couler bas. — Les navires marchands, que ceux-ci ont vu couler à fond, sont le *Rodney*, le *Mentor*, le *Firth*, le *Gaulbron*, le *Dumfries* & l'*Hector*. Un de ces navires avoit 50 passagers à bord, parmi lesquels étoient 3 familles entières, qui venoient s'établir en Angleterre. Tous ont péri. Le reste des vaisseaux de guerre, ainsi que des navires marchands étoit très-désarmé; l'Amiral Graves avoit passé sur un autre vaisseau du convoi, & on suppose qu'il a gouverné pour l'Irlande. — On mande de Liverpool, que le Capitaine Whiteside, du *Mentor*, y est arrivé sur un autre bâtiment qui l'a recueilli: de 34 personnes qu'il avoit sur son bord, lorsqu'il a coulé bas, il ne s'est sauvé que lui, son second Lieutenant & un mousse; ils ont resté 7 heures dans l'eau sur une vergue, où ils furent sauvés par la *Sarah* de Lancaster.

C'étoit l'Amiral Graves qui commandoit le convoi de la Jamaïque; il paroît qu'il s'étoit porté considérablement au Nord pour éviter les croiseurs ennemis qu'il supposoit que l'on avoit détachés pour intercepter les traîneurs. Son pavillon a flotté sur le *Ra-*

millies, du moment où il avoit quitté la Jamaïque, jusqu'à celui où il fut jugé indispensable de l'abandonner pour sauver l'équipage. Ce vaisseau qui avoit été construit en 1763, étoit regardé comme l'un des meilleurs voiliers de la marine Angloise. Son nom, observe à cette occasion un de nos papiers, n'est pas heureux, nous en avons perdu un qui le portoit dans la dernière guerre.

Le désastre arrivé à cette flotte sera très-sensible au commerce, par la perte de quantité d'articles qu'elle apportoit; le prix du sucre augmentera considérablement; mais c'est le Gouvernement qu'il contrarie le plus; il comptoit beaucoup sur les vaisseaux de guerre du convoi, qui auroient été une grande ressource s'ils avoient pu arriver en bon état, & sur les matelots qui se trouvoient à bord des bâtimens marchands.

Les orages, au rapport des navires de la flotte du Lord Howe qui ont été contraints de regagner nos ports, s'ils ne l'ont pas fait souffrir autant que celle de la Jamaïque, ont bien contrarié sa marche; on vient de voir rentrer successivement le *Friends Adventure* & l'*Yarmouth*, qui étoient chargés l'un & l'autre de provisions & de munitions de guerre pour Gibraltar. Le premier avoit quitté la flotte le 24 Septembre, & le second le 26.

» L'Amirauté, dit un de nos papiers, a reçu avis, le 8, que l'escadre du Lord Howe étoit, le premier

de ce mois, par le 49 d. 3 min. de latitude. On fait, par les vaisseaux qui l'ont quittée le 28 Septembre, qu'elle étoit alors au 48me. Il faut que cette escadre ait été repoussée par de terribles vents de sud-ouest, puisqu'elle a rétrogradé de près d'un degré en si peu de tems. On croit généralement que les premières dépêches de cet Amiral seront datées de Lisbonne; mais ceux qui regardent cette place comme un rendez-vous favorable à une flotte dispersée, ignorent qu'en vertu des traités, & même des derniers réglemens, les Portugais ne peuvent laisser entrer, en aucun tems, plus de 5 vaisseaux de ligne Anglois dans le Tage ».

S'il faut en croire d'autres papiers, cette flotte n'a point été dispersée, & continue sa route pour Gibraltar. Nous ignorons ce qui se passe devant cette place; nous n'avons d'autres détails que ceux qui nous sont venus par la France même; & tout ce qu'il y a de certain, c'est que le 14 Septembre le Général Elliot étoit débarrassé des batteries flottantes; mais que le siège n'en continue pas moins, & que son issue paroît dépendre à présent de celle de la mission de l'Amiral Howe.

» On ne se dissimule pas, dit un de nos papiers, qu'un combat est inévitable, & que son issue est au moins très-incertaine. La position de l'armée navale combinée, laisse peu de prise à notre escadre; on se rappelle la défense que fit l'Amiral Barington à Sainte-Lucie, celle des François dans la Chesapeake, & du Contre-Amiral Hood à Saint-Christophe. Ajoutons que dans cette circonstance l'armée combinée est fort supérieure à la nôtre, & on ne sera pas sans inquiétude. Ceux qui cherchent à nous rassurer, prétendent qu'il est au moins très-probable

que les vaisseaux qui composent notre escadre sont en grande partie, & peut-être en totalité, armés en proportion de leur rang, de cette artillerie prodigieuse dont le *Rainbow* a fait le premier essai ; on se flatte en conséquence que pour peu que l'Amiral Howe puisse pénétrer dans le cercle que doit former la flotte combinée, le trouvant alors dans le cas de combattre de près, le feu de ces pièces prodigieuses, ne peut manquer d'avoir une exécution terrible «.

Les premières nouvelles que nous aurons de cet Amiral dissiperont nos inquiétudes ; mais il est vraisemblable que nous en recevrons auparavant par nos ennemis. Dans ce moment il doit être arrivé, le combat a dû avoir lieu, & sans doute le sort de Gibraltar est décidé ; si nous l'avons perdu, il est difficile que le Général Elliot puisse conserver la place. En attendant, nos Lecteurs seront bien aises de connoître plus particulièrement ce brave Officier ; on trouve dans quelques papiers un Précis historique sur sa vie & ses services militaires ; que nous allons transcrire.

» George-Auguste Elliot, le brave défenseur de Gibraltar, est fils du feu Chevalier Gilbert Elliot de Stobbs dans le Roxburgshire ; sa famille est originaire de Normandie, ainsi que la branche collatérale d'Elliot de Minto dans le même Comté, & d'Elliot de Port-Elliot dans celui de Cornouaille. Leur ancêtre M. Elliot partit avec Guillaume le Conquérant, & tint un rang distingué dans son armée. Il y a dans la famille une tradition par rapport à une distinction honorable qu'elle a dans ses armes ; & comme cette anecdote est conforme à l'Histoire, elle ne paroît pas dénuée de fondement. Lorsque Guillaume mit

pied à terre dans le pays Anglois, il glissa & tomba. Se relevant aussitôt, il s'écria que sa chute étoit d'un heureux présage, & qu'il venoit d'embrasser le pays dont il alloit devenir le maître. Sur cela Elliot tira son épée, & jura, sur l'honneur d'un Soldat, de maintenir, au péril de sa vie, le droit de son Maître à la souveraineté de la terre qu'il venoit d'embrasser. Après la conquête, le Roi Guillaume ajouta cette devise, *Per saxa, per ignes, fortiter & rectè*, aux armes d'Elliot, qui étoient un bâton d'or sur un champ d'azur, avec le bras & l'épée en forme de crête. — Le Chevalier Elliot de Stobbs eut neuf garçons & deux filles. Le Général dont il est ici question est le seul qui vive. Le Chevalier John Elliot, son frère aîné, a laissé son titre & son bien au Chevalier François Elliot son fils, actuellement existant, & neveu du Général. — George-Auguste Elliot est né vers l'an 1718. Il fut d'abord élevé au sein de sa famille par un précepteur; ensuite il fut envoyé à l'Université de Leyde, où il fit des progrès rapides, & apprit en peu de tems l'Allemand & le François. Destiné à l'état militaire, il fut envoyé de-là à l'Ecole royale du Génie, à la Fere en Picardie. Le grand Vauban; qui a eu la direction de cette Ecole, l'a rendue la plus célèbre de toute l'Europe: elle est aujourd'hui sous la direction du Comte d'Hérouville. Ce fut à cette Ecole que M. Elliot puisa la connoissance de la Tactique dans toutes ses branches, & principalement celles du Génie & des fortifications, où depuis il s'est acquis tant de distinction. Il acheva son cours militaire sur d'autres parties du continent; pour joindre la pratique à la théorie, il alla étudier la discipline en Prusse, où il servit quelque tems comme Volontaire. Telle étoit la marche des jeunes Militaires de son tems, pour parvenir un jour à servir utilement leur pays. — A 17 ans M. Elliot retourna en Ecosse, son pays natal, & fut présenté dans la même

année, 1735, par son père, à M. Peers, Lieutenant-Colonel du 23^e. Régiment, Infanterie, alors à Edimbourg : il y fut reçu Volontaire, & y servit plus d'un an ; il le quitta pour entrer dans le Corps du Génie à Woolwich. Le Colonel Elliot, son oncle, le fit ensuite Adjudant de la seconde Troupe des Grenadiers à cheval. Ce fut lui qui posa le fondement de cette discipline, qui a fait, de ces deux Corps, les plus belles Troupes de Cavalerie qui soient en Europe, sans même en excepter les Gardes Hano-vriennes & les Mousquetaires en France. Avec ces Troupes, il servit en Allemagne dans l'avant-dernière guerre ; il se trouva à une infinité d'actions, & fut blessé à la bataille d'Etingue. Dans ce Régiment, il acheta d'abord la place de Capitaine & de Major, & ensuite la Lieutenance-Colonelle du Colonel Bréweron. Il se défit alors de sa Commission d'Ingénieur, qu'il avoit gardée long-tems avec son autre grade. Il avoit reçu les leçons du célèbre Ingénieur Bélidor, & il possédoit parfaitement la science du Canonier. S'il n'avoit pas poussé le désintéressement jusqu'à renoncer ainsi à son rang dans le corps des Ingénieurs, la gradation régulière de ses services l'auroit fait arriver à la tête de ce Corps. — Bientôt après, il fut nommé Aide-de-camp du Roi George II. En 1759, il quitta la seconde compagnie des Grenadiers à cheval dans les Gardes, ayant été choisi pour lever le premier régiment de cavalerie légère, qui prit le nom d'Elliot. Aussi-tôt que ce corps fut formé & discipliné, Elliot fut nommé pour commander la cavalerie dans l'expédition sur les côtes de France, avec rang de Brigadier-Général. Après cette expédition, il passa en Allemagne, où il fut employé dans l'Etat-Major de l'armée. Il fut ensuite rappelé pour être employé, en second, dans le commandement de l'expédition de la Havane, dont on connoît les circonstances ; il se montra le digne émule de D. Louis

de Velasco , qui se défendit jusqu'à la dernière extrémité , & qui voyant enfin succomber ses forces , ne voulut ni se retirer , ni demander quartier , & préféra de périr en combattant un ennemi victorieux. — On rapporte ici une anecdote qui prouve que de tous les vainqueurs , il fut celui qui montra le plus de désintéressement & le plus d'éloignement pour un pillage ; aussi s'adressoit-on souvent à lui pour réclamer sa justice ; un François , entr'autres , qui avoit beaucoup perdu dans la déprédation générale commise par les soldats , le pria , en mauvais anglais , de lui faire rendre ce qu'on lui avoit pris. La femme de ce François , d'un caractère très-vif , ne put s'empêcher de lui dire : *Comment pouvez-vous demander des graces à un homme qui vient vous dépouiller ? N'en espérez pas.* Le Général , qui écrivoit sur son bureau se tourna vers elle , & lui répondit en souriant : *Madame , ne vous échauffez pas ; ce que votre mari demande lui sera accordé.* Ah , faut-il , reprit la femme , pour surcroît de malheur que le barbare parle françois ! Elliot leur fit rendre non-seulement tout ce qu'ils réclamoient , mais leur fit encore quelques autres bienfaits. — A la paix , son régiment passa , à Hydepark , en revue devant le Roi , & ce Général présenta à S. M. les étendards que son corps avoit pris sur l'ennemi. Le Roi lui demanda quelle marque de faveur il pourroit lui accorder , pour témoigner combien il en étoit satisfait , & le Général lui répondit , que le Régiment ne trouveroit point de distinction plus flatteuse , que celle d'être appelé *Royal* , ce qui fut aussi-tôt accordé. Le Roi marqua ensuite l'envie qu'il auroit de conférer quelque grace à ce brave Général. Mais il répondit que l'approbation dont S. M. venoit de l'honorer , étoit la plus grande récompense qu'il eût pu désirer. — Il n'est point resté civil pendant la paix. En 1775 , il fut nommé pour succéder au Général d'Harcourt dans la place

de Commandant en chef des troupes en Irlande ; mais il ne fit qu'y paroître. S'étant apperçu qu'on cherchoit à empiéter sur ses droits , il s'opposa à ces manœuvres avec fermeté , & ne voulant point troubler le Gouvernement d'Irlande , pour une affaire qui lui étoit absolument personnelle , il demanda , & obtint son rappel. Ce fut alors qu'il fut nommé au Gouvernement de Gibraltar , & dans un moment heureux pour la sûreté de cette importante forteresse. — Ce Général avoit épousé une sœur de Sir Francis Drake , qu'il a perdue il y a environ 13 ans. Il en a eu un fils & une fille ; le fils est actuellement Lieutenant-Colonel du régiment de Dragons d'Inniskilling , & sa fille est mariée «.

Les nouvelles que la Compagnie des Indes a reçues dernièrement par la voie de Bassora , ne sont pas encore publiques ; le bulletin n'en est , dit-on , pas rédigé , & ne doit l'être que dans la prochaine assemblée des Directeurs. En attendant , la Gazette de la Cour , du 12 de ce mois , a publié ces 4 ou 5 lignes.

» Par des avis de Madras qui vont jusqu'au 13 Avril , nous recevons l'agréable nouvelle de l'arrivée à bon port des vaisseaux de S. M. le *Sultan* & le *Magnanime* avec tout leur convoi le 31 Mars , & que la flotte Françoisé avoit quitté la côte de Coronandel «.

Cette instruction n'est guère satisfaisante pour le Public ; on ne dit point si en effet il y a eu un second combat entre les deux escadres , ni où a été l'escadre Françoisé en quittant la côte de Coronandel. Nos papiers essayent d'y suppléer , en disant qu'e le est retournée à l'Isle de France ; & ils partent

de-là pour assurer qu'à son retour , elle trouvera un grand changement , parce que l'Amiral Bickerton y sera arrivé avec le renfort qu'il conduit , & qui nous donnera la supériorité ; mais M. de Suffren doit trouver aussi des renforts à l'Isle de France s'il y est retourné , & il les amènera vraisemblablement avec lui ; alors cette prétendue supériorité n'existera plus ; si au commencement d'Avril il a quitté la côte , il peut y être de retour avec ces forces aussi-tôt que Bickerton , qui n'a quitté Rio-Janéiro que vers la fin de Mai , & qui a besoin au moins de trois mois pour arriver à sa destination ; il ne peut donc y être qu'à la fin d'Acût , & M. de Suffren peut y arriver à la même époque.

Selon nos papiers , la Compagnie a reçu d'autres lettres du 10 Juin , & ce sont celles dont on rédige le bulletin ; il faut qu'elles ne soient ni bien avantageuses ni bien importantes , puisqu'on en retarde la publication. Nos papiers assurent qu'elles ne parlent point de la prise de Madras par Hyder-Aly ; mais cela n'empêche pas qu'on ne regarde cet événement comme inévitable , par l'affoiblissement de la garnison de Madras , dont Sir Eyre Coote a tiré des détachemens considérables , & par la réunion des François à Hyder-Aly. Cela n'empêche pas que quelques gazettes ne parlent d'une grande victoire remportée par nos troupes

troupes sur celles d'Hyder-Aly , & de la destruction de celles que M. Suffren avoit débarquées. Si ce fait avoit une apparence de probabilité ; sans doute les Directeurs de la Compagnie se seroient empressés de l'annoncer. Ils auroient publié également les belles apparences de paix dans ces contrées , dont les mêmes papiers nous bercent , si elles avoient quelque fondement. Ils ne manquent pas d'insister sur le peu de penchant que les Indiens montrent à voir les François rétablir leur puissance dans l'Inde ; mais on oublie qu'ils n'y veulent point de domination ; qu'ils ne veulent pas que nous y en ayons non plus ; qu'ils tendent à rétablir dans ces contrées ce qui devoit avoir toujours été , égalité entre les Européens ; il est tout simple que ce plan soit agréable aux naturels , qui seront bien aises d'être tranquilles chez eux , & de n'y pas recevoir les loix des Despotés étrangers qui les accablent depuis si longtems.

Au reste , les nouvelles de l'Inde qu'on publie , peuvent se réduire à ceci.

» L'escadre Française avoit quitté cette côte la veille de l'arrivée du *Sultan* & du *Magnanime* , pour aller à l'Isle de France se refaire des pertes qu'elle a éprouvées dans le combat avec le Chevalier Edward Hughes. Les François ont débarqué environ 1400 hommes qui se sont joints à Hyder-Aly. Le convoi a amené au Chevalier Eyre Coote un renfort de 800 montagnards du Lord Seaforth , les meilleurs soldats qui soient peut-être jamais venus d'Europe. Le Chevalier Eyre Coote

26 Octobre 1782.

h

est toujours à la poursuite d'Hyder-Aly. Tout est tranquille au Bengale. Il est arrivé 55 lacks de roupies, & l'on dit que 75 autres sont en route, ce qu'on présume être le trésor trouvé à Bejyeghur, Capitale du pays de Cheyt-Sing. Ces sommes ont fait rentrer beaucoup d'argent; avec elles & les marchandises prises dans le comptoir Hollandois de Chiufura, la Compagnie s'est procuré des cargaisons de retour pour cette année & l'année prochaine. Le vaisseau de la Compagnie la *Valentine*, a appareillé pour l'Europe en Avril. Il se débite que les Marattes ne veulent plus absolument de guerre, & qu'ils ont donné plein-pouvoir à leur Ministre de conclure la paix avec M. Anderson, résident Anglois à Poonah. On dit que le Soubah de Decan & les autres Princes dans les limites des possessions Angloises, sont si jaloux du pouvoir naissant d'Hyder-Aly & de ses liaisons avec les François, qu'ils sont prêts à se réunir contre lui. D'autres lettres ajoutent qu'Hyder-Aly qui connoît le danger de sa position, desire de faire la paix avec nous, & qu'il vient de faire quelques ouvertures à ce sujet au Chevalier Eyre Coote «.

On assure qu'il vient d'être décidé dans le Conseil, d'envoyer à l'avenir tous les criminels convaincus, & qui auront obtenu un répit, en Afrique. On ne doute pas qu'à la longue on ne substitue la transportation dans cette partie du monde, à celle qui avoit lieu autrefois en Amérique, & qu'on ne peut plus se flatter de rétablir.

Le besoin de matelots a fait aussi songer à un nouveau moyen de s'en procurer. On stationnera un vaisseau près du fanal de Nore, sur lequel on fera passer tous les coupables convaincus de crimes légers; au lieu de

les laisser souffrir comme par le passé dans les prisons , de les fustiger , de les flétrir même , on leur fera faire le service de matelots ; lorsqu'ils auront séjourné assez longtems sur ce vaisseau pour s'être mis en état de servir sur un vaisseau de guerre , on les répartira sur ceux des flottes de S. M. , après leur avoir auparavant payé la prime accordée par la proclamation royale.

F R A N C E.

De P A R I S , le 22 Octobre.

LES nouvelles qu'on attendoit avec impatience de Gibraltar sont enfin arrivées ; elles sont en date du 6 de ce mois Nous en donnerons ici le précis.

Le siège continue ; on a formé une nouvelle parallèle qui battra le mouillage des deux môles , en sorte qu'aucun bâtiment n'y pourra mouiller dorénavant. On a dérobé la nuit du 24 au 25 à l'ennemi , & on a poussé un boyau depuis la batterie de Mahon , jusqu'à la mer de l'ouest. Ce nouvel ouvrage a 248 toises de longueur , & s'avance à 160 de la porte de terre. Sur 6000 travailleurs , il n'y a eu qu'un Espagnol tué. — L'armée combinée mouille toujours ici en attendant l'escadre Angloise pour la combattre. Il arriva le 2 un Courier de M. O'Reilly à M. de Crillon , pour lui apprendre que les Anglois avoient été aperçus sur la côte de Lagos. Le lendemain , M. de la Motte-Piquet revint avec son vaisseau de Cadix , & donna la même nouvelle. Si jamais on a pu se promettre quelque succès d'un combat naval , c'est sans doute de celui qui aura lieu ici ; les Généraux de mer ont pris toutes les précautions imaginables pour

bien recevoir l'ennemi & le faire repentir de sa témérité. Si les vaisseaux de ligne se tiennent au large, plusieurs chaloupes, bateaux plats, &c. montés par 1500 hommes, sont destinés uniquement à enlever les navires avitailleurs à l'abordage; si l'escadre cherche à les soutenir, les chaloupes canonnieres sont arrangées, disposées & munies de tout ce qu'il faut pour faire un ravage affreux, sans parler des brûlots; enfin, si à la faveur du vent, ou par sa manœuvre, l'Amiral Howe parvient à se mouiller quelque part, D. Louis de Cordova est décidé à l'attaquer bord à bord, & à perdre une partie de son armée pour détruire entièrement celle de l'ennemi. Cette vive résolution soutenue par l'ardeur, & on pourroit dire par la fureur des équipages, ne laisse pas douter que si Howe se présente, ce combat ne soit un des plus mémorables & des plus décisifs dont les annales de la marine fassent mention.

On assure que l'Amiral Howe a été signalé le 4 des côtes de Galice; 4 vaisseaux neutres entrés à Lisbonne l'ont rencontré, ils ne disent pas à quelle hauteur. L'escadre Angloise étoit alors de 33 vaisseaux de ligne; on croit qu'elle aura pu paroître devant le Détroit du 10 au 15; certainement elle n'y étoit pas le 8: un Courier parti de Madrid le 11, & qui vient d'arriver, n'auroit pas pu l'ignorer.

C'étoit en effet la flotte de l'Amiral Howe, que le Chevalier de Cillart avoit rencontrée le 30 du mois dernier par les 48 degrés 10 minutes de latitude; & 12 degrés 35 minutes de longitude. L'équipage d'un des bâtimens de cette flotte, dont il s'est emparé, l'a confirmé. Elle a bien été maltrai-

tée par les vents; mais elle n'a pas souffert comme celle de la Jamaïque.

» Le corsaire Américain le *Cicéron*, de 18 canons de 6 & de 9, entré dans ce port, écrit-on de l'Orient, a pris 3 navires de la flotte de la Jamaïque; l'un de 500 tonneaux, & les deux autres de 250, chargés de sucre & de rum. Parmi les prisonniers faits sur ces bâtimens, se trouve un Officier de la Marine royale Angloise, qui rapporte que le Capitaine du vaisseau le *Ramillies*, de 74, sur lequel il étoit Lieutenant, ne pouvant sauver son vaisseau, battu par la tempête, l'avoit brûlé le 24 Septembre, après en avoir reparti les équipages sur les différens bâtimens de la flotte. — Les prisonniers de deux autres navires Anglois, de la même flotte, & du port de 500 tonneaux, pris par le corsaire Américain la *Résolution*, qui les a conduits ici, déclarent que le vaisseau Anglois le *Centaure*, de 74, a subi le même sort que le *Ramillies*, & qu'on en avoit sauvé l'équipage. Ils ajoutent que le vaisseau le *Glorieux*, qu'ils ont vu en détresse, leur cause de l'inquiétude; & que l'*Hector* & la *Pallas*, qui faisoient partie de leur escorte, ont été envoyés à New-Yorck, à cause de leur mauvais état «.

Nous avons rendu compte, d'après les papiers Anglois, de la prise & de la reprise de l'*Amazone*; on sera sans doute bien aise de trouver ici le compte rendu par M. le Marquis de Vaudreuil au Ministre de la Marine; sa lettre est de Boston, en date du 31 Août.

» J'avois détaché la frégate l'*Amazone*, commandée par le Vicomte de Monguyot, pour porter mes ordres au Cap Henri. Elle eut connoissance, le 28 Juillet, à 5 heures du matin, d'une frégate au vent à elle venant à sa rencontre, à qui elle

fit des signaux de reconnaissance, auxquels elle ne répondit point, & vira de bord en même-tems. L'*Amazone* lui donna chasse, & manœuvra de manière à l'engager, & à en donner connoissance à l'escadre du Roi dont elle appercevoit quelques vaisseaux, auxquels elle signala une frégate ennemie, ce qui ne fut pas apperçu; car à une heure & demie ils virèrent de bord, & à 3 heures & demie l'*Amazone* les perdit de vue. Elle continua de chasser la frégate ennemie; mais le Vicomte de Monguyot, s'apercevant qu'il ne la gaignoit point, & qu'il s'éloignoit de sa destination, se décida à virer de bord: la frégate Angloise en fit alors autant; &, portant sur l'*Amazone* avec l'avantage du vent, ne tarda pas à la joindre. L'engagement commença à 4 heures & demie, par un feu très-vif de part & d'autre, & à portée du fusil. Le Vicomte de Monguyot fut tué quelques momens après: le Chevalier de Lépine ayant pris le commandement, deux blessures qu'il reçut à la tête & à l'épaule le forcèrent de le laisser à M. de Gazan, Lieutenant de frégate auxiliaire. Cet Officier, sachant que le Chevalier de Lépine étoit revenu à lui, lui fit dire que toutes les manœuvres étoient coupées, plusieurs canons démontés, & la plus grande partie de l'équipage hors de combat, & lui fit demander ce qu'il devoit faire. Il répondit que son intention étoit de combattre jusqu'à la dernière extrémité, & qu'il fit de son mieux jusqu'à ce qu'il fût remonté; ce qu'il fit peu de tems après: il trouva, en arrivant sur le gaillard, le pavillon amené par ordre de M. de Gazan, qui fut tué à l'instant. M. Oilec & M. Vilberno, Officiers auxiliaires, avoient eu, le premier une blessure mortelle, & le second un bras emporté; M. de Guichen, Lieutenant, commandant le détachement du Régiment du Cap, avoit reçu un coup de feu dans la poitrine; 80 hommes

étoient hors de combat : il ne restoit dans la batterie que M. Maissonnier, Officier auxiliaire ; la mâture étoit sur le point de tomber, & tomba 2 heures après. Dans cette position, M. de Lépine fut obligé de tenir la parole de celui qui avoit fait amener ; & à 6 heures & demie, il fut transporté, avec les autres Officiers, à bord de la *Santa-Margarita*, de 44 canons. Le Chevalier de Lépine, en témoignant ses regrets sur la perte du Vicomte de Monguyot, fait les plus grands éloges des Officiers nommés dans cette Lettre. — M. de Vaudreuil, dans une autre Lettre du même jour, annonce qu'ayant entendu le 28 une vive canonnade, il fit porter du côté d'où parloit le bruit ; que le lendemain au point du jour, il aperçut l'*Amazone*, qu'il reprit, & la *Santa - Margarita*, qu'il ne put joindre «.

M. le Chevalier de Langlade, commandant la frégate du Roi l'*Astrée* qui a mouillé le 15 à Brest, est arrivé à la Muette, portant la nouvelle qu'une division de l'escadre de M. de Vaudreuil, aux ordres de M. de la Peyrouse, & dont l'*Astrée* faisoit partie, a détruit tous les établissemens Anglois dans la baie d'Hudson. Le butin fait à cette occasion monte, dit-on, à plus de trois millions.

Il est toujours question de la nouvelle de la prise de Madras par Hyder-Aly. Cette nouvelle, si elle se confirme, changera singulièrement la face des affaires dans cette partie du monde ; en attendant qu'elle acquiere toute l'authenticité dont elle a besoin, nous ne pouvons que recueillir les faits tels qu'on les débite.

« On a eu à Alexandrie, écrit-on de Marseille, par Bagdad, Ormutz, Alpe, Bassora, des avis qui annoncent qu'après le combat opiniâtre livré devant Madras, l'escadre de l'Amiral Hughes s'étoit retirée, & que M. de Suffren en avoit débarqué ses troupes; le Général Anglois Sir Eyre Coote voulant empêcher la jonction de ces troupes aux ordres de M. Duchemin avec l'armée d'Hyder-Ali, s'étoit trouvé entre deux feux; la plus grande partie de son armée avoit été, dit-on, taillée en pièces, le reste mis en déroute, & hors d'état de pouvoir rien entreprendre contre un ennemi triomphant, alors le Prince Indien s'étoit avancé avec les François devant Madras; & son feu avoit été si terrible & si soutenu que la place avoit capitulé.

Le tems seul peut confirmer cette nouvelle, si elle est fondée, & vraisemblablement il n'est pas éloigné maintenant. En attendant, on a reçu des lettres du Cap de Bonne-Espérance, qui nous apprennent l'arrivée de l'escadre de M. de Peymer à Falso-Bay. On a aussi des lettres de quelques Officiers de cette escadre, où l'on lit les détails suivans.

« L'escadre du Roi mouilla ici le 19 Mai après 99 jours de traversée. Les navires & les équipages sont en fort bon état, au scorbut près, dont sont atteints quelques matelots & des soldats de la Mark & d'Aquitaine, qu'un court séjour à terre a rétablis. Nous avons remis aux Hollandois la Légion de Luxembourg. Ce Corps n'a perdu que 2 hommes dans sa traversée. Le Cap est peut-être un des pays les plus fertiles du monde; cette Colonie fournit aux besoins de l'Isle de France, de Ceylan, de Batavia, de tous les établissemens Hollandois dans l'Inde, & même de ceux des Anglois par l'entremise de quelques

neutres. Je l'ai trouvée dans un état de défense respectable. M. de Conway, ancien Major d'Anjou, que M. de Suffien y a laissé avec le régiment de Pondichéry, dont il est actuellement Colonel, a beaucoup contribué aux travaux qui ont été faits depuis la guerre, on estime qu'il faudroit à-peu-près 8000 hommes pour attaquer le Cap avec quelque succès, mais il faudroit supposer que ces troupes apporteroient leurs vivres, car il ne seroit pas difficile de les priver de ceux du pays. Nous partirons au platard à la fin de ce mois (de Juin), pour l'Isle-de-France; nous y trouverons M. de Bussy avec l'*Illustre* & le *St-Michel*, qui n'ont pas fait un long séjour ici, puisqu'ils sont partis le 2 Mai.

Le 20 de ce mois au matin la Députation du Clergé de France a mis aux pieds du Trône 15 millions pour les besoins de l'Etat, & un million pour le soulagement des veuves & des enfans des matelots.

L'objet de la lettre suivante, qui a été déjà insérée dans un Journal est trop intéressant, pour que nous ne la consignions pas aussi dans le nôtre.

» L'infidélité, malheureusement trop reconnue de tous les spécifiques employés jusqu'à ce jour contre la rage, me fait un devoir de publier les succès qu'à eus dans le traitement de cette maladie, le Sr. Douffot, Elève de l'Ecole Vétérinaire de Paris, & la méthode qui les lui a obtenus. Je me bornerai à l'exposition simple des faits. — Dans le courant de Juillet dernier, M. Bertier, Intendant de Paris, fut informé par son Subdélégué à Courtenay, que plusieurs vaches de sa Subdélégation avoient été mordues par des chiens enragés, il me chargea d'envoyer un Elève à leur secours. Je fis

choix du Sr. Doussot, dont je connoissois l'intelligence & les talens. — La première vache qu'il traita appartenoit au Syndic de St-Loup-Dordon; elle avoit été mordue en plusieurs endroits à la jambe gauche de derrière; quarante trois jours s'étoient déjà écoulés depuis cette époque; les plaies étoient cicatrisées; mais un flux extrêmement abondant de salive, survenu depuis quelque jours, allarmoît & avec raison le Propriétaire. L'Elève ouvre toutes les plaies, il les cautérise, & les couvre d'onguent mercuriel, il passe un séton au fanon, il donne le matin en breuvage trois gros d'alkali volatil concret dans une pinte d'infusion d'anagallis; des signes non équivoques lui ayant fait soupçonner l'existence de vers dans les premières voies, il donne à midi une pinte d'infusion de sarriette, avec addition de deux gros d'huile empireumatique. Il fait prendre le soir une pinte d'infusion d'anagallis pure. Ce traitement fut continué quinze jours de suite, pendant lesquels les plaies furent frictionnées tous les matins avec l'onguent mercuriel, & le séton onctionné avec partie égale d'onguent basilicum & d'onguent mercuriel. Pendant tout le traitement, on ne donna à l'animal que la moitié de la ration ordinaire de fourrages, on les choisit seulement plus substantiels & de meilleure qualité; l'Elève crut devoir proscrire la pâture, parce qu'outre les inconvéniens qui auroient pu résulter du développement de la rage dans un animal de cette force abandonné, la nourriture verte contient une quantité de parties aqueuses capables d'annuler les effets des médicamens. Au bout de quelques jours de traitement le Sr. Doussot eut la satisfaction de voir le flux de salive s'arrêter & tous les symptômes inquiétans s'évanouir & disparaître absolument, & ce ne fut que pour plus grande sûreté qu'il crut devoir prolonger son traitement. — Onze autres vaches de la Paroisse de Courtenay avoient

été mordues par un chien qui l'avoit été lui-même par celui qui avoit lacéré la jambe de la vache qui fait le sujet de l'observation précédente. L'une de ces vaches appartenant au nommé Couturier, avoit été mordue en quatre endroits à la jambe gauche de derrière à la face externe du tibia. Quatre autres appartenoient à Etienne Renaud, l'une avoit deux morsures sur le tendon près du jarret, l'autre avoit quatre morsures à la cuisse gauche; la troisième avoit été mordue à l'avant-bras gauche; la quatrième ne portoit aucune blessure, mais elle s'étoit trouvée avec les autres lorsqu'elles avoient été mordues, & il étoit à présumer que le chien s'étoit aussi précipité sur elle. Cinq autres appartenoient à Antoine Copin, deux avoient été mordues à la jambe gauche; les trois autres ne portoit aucune morsure sensible. La onzième appartenoit à Nicolas Cheneday, elle avoit été mordue à la partie supérieure du genou droit. — Toutes les vaches furent soumises au même traitement que la première, à l'exception de celles qui ne présentoient aucune morsure; qui ne prirent l'alkali qu'à demi-dose; mais on leur passa un séton, & on les mit également à l'usage de l'huile empireumatique étendue dans l'infusion de la sarriette, pour les raisons que nous avons indiquées, raisons, dont l'émulsion par l'anus d'un grand nombre de vers démontra la solidité. — Pendant que le Sr. Douffet suivoit ce traitement, des chiens qui avoient été mordus par ceux qui avoient blessé les vaches & qui avoient été négligés, eurent des accès d'hydrophobie & mordirent deux vaches & trois cochons. L'une de ces vaches avoit été mordue à la partie inférieure de la cuisse droite; les plaies, au nombre de cinq, étoient très-profondes; l'autre avoit trois morsures à la partie inférieure du tibia, & trois autres à la partie supérieure de la cuisse gauche. Ces deux vaches furent traitées

tés comme les premières Les trois cochons furent soumis au même traitement; l'un d'eux avoit été mordu au bout du nez, les deux autres avoient seulement été terrassés & foulés par le chien. Plus de deux mois se sont écoulés depuis que ces animaux ont été traités; aucun n'a donné le moindre symptôme inquiétant, & il ne me paroît pas possible de douter qu'ils n'aient été bien préservés.

J'ai l'honneur d'être, &c. CHABERT.

Un de nos Abonnés nous a fait passer les observations suivantes, sur la recette de M. de Chanvallon, pour prévepir la bruine des bleds; elles peuvent intéresser nos Lecteurs, & c'est un titre pour les transcrire.

« Nous avons jadis fait ici (à Troyes) relativement à cet objet, des recherches & des dissertations qui, si elles n'ont pas arrêté la bruine, ont procuré une espèce de fortune à ceux qui s'en sont occupés. Dans le fait, les Laboureurs des bonnes terres qui nous avoisinent, ont de tout temps chassé leurs bleds destinés à la semaille, en variant sur les ingrédiens qu'ils faisoient entrer dans le chaulage. M. de Chanvallon remplace ceux tirés du règne Animal, le jus de foinier, la vieille urine, par l'alun & même par l'arsenic. Le seul nom d'arsenic a répa du la terreur parmi MM. les Abonnés de votre Journal; & l'usage a paru aussi nouveau que souverainement d'argenteux. Pour les rassurer soit sur la nouveauté, soit sur le danger, permettez-moi, M., d'indiquer à M. de Chanvallon, une autorité qu'il pourra vérifier & développer. Il la trouvera dans le traité très-estimé de Prospero Alpini, de *Plantis Ægypti*, imprimé à Venise en 1649, & depuis à Leyde en 1735. Alpini y établit que, d'après un usage qui remonte au moins au premier des Ptolomées, qui s'occupa avec sue-

«ès du perfectionnement de la culture du bled en Egypte, on mêloit de l'arsenic aux ensemencemens : ce qui se pratiquoit encore au tems où écrivoit le Professeur de Padoüe, & se pratique sans doute aujourd'hui. Doit il résulter que cet usage aussi ancien qu'approuvé, est absolument sans danger, au moyen sans doute de quelques précautions qu'indiqueroit la pratique actuelle de l'Egypte «.

Les sujets des trois Prix que l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille distribuera l'année prochaine, sont 1°. *l'Eloge de M. de Vendôme* ; 2°. *l'Eloge de Cook* ; 3°. *une Ode sur l'Electricité*. Chacun de ces Prix consiste en une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. Les Ouvrages seront adressés, francs de port, à M. Mouraille, Secrétaire-Perpétuel de l'Académie, & ne seront reçus que jusqu'au 15 Avril.

L'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse avoit proposé, pour le Prix de cette année, de *détailler les avantages en général de l'établissement des Etats Provinciaux, & en particulier ceux dont le Languedoc est redevable aux Etats de cette Province*. Les vues de l'Académie n'ayant point été remplies à cet égard, elle a abandonné ce sujet, & propose, pour le Prix de 1785, qui sera de 500 livres, d'*exposer les principales révolutions que le commerce de Toulouse a essuyées, & les moyens de l'animer, de l'étendre & de détruire les obstacles, soit Moraux, soit Physiques, s'il en est, qui s'opposent à son activité & à ses progrès*. — Pour l'année prochaine 1783, l'Académie a proposé, depuis 1780, deux sujets à chacun desquels elle destine un Prix de 100 pistoles. Le premier est *l'influence*

de Fermat sur son siècle, relativement aux progrès de la haute géométrie & du calcul, & l'avantage que les mathématiques ont retiré depuis & peuvent retirer encore de ses ouvrages. Le second, de déterminer les moyens les plus avantageux de conduire, dans la ville de Toulouse, une quantité d'eau suffisante, soit des sources éparées dans le territoire de cette ville, soit du fleuve qui baigne ses rives, pour fournir en tout tems, dans ses différens quartiers, aux besoins domestiques, aux incendies, & à l'arrosement des rues, des places, des quais & des promenades. Les Auteurs joindront à leurs projets, le plan des ouvrages à faire, avec les élévations, les coupes & les estimations nécessaires, pour constater la solidité & la dépense de l'entreprise. L'Administration Municipale, pénétrée de l'importance de ce dernier sujet, & du peu de proportion qui se trouve entre les travaux qu'il exige & une somme de 1000 livres, a délibéré d'y ajouter 100 louis, de manière que le Prix total sera de 3400 livres. L'Académie communiquera à ceux qui se proposent de concourir pour le Prix, les renseignemens qu'elle a déjà, & ceux qu'elle espère de se procurer encore. — Le sujet du Prix de 1784, consiste à assigner les effets de l'air & des fluides occasionnés, introduits ou produits dans le corps humain, relativement à l'économie animale.

Marie Adelaïde de Renée, Abbessé de l'Abbaye Royale de Valogne, est morte dans son Abbaye le 13 du mois dernier.

Marie-Claire-Thérèse de Begon, veuve de Joseph-Charles, Marquis de Rochambeau, Gouvernante des Enfans de la Maison d'Orléans, est morte au Palais-Royal, dans la 79e. année.

Valentine-Charlotte du Carioul , douzière du nom & armes de la très noble & très-ancienne Maison de du Carioul , Dame de Fresy , Beauquesne , Quevaussesh , Beaurains , Arras , Ecoivre-lès-St-Pol , Avesne en Boulonnois , &c. , épouse en premières noces de Messire Antoine-Dominique Hyacinte Joseph de Briois , Chevalier , Seigneur d'Hulhech , Benifontaine en partie , la Pugnanderie , &c. , & en secondes noces , de Messire Amalet-Hubert-François de Malet , Chevalier , Baron de Compagny , Seigneur de Verchocq , Fafque , &c. , est morte le 5 de ce mois , en son Château de Beauquesne.

Les numéros sortis au tirage de la Loterie Royale de France du 16 de ce mois , sont : 2. 50. 48. 37. & 63.

Lettres-Patentes du Roi , en forme d'Edit , données à Versailles au mois de Juin , & enregistrées au Parlement le 27 Août , qui ordonnent la réunion du Domaine engagé de Corbeil au Domaine de la Couronne.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi , du 24 Août , concernant l'arrêté des rôles , tant pour la perception des premier & second Vingtièmes & 4 sols pour livres du premier , que pour celle du troisième vingtième établi par l'Edit du mois de Juillet dernier. — Autre du 27 Juillet , portant règlement pour l'approvisionnement du magasin de verres à vitres de Normandie établi à Paris. — Autre du 13 Septembre , qui ordonne que les fils retors & simples , tant de lin , que de chanvre , payent à toutes les entrées du Royaume , 14 livres par

quintal, & le sol pour livre. — Autre du 14 Septembre, concernant l'arrêté des rôles pour les maisons & autres emplacements de la ville & faux-bourgs de Paris, tant des premiers & second Vingtièmes, 4 sols pour livres du premier, que du troisième Vingtième établi par l'Edit du Juillet dernier. — Autre dudit jour, qui règle les attributions des Procureurs daes au Bureau des Finances sur les droits seigneuriaux casuels. — Autre du même jour, qui révoque celui du 9 Août 1781, concernant le privilège exclusif du transport, tant par eau que par terre, des marchandises qui jouissent de la faveur du transit; permet ledit transport aux Voituriers & Rouliers, en s'affujettissant toutefois aux formalités prescrites par les Lettres-Patentes de 1717, & à celles ajoutées par le présent Arrêt. — Autre du 18 Septembre, concernant les rentes sur les revenus de l'Etat, échues à S. M. par déshérence, aubaine, confiscation ou autrement.

De BRUXELLES, le 22 Octobre.

LE traité d'amitié & de commerce entre la République de Hollande & les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, est maintenant une affaire terminée. Le projet de ce traité fut remis le 29 Avril dernier aux Commissaires des Etats-Généraux, pour l'examiner, & y ajouter les articles qu'ils jugeroient les plus avantageux; le 22 Août, ils remirent leurs observations à M. Adams, qui y répondit le 29. Tous les différends se trouvant applanis, on rédigea le traité & une convention concernant la reprise des navires appartenans aux deux

Nations. Ces deux pièces ayant été communiquées le 6 de ce mois à M. Adams, qui déclara qu'il les approuvoit pleinement, la signature solennelle s'en fit le lendemain. On avoit fait deux originaux exactement semblables, l'un en Hollandois, l'autre en Anglois, mis au net sur deux colonnes à côté l'une de l'autre.

Le jour même où l'on a signé ce traité, le Stadhouder a assisté à une assemblée des Etats-Généraux, & leur a remis une lettre & un mémoire justificatif de sa conduite, en qualité d'Amiral - Général de la République, depuis la rupture avec l'Angleterre. On a remis copie de ce mémoire, qui est très-étendu, aux Députés des Provinces respectives, pour qu'ils le communiquent à leurs principaux; on n'a encore publié que la lettre qui l'accompagnoit, & qui est conçue ainsi.

« H. & P. S. Nous nous trouvons actuellement en état de satisfaire à l'engagement que nous avons pris sur nous il y a quelque tems, de mettre sous les yeux de V. H. P., & par là sous ceux des Confédérés, le tableau suivi de nos efforts & opérations avant & pendant les troubles intérieurs & extérieurs qui menacent la patrie d'une ruine irréparable; & afin de laisser dans les registres des délibérations de V. H. P., ainsi que dans ceux des Seigneurs-Etats de toutes les Provinces, un monument éternel de nos vrais desseins & amour pour la patrie, aussi bien que de la fausseté des idées

& défiances que l'on cherche à inspirer depuis long-tems, & avec trop de succès, contre les intérêts de la République, à une Nation au milieu de laquelle je suis né & élevé, dont les intérêts sont les miens, & dont la prospérité & le bonheur, inégalement liés à celui de votre Maison, forment conséquemment une partie & même la plus grande partie de notre bonheur personnel. Nous avons été obligés non-seulement d'entrer dans beaucoup de détails, lesquels sont demandés, pour répandre la lumière nécessaire sur toutes nos actions & opérations considérées dans leur ensemble, (sans quoi il n'est point possible de porter un jugement sain sur les desseins & la conduite de qui que ce soit); mais encore de rappeler à V. H. P. & aux Seigneurs-Etats des Provinces respectives, diverses & même plusieurs circonstances qui ne leur sont point connues : & comme nous nous sommes proposés de rétablir cette confiance réciproque & faire revivre cette harmonie, sans lesquelles il est impossible de sauver la patrie de l'éminent danger où elle se trouve, nous avons cru devoir nous garder soigneusement de toutes réflexions qui pourroient donner occasion à de nouvelles animosités, ou à la diminution des égards & considérations que se doivent entr'eux ceux qui ont part à la Régence du pays. Par ce même principe nous nous sommes abstenus de relever telles expressions & remarques par l'usage desquelles, dans plus d'une résolution, proposition & lettres, on a manqué à cette discrétion nécessaire à l'égard de notre personne. Nous nous sommes simplement bornés à l'indication des faits & évènements qui pourront convaincre tout homme impartial, non-seulement parmi nos contemporains, mais encore la postérité non prévenue, que si notre conduite est jugée

n'avoir pas procuré tout le bien possible, au moins nos intentions ont toujours été pures & n'ont eu d'autres vues que ce que nous avons cru & croyons encore être le plus convenable aux vrais intérêts de la patrie. Comme nous ne doutons point que le mémoire dans lequel nous avons compris le récit détaillé & suivi de nos principales opérations, & en particulier de tout ce qui a rapport à la Marine de l'Etat, répondra parfaitement à notre dessein, nous pensons aussi devoir attendre des sentimens patriotiques & équitables de V. H. P. que conjointement avec les confédérés, elles voudront concourir avec nous à tarir la source d'où sont dérivés ces troubles & dissensions intestines, avant qu'il soit trop tard, par des mesures efficaces & convenables, contre les efforts punissables qui tendent de jour en jour non-seulement à renverser la forme actuelle du Gouvernement, mais encore à détruire les fondemens de l'Administration «.

Le Stadhouder remit en même-tems aux Etats Généraux une Requête, qui lui avoit été présentée par tous les Officiers de pavillons & Capitaines de la marine de la République, qui sont à la rade du Texel. Ils s'y plaignent, dans les termes les plus forts, de plusieurs papiers de nouvelles & feuilles périodiques, où l'on trouve des expressions très-vives & très injurieuses pour le Corps entier de la marine. Ils demandent qu'on prenne des mesures pour mettre fin à ces diffamations, & déclarent que si elles continuent, ils se croiront dans la nécessité d'abandonner à d'autres les commandemens dont ils sont chargés. Le Stadhouder appuya

fortement cette Requête , en insistant sur la justice de ces plaintes , & sur la sensibilité que devoient causer ces libelles à ceux qui en étoient l'objet ; il en appella même à sa propre expérience. Les Etats-Généraux ont fait passer cette Requête aux Etats des Provinces respectives.

» Il est sorti la semaine dernière du Texel , écrit-on d'Amsterdam , les vaisseaux de guerre le *Glinthorst* , de 50 canons , la *Brille* , le *Jafon* , de 36 , & la *Vénus* , de 24. Le 10 , il en sortit encore une petite escadre , sous les ordres du Capitaine Lucbergen , consistant dans les vaisseaux l'*Amiral de Ruyter* , l'*Utrecht* , l'*Unie* , de 64 canons , le *Kortenaar* , de 60 , le *Goos* , de 50 , & un cutter. On apprend aussi que le *Zierikzee* , de 60 , a mis à la voile pour Flessingue. — Depuis le 9 de ce mois , il est sorti du Texel & du Vlie 83 navires marchands , destinés la plupart pour la Mer Baltique , & 73 autres sont arrivés dans les ports. — Plusieurs navires marchands , venant de la Baltique , ont péri sur nos côtes , & d'autres ont fait naufrage. — On écrit du Helder , que 50 hommes de l'équipage du navire la *Vénus* , appartenant à la Compagnie des Indes Orientales , se sont emparé d'une allège qui apportoit des provisions. Quatre des principaux séditieux ont grièvement blessé le premier Pilote avec des couteaux. Un autre Pilote du même navire , ainsi que les chaloupes des vaisseaux de guerre , s'étant mis à leur poursuite , les ont atteints , & les ont conduits prisonniers à bord des vaisseaux de guerre , après avoir tué un homme «.

Des lettres de la Haye arrivées il y a quelques jours , sembloient annoncer que

L'escadre Hollandoise ne fortiroit point du reste de la campagne, à cause du manque de tems pour l'approvisionnement ; d'autres arrivées postérieurement, marquent qu'on s'occupe de ces approvisionnemens, & que le Stadhouder a donné des ordres à cet effet.

Ceux qui ont lu la lettre de M. Gibbon sur l'état de l'Angleterre, seront bien-aisés de trouver les observations suivantes que l'on vient de nous adresser.

» J'ai dû, M., plus particulièrement qu'un autre applaudir à la lettre supérieure de M. Gibbon, consignée dans votre Journal du mois d'Aôut, ayant l'avantage de le connoître personnellement & la justice de le regarder comme un des plus beaux génies de l'Angleterre. Il a crayonné de la manière forte & sublime qui lui est propre, les causes générales & éloignées qui ont préparé l'état fâcheux où il dit sa patrie. Il a laissé aux esprits du second ordre à esquisser les causes prochaines & les détails qui ne pouvoient entrer dans son plan ; c'est à une des causes de cet ordre, M., que je m'attache aujourd'hui, & j'entreprends de prouver dans cette lettre, que la perplexité dans laquelle se trouve l'Angleterre depuis deux ans, & l'affoiblissement de ses armes en Amérique & dans l'Inde, doivent être attribués à la déclaration de guerre faite aux Hollandois. — Il est sensible d'une part que l'escadre qu'ils ont spécialement détachée contre ces nouveaux ennemis dans la Manche, eût pû être envoyée à titre de renfort à l'Amiral Samuel Hood ; qu'alors ce général

eût été en mesure avec M. le comte de Grassé , & par-la en état de lui disputer l'entrée à la possession de Chesapeake ; que le sort du Lord Cornwallis dépend de cette égalité , il est clair que ce brave officier lutteroit encore dans le continent , & que le poste d'Yorck eût été conservé. — Il n'est pas moins clair d'une autre part , M. , que cette déclaration a obligé l'Angleterre de doubler à peu près les escadres & les troupes dans l'Inde , puisque les ennemis & leurs moyens s'y étoient doublés. Elle est de plus forcée de donner à son commerce important de la Baltique , une attention & des escortes qui la gênent & la distraient , en raison des inquiétudes que peuvent lui donner ces voisins incommodés. Vous direz peut-être , M. , que les Anglois ont fait sur les Hollandois des conquêtes & des prises , mais qu'elles conquêtes ? & si minces qu'elles soient les ont-ils conservées ? Ces conquêtes & ces prises ont enrichi quelques particuliers & appauvri le gros de la Nation , toujours enivré par une prospérité de trop longue haleine ; prospérité que l'aveugle préférence donnée si long-tems par une grande nation de l'Europe , aux guerres de balance de terre sur les guerres de mer , les seules à mon avis qui lui conviennent d'après sa position & son commerce , sembloit devoir cimenter pour les siècles à venir. Si la confiance tout aussi aveugle qui en est la suite presque inévitable , n'avoit pas produit pour ses ennemis ordinaires , & encore plus pour les ressources physiques & morales de ses Colonies du continent , un mépris qui lui a fermé les yeux sur les conséquences funestes qui devoient en résulter. On ne peut se déguiser , M. , que ces conséquences auroient été bien plus fatales à l'Angleterre , qu'elles ne le seront sans doute , si une des Nations confédérées

avoit dès le commencement de la guerre, joint à nos forces navales dans les mers de l'Amérique, les forces navales très-considérables qu'une conquête chimérique & dispendieuse a constamment fixées à bout touchant de l'objet de cette conquête. — Plaignons, M., les nations & les particuliers, que les succès rendent également incapables de résister à cet esprit de vertige qui semble s'amalgamer avec eux & les entraîner tête baissée vers leur ruine par le mépris des révolutions possibles & des incertitudes de l'avenir. J'ai l'honneur d'être, &c. Signé *le Chevalier DE LA MOTTE-GEFFRARD, ci-devant Lieutenant de Roi de St-Omer.*

» On apprend de la Haye qu'on instruit le procès d'un jeune Officier qui a été arrêté; on l'accuse d'une correspondance illicite avec l'Angleterre. Ce jeune homme est Enseigne dans le premier bataillon du Régiment du Lieutenant-Général, Comte d'Ysemburg, actuellement en Garnison à Schouwen. Son projet a, dit-on, été de faciliter aux Anglois une descente dans l'Isle de Goeree, qu'on regarde comme la clef de la Meuse. On assure qu'au moment où l'on se saisit de lui, un Ingénieur Irlandois, au service Britannique, qui se tenoit dans l'Isle de Schouwen, s'en est retiré subitement «.

PRÉCIS DES GAZETTES ANGLOISES, du 15 O^r.

Une mortalité considérable, occasionnée par la nature du climat, a enlevé un grand nombre de troupes Européennes, sous les ordres du Chevalier Eyre Coote.

Il y a des paris que New-Yorck ne sera point dans la possession des Anglois le 31 Décembre. On y a, dit-on, envoyé ordre de faire embarquer, pour la

E. B. , les différens détachemens des Gardes en garnison dans cette Place.

Les seuls habitans de Londres qui aient illuminé leurs fenêtres, pour célébrer l'heureux retour de l'Amiral Rodney, sont un Tailleur, du Strand, & un Poète qui occupe les greniers de la maison de ce Tailleur. — On reproche à l'Amiral Rodney d'avoir, malgré les instances réitérées des habitans de la Jamaïque, reculé le départ de la flotte de cette Isle, jusqu'au tems où l'on étoit presque sûr qu'elle seroit exposée aux tempêtes; on ajoute que le motif de ce retardement étoit de réparer ses propres forces; mais nous regardons de pareils traits comme une calomnie, ne pouvant soupçonner ce Lord d'une avarice assez sordide pour aimer mieux exposer une flotte aussi précieuse, & la vie de tant de braves gens, que de courir les risques de n'avoir point de convoi pour les bâtimens qui lui appartoient.

Les vaisseaux qui ont quitté l'escadre du Lord Howe, pour relâcher en Irlande, ont essuyé continuellement les ouragans les plus furieux depuis qu'ils sont sortis de la Manche, mais heureusement aucun des vaisseaux de ligne n'a été maltraité au point d'être obligé de revenir en Angleterre.

Suivant une lettre de Portsmouth, reçue ici le 12, l'escadre, destinée pour le service de la Manche, sera prête à mettre à la mer dans une quinzaine de jours, les vaisseaux qui sont à Sherness ayant à bord le complet de leurs équipages & de leurs approvisionnemens.

Le Chevalier Parker a mis à la voile de Portsmouth, hier, à bord du *Cato*, de 50 canons, pour aller prendre le commandement de l'escadre dans l'Inde, à la place de l'Amiral Bickerton. L'Amiral Hughes que celui-ci alloit remplacer, est, dit-on, déjà actuellement en route pour revenir en Europe.





